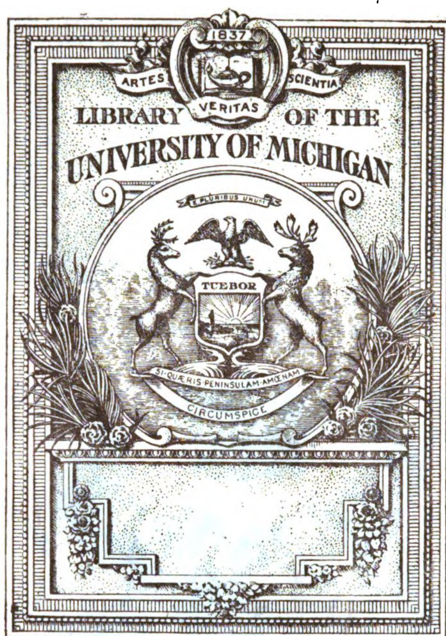
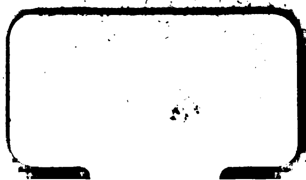

FREDERIC GUILLAUME II. ROI DE PRUSSE





Viscount Sydney.



Tom. 1.



Mirabeau, Honoré Gabriel Riquetti, comte de, 1749-1791.

HISTOIRE SECRETE DE LA COUR DE BERLIN,

OU

CORRESPONDANCE

D'un Voyageur François, depuis le 5 Juillet 1786, jusqu'au 19 Janvier 1787.

OUVRAGE POSTHUME.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Chez PATERSONNE, Libraire dans le Strand.

1789.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LES LETTRES qui composent ce Recueil étoient éparses au milieu des papiers de tout genre d'un voyageur mort l'année passée, au fond de l'Allemagne, dans un village ignoré. Elles contiennent non-seulement un grand nombre de faits curieux sur les derniers mois de la vie de Frédéric-le-Grand, & sur les premiers temps du regne de son Successeur; mais une peinture des principaux personnages influens encore aujourd'hui à la Cour de Berlin, aussi fidelle qu'énergique, s'il faut en croire le plus irrécusable des témoins, le temps qui a confirmé presque toutes les prédictions de l'Auteur de ces Lettres.

Nous avons pensé qu'un tel Recueil, très-précieux en lui-même, devenoit plus important dans les conjonctures. Les mouvemens du Nord, les circonstances qui donnent au Cabinet de Berlin, une influence si imprévue & si prodigieuse, la nécessité très-imminente de prendre un parti dans les contentions redoutables qui vont décider du sort de l'Allemagne; enfin, la probabilité que les États-Généraux demanderont au Gouvernement connoissance des relations & des engagemens politiques du Cabinet de Versailles, ne fût-ce

que pour décréter les économies possibles, ou les dépenses nécessaires, ce qui suppose une recherche très-approfondie des motifs de diminuer ou d'augmenter notre état militaire: tout concourt à rendre intéressantes les notions qui peuvent & doivent déterminer les François à favoriser le systême Autrichien, ou à défendre les libertés Germaniques.

Sur la situation actuelle de l'Europe. (1)

2 Juin 1786.

LE Roi de Prusse va mourir; il est peut-être mort au moment où j'écris. Il est impossible qu'il vive encore deux mois. Avec lui tombera la clef qui resserroit la voûte politique de l'Europe. Tout annonce la guerre.

L'Empereur s'est engagé d'amour-propre & très-recemment encore à *tâter* le nouveau Roi de Prusse, aussi-tôt son avénement au Trône. *Tâter*, c'est son mot: *faire cesser la criante usurpation qui a ravi la Silésie à l'auguste Maison d'Autriche*, c'est le cri de ralliement de tous ses écrivains.

L'Empereur a peu d'argent; mais qua-

(1) Aucun des papiers qui vont suivre n'étoient en ordre dans les porte-feuilles du voyageur; mais ce mémoire précéde par sa date toutes les dépêches qui ont été la conséquence d'un voyage, lequel semble avoir été en partie déterminé par ce premier mémoire.

tre cens mille ſoldats, quelques officiers, & le fatal pouvoir d'engloutir juſqu'au dernier de ſes ſujets dans l'abîme de la guerre. Tous ſes engagemens publics & ſecrets avec l'Impératrice de Ruſſie, tendent à réaliſer & cimenter le ſyſtême oriental devenu la paſſion de Cathérine II, le ſalut, l'eſpoir & l'azyle de Potemkim. L'Empereur n'abandonnera jamais ce ſyſtême que pour l'invaſion de l'Italie, qui nous ſeroit encore plus funeſte que le démembrement de la Turquie européenne, ou pour le bouleverſement de l'Allemagne, qui ruineroit tout équilibre en Europe. Quelque plan qu'il choiſiſſe, ſa turbulence naturelle, ſes projets giganteſques appellent la confuſion, le trouble, la diſcorde; c'eſt ſon élément.

Il eſt douteux que Frédéric-Guillaume ne le prévienne pas. La préſervation de la liberté germanique très-ſérieuſement menacée, lui ſeroit un motif ſpécieux aujourd'hui, dût le nouveau Roi de Pruſſe vouloir en être un jour le plus actif oppreſſeur. Mais ſa ſûreté perſonnelle crie plus haut encore, puiſque les vaſtes projets de l'Empereur, la complicité de la Ruſſie, l'agonie de la Pologne, les tracaſſeries de la Courlande, nos alliances ſecretes &c. paroiſſent compromettre ſon exiſtence politique. En-

fin, indépendamment de toute autre confidération, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté de s'eſſayer contre un émule, un rival dont il a éprouvé des injures perſonnelles. Frédéric-Guillaume aura plus de trois cens millions dans ſes coffres; deux cens mille hommes qui compoſent la meilleure armée de l'Europe, ſans comparaiſon aucune; le plus grand Général connu, auſſi influent dans la paix que dans la guerre, & qui peut être preſſé de cueillir des lauriers pour ſon compte.

Frédéric-Guillaume eſt mécontent de la France. Il craint ſa lenteur, ſes délais, ſes tergiverſations, & pour tout dire, ce que nous appellons ſageſſe & prudence, & ce qu'ailleurs on appelle impéritie ou perfidie. Il adore ſa ſœur; il eſt furieux de la maniere dont nous traitons ſon beau frere. Les agitations de la Hollande influeront ſur-tout dans les premiers momens de ſon regne, ſur ſon cœur, ſon eſprit & ſes projets.

Les Anglois l'obſervent, le ſurveillent, l'inveſtiſſent; ils l'échaufferont, ils l'exalteront, ils l'enivreront pour troubler la paix du continent, & ſe ménager l'occaſion d'une revanche. On ne ſauroit ſe déguiſer qu'ils ſe préparent pour cette

occaſion. Cent quinze vaiſſeaux en commiſſion, un accroiſſement conſidérable de revenu, puiſſante hypotheque pour de nouveaux & immenſes emprunts; une caiſſe d'amortiſſement très-propre à les favoriſer; les intariſſables eſpérances qu'ouvre le prodigieux ſuccès de la commutation de droits, un crédit tel que les trois pour cent, le principal de leurs fonds qui ne repréſente pas moins de cinq milliards de notre monnoie, a monté depuis huit mois graduellement & conſtamment de cinquante-ſept pour cent à ſoixante-quatorze; le procès de Haſtings qui peut leur rendre la confiance des Indiens; la foibleſſe, la nullité de leurs ennemis dans cette contrée qui leur vomit l'or, & leur pompe une bonne partie du nôtre; l'incendie général prêt à s'allumer en Europe; les diviſions inextinguibles des Hollandois ſeuls ennemis redoutables pour leur commerce lointain, que la force des choſes rendra tôt ou tard leurs alliés ou leurs victimes; leurs liaiſons toujours plus étroites avec la Ruſſie, qui leur donnent le privilege preſque excluſif des munitions navales; les bruits ſemés dans l'étranger ſur la déplorable ſituation de nos Finances; tout diſpoſe les Anglois à la guerre; leur Roi eſt peut-être

le ſeul en Angleterre qui ne la déſire pas : peut-être auſſi ce Prince ſi entêté par nature, & bien plus ambitieux que ne peuvent le croire ceux qui ne l'ont point étudié, ne la craint-il pas autant que ſes liaiſons & ſes intérêts de famille donnent à le penſer ? mais, en tout état de cauſe, il aimera mieux la faire que de s'y voir forcé par l'oppoſition.

Telle eſt la criſe qui menace le repos de l'Europe : qu'avons-nous à y oppoſer ?

Plus de deux cens quarante millions d'anticipations ; ſoixante millions d'excédent de la dépenſe ſur la recette (1), ſi l'on ſupprime le troiſieme vingtieme que l'on a juré d'abroger ; trente-huit, ſi l'on ne fait pas l'outrage à la foi publique de renouveller ce terrible impôt ; nos fonds royaux dans la boue ; l'agiotage ruinant Paris, qui deſſeche le Royaume ; les peuples épuiſés & mécontens ; le commerce aigri & découragé ; la déſunion au dedans ; le diſcrédit au dehors ; une marine non équipée, & impoſſible à renouveller en cas de malheur ; des troupes incomplettes,

(1) Le Lecteur n'oubliera pas que ce Mémoire a été écrit en juin 1786, où l'abyme du déficit, qu'au reſte les bons citoyens doivent regarder comme le tréſor de l'Etat, loin d'être connu, étoit à peine deviné.

& inconteſtablement les plus mauvaiſes d'entre les bonnes; l'alliance de l'Eſpagne, qui ne nous a jamais que contrarié dans nos opérations; l'alliance douteuſe de la Hollande, qui ſera le premier tiſon de la guerre; celle des Suiſſes, qui tremblent pour eux-mêmes, & peut-être à cauſe de nous, ſur leſquels ils ne comptent plus que précairement & avec inquiétude; celle du Roi de Sardaigne, qui nous regarde preſque comme des ennemis ſecrets, depuis que nous héſitons à lui garantir ſes Etats, & qui ne peut avoir aujourd'hui d'autre ambition que de préſerver ſon exiſtence; pas un ami en Allemagne, la méfiance univerſelle à la place; la plus profonde ignorance des projets de nos ennemis; la diplomatie la plus inactive de l'Europe, bien que la mieux payée; en un mot, cette ſituation véritablement caduque & fatale, de n'être ni propres à maintenir la paix, ni prêts à ſoutenir la guerre.

A la vérité, la France où la nature fait tout pour le gouvernement en dépit de lui-même; la France, ce Royaume inépuiſable en hommes & en argent, pour peu qu'on ſache ſolliciter l'un, & mettre en œuvre les autres, la France offre mille & mille reſſources; mais pouvons-nous trop nous

hâter de changer le fatal ordre de choses où nous sommes tombés, de prendre les moyens d'être exactement avertis, d'essayer s'il est donc vrai qu'il soit impossible de se rapprocher sérieusement & solidement de l'Angleterre, en faisant porter sur un traité de commerce; qui, quelqu'avantageux qu'il puisse paroître aux Anglois, ne fera pas qu'ils soient jamais autre chose que nos voituriers; une alliance offensive & défensive à laquelle nous associerions la Prusse dans le seul but formellement déclaré de garantir à chaque puissance ses possessions respectives.

N'est-il pas temps, en un mot, si nous ne voulons pas sortir de notre routine par cette sublime révolution qui assureroit la paix du monde, & qui n'a de difficulté peut-être que la pusillanimité qui empêche de la tenter, de nous préparer, ne fût-ce que pour retarder la guerre, de nous préparer sur-tout aux Indes, où l'on frappera mortellement nous & nos alliés au premier moment, sans nous menacer le moins du monde; en un mot, de rétablir nos affaires au dehors, & de les ravitailler au dedans?

LETTRE PREMIERE (1)

5 Juillet 1786.

MONSIEUR,

C'EST de la premiere poste que j'ai l'honneur de vous écrire, pour vous prévenir que le courrier de Berlin que j'ai attendu pour monter en voiture, ne m'a apporté aucune lettre. Il est possible, mais il n'est pas probable que la lettre de mon correspondant ait été mise trop tard à la poste, mais il est possible aussi, peut-être il seroit plus vraisemblable, & même il seroit à peu près sûr que le grand événement est, ou très-prochain, ou consommé, si M. le comte de Vergennes de son côté n'avoit rien reçu; car je tiens pour infaillible que, dès l'agonie, les courriers seront arrêtés. Ceci va me presser beaucoup, Monsieur, & je me rendrai avec une très-grande célérité, du moins à Brunswick, où je serai très-sûrement informé, & où je m'arrêterai plusieurs jours si le Roi est vivant.

Maintenant il ne me reste qu'à vous redire que rien ne me coûtera, efforts, temps ni peines pour servir vous & la chose publique. . . . .
. . . .

Je ne vous répéterai rien de nos conversations;

(1) Cette lettre est évidemment adressée à un Ministre qui avoit chargé le voyageur de quelque commission secrete. Il nous semble démontré que ce Ministre est M. de Calonne, & la lettre qu'on va lire est infiniment curieuse, comme portant la preuve que dès le commencement de 1786, ce Ministre des Finances étoit décidé à une assemblée des Notables qu'il a cependant convoquée & dirigée, en 1787, avec une si périlleuse & si fatale précipitation.

mais je prendrai la liberté de vous donner un avis, uniquement fondé sur mon attachement pour vous qui ne pouvez pas n'y pas croire, puisqu'indépendemment de la séduction que vous exercez avec tant d'empire, nos intérêts sont solidaires; le torrent de vos affaires, l'activité des intrigues, les efforts de tout genre qu'il vous faut prodiguer, vous rendent impossible de rédiger vous-même les très-grandes idées que votre génie a mûries, & qui sont prêtes d'éclorre. Vous m'avez montré du regret de ce que je ne voulois pas en ce moment employer mon foible talent à rédiger vos belles conceptions. Eh bien! Monsieur, souffrez que je vous indique un homme digne de cette marque de confiance sous tous les rapports. M. l'abbé de P**** joint à un talent très-réel & fort exercé, une circonspection profonde & un secret à toute épreuve. Jamais vous ne pourrez choisir un homme plus sûr, plus pieux au culte de la reconnoissance & de l'amitié, plus curieux de bien faire, moins avide de partager la gloire des autres, plus convaincu qu'elle est & doit être toute entiere à l'homme qui sait concevoir & qui ose exécuter.

Il a un autre avantage pour vous. Son ascendant sur P**** réprime les défauts de celui-ci, dont on cherche à vous effrayer, & met en œuvre toutes ses grandes qualités, ses rares talens, qui vous sont tous les jours plus nécessaires. Il n'est pas un autre homme qui puisse disposer comme M. l'abbé de P***** de M. P*******, lequel vous deviendra à chaque instant plus précieux pour une grande opération d'argent, sans laquelle vous n'en pourrez jamais tenter une autre. Vous pouvez, Monsieur, confier à l'abbé de P***** le travail délicat qu'en ce moment sur-tout vous ne devez pas abandonner à des commis. Cette belle & lumineuse & civique idée de tirer des résultats de tant d'états faux dont on a infecté les porte-feuilles des Ministres, qui, comparés aux états vrais, décident le Roi, sous l'inspiration de la nécessité, à laisser faire des opérations décisives qui donnent à la France un crédit national & par con-

séquent une constitution, ne sauroit être mieux réalisée que par ces deux hommes; l'un est à vous depuis long-temps, l'autre y sera au premier acte de bienveillance qui parlera à son émulation, & les deux ensemble feront beaucoup plus qu'un homme complet. Daignez m'en croire, Monsieur, vous ne sauriez mieux manœuvrer pour vous-même. J'ai voulu vous le dire ce soir encore, parce qu'il ne seroit ni délicat ni décent que l'intéressé lût cette lettre, & que c'est la derniere de moi qui vous viendra sans intermédiaire. J'espere pour vous & votre gloire que vous y donnerez quelque confiance, & que ce conseil, si j'ose l'appeller ainsi, ne vous sera pas la moindre preuve du très-respectueux dévouement avec lequel, &c.



LETTRE II.

Brunswick 12 Juillet 1786.

LE Roi est très-mal, cela est constant; mais il n'est pas à la mort, & Zimmermann, fameux Médecin d'Hanovre qu'il a fait venir, a déclaré que s'il vouloit se ménager, il vivroit encore; mais il est incorrigible sur l'insobriété. Au reste, il monte à cheval, & même il trotta, il y a quelques jours, cinquante pas, deux hommes à côté de lui. L'hydropisie n'en passe pas moins, pour incontestable, & la vérité est qu'il n'a jamais été réellement mieux depuis mon départ.

Je ne verrai le Duc régnant de Brunswick que ce soir : il est en campagne. Il a soutenu, avec force, l'élection que les chapitres de Hyldelsheim & de Paderborn viennent de faire d'un coadjuteur; elle est tombée sur M. de Furstemberg. Vienne intriguoit prodigieusement en faveur de l'archiduc Maximilien. Il paroît que le Duc n'est pas éloigné de la paix, puisqu'il renforce par toutes voies la confédération Germanique, qui, certainement, n'a que ce but, quoi-

que l'on puiſſe penſer du moyen. J'ai d'ailleurs des raiſons pour être de cette opinion que je développerai une autre fois. Aujourd'hui le courrier me commande.

Les partis ſont très en activité à Berlin ſur-tout *celui* du Prince Henri qui eſt toujours preſſé, ſans trop ſavoir ce qui l'attend; mais ſe tait devant le Roi; il eſt encore Roi, il le ſera juſqu'au bout.

. . . .

. . . .

Le Roi ne menaçant pas ruine inſtante, je reſterai pluſieurs jours à Brunſwick afin de le préparer à mon retour beaucoup plus prématuré que je l'avois annoncé, & pour voir de plus près le Duc.

La monnoie eſt toujours un objet de contention & de diſcrédit exagéré. Il me paroît utile d'avoir des raiſons apologétiques ſur l'or, en avouant la trop haute proportion; (car à quoi bon nier ce qui eſt démontré), & des preuves juſtificatives ſur l'argent, les écus de ſoixante-neuf, & ceux depuis 1784 reſtant toujours proſcrits.

Vous ſavez ſans doute que le Duc Louis de Brunſwick a quitté Aix-la-Chapelle, & s'eſt retiré à Eyſnack. Les troubles de cette petite république expliquent peut-être ſa retraite; mais ſon nouveau domicile n'eſt pas ſuffiſamment expliqué, ce me ſemble, par cette ſeule raiſon, que la Ducheſſe de Weymar eſt ſa niece.



LETTRE III.

14 *Juillet* 1786.

J'AI dîné & ſoupé hier avec le Duc. Au ſortir de table, après le dîner, il me prit en particulier dans une embraſure, & nous y cauſâmes environ deux heures, d'abord avec beaucoup de réſerve de ſa part, enſuite avec plus d'ouverture; enfin, avec le déſir évident d'être cru ſincere.

L'occasion de la conversation particuliere fut un mot d'estime sur M. le comte de Vergennes, & de crainte sur sa prochaine retraite. Ce mot fut suivi brusquement de cette question faite d'un ton affecté d'indifférence, qui déceloit une très-vive curiosité. *Et sans doute M. de Bre** sera le successeur?* La Duchesse étoit en tiers. J'ai répondu en baissant la voix; mais articulant avec beaucoup de fermeté : *Monseigneur, j'espere & je suis persuadé que non.* Je n'avois pas fini de prononcer, qu'il m'avoit emmené dans l'embrasûre au bout de l'appartement, & aussi-tôt il s'est mis à me parler avec toute la force que comportent sa mesure naturelle & sa dignité, de l'inquiétude que ne pourroit pas ne point avoir le corps germanique, si M. de Bre**, qui étoit à la tête du parti Autrichien, & depuis long-temps le serviteur & l'ami du cabinet de Vienne, venoit à succéder au Ministre principal. Alors parlant de M. le comte de Vergennes avec toute sorte de respect, & des intentions généreuses & pacifiques du Roi, avec une grande confiance, j'ai dit que si M. de Vergennes se retiroit, ce seroit probablement de son plein gré, & que personne n'influeroit plus que lui sur le choix de son successeur; que soit qu'il restât, soit qu'il se retirât, le Ministre principal ne seroit par conséquent pas du parti Autrichien : qu'assurément la probité du Roi, & la morale de sa politique, rendroient toujours respectables pour notre cabinet nos liaisons avec l'Empereur comme toutes autres; mais que l'intérêt de l'Europe, & le nôtre en particulier, étoient tellement la paix; que ces liaisons ne pouvoient qu'y concourir, bien loin de stimuler à la guerre; que la France étoit assez puissante par la force des choses, & même par la situation de ses affaires, pour se faire honneur d'avouer qu'elle craignoit la guerre & qu'elle l'éviteroit avec beaucoup de soins; que je ne pensois pas que rien la rendît probable de sitôt, sur-tout lorsqu'en étudiant l'administration du Duc de Brunswick, je croyois qu'il avoit fait son métier de Souverain & de pere avec une

fortement l'Empereur que pour le ſyſtême Oriental, & dans tout ce qui peut amener ſon ſuccès. La Pologne eſt à reconſtruire. Nous avons remis à en parler ainſi que de la Courlande. Tout-à-coup, & par une tranſition très-bruſque (il les emploie, ce me ſemble, pour ſurprendre le ſecret de celui auquel il parle & qu'il fixe prodigieuſement en l'écoutant), il m'a demandé ce que j'allois faire à Berlin; *achever de connoître le Nord*, lui ai-je dit, *que je ne puis guere étudier que là, puiſque Vienne & Saint Petersbourg me ſont interdits. Eh! qui ſait? On préſume toujours de ſes forces; on eſpere que, dans un beau ſujet, l'ame élevera le génie. J'oſerai peut-être eſſayer d'arracher le portrait de Céſar aux barbouilleurs qui s'empreſſeront de s'en emparer.* Cette idée a paru le ſatisfaire; j'ai pu facilement y coudre des choſes agréables pour lui; je lui ai dit qu'il nous avoit beaucoup plus conquis que battus; que nous regardions les deſtinées de l'Allemagne comme repoſant ſur ſa tête, &c. &c. & qu'ainſi le projet d'écrire la plus brillante partie de l'hiſtoire de mon ſiecle m'avoit placé, même avant de le connoître, au rang de ſes plus curieux obſervateurs, & par conſéquent de ſes plus fervens admirateurs. Je ne ſais s'il m'a tout-à-fait cru uniquement occupé de littérature; mais l'idée que j'écris l'hiſtoire me le rendra probablement plus acceſſible, ſi même ce n'eſt plus confiant; car il paroît poſſéder au plus haut degré l'amour & même la jalouſie de la gloire.

Le courrier me preſſe, parce que n'ayant point quitté la Cour de tout hier, je n'ai pu écrire que ce matin, & le courrier part à onze heures. Or, chiffrer eſt très-long. J'omets donc mille & mille détails qui me font croire, 1°. que les Anglois ne réuſſiront pas, à beaucoup près, auſſi vîte dans leurs tracaſſeries du Nord, qu'on pourroit le craindre, pour peu que le Cabinet de Berlin puiſſe compter ſur celui de Verſailles; 2°. qu'il eſt temps de parler un peu plus clair à celui-là, & de ne pas confondre le myſtere & le ſecret, la fineſſe & la prudence, l'équivoque & la politique; 3°. que le

Etats dont la puissance porte principalement sur l'opinion ; je veux dire les petites intrigues, les petites passions, le manque de fermeté, de suite & de systême. Votre dignité personnelle, ai-je ajouté, vraiment immense & mille fois plus élevée que votre rang, quelqu'éminent qu'il soit, vous défend, sans doute, de vous offrir ; mais votre devoir est, je ne dis pas de ne point refuser, je dis de vous mettre en mesure, & d'employer votre force & vos talens à prendre de l'empire sur le successeur, & à saisir le sceptre des affaires.

Cette maniere de traiter l'a fort développé. Il m'a parlé avec vérité, & par conséquent avec quelque confiance, de Berlin ; il m'a dit que M. de Hertzberg ne lui avoit point laissé ignorer nos liaisons ; il m'a signalé chacun des personnages influens tels que je les connois. J'ai vu clairement qu'il y avoit de la froideur fondée sur quelque chose d'ignoré entre lui & le Prince de Prusse, qu'il (le Duc de Brunswick) n'aimoit ni n'estimoit le Prince Henri, & que sa partie à lui Duc étoit aussi puissamment liée, qu'elle pouvoit l'être dans un pays jusqu'ici peu habitué à l'intrigue, mais dont le jour en viendra bientôt peut-être. Comme j'avois eu, à dessein, l'air de croire beaucoup aux dispositions à la guerre de la part du cabinet de Berlin, le Duc m'a très-bien montré qu'indépendamment de ce que le successeur, bien que très brave, n'étoit pas belliqueux, ne fût-ce qu'à cause de ses mœurs, de ses habitudes & de sa monstrueuse stature, il y auroit de la démence à commencer ; que le temps des acquisitions par les armes, qui peut-être seroient encore nécessaires à la Prusse, n'étoit pas venu ; qu'il falloit consolider &c. &c. Tout cela a été très-sérieux, très-sensé & très-fort de détails.

Systême Oriental, Russie, Pologne, Courlande, tout a passé en revue.

Ils ne sont point rassurés sur le systême Oriental ; c'est-à-dire, sur la part que nous y prendrons. Ils paroissent croire que la Russie ne secondera jamais

de la souveraineté, mais celles des Etats. Son pays est libre autant qu'il peut l'être, heureux & content, bien que la classe des Marchands regrette la prodigalité du pere. Le Duc actuel ne seroit pas moins sensible qu'un autre aux plaisirs & aux élégances; mais sévere observateur des décences, (sa maîtresse, Mlle. de Hartfeld, est la femme la plus raisonnable de sa Cour, & ce choix est tellement convenable, que le Duc ayant montré, il y a peu de temps, quelque velléité pour une autre femme, la Duchesse s'est liguée avec Mlle. de Hartfeld pour l'écarter) religieusement fidele à son métier de Souverain, il a senti que l'économie étoit sa premiere ressource. Véritable Alcibiade, il aime les graces & les voluptés; mais elles ne prennent jamais rien sur son travail & sur ses devoirs, même de convenance. Est-il à son rôle de général Prussien? Personne n'est aussi matinal, aussi actif, aussi minutieusement exact que lui. Une marque d'un très-bon esprit, ce me semble, & d'un caractere supérieur, c'est moins encore qu'il suffit au travail de chaque jour, que le travail de chaque jour lui suffit; sa premiere ambition est de le bien faire. Enivré de succès militaires, & universellement désigné, comme le premier dans cette carriere, sur-tout depuis la campagne de 1778, où il a soutenu pendant l'hiver le mauvais poste de Troppau, auquel le Roi de Prusse mettoit de l'amour propre, contre tous les efforts des Autrichiens, il paroît avoir laissé de bonne foi cette carriere pour les soins de la Souveraineté. Accueilli par-tout, curieux de tout, il sait s'ennuyer très-assidument à Brunswick, pour y conduire ses affaires. Encore une fois, cet homme est d'une trempe rare, mais trop sage pour être redoutable aux sages. Il aime, au reste, beaucoup la France, qu'il connoît à merveille, & paroît très-sensible à tout ce qui vient de-là. Son fils aîné, en revenant de Lausanne, a parcouru la Franche-Comté, le Languedoc & la Provence. Il brûle de retourner en France. Je saurai bientôt si on l'y renvoie; je crois qu'on ne sauroit trop l'y fêter de toutes les manieres qui témoigneront confiance pour son pere, car il y paroît sensi-

ble ; & de ce côté, certes, il en feroit affez aidé & flatté pour en être fidele dépofitaire.

Je ne faurois, en ce moment, parler du fouper où le Duc m'ôta de la place d'honneur, (vis-à-vis de la Ducheffe), que j'avois occupée à dîner, pour me mettre à côté de lui, qui eft toujours à l'extrêmité de la table. La converfation fut trèsvive, & abfolument particuliere, mais point politique, (nous étions entourés) & de pure curiofité fur la France. Je dîne aujourd'hui avec le Duc, & foupe avec la Ducheffe douairiere, à Antoinetten-Ruh. Je n'ai pu éviter cette corvée, qui m'ôte l'occafion de fouper avec le Duc, faveur qu'il accorde très-rarement, & qui a paru hier fort marquée ici, où l'on m'obferve avec inquiétude, mais feulement, peut-être, parce qu'on me croit un chercheur de places.

Le voyage de Zimmermann à Potfdam s'eft prolongé plus qu'on ne croyoit. Il a écrit que l'hydropifie n'étoit point déclarée, & ilréparle de l'afthme. C'eft un lieu commun. Il eft l'homme du Roi, il n'eft pas celui du public. Ce qui eft certain, c'eft qu'il n'a pu remporter aucune victoire fur la *Polenta* & les pâtés d'Anguilles ; qu'il n'y a plus de rides au vifage ; que tout eft affecté d'enflure & d'enflure édémateufe. Cependant le Prince Henri eft retourné à Rheinsberg, où le jeune & très-beau R***, fait la pluie & le beau temps, dit on.

Un fait que je puis garantir, c'eft qu'un Ecoffois, premier Médecin de Cathérine II étant derniérement à Vienne, a dîné à la table de l'Empereur, affis à côté de lui, & même la chofe a été avouée dans les Gazettes ; mais ce qu'on n'y trouve pas, c'eft que pendant le féjour de ce Médecin à Vienne, M. de Cobenzl, Miniftre de Vienne, en Ruffie, mais alors auprès de l'Empereur, ayant été chargé de montrer à ce Médecin, une maifon de plaifance aux environs de la Capitale, l'Empereur s'eft trouvé à cheval fur le chemin du Docteur, & a fuivi à la portiere du caroffe, pendant plus de deux lieues, toujours s'entretenant avec l'Ecoffois.

LETTRE IV.

16 *Juillet* 1786.

J'AI été aujourd'hui en tête-à-tête trois heures avec le Duc au sortir de dîner. La conversation a été vive, loyale & presque confiante. Elle m'a confirmé dans toutes les opinions que j'ai énoncées N° 3; mais elle m'a inspiré beaucoup de craintes sur la situation de la Prusse, après la mort du Roi. Il paroît que le successeur a tous les symptômes de la plus irrémédiable foiblesse, & que ses entours les plus corrompus usurpent tous les jours plus d'empire, à commencer par le visionnaire & sombre Bishopswerder. Le Prince est, dit-on, en froid avec ses oncles. Le co-adjutorat de l'ordre de Saint Jean, donné avec une grande solemnité au Prince Henri, fils aîné du Prince Ferdinand, & qui ôte près de cinquante mille écus de rente au successeur, est la plus récente occasion de ce refroidissement. Il paroît que l'on a intrigué fortement pour l'établissement de ces deux jeunes Princes, que la ville & la cour regardent comme les enfans du comte S*****. On a cimenté toutes les mesures à cet égard, & cela au moment où l'on croyoit le Roi à l'agonie, de maniere à lier le successeur auquel on a par conséquent au moins montré de la méfiance. Le Prince Henri, frere du Roi, a tout au moins été de moitié de tout cela; le Prince de Prusse n'a pas même essayé de masquer son mécontentement. Il résulte de-là que tous les partis subalternes, toutes les sales intrigues en prennent plus d'activité, de sorte que la considération du Cabinet de Berlin, qui est bien sa premiere puissance, n'est peut-être que trop liée à la vie du Roi, si le Duc de Brunswick ne saisit pas les rênes du Gouvernement; il paroît sérieusement en craindre le fardeau.

En effet, un tel Etat qui n'a point de base réelle, sera cruellement tourmenté si les vents de Cour l'agitent, & ce Prince qui s'est formé sans passer à l'école du malheur, & dont il est impossible de s'exagérer la raison, & la sagesse peut redouter de changer tout le systême de sa vie; mais il ne recule pas aux choses difficiles, & il est trop intéressé à la prospérité de la Prusse, pour ne pas chercher à y influer.

Au reste, il me paroît constant que les premiers six mois & même la premiere année ne peuvent guere apporter de changemens, mais seulement en préparer. Le Duc m'a très-souvent répété que toute l'Allemagne protestante & une bonne partie de l'autre, seroient incontestablement à la France le jour où elle rassureroit pleinement le corps germanique sur ses intentions; & quand je lui ai demandé quelle caution on nous donneroit, donc que le rôle éminent dont l'Electeur de Hanovre étoit chargé dans la confédération des Princes, ne tourneroit jamais le cabinet de Berlin du côté de l'Angleterre, & ne seroit pas un obstacle invincible à une sincere union entre Versailles & Potsdam, il m'a montré avec beaucoup de netteté, & d'une maniere sans réplique, que la ligue germanique n'auroit jamais existé, ou du moins pris cette forme, sans l'ambiguité de notre conduite relativement à l'Escaut, à la Baviere, & même au systême oriental; ajoutant au reste que l'Electeur de Hanovre étoit très-distinct du Roi d'Angleterre, & les Anglois fort étrangers aux Allemands; sur quoi je dois observer qu'il m'a semblé que le Duc charge avec affectation toutes les fois qu'il s'agit de déprimer l'Angleterre, (quoique je sache très-bien qu'il l'aime,) peut-être parce qu'il sent que ses liaisons de famille le rendent plus suspect à cet égard. En un mot! je ne saurois trop répéter qu'il me semble qu'on n'a pas confiance en nous; mais qu'on voudroit sincerement y avoir confiance, d'autant qu'on ne craint pas le moins du monde l'Empereur sans la France, & qu'on est convaincu qu'il n'osera ja.

mais faire un pas, quand le Cabinet de Versailles dira : *nous ne souffrirons point d'aggression.* Remarquez cependant que l'incohérence des démarches de l'Empereur & ses brusques disparates déjouent souvent toutes les combinaisons. Le Duc apprend aujourd'hui un fait de ce genre qui lui donne à penser.

Le Baron de Gemmingen a écrit il y a quelque temps une brochure très-violente contre la confédération germanique. Dohm excellent publiciste prussien a répondu d'une maniere forte & victorieuse. Alors le Cabinet de Vienne a prié le nôtre de demander à celui de Berlin que la guerre de plume cessât ; Berlin y a consenti : aujourd'hui il paroît à la vérité sous la rubrique de Munich, mais venant incontestablement de Vienne, une replique âcre & mordante contre Dohm ; or la guerre de plume est rarement insignifiante à Vienne où elle ne se fait jamais que sous les auspices de l'autorité.

Autre fait très-grave s'il est vrai. On écrit de Vienne au Duc, que quatre à cinq mille Russes sont entrés en Pologne, où la diette menace d'être fort orageuse ; le Duc desire que nous prenions un parti décisif sur & contre toute nouvelle modification tendant à dissoudre ou émincir la Pologne. Je n'en sais point assez relativement à ce pays, pour avoir pu m'engager dans les détails ; mais je lui ai parlé de la Courlande, en lui exposant celles de mes idées relativement aux dernieres démarches de la Russie envers ce pays, que l'on trouvera dans mon mémoire à ce sujet ; je les lui ai exposées, dis-je, comme naissant de la conversation ; il les a saisies avec avidité, & m'a promis d'en écrire dans mon sens à M. de Hertzberg. Je comprends assurément que les circonstances du moment ne sont rien moins que favorables ; mais cet assentiment même chaleureux d'un très-excellent politique m'enhardit à prier qu'on prenne en considération mon mémoire, ne fût-ce que pour l'avenir, & que l'on me donne quelques instructions sur la maniere dont je pourrois tâter, à cet égard, le Duc de Courlande que je vais

trouver

trouver à Berlin, & les principaux perſonnages de la Courlande avec qui je pris très-facilement correſpondance, mon métier de voyageur connu, & avide de faits & de réſultats me donnant de grandes facilités pour parler de tout.



MÉMOIRE (1).

Remis à la Cour de France, ſur la Déclaration que la Ruſſie a faite à la Courlande, & qui ſe trouve dans les Gazettes de Leyde, du 20 Mai au 3 Juin 1786.

La Courlande vient d'être menacée officiellement d'encourir l'indignation de la Souveraine des Ruſſies, dans le cas où ſeroit fondé le bruit qui s'eſt répandu au ſujet de l'abdication du Duc de Courlande, en faveur du Prince de Wurtemberg, général au ſervice de Pruſſe.

On ſait que le Duc actuel, Erneſt-Jean, homme féroce, abhorré dans ſon pays au point de n'y pouvoir reſter, quand il ne craindroit pas les violences du Cabinet de Petersbourg, eſt fils du fameux Biren, réintégré Duc de Courlande en 1760, par l'influence, ou plutôt par la terreur de la Ruſſie, qui chaſſa, à l'aide de quarante mille ſoldats, Charles de Saxe, oncle de l'Électeur, & Duc légitime, pour inſtaller l'ancien favori d'Eliſabeth, qu'une intrigue de Cour venoit de rappeller de Sibérie. On ſait auſſi que cet Erneſt-Jean a, plus d'une fois, éprouvé tout le poids des reſſentimens de Catherine II; qu'il a été relégué près de vingt années en Sibérie; que ſon influence eſt nulle en Courlande, & ſon abdication univerſellement déſirée.

(1) Voici apparemment le Mémoire dont il eſt queſtion dans la lettre précédente.

Ce qui n'eſt pas auſſi connu, ou plutôt ce qui eſt très-ſecret, c'eſt qu'un *Ukaſe* lui enjoignit, il y a ſix ans, d'avoir à remettre ſon Duché au Prince Potemkim, & que par le conſeil du Chancelier Taubé, & du Chambellan Howen, il conjura l'orage en faiſant paſſer au Prince Potemkim; (alors & toujours fort dérangé) deux cens mille ducats. C'eſt Raſon, ſécretaire du cabinet du Duc, qui fut chargé de porter cette ſomme.

La criſe recommence aujourd'hui, ſoit parce que Potemkim, en attendant l'exécution de ſes grands projets, qui tiennent peut-être au ſyſtême oriental, ou à des circonſtances qui ne ſont pas mûres, veut ramaſſer cette bonne fortune; ſoit parce qu'il a beſoin d'argent; ſoit, & ſur-tout parce qu'on ſent combien le Duc de Courlande, lors de ſon exiſtence précaire, devenu par ſes économies & ſon avarice, l'un des plus riches Princes de l'Europe; amolli par l'adverſité, la vieilleſſe & les inſtances journalieres de ſa derniere femme qui a pris ſur lui quelqu'empire, aſpire à ſe mettre à l'abri des événemens. Le cabinet de Petersbourg n'ignore aucune de ces choſes; il craint ſans doute que celui de Berlin ne forme quelque ſpéculation ſur la Courlande, à l'aide d'un nouveau Duc, tout entier à ſa diſpoſition. Les conditions qui donnoient à la Pologne un droit de protectorat ſur la Courlande, ayant ceſſé par le fait d'avoir force de loi, au moment où cette République anéantie s'eſt trouvée dans l'impoſſibilité de les remplir, il n'eſt pas abſurde d'appréhender que la Pruſſe ne ſe ſubroge à la place de la Pologne, & ne conſolide ainſi à ſon profit le fait par le droit.

En effet, la Courlande eſt loin d'être un pays mépriſable. Son climat aſſez froid, puiſqu'elle eſt ſituée par le 57e degré de latitude, n'eſt cependant pas inſupportable; ſon étendue eſt de quatre-vingt lieues de longueur, ſur cinquante de largeur; ſon terrein eſt fertile & ſes productions naturelles ſont précieuſes pour toutes les puiſſances maritimes & com-

merçantes. Deux principales rivieres navigables, (l'A & la Windau) la coupent de l'orient à l'occident. Plusieurs ruisseaux & canaux la traversent en tout sens. Elle a deux ports sur la Baltique, (Windau & Lieban.) Dans l'état d'impuissance & d'ininduſtrie où elle se trouve, son commerce actif ou passif n'occupe pas moins de six à sept cens vaisseaux de trois à quatre cens tonneaux. Elle contient sept à huit petites villes; on évalue sa population à plus d'un million & demi d'habitans; & l'on peut juger que les propriétaires n'y sont pas miserables, par cette seule circonstance que les revenus du Duc régnant, qui a si peu d'influence dans cette république, montent environ à deux cens mille louis annuels..... Telle est en apperçu la situation de la Courlande.

Il seroit parfaitement inutile d'établir ici que cette République étant un Etat libre, dont le chef est purement électif; de sorte qu'il peut bien abdiquer, mais non pas céder ses droits; la Russie n'a pas celui de se mêler des affaires de la Courlande, qui devroit être indépendante de fait comme elle l'est de droit. Le mot droit est vuide de sens lorsqu'on l'oppose à celui de force. La Russie est depuis long-temps en possession de vexer la Courlande au dedans & au dehors; de lui dicter ses choix, de contraindre ses suffrages, d'extorquer ou d'arracher son or, ses denrées, ses hommes; & c'est de tout temps qu'elle s'est fait un principe de familiariser les Cours de l'Europe avec l'idée que la Courlande n'occupe un rang dans le monde qu'autant que la Russie veut bien en disposer..... Tout cela est connu.

Ce que je voudrois examiner ici en peu de mots, c'est :

1°. Si nous n'avons pas un intérêt évident à établir un autre ordre de choses.

2°. Si nous en avons les moyens.

La Courlande retardée & opprimée par toutes sortes de tyrannies intérieures & extérieures, n'a pas une manufacture; elle abonde en munitions navales de

tous les genres. Il est donc entr'elle & la France qui tient le premier rang parmi les nations industrieuses, des rapports que la nature des choses établit sur les diverses especes de productions des deux pays, productions dont l'échange le plus direct feroit naître le commerce le plus avantageux.

En effet, il existe bien actuellement une sorte d'échange entre la Courlande & la France; mais d'une maniere si peu directe, que ce n'est que de la seconde ou troisieme main, par l'entremise des Hollandois, des Anglois, des Suédois, Danois, Prussiens, Villes Anséatiques, &c. Cette entremise absorbe & détruit pour nous les bénéfices de ce commerce précieux, qui ne devroit pas moins que nous procurer avec abondance & à un prix modique, inconnu dans nos chantiers & dans nos marchés, les bois de construction, de mâture, de charronnage, de marqueterie, &c. &c. Les grains, les viandes, les poissons salés, les légumes, &c. &c, dont les retours naturels seroient toutes les productions de notre industrie, depuis la plus grossiere jusqu'à la plus perfectionnée (car il n'en existe d'aucun genre dans la Courlande), que les Courlandois, très-consommateurs & très-avides de luxe, même de celui de décoration, tiendroient désormais de nous à des prix tolérables, & cependant infiniment lucratifs pour nos fabriques.

L'avantage de ce commerce direct ne seroit pas seulement pécuniaire : outre l'influence que des liaisons intimes avec la Courlande nous donneroient sur la Baltique & dans cette partie du Nord, où nous deviendrions les médiateurs entre la Prusse, la Pologne, qui éprouvera nécessairement bientôt une nouvelle métamorphose & la Russie; la France s'assureroit par un traité de commerce avec la Courlande deux ports sur la Baltique, au moins neutres, & presque exclusifs. Ils nous serviroient en guerre comme en paix de lieux de dépôt & d'approvisionnement pour la plupart des matériaux nécessaires à notre marine royale & marchande, & compenseroient puissamment le désavantage toujours plus imminent que nous préparent

dans le Nord, c'eſt-à-dire dans la mine des marins; les liaiſons étroites de l'Angleterre & de la Ruſſie. L'Angleterre offre à l'obſervateur attentif tous les ſymptômes qui peuvent menacer les poſſeſſions des Hollandois dans les Indes, & annoncer le deſir d'une revanche. La Ruſſie peut dès aujourd'hui ravir à la France une bonne partie des moyens de la guerre maritime dans les mers d'Europe.

On ne ſauroit trop ſe hâter de changer cet ordre de choſes.

Et prenez garde qu'il ne s'agit point ici d'un traité à faire, mais ſeulement à renouveller; car le cardinal de Richelieu en fit un avec la Courlande en 1643, qui fut enrégiſtré au parlement de Paris en 1647; de ſorte qu'en traitant aujourd'hui avec la Courlande, nous pouvons dire nettement & démontrer que nous n'innovons rien.

C'eſt là, ce me ſemble, une obſervation fort importante, qui ne doit pas peu influer ſur la réſolution à prendre, & ſur les formes à donner à la réſolution une fois priſe.

Les États de Courlande déſirent ce rapprochement politique des deux pays. Le chambellan de Howen, dont je viens de parler, eſt un des hommes les plus influens de ſa république, & le plus Anti-Ruſſe des Courlandois, parce qu'étant miniſtre de ſon pays à la cour de Warſovie, il a été enlevé par ordre de l'Impératrice, & relégué en Sibérie. Son neveu avoit été chargé indirectement, mais formellement de ſonder à cet égard le gouvernement de France. Je ſais poſitivement qu'il en a parlé à M. de Vergennes, & que, pour toute réponſe, ce miniſtre lui a dit:

1°. Que ce n'étoit pas à lui, miniſtre des affaires étrangeres, de traiter cet objet.

2°. Qu'il falloit que le Duc de Courlande, conjointement avec les États, fît officiellement au Roi la propoſition d'un traité de commerce.

Je réponds à cela:

1°. Qu'aſſurément le miniſtre des affaires étrangeres doit en effet ſe concerter avec celui des finances

pour tout traité de commerce ; mais qu'il ne me paroît pas que ce soit là une raison suffisante pour en rejetter l'idée, ou pour en repousser la proposition.

2°. Qu'il seroit absurde de supposer que la Courlande, ployée sous le sceptre de fer des circonstances actuelles, s'exposât à faire aucune démarche ouverte, avant d'avoir la certitude d'être non-seulement accueillie, mais protégée contre la puissance qui, ayant la force en main & l'habitude de la prendre pour code, s'efforcera de contrecarrer & de prévenir tout ce qui pourroit tendre à donner une constitution solide à la Courlande, & à faire respecter son indépendance politique.

Je ne vois (& c'est ici le second point que je me suis proposé d'établir dans ce mémoire) que le cabinet de Berlin que l'on puisse espérer d'y intéresser.

1°. Parce que la situation des États Prussiens est telle que la stabilité & la prospérité de la Courlande ne doit pas moins toucher le Roi de Prusse, que si elle étoit une de ses provinces.

2°. Parce qu'il ne peut avec sagesse convoiter ce pays, dont la Russie ne lui permettroit jamais une tranquille possession, & qui ne feroit que prolonger les flancs de ses états, déjà beaucoup trop étendus, sans rendre sa puissance ni plus réelle, ni plus compacte.

Ce dernier point se démontre par sa propre énonciation ; &, quant à l'avantage que la Prusse retireroit d'une plus grande stabilité de la Courlande, & d'un développement plus énergique de son activité, cela est évident par la seule inspection de la carte. La maison de Brandebourg n'a entre ses possessions & la Russie que ce démembrement de la Pologne, qui forme aujourd'hui une partie de la Lithuanie Prussienne & de la Courlande, dont le Roi de Prusse sera politiquement parlant, le propriétaire utile, le jour où il en sera le gardien & le protecteur. Or, la Russie n'est nécessairement & incontestablement redoutable en Europe que pour la Prusse à qui elle peut faire du mal, sans en recevoir.

D'un autre côté, on sait qu'entre les Etats Prussiens & la Courlande, il n'y a qu'une très-étroite lisiere de la Lithuanie Polonoise, cette lisiere est à peine de cinq ou six lieues. La Prusse y feroit aisément des acquisitions légales & amiables, suffisantes pour que le *Mémel* & les canaux qu'on en peut tirer jusqu'aux rivieres de Courlande, lui ouvrissent cette branche précieuse de commerce de *transit*, & les ports de la Baltique, dont j'ai déja parlé.

Je me trompe fort, ou il ne seroit pas difficile de faire entendre au Cabinet de Berlin, qu'au lieu de former des projets ambitieux sur cette république, son véritable intérêt est de se déclarer en quelque sorte pour le représentant des engagemens de la Pologne envers la Courlande, stipulés par les *pacta conventa* & les *pacta subjectionis*, lesquels sont détruits par le fait & la nécessité. La Prusse trouvera cent raisons de droit public à alléguer, indépendamment de sa dignité & de sa sûreté. Cette proposition & celle d'accéder à notre traité de commerce avec les Courlandois, ne seroit donc pas une imprudence ; ce seroit peut-être même un assez bon moyen de rassurer la maison de Brandebourg sur notre politique dans le Nord ; & il ne me paroît pas impossible qu'à cette condition le Roi de Prusse appuie à la Cour de Petersbourg notre déclaration, que nous voulons protéger & ne pas laisser humilier un pays libre, lié à la France par d'anciens traités, & sur lequel nous ne souffrirons l'influence directe & législative d'aucune Cour.

Cette déclaration qu'on adoucira par toutes les formules diplomatiques qu'il est si aisé de trouver, me paroîtroit suffisante en ce moment, sur-tout si elle étoit concertée avec la Cour de Berlin, pour amortir du moins les projets usurpateurs de la Russie sur la Courlande. Quoiqu'il en soit, ce petit pays, trop peu connu, réclame aussi bien que la Pologne & le Corps Germanique, l'attention sérieuse du Roi de France, qui ne me paroît pas avoir en général d'autre intérêt dans le continent, que celui de maintenir la paix & la sûreté des possessions réciproques.

LETTRE V.

19 *Juillet* 1786.

Le Duc m'accorda hier au matin, avant mon départ, environ trois heures d'audience, ou plutôt m'indiqua lui-même une conférence, sous le prétexte de me remettre des lettres pour Berlin, dont en effet il m'a chargé. Nous reparlâmes des affaires générales, & de la situation particuliere de la Prusse; des doutes qu'il prétend que l'on ne peut pas ne point avoir sur nos intentions & notre système; (Comment lui répondre qu'il est tel désordre de finances avec lequel il est impossible d'avoir un système) de la terreur tous les jours mieux fondée que doit inspirer l'Empereur, qui fait mal le bien, mais qui fait assez de bien pour se donner une grande puissance, dont il a une superbe base, très-disproportionnée à toute autre, la France exceptée; de l'impossibilité de lui trouver un autre contre-poids que la sagesse du Cabinet de Versailles; du peu d'espoir que le nouveau régime de la Prusse soit imposant; des différentes inflexions qu'alloient prendre les divers partis qui y fermentoient; de la verve militaire, & des fumées ambitieuses qui s'emparoient du Duc de Weymar, lequel aspiroit à entrer au service de Prusse & à brouiller les cartes; de la néceffité pour nous & pour les autres que le Cabinet de Versailles envoie à Berlin un homme de mérite pour en imposer, pour donner des conseils, pour surveiller les intrigans & les incendiaires, &c. &c. &c. Enfin, questionnant mon opinion avec l'air de craindre que je ne regardasse comme une absurdité ce qu'il alloit me dire, il m'a demandé si je traiterois donc de chimere impraticable le projet d'une alliance entre la France, l'Angleterre & la Prusse, dont le but so-

lemnellement avoué feroit de garantir en Europe, à chacun, fes poffeffions refpectives, mefure noble, & digne des deux premieres puiffances, qui ordonneroit à toutes les autres une paix, fondée fur l'intérêt évident & combiné des deux rivales, & dont la plus grande difficulté peut-être, eft qu'on n'ofe pas tenter de l'exécuter. Cette idée, qui me roule depuis fept ans dans la tête, eft trop grande pour n'être pas féduifante : elle immortalifera infailliblement le Souverain qui la réalifera, & le Miniftre qui faura le feconder; elle changera la face de l'Europe, & totalement à notre avantage; car, encore une fois, les traités de commerce les plus avantageux aux Anglois, ne feront pas qu'ils foient alors autre chofe que nos voituriers, & nos plus utiles agens. Le Duc m'a permis d'être en correfpondance avec lui; il me l'a même demandé, & je me fuis mis auprès de lui à peu près dans la mefure que je défirois.

21 Juillet 1786.

Premier P. S. J'arrive, & je n'aurai peut être pas de détails aujourd'hui; au refte, l'hydropifie eft dans l'eftomac, & même dans la poitrine; il le fait depuis jeudi; il a pris cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité, difent les uns; il a très-mal traité le médecin trop fincere, porte une autre verfion; il pourroit traîner, s'il vouloit fe ménager, & même, dit le Docteur Baylies, plus d'une année; mais je doute qu'il renonce jamais aux pâtés d'anguille. M. de Hertzberg eft depuis huit jours à Sans-Souci; il n'y avoit jamais été appellé! Deux jours auparavant celui où le Roi lui a fait cette efpece d'amende honorable, fi pourtant c'eft autre chofe que le befoin de foulager la poitrine de fes interlocuteurs, & de recruter fa converfation, le prince de Pruffe avoit dîné chez lui dans fa terre, & paffé un après dîné prefque entier avec lui & le prince de Deffau; cela déjoue beaucoup les partis très-animés contre cet eftimable miniftre, auquel notre légation a toujours

marqué, ce me semble, trop peu de confiance & de considération.

3e. *P. S.* J'apprends par une source que je crois sûre & profonde, & qui est indépendante du Cabinet de Berlin, que l'Empereur vient de faire les dispositions les plus menaçantes vers la partie de la Moldavie & de la Valachie qui lui convient; qu'on s'attend qu'il se portera lui-même très-incessamment vers ces frontieres, & qu'on ne peut expliquer de tels mouvemens que par le projet de faire jouer à ces contrées le rôle de la Crimée. Cette nouvelle, combinée avec l'ultimatum que la Russie a présenté à la Porte, me paroît souverainement importante. Je ne connois pas les intentions précises de la cour de France; mais si l'agrandissement indéfini de l'Empereur, & sur-tout l'exécution du systême oriental, doivent lui devenir aussi redoutables que je le pense, je supplie que l'on délibere s'il peut-être de la dignité du Roi de laisser recommencer le drame de la Pologne; de l'intérêt de l'état de perdre le commerce du levant; d'une sage politique de temporiser lorsqu'on allume la mèche. Pour moi je ne saurois mettre en doute que notre inaction ne fut en pareil cas d'autant plus gratuite, qu'assurément l'Empereur ne nous bravera pas, & d'autant plus fatale, que nous sommes précisément les seuls qui ayions tout à la fois la force & l'intérêt de l'empêcher. L'Angleterre ne s'en embarrasse guere, la Prusse n'y peut rien sans nous.



LETTRE VI.

21 *Juillet* 1786

. . . .

Il m'arrive quelque chose d'assez bizarre. Je viens de chez le ministre de France, qui m'a fait dire qu'il ne pouvoit avoir l'honneur de me recevoir, parce qu'il avoit affaire. Il faut, pour sentir toute la portée de ce procédé, savoir qu'il a paru ces jours-ci, dans la gazette de Hambourg, un article, disant en toute lettres, que j'ai eu ordre de quitter la France. Vous concevez en outre, qu'en général, le Ministre de France montre un très-grand empressement à voir les François arrivans. Mais les circonstances combinées font, que ce qui ne seroit qu'une impolitesse assez grave en toute autre occurrence, est une affectation fort embarrassante en ce moment. Je n'ai que faire de vous dire, je crois, que je suis fort au-dessus du *punctilio*; mais ceci n'en est pas un. La prépondérance naturelle de la France est telle que la considération d'un François, ne peut absolument point être indépendante de l'accueil que lui fait son Ministre; à plus forte raison quand ce François est envié, jalousé, surveillé, quand on ne cherche que des prétextes pour le rendre équivoque; à plus forte raison encore, quand ce François, loin de pouvoir faire la guerre à son Ministre, doit & veut en tout état de cause le ménager, & lui sauver des ridicules, loin de lui en donner. Vous comprendrez aisément qu'il y a ici complication, & que j'ai à réfléchir au parti que je prendrai. Il sera pour le moment de tout dissimuler, & de m'exposer à un nouveau refus demain : mais ce nouveau refus, il seroit impossible de le passer sous silence. Je vous préviens de

tout cela, afin qu'à tout événement, & plutôt que plus tard, vous fassiez prévenir M. d'E*** que l'intention du Gouvernement n'est pas que je sois traité d'une maniere peu convenable, encore moins en proscrit. Il est bien assez trembleur, pour que le paragraphe de Hambourg lui en ait imposé. Je ne le crois pas assez astucieux pour l'avoir composé. Ce qui est certain, c'est qu'il a paru ridiculement inquiet de mon retour, & qu'il est tout-à-fait sorti de sa circonspection silencieuse, pour tâcher de découvrir, par ceux qu'il croyoit en liaison avec moi, quelles étoient mes vues. Quelques-unes des très-nombreuses personnes qui ne l'aiment pas sur-tout dans les diplomaties étrangeres, se sont amusées à m'en prêter, à faire des contes des mille & une nuit. Sa tête est en fermentation, à cet égard, & d'autant plus qu'il est hors de son caractere; de sorte qu'il en pourroit résulter de tels embarras pour moi, que je fusse ici très-déplacé. Avisez à empêcher cet ordre de choses; au reste, je vous en dirai davantage avant de fermer cette Lettre, & dans tous les cas nous n'avons point affaire à un de ces hommes qui résiste à la plus légere insinuation ministérielle.

LETTRE VII.

23 Juillet 1786.

IL n'y a personne ici : ma vie, dans ces premiers jours, est par conséquent peu active. Il n'y a de cour que celle du Prince Ferdinand; elle est actuellement convalescente (1) & toujours nulle. Le Prince Frédéric de Brufwick ne fait rien. La légation angloise me caresse & se méfie de moi. M. de Hertzberg est

(1) Le Prince Ferdinand venoit d'échapper à une grande maladie.

encore à *Sans-Souci*. Il faut donc me contenter de la ſtérilité du moment. Je crois ſavoir ſeulement que la véritable occaſion de la déclaration menaçante de la Ruſſie envers la Courlande, a été la propoſition ſourde d'un mariage entre la Comteſſe de Wurtemberg, fille naturelle du Duc & un Pruſſien ; & les liaiſons plus étroites du Duc avec le Prince de Pruſſe qui a trouvé dans la bourſe de ce Scythe ſauvage des ſecours pécuniaires que nous aurions dû lui offrir il y a long-tems. Le Duc de Courlande eſt parti bientôt après la menace de St. Petersbourg, avec ſa femme qui eſt groſſe, dit-on, pour les eaux de Pymont. Les apparences ſont, qu'au retour il ira à Mittaw, au lieu de demeurer à Berlin. Au reſte, il fait toujours des acquiſitions dans les poſſeſſions Pruſſiennes : il vient d'acheter le Comté de Sagan en Siléſie, & le Roi qui étoit aſſez fâché de voir le Prince de Lofkowits porter à Vienne le revenu de cette belle terre, traite très-favorablement le Duc de Courlande. Outre les remiſes des lods & ventes, il a conſenti à allodier, ou du moins à tranſporter aux filles ce fief qui étoit réverſible à la Couronne, en cas de défaut de mâles, de ſorte que le Duc, qui n'a point de fils, ſe trouvoit, par une étourderie ou une ignorance fort bizarre, avoir confié à l'événement le plus hazardeux 600, 000 écus d'Allemagne.

Il eſt inconteſtable que le Prince Potemkim eſt, ou paroît plus en faveur que jamais. On a été obligé de lui ſavoir gré de ſa déſobéiſſance. On murmure qu'il cherche & réuſſit à ſe raccommoder avec le grand Duc.

Le nouveau miniſtre de Petersbourg, (M. de Romanzow, fils du Feld-Maréchal), ne réuſſit pas ici. Les connoiſſeurs lui trouvent cependant de l'eſprit & de l'inſtruction. Je ſais qu'il a des vives préventions contre moi, & j'entreprendrai de les détruire & de m'accoller de lui, parce qu'il eſt de nature à ce qu'on puiſſe en tirer beaucoup de choſes; mais on doit ſentir que j'aurois beſoin de quelques inſtructions, ou tout au moins d'une ſérie de queſtions qui me

serviſſent de bouſſole pour prendre des informations véritablement uſuelles. Depuis bien des années, la politique générale eſt très-incohérente, faute de porter ſur un ſyſtême connu .... Laquelle de ces deux alliances, celle de la maiſon d'Autriche avec la France, ou la convention de deux cours Impériales doit-elle être regardée comme ſtable, ſacrée, ſubordonnée à l'autre ? La France eſt-elle réſolue de quitter ſon allure naturelle, je veux dire le ſyſtême continental pour le ſyſtême maritime, lequel, ſage ou non, expliqueroit du moins nos extrêmes ménagemens pour les projets de la Cour de Vienne ?

Faute de ces données, on ne peut guere qu'errer à l'aventure; on peut être gazettier plus ou moins inſtruit; on ne peut pas être négociateur, car on manque de baſes. Je ſupplie qu'on ne croie pas que j'aie la préſomption d'interroger. Je ne prétends qu'expliquer en très-peu de mots quelques-unes des raiſons qui, indépendamment de mon inſuffiſance naturelle, & du peu de moyens que me donne ma poſition, circonſcrivent infiniment l'utilite dont je voudrois, & dont je m'efforcerai d'être.

J'eſpere qu'on ne me ſoupçonnera pas de donner beaucoup d'importance au précis des gazettes allemandes, que j'enverrai déſormais tous les courriers. C'eſt un objet de pure curioſité ; mais que j'ai cru pouvoir être agréable, dans un pays où je ne penſe pas que l'on reçoive un ſeul papier public allemand, & où tant de miniſtres envoient, pour toutes dépêches, des autorités de gazettes. Au reſte, je ne parlerai que des nouvelles du Nord.

1er *P. S.* Milord Dalrymple a reçu hier ordre de partir pour aller porter la jarretiere au Landgrave de Heſſe-Caſſel.

2e *P. S.* Je reçois une très-aimable lettre de Sans-Souci, où l'on paroît eſpérer de vivre encore aſſez long-temps; mais où cependant on s'occupe beaucoup plus de ſoi & de ſes ananas que des affaires étrangeres. On y montre (choſe ſuprenante !) quel-

que étonnement, d'ailleurs très-obligeant dans la forme, de ce que M. de Vergennes le fils voyage à Hambourg, Dresde, Vienne, &c., sans qu'on puisse espérer de le voir à Berlin. Je réponds que je suis reconnoissant, pour ma nation, de l'importance que l'on attache à la topographie du voyage du fils de notre ministre des affaires étrangeres; qu'il me semble que c'est tout ce qu'on pourroit faire de plus flatteur pour son pere; qu'au reste, je ne sais rien du tout à cet égard, & suis persuadé seulement que si l'on réserve la cour de Berlin pour la derniere, c'est par amour pour le *crescendo*. J'ai dit la même chose au comte de Goertz qui m'a fort questionné sur cela.



LETTRE VIII.

Berlin 26 Juillet 1786.

LES beaux jours soutiennent la vie du Roi; mais il est mal. Mercredi il se fit promener quelques instans en brouette, il s'en trouva fort incommodé, & souffrit beaucoup pendant & après. Le jeudi il s'en ressentit plus vivement encore, & hier il n'étoit pas mieux. Je persiste à croire que son terme est marqué vers le mois de septembre.

Le Prince de Prusse ne quitte point Potsdam; il fait la guerre à l'œil. Toujours même passion respectueuse pour Mlle de Voss (1). Dans un court voyage qu'elle vient de faire avec son frere, un valet de chambre de confiance suivoit de loin sa voiture, & si la belle, qui, selon moi, est fort laide, témoignoit la moindre fantaisie, (de pain blanc, par exemple) elle trouvoit à une demie lieue de là tout ce qu'elle avoit désiré. Elle ne s'est point encore rendue, cela paroît

(1) Aujourd'hui Madame la Comtesse d'Ingenheim.

inconteſtable. Au reſte, ſon oncle ni ſes freres ne ſont propres à tirer un grand parti de cette chance. Les Françoiſes arrivent déja; mais je doute qu'il y ait beaucoup de profit, ſi ce n'eſt pour les aubergiſtes ou pour les marchandes de modes.

Le duc de Courlande a prêté au Prince de Pruſſe de quoi payer ſes dettes de Berlin, & l'on croit qu'elles le ſont toutes, ſi ce n'eſt celles de la Princeſſe qu'on ne ſe ſoucie pas d'éteindre de peur de l'y accoutumer.

J'ai parlé à fond à Struenſée; il regarde le projet de la banque comme une grande & ſuperbe opération qui ne peut que réuſſir; il demande des détails quand il en ſera temps, & promet d'y placer, & d'y faire mettre une ſomme conſidérable; mais il faut qu'il ſoit ſeul prévenu, & que cela ſe traite uniquement entre nous.

LETTRE IX.

31 *Juillet* 1786.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Je penſe bien qu'en effet, dans ces premiers momens, on attend de mes lettres pour m'écrire; cependant ſi l'on a bien déchiffré & médité mon N°. V. (23 juillet), on ne diſconviendra pas que je n'aie beſoin de renſeignemens. La politique eſt dans la criſe, je

je le répète; il est impossible qu'elle ne change pas, soit par la force accélerée des choses, soit par les efforts pour la retarder. Tout annonce que le systême oriental est plus que jamais en vigueur. Je ne doute pas qu'il ne soit tôt ou tard destructif de celui de l'occident. Mais il s'agit d'aujourd'hui, de demain, du passage d'un ordre de choses à l'autre. Si la Turquie Européenne, en langage politique & commercial, est une de nos Colonies; si nous ne sommes pas décidés à l'abandonner à son sort, n'est-il donc pas temps d'y regarder, au moins sous ce rapport, abstraction faite du systême général de l'Europe. Si le Roi de Prusse avoit dix ans de moins, il sauroit bien rétablir l'équilibre; car il prendroit en Pologne autant que les autres prendroient ailleurs; mais il meurt, & il n'aura pas de successeur. Quoiqu'il en soit, il est aisé de comprendre que pour mon fait particulier, je me consumerai en stériles efforts, & serai beaucoup moins utile avec beaucoup plus de peine, si je ne sais pas sur quelle piste marcher & m'informer.

Le Roi peut mourir tous les jours; mais il peut aussi vivre plusieurs mois. Je persiste dans mes pronostics de l'automne. Le Prince Henri m'ayant mandé à Rheinsberg, par une lettre très-formelle & fort aimable; il y auroit de l'affectation à n'y pas aller, & je partirai mercredi après le courrier. J'y serai huit jours tout au plus: au reste, je me trouverai là très-en mesure de savoir des nouvelles du Roi, & de m'informer de beaucoup de choses.

P. S. Le Roi est sensiblement plus mal; il a eu la fievre ces deux derniers jours; elle peut, ou le tuer, ou le prolonger. La nature a toujours tant fait pour cet homme extraordinaire, qu'il ne faut qu'une explosion des hémorrhoïdes pour lui redonner de la vie. La force musculaire est très-grande.

On écrit de Vienne à la Légation Angloise; que l'Empereur est en Transylvanie, & qu'on ignore ce qu'il fait, ce qu'il fera, & même quel point il occupe.

On a arrêté pour son compte, sur le Danube, tous les bateaux.

. . . .

La Société maritime vouloit accaparer le privilege exclusif de la vente du tabac en Suede, moyennant un demi million annuel qu'elle auroit donné au Roi de Suede; mais les Etats se sont entiérement refusés à défendre la culture du tabac dans le Royaume, & c'étoit la condition *sine quâ non.* Sur le tout les actions de ce Roi baissent beaucoup; une autre diete comme celle-ci & l'autorité monarchique succombe encore une fois dans ces contrées. Il paroît certain que le bruit qui s'est répandu que ce Prince s'est fait catholique à son passage à Rome, a aliéné tout le peuple; mais les intrigues de la Russie ne sont-elles pour rien dans la fermentation?

Struensée répète qu'en cas de banque, il est tout prêt, lui, ses amis; c'est-à-dire, les plus gros capitalistes d'ici, & probablement sous le nouveau regne, le gouvernement. Cet homme est très à ménager. Il seroit important que je pusse lui donner souvent de bons avis sur l'état de la place. Avisez à cela. Il a ses racines en lui-même, & probablement il survivra à son Ministre. Il a immensément gagné dans les fonds anglois; il faut le détourner de là, & il y est porté; car il sent & dit que la chance des fonds Anglois est épuisée pour le reste de sa vie.



LETTRE X.

2 Août 1786, écrite avant mon départ pour Rheinsberg.

. . . .

Le Roi est sensiblement mieux, du moins du côté de la souffrance, quand il ne se remue pas. Il a laissé là même l'usage du *taraxicum* (vulgairement pissen-lit), la seule chose que lui ait ordonné Zimmermann, qui par conséquent en a désespéré. Il prend tout simplement une teinture de rhubarbe, mêlée de diurétiques, qui le purge assez copieusement. L'appétit est très-bon, & l'on ne garde aucune mesure à cet égard. Les choses les plus mal-saines sont de choix favori. Une indigestion survient-elle? (ce qui arrive fréquemment) il double la dose de son apéritif.

Frese (son médecin de Postdam) est toujours à peu près disgracié, pour avoir osé articuler le mot hydropisie, sur la demande qui lui avoit été faite (en interpellant sa conscience) du nom & du caractere de la maladie. Le Roi est extrêmement frilleux, sans cesse enveloppé de pelisses, & couvert de lits de plume. Il n'est pas entré dans son lit, depuis plus de six semaines. Il dort constamment d'un fauteuil à l'autre, assez long-temps, & toujours incliné du côté droit. L'enflure augmente; le scrotum est même très-gonflé. Il le voit & ne veut pas se persuader, ou avoir l'air de croire que ce soit autre chose que l'enflure de la convalescence, & le résultat d'une grande foiblesse.

Voilà des informations infiniment exactes, & très-récentes. Ce qui paroît sûr, c'est qu'on ne veut pas mourir; & des gens bien instruits pensent qu'aussi-tôt que l'on se croira vraiment hydropique & à l'extrêmité,

on se soumettra à la ponction & aux remedes les plus violens & les plus décisifs, plutôt que de se résigner à s'endormir au sein de ses peres : on vouloit même, il y a déjà quelque temps des incisions dans les hanches & dans les cuisses ; mais le médecin n'a pas osé les risquer. Au reste, la tête est parfaitement libre, & l'on travaille même beaucoup.



LETTRE XI.

8 *Août* 1786.

Le Roi est extraordinairement mal ; quelques-uns ne lui donnent que peu d'heures à vivre ; mais il y a probablement de l'exagération. Le 4 il s'est déclaré érésipele avec des cloches sur la jambe ; cela annonce ouverture & bientôt gangrene ; il y a maintenant suffocation & puanteur infecte, & la moindre fievre doit finir le drame.



LETTRE XII.

12 *Août* 1786.

Le Roi paroît beaucoup mieux ; l'évacuation que fournit l'ouverture des jambes a procuré diminution d'enflure & soulagement, mais affoiblissement & appétit excessif, très-dangereux. Encore une fois, cela ne sauroit être long ; préparez-vous à une grande dépêche à mon retour de Rheinsberg.



LETTRE XIII.

15 *Août* 1786.

J'ARRIVE de Rheinsberg, où j'ai été dans la très-intime familiarité du prince Henri, & où j'ai reçu une foule de communications qui se développeront à fur & mesure du besoin ; je ne présenterai aujourd'hui que des résultats.

Le prince Henri est dans la plus grande incertitude sur ce qu'il fera ou ne fera pas, sous le nouveau regne. Il redoute infiniment, & plus qu'il ne veut le paroître, quoiqu'il le montre beaucoup, l'influence de M. de Hertzberg, qui est toujours à Sans-Souci, mais je crois uniquement pour la conversation, du moins quant au vieux Roi. Ce M. de Hertzberg s'est jetté ouvertement dans le systême Anglois ; mais quoique les flatteries de Ewart (1) & ses menées secretes aient prodigieusement mis à profit les longs mépris de la Légation Françoise pour ce Ministre, je le crois principalement jetté du côté de l'Angleterre, parce que le prince Henri, son ennemi implacable, est le protecteur avoué & fanatique du systême François, & qu'ainsi M. de Hertzberg a imaginé ne pouvoir devenir indispensablement nécessaire que dans l'autre parti en faveur duquel il se revêt de la peau Stathoudérienne.

En conséquence, & persuadé comme je le suis, que le prince Henri n'a pas assez de crédit auprès du successeur las du despotisme avunculaire pour culbuter Hertzberg, qui battra toujours en breche son ennemi par sa jactance, ses petitesses, le fidele portrait de ses entours, la jalousie qu'il saura inspirer

(1) Alors Secrétaire de légation, aujourd'hui Ministre d'Angleterre à Berlin.

au nouveau Roi du rôle de faiseur que jouera & voudra jouer le prince Henri, s'il est quelque chose; convaincu d'un autre côté qu'il est utile à la France que l'oncle influe, parce qu'il a en horreur le systême anglois; tous mes efforts ont tendu à engager le prince Henri, auquel il ne manque que du caractere à dissimuler avec Hertzberg, à se laisser raccommoder avec lui, à mettre ainsi son neveu à son aise, ce qu'il peut avec d'autant plus de sécurité, que Hertzberg, relativement à lui, ne peut être qu'un premier commis; que s'il marche droit, vaut autant celui-là qu'un autre; qu'au contraire, s'il fait fausse route, il sera plus aisé de l'écraser quand on l'aura admis pour collegue.

J'ai eu beaucoup de peine à persuader, parce que le baron de Knyphausen, beau-frere de Hertzberg, & son ennemi irréconciliable pour des discussions d'intérêt, a toute la confiance politique du prince, & doit l'avoir, car c'est un homme fort habile, & peut-être le seul habile de la Prusse; mais comme il touche à une paralysie absolue, comme il baisse au moral & tombe au physique, comme le prince lui-même s'en apperçoit, j'ai pu venir à bout, en appuyant sur toutes ces circonstances, au milieu d'un déluge d'éloges pour le Baron de Knyphausen & de regrets sur sa situation, de décider le prince Henri, & j'ai personnellement la commission de négocier le rapprochement de Hertzberg. Je vais pour cela après demain à Postdam.

Sur le tout que puis-je pronostiquer? Rien que foiblesse & inconhérence. Il paroît constant que les petites intrigues, les beaux arts, les bleus, les subalternes, la garderobe, & sur-tout les illuminés, meneront le nouveau Roi. J'ai des révélations sans nombre à cet égard, dont je tâcherai de tirer parti, & que je communiquerai au besoin. A-t-il un systême? Je ne le crois pas. De l'esprit? j'en doute. Du caractere? je n'en sais rien, & je pense qu'on n'a le droit de nier ni d'assurer en ce genre. A des mémoires très-bien faits du prince Henri & du ba-

ron de Knyphausen, tous tendans à montrer que si la Prusse se jette dans le systême Anglois, Frédéric-Guillaume sera, dans quinze ans, marquis de Brandebourg; il répond lentement, vaguement, laconiquement, hiérogliphiquement. Il écrivoit l'autre jour, par exemple, (& j'ai vu sa lettre) *le prince des Asturies est tout Anglois*; cependant le baron de Boden qui est son correspondant confident, & qui a tout à l'heure été enfermé huit jours à Postdam dans son jardin, a juré au prince Henri que ses dispositions (au successeur) étoient toutes Françoises, & qu'il l'avoit chargé d'aller tâcher de convertir Hertzberg. Notez ceci. Notez en outre que Boden est un vil finasseur, qui peut vouloir tromper le prince Henri, au service duquel il a été, avec lequel il s'est brouillé & raccommodé Dieu sait comment! notez encore que le prince de Salm-Kirbourg a été aussi à peu près dans le même temps caché, huit jours à Postdam. Quelle incohérence! Le prince Henri recommande qu'on ménage Boden qui est retourné à Paris: il voudroit aussi, car les grands hommes ne dédaignent pas les petits moyens, que l'on envoyât une blonde un peu grasse, à talens sur-tout musicaux, qui passât pour venir d'Italie ou d'ailleurs, mais pas de France; qui n'eût point eu d'aventure d'éclat; qui parût plutôt disposée à accorder des faveurs, qu'à montrer des besoins, &c. &c ; des échantillons d'élégance; mais pensez toujours que cet homme est avare. Les bulletins, du moins ceux que je montrerai, doivent porter qu'on dit du bien de lui; que le Roi en a dit; qu'il a dit sur-tout : celui-là sera un honnête homme comme moi. Qu'on reparle des succès du prince Henri en France (ici je conseille sobriété, car je crois que le prince Henri en a trop parlé, & s'est sur-tout trop donné l'air de divination sur le nouveau regne; on ne veut pas être prédit); au reste, on assure qu'en effet si le nouveau Roi étoit engagé, il seroit le plus fidele & le plus fervent des alliés (le prince Henri en jure son honneur & sa tête, & en effet le prince de

Pruſſe n'a encore manqué de ſa vie à ſa parole). On ajoute, comme vous croyez bien, qu'il n'eſt ni poſſible, ni juſte d'exiger davantage ; car enfin on ſe méfie de nous, & à bon droit, &c. &c. &c.

Vous ſentez qu'on n'a pas tellement plaidé la cauſe de la France, qu'on n'ait auſſi fait valoir celle de la Pruſſe : on a prétendu me montrer, la carte à la main, ſoit par les détails militaires, ſoit par les détails politiques, que l'alliance de la Pruſſe vaut beaucoup mieux pour la France contre les Anglois, que celle de l'Autriche ; je ferai, ſi l'on veut, un mémoire ſur les baſes qui m'ont été fournies. On n'entend d'ailleurs point du tout nous brouiller avec Vienne. On ne demande qu'un traité de confraternité portant ſur la garantie de la paix de Weſtphalie, traité connu de toutes les Cours, & avec ce ſeul article ſecret qu'en cas d'infraction à la paix, on ira plus loin. Si même en ce moment on ne veut pas un traité, on ſe contentera d'une lettre réciproque des deux Rois, cachetée, devant reſter telle juſqu'à l'événement, & ignorée du porteur même. Enfin, on veut un gage contre le ſyſtême Autrichien, & l'on ſe contentera de la parole d'honneur du Roi de France écrite. On ne demande & l'on ne demandera en aucun cas de ſubſides. Peut-être même ſubſidieroit-on Brunſwick & la Heſſe. On ſe plaint beaucoup de ce que la France a permis & même favoriſé la confédération Germanique ; car enfin ne faut-il pas tôt ou tard que l'Allemagne prenne une aſſiette ? que la Pruſſe ait une frontiere ? Eh ! quel autre moyen que la ſécularisation interdite par cette confédération ? Comment arranger cette Saxe autrement que par la Weſtphalie, & Liege ? (cette derniere phraſe m'a paru très-remarquable.)

. . . . Je ne jette & ne puis jetter que les maſſes aujourd'hui. Encore une fois, ce Prince eſt, il ſera, & mourra François. Influera-t-il ? Je l'ignore. Il tapiſſe trop en dehors, & le duc de Brunſwick eſt tout autrement l'homme qu'il faut, & au pays & au Roi, quoique celui-ci ne l'aime pas. Au reſte, on

m'a donné des moyens ſecrets de correſpondance, de perquiſition, de ſuccès; & l'on ne peut pas avoir plus lié cauſe commune avec moi, toujours me promettant de faire valoir infiniment mes ſervices de citoyen au jour de l'alliance avec la France, &c., &c.

J'oubliois un fait curieux. Le prince de Pruſſe a écrit à Boden auparavant ſon voyage à Berlin, pour ſavoir ce qu'on penſoit de lui à Paris: *que vous ſerez foible, inappliqué & gouverné*, a répondu en ſubſtance Boden. Le Prince, en liſant ſa lettre, a frappé du pied, & dit: *F. . . . . . , j'ai ſouffert ſeul, mais je régnerai ſeul.*

P. S. Par l'écoulement naturel de l'eau hors des jambes, que l'on peut calculer à une pinte par jour au moins, l'enflure du ſcrotum s'eſt diſſipée; le malade croit même que l'enflure en général a diminué. Il eſt probable qu'une fievre ſe manifeſte tous les ſoirs, quoique l'on tâche de ſe faire illuſion à cet égard. L'appétit eſt ſi extraordinaire, qu'on mange la plupart du temps de dix à douze plats tous des plus recherchés. Pour déjeûner & ſouper, on prend des beurrées couvertes de langues fumées & d'une bonne doſe de poivre; ſi l'on ſe ſent oppreſſé de trop de nourriture, on a recours, & c'eſt ordinairement le cas, une heure ou deux après le dîner, à une doſe d'*anima rhei.* On veut purger ſix à ſept fois dans les vingt-quatre heures, indépendamment des lavemens. Vous pouvez faire fonds ſur tout ceci, & le réſultat très-conſtant eſt que nous ſommes à la derniere ſcene plus ou moins filée.



LETTRE XIV.

17 *Août* 1786.

L'ÉVÉNEMENT eſt conſommé : Frédéric-Guillaume regne, & l'un des plus grands caracteres qui aient occupé le trône eſt briſé avec l'un des plus beaux moules que la nature ait jamais organiſés.

Je mettois beaucoup d'amour-propre d'amitié à ce que vous fuſſiez inſtruit le premier de cet événement, & toutes mes meſures étoient priſes avec un très-grand ſoin. Je ſavois le mercredi, dès huit heures du matin, que l'on étoit auſſi mal que poſſible; que la veille on n'avoit donné le mot qu'à midi, au lieu de le donner à onze heures comme il eſt d'uſage; qu'on n'avoit parlé qu'à midi aux ſecrétaires qui attendoient depuis cinq heures du matin; que cependant les dépêches avoient été nettes & préciſes; que l'on avoit encore exceſſivement mangé ce jour là, & notamment un homard. Je ſavois en outre que l'exceſſive malpropreté qui regnoit dans la chambre du malade & ſur lui, par les hardes humides qu'il gardoit ſans en changer, paroiſſoit avoir excité une fievre d'une eſpece putride; que d'ailleurs l'aſſoupiſſement de ce jour mercredi étoit à peu près léthargique; que tout annonçoit une apoplexie hydropique, une diſſolution de cerveau, & qu'enfin quelques heures devoient terminer probablement la ſcene. A une heure après midi je me promenois à cheval ſur le chemin de Poſtdam, pouſſé par je ne ſais quel preſſentiment, & auſſi pour reconnoître les ſinuoſités de la riviere qui eſt ſur la droite, lorſqu'un palfrenier arrivant à bride abattue, vint chercher le médecin Zelle, qui reçut ordre de faire toute diligence, & qui partit dans la minute. Je ſus bientôt que le palfrenier avoit crevé un cheval.

Alors je fus dans quelque perplexité ! Il étoit sûr que les portes de la ville seroient fermées : il étoit même possible que les ponts de l'isle de Postdam fussent levés aussi-tôt l'événement, & dans ce dernier cas on pouvoit être aussi long-temps incertain que le nouveau Roi le voudroit. Dans la premiere supposition comment faire partir un courrier ? Nul moyen d'escalader les remparts ou les palissades, sans s'exposer à une affaire, les sentinelles faisant une chaîne de quarante en quarante pas derriere la palissade, de soixante en soixante derriere la muraille, que faire ? N'ayant & ne pouvant point avoir d'ordres, ne disposant que de mes moyens personnels, m'exposerois-je au ridicule de donner une nouvelle déjà sue. Huit jours plutôt, ou plus tard valoient-ils même, dans un événement si prévu, la dépense d'un courrier ? Si j'eusse été ministre, la certitude des symptômes mortels m'auroient décidé à expédier avant la mort ; car que fait de plus le mot *Mort* ? Dans ma position le devois-je ? Quoiqu'il en fût, le plus important étoit de servir, & non pas de paroître avoir servi. . . . . Je cours chez le ministre de France ; il n'y étoit pas ; il dînoit à Charlottenbourg ; nul moyen de le joindre à Berlin ; je me fais habiller ; je pars pour Schoenhausen, & j'entre en même temps que notre Ministre chez la Reine ; il ne savoit point les détails, & n'imaginoit point que le Roi fût si mal ; pas un ministre ne le croyoit ; la Reine ne s'en doutoit pas ; elle ne me parla que de mon habit, de Rheinsberg, & du bonheur qu'elle y avoit goûté étant Princesse Royale. Milord Dalrymple, avec qui je suis trop lié pour qu'il me fût possible de lui dissimuler mon opinion, m'assura que j'étois trompé. Cela peut-être, repondis-je ; mais je dis à l'oreille de notre ministre que ma nouvelle étoit du chevet du lit, *& qu'il devoit croire les AGIOTEURS aussi bien instruits que les DIPLOMATIES.* (1) Je ne sais s'il me crut ; mais il ne se laissa point

(1) On comprend qu'il s'agissoit de faire entendre au ministre de France qu'on ne lui faisoit pas concurrence.

engager au jeu non plus que moi, & partit assez à temps pour donner la nouvelle de l'agonie.

Cependant j'avois de grandes raisons de me méfier de l'activité de notre légation. Que fais-je? J'envoie sur un cheval vif & vigoureux un homme sûr, à quatre milles de Berlin, dans une ferme, du pigeonnier de laquelle je possédois depuis quelques jours deux paires de pigeons, dont le retour avoit été essayé; en sorte qu'à moins que les ponts de l'isle de Postdam ne fussent levés, j'étois sûr de mon fait. Et pour n'avoir pas une seule chance contre moi, car je trouvois que la nouvelle tardoit beaucoup, je fais partir par la journaliere M. de N**, avec ordre d'attendre aux ponts de l'isle. Il connoissoit la station de mon autre homme; la levée des ponts lui en disoit assez; il avoit l'argent nécessaire pour pousser plus loin : il n'étoit donc pas au pouvoir humain de me faire échouer; car mes hommes n'avoient besoin de l'intervention d'aucune poste Prussienne : ils alloient chercher la Saxe en évitant toute ville de guerre; leur route étoit tracée.

M. de N** sortoit à six heures & demie du matin avec la journaliere, lorsque le général Goertz, aide-de-camp du feu Roi, arrivant ventre à terre, a crié : *de par le Roi, baissez la herse* : & M. de N** a rebroussé. Cinq minutes après j'étois à cheval (mes chevaux avoient passé la nuit sellés); & pour remplir tous les procédés, j'ai couru chez le ministre de France; il dormoit; je lui ai écrit aussi-tôt, que je connoissois une occasion sûre pour peu qu'il eut quelque chose à envoyer : il m'a répondu (& je garde ce billet comme un monument curieux, si, ce qui cependant me paroît impossible, M. le comte de Vergennes n'a pas de courrier) (1) : » le comte d'Est** a l'honneur de faire ses remercîmens à M.*****; il ne profitera pas de ses offres obligeantes. » Alors j'ai réfléchi, ou qu'il avoit envoyé

---

(1) C'est par la *Gazette* de Leyde que M. de Vergennes apprit la nouvelle.

un courrier (ce qui pourtant ne pouvoit avoir trait qu'à l'agonie, & devoit par conséquent lui laisser quelque chose à dire), ou qu'il avoit ordre de n'en point expédier, sans quoi cette apathie seroit trop inconcevable. J'ai sû en outre que l'envoyé de Saxe avoit fait partir dès la veille au soir son chasseur; de sorte qu'il avoit vingt heures sur moi & quarante lieues; or il seroit inconcevable que M. de V*** ne sût pas à Dresde la nouvelle de l'agonie; il ne le seroit pas moins que l'aide-de-camp Wittinkoff, qui a porté la nouvelle à la Duchesse douairiere de Brunswick ne l'ébruitât pas, de maniere à ne me laisser aucune marge à moi qui avois cru ne devoir écrire qu'après la mort. J'ai donc trouvé que nous n'étions pas assez riches pour jetter cent louis par la fenêtre; j'ai renoncé à toutes mes belles avances, qui m'avoient coûté quelque méditation, quelque activité, quelques louis, & j'ai lâché mes pigeons avec de *REVENEZ*. Ai-je bien fait? Ai-je mal fait? je l'ignore; mais je n'avois pas mission expresse, & l'on sait quelquefois mauvais gré de la surérogation. Au reste, j'ai cru devoir vous mander ces détails, 1o. parce qu'ils peuvent servir au besoin par-tout, (notez que plusieurs lots ont été gagnés ainsi), 2o, pour vous démontrer que ce n'est ni de zele ni d'activité, mais d'effronterie, que j'ai manqué.

Le nouveau Roi est resté tout le jeudi à Sans-Souci, dans l'appartement du général Moellendorf; son premier acte de souveraineté a été de donner l'aigle noir à M. de Hertzberg. A cinq heures du matin il (le Roi) a travaillé avec les secrétaires du feu Roi; dès ce matin on l'a vu à cheval dans les rues de Berlin accompagné de son fils aîné. Le jeudi a offert un spectacle digne d'observation. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . ont mouillés quelques yeux, même de ministres étrangers, car ils y étoient tous (au serment des troupes), le nôtre excepté!

Cette cérémonie est imposante; elle le seroit davan-

tage, si le serment que répètent mot à mot les soldats n'étoit pas si long. Cependant tout cet appareil militaire, ces grouppes de soldats qui, depuis ce matin, inondoient les rues, cette précipitation du serment légionnaire annoncent trop exclusivement, selon moi, la force militaire : cela semble dire : JE SUIS SUR-TOUT LE ROI DES SOLDATS. JE NE ME CONFIE A MON ARMÉE, PARCE QUE JE NE SUIS PAS SÛR D'AVOIR UN ROYAUME ..... Je suis persuadé que ces formes toutes militaires seront tempérées sous le nouveau regne.



LETTRE XV.

18 *Aout* 1786.

LE prince Henri a été averti un peu tard de la mort (seulement hier 17 à minuit); mais peut-être parce que pour lui envoyer un officier de sa connoissance, on lui a dépêché un fort mauvais écuyer. La lettre du Roi étoit d'une page & demie, toute de sa main, très-amicale, & le mandoit. Il est arrivé aujourd'hui à trois heures après midi. Aussi-tôt qu'il a fait nuit, son aide-de camp est venu me chercher ; & tout ce qui va suivre est le précis de la rélation du Prince. Il a eu une conversation d'une heure & demie avec le Roi, & n'en est pas plus avancé, dans la connoissance de ce que sera lui, prince Henri. Le Roi a été très-simple avec sa famille, très attendri avec le prince, dit celui-ci, & cependant nullement confiant. Au reste, l'oncle n'a rien entamé que la politique extérieure. Il a reçu immédiatement la grace qu'il a demandée pour son favori Tauensien. (capitaine & aide de-camp de son Altesse royale).

Résolu au système françois, mais voulant voir venir....... pour quoi? .... la dignité, la prudence, les vifs mécontentemens de la Hollande..... Etes-

vous frere ou Roi ? Comme frere, intéressez-vous. Comme Roi ne vous mêlez pas, vous n'en aurez que plus d'influence. Au reste, votre pere, dont vous ne parlez qu'en pleurant, étoit aussi François que moi : je vous le démontrerai par ses lettres.... Oh ! a répondu le Roi, j'en ai vu la preuve dans celles de la Reine de Suede.

Vienne..... On compte sur des avances. On les recevra. On finira de bonne foi la guerre de paix.

Le systême anglois...... Dieu m'en préserve. (C'est Hertzberg qui chauffe pour la Hollande ; & sous ce masque, le bout de l'oreille angloise passe) La Russie........ A peine y a-t-on pensé.

Tout ce jour s'est écoulé en charlatanisme bien entendu. Le Roi s'est montré à cheval avec son fils aîné ; il a parlé aux généraux avec toutes sortes de caresses..... » Si vous serviez moins bien que vous n'avez fait, c'est moi qui serois puni d'être obligé de punir. » Un peu plus sérieusement aux ministres, avec lesquels pourtant il a dîné. Sévérement aux secrétaires.... « Je sais que vous avez commis beaucoup d'indiscrétions. Je vous conseille de changer de maniere. »

Jusqu'ici Hertzberg a la grande main : (le Roi n'a pas prononcé son nom au prince Henri, ni le prince à lui) ; cependant le Roi a embrassé tendrement le comte Finchestein (grand chevalier des François, & le seul homme après Knyphausen, à qui le prince Henri se fie, volontairement du moins)... » Je vous remercie, lui a-t-il dit, des éminens services que vous avez si infatigablement rendus à mon oncle, & je vous demande de vouloir m'en rendre à mon tour...... » Il est à noter que le comte Finch est l'ennemi implacable de Hertzberg, mais l'oncle de la bien-aimée, mademoiselle de Voss.

Le testament sera ouvert demain devant les intéressés. Le Roi n'en chicane pas une ligne, sauf un article que, dit-il, il soumet à ses oncles, pour décider de la nécessité de l'abroger. Le vieux Roi a été généreux. La part du prince Henri est deux cens

mille écus & une belle bague, indépendamment de ce qui lui revenoit par la convention de famille. Les autres sont très-bien traités aussi, mais moins magnifiquement.

Le prince Henri a une occasion naturelle de rester; l'enterrement qui se fait à Postdam lui en donne le prétexte. Le Roi ira delà en Prusse & en Silésie, pour recevoir les hommages. C'est un vieil usage de la Monarchie. Le prince Henri aura une explication avant le départ; mais il est résolu d'attendre jusqu'au bout, afin, s'il est possible, de laisser le Roi entamer de lui-même.

Le Roi a dit, en parlant de moi: » je soupçonne qu'il est chargé de m'observer; probablement son amour pour l'Empereur ne l'exposera pas à la tentation de dire du mal de moi, lorsqu'il n'y en aura pas à en dire ».

Le prince Henri craint, qu'au genre de vie près, la méthode, & sur-tout les rites du gouvernement, ne restent les mêmes. Il me charge de dire que le comte d'Est** est beaucoup trop froid, trop pincé, trop ministre pour le nouveau Roi. Il supplie qu'on ne marchande pas long-temps les gages de confiance. On dit, & j'ai oublié de le demander au prince Henri, qui peut-être d'ailleurs ne l'auroit pas su, que le duc de Brunswick est mandé. Le ministre Schulembourg est dans la crise. Le prince Henri, qui l'a si long-temps abhorré & décrié, est résolu de le soutenir. Ce ministre n'est revenu que ce matin. Il a fait, ou plutôt fait faire par Struensée, un mémoire Apologétique très-adroit, très-sophistique, & où il met sur le compte du feu Roi l'ordre de choses auquel il propose de remédier. Il se déchaîne contre les monopoles, lui qui est à la tête de tous les monopoles; mais il s'efforce de prouver qu'ils (& sur-tout celui de la société maritime) ne peuvent pas être brusquement détruits.

LETTRE

LETTRE XVI.

22 *Août* 1786.

Le prince Henri est singuliérement content du nouveau Roi, qui passa avant hier dimanche la plus grande partie de l'après midi chez son oncle. Celui-ci avoit été le matin prendre le mot. Il prétend que son neveu lui marque toute sorte de confiance ; mais j'ai peur qu'il ne prenne des complimens pour des paroles. Il assure que Hertzberg est prêt à tomber, & je ne le crois pas. Son neveu & lui s'en sont expliqués, dit le Prince ; je crains qu'en ce cas le neveu n'ait trompé l'oncle ; l'esprit conciliateur du Roi, sa bonté naturelle, qui le porte à faire à tout le monde le même accueil, peuvent d'ailleurs induire en erreur, même sans mauvaise foi, & montrent plutôt que son cœur est sensible, qu'ils n'annoncent que son caractere est fort.

Le prince Henri assure que le nouveau Roi est entiérement à la France. Il demande en grace que l'on ne fasse pas attention à ce qu'on a envoyé le colonel ou major Gaysau à Londres pour complimenter ; ce n'est, dit-il, que comme famille ; on a d'ailleurs trompé le Roi : on lui a dit que la Cour de St. James avoit envoyé complimenter à la mort du Roi Georges, ce qui n'est pas vrai. C'est, ajoute-t-on, un tour de M. de Hertzberg. Le prince Henri n'est pas arrivé à temps pour l'empêcher. Si cela étoit à faire, on ne le feroit pas. (c'est toujours le prince qui parle). On n'a envoyé ni à Vienne, ni à Petersbourg. (A Vienne, au chef de l'Empire ; presque aussi parent que le Roi d'Angleterre. —— A Petersbourg, aussi M. de Romanzow en a-t-il porté des plaintes si ameres, que le comte Finchestein, tout modéré qu'il est, lui a demandé s'il avoit donc

ordre de sa Cour de lui parler ainsi). Mais, chose assez singuliere! on a envoyé par-tout ailleurs, & nommément le comte Charles de Podewils (frere de celui qui est à Vienne), pour porter la nouvelle en Suede. Ceci s'écarte du vieux systême auquel le Roi veut d'ailleurs, dit-on, paroître rester fidele; car le Roi de Suede étoit un objet d'aversion pour le feu Roi, & il ne l'est pas moins pour le prince Henri. Le colonel Stein (espece de favori de l'intérieur), est allé en Saxe, à Weymar, à Deux-Ponts, &c.

Le prince Henri voudroit que le ministre des affaires étrangeres écrivît, & bientôt, que la cour de France espere que le nouveau Roi consolidera l'amitié commencée par son prédécesseur, donnât à entendre qu'on ne croit pas tous les ministres Prussiens aussi bien intentionnés pour la France que le Roi lui-même. (Je ne suis pas du tout de cet avis; car c'est signaler Hertzberg, & l'acharner à la guerre contre notre Cabinet: si ce ministre est à détruire, il ne le faut essayer qu'en lui imputant de gouverner le Roi); & que la réciprocité de bienveillance & de bons offices, peut & doit amener une liaison plus étroite. Il voudroit que M. de Calonne lui écrivît bientôt, à lui prince Henri, une lettre ostensible & très-aimable, mais qu'une occasion sûre devroit apporter: il voudroit que l'on recommandât à M. d'Est**, de se dérider; il voudroit sur-tout que l'on trouvât une maniere de calmer un peu les affaires de Hollande, & que l'on se fît valoir beaucoup par-là.

Le duc de Brunswick a été mandé, & doit arriver jeudi. Il apporte, dit-on, un second testament, qui étoit déposé dans ses mains. Le premier n'a point été lu devant la famille, mais seulement devant les deux oncles & les deux ministres. On a d'ailleurs été porter à chacun son article; la date de ce testament est de 1769; il est fastueux, écrit avec soin & d'un ton oratoire. Le Roi a grande attention de spécifier que les dons qu'il fait sont sur ses épargnes personnelles. Voici le précis des legs. — La Reine a dix mille écus annuels d'augmentation de revenu. — Le prince

Henri deux cents mille écus une fois payés, un gros diamant verd, un lustre de crystal de roche, estimé quinze mille écus, un attelage de huit chevaux, deux chevaux de main richement caparaçonnés, cinquante anteaux (petits tonneaux de vin de Hongrie.) — Le prince Ferdinand cinquante mille écus une fois payés, & du vin de Hongrie. — La princesse Ferdinand dix mille écus annuels; (ce qui ne s'explique que parce qu'elle étoit en 1769 la seule princesse de la maison qui eût des enfans) & une boîte. — La princesse Henri six mille écus annuels. — La douairière de Brunswick dix mille écus annuels. — La princesse Amélie dix mille écus annuels, & toute la vaisselle particuliére du feu Roi. — La princesse de Wurtemberg vingt mille écus une fois payés. — Le duc de Wurtemberg une bague. — Le landgrave de Hesse dix mille écus une fois payés. — Le prince Frédéric de Brunswick idem. — Le duc régnant de Brunswick idem, huit chevaux (entr'autres les derniers que Frédéric a montés) & une bague de diamans estimée vingt-deux mille écus, &c. &c. &c. Le Roi a confirmé tout cela de très-bonne grace. Le seul article qu'il n'ait pas passé, est une fantaisie bizarre que le feu Roi avoit eue pour son corps, il vouloit être enterré près de ses chiens. Telle est la derniere marque de mépris qu'il a jugé à propos de donner aux hommes. Je ne sais si l'on aura autant de respect pour le testament qu'on attend, que pour celui qu'on vient d'ouvrir lors même qu'ils ne seroient pas contradictoires.

Quant à la situation de cour, la vérité est, je crois, qu'on ignore absolument ce que fera le Roi, & que le prince Henri s'exagere son ascendant; il bavarde beaucoup avec son neveu; mais en résultat, il n'y a pas eu encore un seul point convenu entr'eux. A peine cinq jours sont-ils écoulés il est vrai; mais pourquoi présumer? Il soutient le ministre Schulembourg, & je sais que Schulembourg a trouvé le Roi sec & froid. Il avoit un choix pour la mission de France, & je sais que le Roi en a un autre, qu'il

ne le lui a pas même caché. D'ailleurs, il écoute tout & ne s'explique sur rien. Bishopswerder lui-même ne sait peut-être pas ce qu'il sera; & s'il est sage, il ne se pressera pas.

J'ai vu deux fois M. Hertzberg. Je l'ai retrouvé le même, à un peu de dissimulation près. Il s'est beaucoup défendu avec moi d'être Anglois. Il ne m'a pas paru croire le moins du monde avoir besoin du prince Henri, chez lequel il n'a pas même été, ce qui est très-marqué ou plutôt indécent, d'après sa promotion à l'Aigle-noir. J'ai voulu lui insinuer qu'il lui seroit très-aisé de se rapprocher de l'oncle par le neveu. Il a décliné en me remettant cependant pour le prince Henri un mémoire apologétique sur ses discussions personnelles avec le baron Knyphausen. Ou le prince Henri, ou Hertzberg sont très-trompés; & peut-être ils le sont tous deux : toujours est-il, que Hertzberg soupe presque tous les soirs avec le Roi, & que l'opinion de quelques gens instruits est que ce ministre & le général Moellendorf seront chargés de l'éducation du prince de Prusse.

Le marquis de Luchesini a conservé sa place auprès du nouveau Roi; mais jusqu'ici il n'a été chargé que du poëme pour l'enterrement; c'est le secrétaire du prince Henri qui, dit-on, fait la musique. Et voilà une de ces choses qui tournent la tête à l'oncle!

J'ai envoyé au Roi mon grand mémoire : il m'en a seulement accusé la réception, en ajoutant que je pouvois être sûr que ce qui lui viendroit de moi lui feroit toujours plaisir, & que les choses obligeantes qui lui arriveroient, ne lui paroîtroient jamais plus flatteuses que de ma part. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

P. S. Les ministres ont prêté serment hier à trois heures; ainsi, point de changemens probables d'ici

à quelque temps. Le comte d'Arnim Boytzembourg, mandé par le Roi, est venu en toute diligence, & a passé la soirée hier avec lui. Je ne le crois propre qu'à une place de cour; cependant, il pourroit être question de la mission de France; plus probablement de la place de grand-maréchal, ou du ministere du Landschafft, espece de président des États, qui influe sur la répartition de l'impôt & autres arrangemens intérieurs.

LETTRE XVII.

26 Août. 1786.

JE crains que mes prophéties ne se vérifient. Le prince Henri me paroît n'en être plus qu'à l'attitude avec son neveu. Un article du testament de l'aïeul du Roi a disposé la succession de certains bailliages, de maniere à donner quarante ou cinquante mille écus de rente de plus au prince Henri, y compris une augmentation de revenu au prince Ferdinand. Les circonstances n'étant pas exactement les mêmes que celles qu'a prévu le testateur, les ministres, c'est-à-dire Hertzberg, ont prétendu que la substitution n'avoit plus lieu; & le Roi, en éludant l'exécution du legs, a proposé à son oncle de faire juger la question de droit en Allemagne, en France ou en Italie. Le Prince lui a écrit une lettre ingénieuse & noble, mais où il indique l'ennemi. Le Roi a redoublé de caresses extérieures pour son oncle, & soumis le procès aux trois ministres de justice qu'a nommés le Prince; mais j'en conclus que l'oncle gagnera le procès du bailliage, & jamais celui de la régence. Cependant Hertzberg m'a chargé de quelques avances auprès du Prince, & cela montre, ce me semble, qu'il n'est pas parfaitement sûr de son fait. Je n'ai jamais pu engager le prince à s'y prêter;

tantôt bouffi, tantôt agité, il ne sait commander ni à son visage, ni à ses premiers mouvemens : il est faux, & ne sait pas être dissimulé; doué d'idées d'esprit, & même de quelque talent, il n'a pas un avis à lui. Petits moyens : petits conseils : petites passions : petites vues : tout est petit dans l'ame de cet homme : tandis qu'il y a du gigantesque, & nulle méthode dans son esprit; haut comme un parvenu; vaniteux comme un homme qui n'auroit nul droit à la considération; il ne peut ni mener, ni être mené. C'est un de ces exemples trop fréquens, qu'un petit caractere peut tuer les plus grandes qualités.

Ce que le nouveau Roi craint le plus, c'est de passer pour être gouverné; sous ce rapport, le Prince Henri est de tous les hommes celui qui lui convient le moins; car je crois qu'il consentiroit à ne pas gouverner, pourvu qu'il passât pour tout faire.

Changement notable. Le directoire général est remis sur le pied où il étoit sous Frédéric-Guillaume premier. C'est une bonne opération. De la fureur de Frédéric II. de tout faire, il avoit résulté qu'il étoit un des Rois de l'Europe le plus trompés. De la manie d'expédier toutes les affaires du Royaume en une heure & demie, il suivoit que les ministres étoient maîtres absolus dans leurs départemens. Maintenant ils seront obligés de tout conclure en comité; chacun aura besoin de l'aveu, de la sanction de tous les autres. C'est en un mot une espece de conseil. Cela sans doute a ses inconvéniens; mais où n'y en a-t-il pas?

L'arrêt de suppression de lotto est signé, à ce qu'on assure. J'aurai du moins fait ce bien à ce pays, mais le Roi laisse sortir le dernier tirage, & cela est maladroit; il auroit fallu qu'il n'y en eût point sous son regne. Au reste, ceci n'est peut-être qu'un bruit populaire.

Le Duc de Brunswick est arrivé cette nuit. M. de Ardenberg-Reventlau, homme de mérite, & son ministre favori, comme M. de Feronce est le principal l'avoit précédé à quatre heures un quart. Le Duc est entré chez le Roi qui se leve à quatre heures; à six heures

& demie, il étoit aux manœuvres. Le Roi n'a été avec lui ni froid ni chaud. Il se pourroit qu'à ce voyage il n'y eût entr'eux que de la politesse. La seule force des choses peut amener un tel premier ministre qui au reste ne tapisseroit pas en dehors, & une fois arrivé seroit tenace. Je ne causerai avec lui que demain. Le testament qu'il a apporté sera probablement brûlé; il est, dit-on, fort antérieur à l'autre, & remonte à 1755.

Le landgrave de Cassel vient, à ce qu'on assure; le Duc de Weymar aussi; celui des Deux-Ponts encore, & même le Duc d'Yorck; je doute au moins de celui-ci.

Hertzberg prétend que le Roi, se portant caution du Stadhouder, nous devons être tranquilles sur la Hollande; mais il ne nous dit pas les moyens de faire respecter cette caution.

Le Prince Henri voudroit que l'on fît mettre dans un bulletin, que M. de Hertzberg, dont tout le monde ne dit pas du bien, paroît avoir toute la confiance du nouveau Roi, & même être le maître des affaires. Il est probable que cette derniere imputation est en effet le meilleur moyen de perdre un homme sous ce regne.

Il y a beaucoup de petites faveurs de cour d'accordées, & pas une grande place de donnée. J'ai essayé (j'étois en mesure pour cela) de raccommoder Hertzberg & Knyphausen, en leur montrant que leur coalition seroit un trône inébranlable. Knyphausen a refusé, parce que, m'a-t-il dit, Hertzberg est si faux, qu'on ne peut jamais savoir s'il est sincérement réconcilié; or, il vaut mieux, dit le Baron, être ennemi ouvert, qu'ami équivoque d'un homme qui a plus de crédit que nous.

Je suis porté à croire qu'il faut culbuter Hertzberg, si l'on veut que les Prussiens soient François. Au reste trois mois sont nécessaires pour tirer un pronostic un peu raisonnable; mais, encore une fois, si vous avez quelque grande vue politique sur ce pays & sur l'Allemagne, finissez ces querelles bourgeoises de la Hollande, qui aussi bien ne sont que des tracasseries bon-

nes à ceux qui ont leur fortune à faire ; & non à ceux qui ont leur fortune faite.

LETTRE XVIII.

29 *Août* 1786.

LE pronostic devient tous les jours plus difficile à tirer ; & ce n'est que du tems que l'on peut en attendre un raisonnable. Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ses habitudes ; c'est le prendre bien haut. Il a fait trois voyages à Schuenhausen ; il n'a pas même regardé Mademoiselle de Voss ; il n'a pas eu l'apparence d'une orgie, pas touché une gorge de femme depuis qu'il est sur le trône. Un confident de foiblesses lui a proposé d'aller à Charlottenbourg ; il a dit *non ; toutes mes anciennes allures sont-là.* Il se couche avant dix heures du soir, & il est levé à quatre : il travaille prodigieusement, & certainement avec quelque difficulté ! S'il persévere, il sera l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue, & sans doute alors il a un grand caractere qui nous déjouera tous ; mais dans cette supposition-là même, qui est si loin d'être probable, combien peu d'esprit & de moyens ! Il faut que cela soit bien fort, puisque ceux là même qui le louent le plus extatiquement, commencent par abandonner la cause de son esprit. Le dernier jour où il a fait manœuvrer, il fut ridicule, lent, lourd, monotone. Les troupes furent mises quatre fois de suite en colonne, & finirent par parader ; cela dura trois heures, & cela sous les yeux d'un connoisseur tel que le Duc de Brunswick...... Tout le monde étoit mécontent ; hier il fut mal au premier jour de cour ; il oublia quelques-uns des ministres étrangers, ne dit que des mots communs hâtés, embarrassés, mal arrangés, cela dura à peine cinq minutes ; il nous quitta aussi-tôt pour aller à l'Eglise, car il ne manque point à l'Eglise, & déjà le zele

religieux, les homélies, les flatteries dans la chaire sortent de toutes parts.

Le Prince Henri a gagné le procès des bailliages, comme je l'avois prévu; il n'est d'ailleurs pas plus avancé qu'il n'étoit, & par conséquent il l'est moins. Il dîne tous les jours avec le Roi, & fait mal; il affecte de lui parler à l'oreille, & fait mal; il ne cesse de lui parler affaires, & fait mal. Le Roi va seul chez le Duc de Brunswick; il y va aussi avec Hertzberg, ou l'y rencontre. Le Duc prétend ne se mêler que du militaire, la seule chose qu'il entende, dit-il. Je ne l'ai encore vu que devant du monde. Il m'a fait donner pour mercredi matin un rendez-vous particulier.

Le parti anglois s'agite toujours beaucoup; mais cela même prouve qu'il rencontre des difficultés; & en effet c'est une alliance si fort contre nature, que celle qu'il peut offrir en comparaison de la nôtre, qu'il ne faudroit pas même, ce me semble, se laisser dévoyer par des gaucheries, si le nouveau Roi en faisoit.

Au reste, ce prince devient très-difficile à observer utilement. Il prend les rites séveres de l'étiquette allemande. On croit qu'il ne verra point d'étrangers, du moins de quelque temps. Or, je saurai bien ce qu'on peut apprendre par l'espionnage subalterne des valets, des courtisans, des secrétaires, & l'intempérance de langue du prince Henri; mais il n'y a que deux moyens d'influer; c'est en donnant, ou plutôt faisant naître des idées au maître, ou à ses ministres. Au maître? Comment, dès qu'on ne l'aborde pas? Aux ministres? Il n'est ni facile ni très-convenable de leur parler d'affaires, quand on n'est pas accrédité, & les discussions de hasard sont courtes, vagues & tronquées. Si l'on me croit propre à quelque chose, on doit m'envoyer en lieu où je sois accrédité; autrement, j'ai peur de ne coûter ici plus que je n'en rapporterai. Le comte de Goertz va en Hollande; je ne sais si c'est pour relever Thulemeier ou *ad tempus*. Le fils du comte Arnim le suit. C'est un plançon pour le corps diploma-

tique. Ce M. de Goertz n'eſt point un homme ſans habileté : envoyé en Ruſſie avec toutes ſortes de déſavantages, il eſt parvenu à bien connoître le pays; il eſt froid, ſec, diſgracieux, mais fin, maître de lui, quoique violent, & bon obſervateur. Certainement, au reſte, il eſt du parti anglois : féal de Hertzberg, & convaincu que l'alliance de la Hollande avec nous, tout-à-fait contre nature, ne ſauroit durer long-temps. J'avoue que je le penſe comme lui, ſur-tout ſi nous abuſons de nos avantages.

Il y a un nouveau miniſtre de déſigné *in petto* pour la France; je n'ai pas pu découvrir encore qui c'eſt; mais Hertzberg ſoutiendra autant qu'il pourra ce ridicule Goltz. Le Schulembourg baiſſe tous les jours. Déjà l'on a entamé à la ſociété maritime ſon monopole du café: ce n'eſt pas un objet de moins de quatre millions & demi de livres peſant de cette féve pour les diverſes provinces de la monarchie pruſſienne, ſur quoi l'on peut remarquer qu'en général l'uſage du café, tous les jours plus univerſel en Allemagne, fait tomber ſucceſſivement & beaucoup celui de la biere. Il y auroit un profit prodigieux à ôter à la même compagnie les ſucres; mais ce n'eſt pas trop la peine de détruire des monopoles pour les remplacer par des monopoles, même au compte du Roi.

On paie les dettes perſonnelles du nouveau Roi; c'eſt le miniſtre de Blumenthal qui a ce détail. Il y aura, dit-on, d'aſſez grandes détractions, mais elles doivent n'être pas injuſtes, car on ne crie point à cet égard. Au reſte, Frédéric II, outre le tréſor, a laiſſé des épargnes conſidérables, que les dettes perſonnelles de Frédéric-Guillaume abſorberont à peine; il réformera ſon opéra italien, dit-on; tout le monde croit qu'il en aura un françois : cela, certainement, ne feroit pas un médiocre point d'appui pour l'intrigue. La liberté du ſcrutin eſt rendue à l'académie, & les Allemands y ſeront déſormais admis. Je regarde la curatelle de ce corps comme une faveur & un aſſez grand reſſort pour Hertzberg, qui ſera curateur de nom, & préſident de fait. Or, la

préſidence de l'académie eſt ſi bien un miniſtere, que Frédéric l'avoit pris pour ſon compte depuis l'inquiet & moroſe Maupertuis. M. de Hertzberg m'a dit à la cour : » Vous me devez un compliment ; » lequel? » — Je ſuis curateur de l'académie, & j'y ſuis plus » ſenſible, je m'en trouve plus honoré que du cor- » don. » (Quarante perſonnes nous écoutoient.) — » Aſſurément, lui ai-je répondu, ſi c'eſt le miniſ- » tere de l'inſtruction, c'eſt le premier de tous. »

Le Roi ne ſe ruine pas en dons. Il n'a encore conféré, au-delà des prébendes qui ne lui coûtent rien, qu'une penſion de trois cents écus (au général Levald)... J'apprends qu'il vient d'en donner une de huit cents écus au poète Rammler : il y auroit peut-être plus de délicateſſe à ne pas commencer par les trompettes.



LETTRE XIX.

2 Septembre 1786.

Tout confirme mes prédictions. Le prince Henri eſt à peu près brouillé avec ſon neveu; l'oncle ne s'en conſole pas, & penſe à faire retraite à Rheinſberg : il y retournera preſque certainement pendant le voyage du Roi en Pruſſe & en Siléſie; ce n'eſt probablement qu'au retour de ces deux voyages que nous verrons de grands changemens, s'il doit y en avoir. Il en eſt cependant, outre celui que j'ai mandé, un autre très-marqué; c'eſt une commiſſion pour examiner la régie, ce qu'il faut en conſerver les droits que l'on peut en faire diſparoître, ce qu'il faut en relâcher, ſur-tout en fait d'acciſes.

M. de Werder, miniſtre d'Etat, ami intime de Hertzberg, ennemi de Schulembourg qui l'a mis en place, beau-père du ſecrétaire de la légation angloiſe, ou peut-être de ſa femme, eſt à la tête de cette com-

mission : les autres membres sont des choix ridicules; mais ce seul projet de réforme est très-agréable à la nation, autant que la pension de huit cents écus faite au poëte Rammler, & la promesse de l'admission des Allemands dans l'académie l'est aux distributeurs de la renommée. Reste à savoir si ce n'est pas trop tôt faire espérer au peuple, & s'il ne falloit pas être sûr des remplacemens, avant de faire pressentir des soulagemens.

Le Roi va en Prusse avec messieurs de Hertzberg; (chose sans exemple qu'un ministre suive le Roi hors de son département!) Goltz, surnommé le Tartare; Boulet, ingénieur françois; le général de Goertz, Gaudi, & Bishopswerder.

Ce Goltz le Tartare est celui qui, dans la dernière campagne de la guerre de sept ans, ameuta cinquante mille Tartares de la Crimée & des environs, qui venoient faire une diversion en faveur du Roi de Prusse, & déjà étoient à Bender, lorsque la paix se conclut. Avec tout cela, ce Goltz est peu de chose, au-delà d'un bon officier & d'un homme très-actif. Il ne dut ce grand & singulier succès qu'à un Hollandois nommé Biskamp, qu'il trouva en Crimée, & s'attacha cet homme très-habile, très-actif, qui savoit la langue, connoissoit le pays, & il servit à souhait Frédéric II, qu'à la vérité il a bien fait payer. Ce Biskamp est à Warsovie oublié, & cela est fort étrange. J'ai cru que le détail de ce fait, très-peu connu, pourroit intéresser.

Boulet est un honnête homme, auquel le Roi, qui lui doit ce qu'il fait sur les fortifications, montre de l'affection.

Le général de Goertz est le frere de celui qui va en Hollande, & ne le vaut pas; c'est un homme fin, astucieux, & dont la foi est très-soupçonnée.

Gaudi est le frere du célebre général de ce nom; peu connu jusqu'ici comme ministre du département de Prusse, mais homme capable, instruit, ferme, décidé, & incontestablement le plus fait pour influer dans l'intérieur depuis la reconstruction du grand directoire.

Vous savez qui est Bishopswerder ; il vient d'être fait lieutenant-colonel aussi-bien que Boulet.

Le Roi a dit à Schulembourg qu'il decideroit au retour de la Prusse, lesquels de ses neuf départemens lui seroient ôtés. Lui & sa femme sont les seules familles de ministres non invitées à la cour. Toutes les probabilités sont, que Schulembourg demandera son congé ; si ses collegues continuent à l'humilier & le Roi à le dédaigner ; mais Struensée restera probablement ; & alors il se propose de travailler dans nos fonds publics de concert avec nous ; sur-tout si le Roi lui donne, comme il est apparent, la manutention des quatre millions d'écus (à peu près seize millions de notre monnoie) qu'il destine à des opérations de finance antérieures. Struensée est le seul qui les entende, & ceci n'est pas à négliger, comme on l'a fait jusqu'ici, au point même de me mettre dans l'impossibilité de le tenir au courant. Nous pouvons tirer parti de lui pendant la paix ; mais si, par malheur, les nouvelles qui se disent à l'oreille, de la plus mauvaise santé de l'Electeur de Baviere, s'aggravoient, comptez sur la guerre, car elle me paroît inévitable. Est-il bien temps de vivre au jour le jour comme nous faisons, quand chaque mois (la mort de ce Prince peut arriver même avec probabilité tous les mois) menace de jetter l'Europe dans une inextricable confusion ?

M. de Larrey, envoyé pour complimenter de la part du Stathouder, dit hautement qu'il est impossible que les affaires de la Hollande s'accommodent sans effusion de sang ; & sur cela Hertzberg spécule à perte de vue ; mais le secret est fort bien gardé par les entours du Roi.



LETTRE XX.

*A M. le Duc de**.*

2 Septembre 1786.

Par quelle fatalité, Monsieur le Duc, votre lettre du 16 ne me parvient-elle qu'aujourd'hui, & sur-tout pourquoi n'a-t-elle pas été écrite quelques semaines plutôt ? On ne saura jamais peut-être combien la proposition qui termine cette lettre, laquelle faite dans d'autres circonstances que les derniers jours de la vie du Roi, eût été acceptée courrier par courrier, pouvoit être importante. On ne saura jamais ce que, présentée à temps, elle eût fait, empêché, dirigé, avec un Prince qui a peu d'étoffe peut-être, mais qui est reconnoissant, & qui est plus certainement un honnête homme qu'il ne sera un grand Roi; de sorte que c'est plus à son cœur qu'à son esprit qu'il faut parler, & sur-tout qu'il le falloit dans un temps où il étoit tout autrement accessible qu'aujourd'hui, que le voilà palissardé par systême & par l'intrigue. Comment aucun autre que vous n'a-t-il eu cette idée dans le pays que vous habitez ? Comment le cabinet de Versailles a-t-il abandonné à Serilly le mérite d'offrir, & de petites sommes encore ? Comment a-t-on laissé au duc de Courlande celui de nettoyer toutes les dettes criardes ? Que les vues mesquines, & l'étroite routine, & la lourde prudence de certains personnages sont impolitiques & désastreuses ! Dans quelles mesures cela nous mettoit, & moi personnellement avec lui ! Tout m'eût été possible & facile !... mais il n'y faut plus penser; il ne faut que se souvenir de cette preuve nouvelle, que vous avez toujours raison.

J'ai tenu depuis la mort du Roi votre cabinet très au courant des phrases auliques; & ma dépêche

d'aujourd'hui, dont notre ami commun vous lira sans doute une grande partie, est un résumé fait de mon mieux des probabilités actuelles & futures. Vous y verrez que le prince Henri a déjà fait son fort; que son petit caractère a échoué contre l'écueil de sa grande vanité dans cette circonstance si grave, comme dans tant d'autres; qu'il a montré tout à la fois une avidité prodigieuse de régner, une morgue repoussante, un pédantisme insupportable, le dédain de l'intrigue; tandis que sa vie n'est que petite, basse & sale intrigue; le mépris des ministres influens; tandis qu'à un seul homme près, (le baron de Knyphausen, tous les jours à la veille d'une apoplexie) il n'a pas un entour marquant qui ne soit sot, vil ou fripon; qu'enfin il est impossible d'être plus loin de la faveur, & sur-tout du crédit; & même de s'être mis en situation où il soit plus difficile de la recouvrer.

Je persiste donc à croire que le duc de Brunswick, maître de lui, nullement ostentateur, & profondément habile, sera l'homme de la chose, non pas aujourd'hui, mais au jour de la nécessité. J'en ai longuement déduit les raisons, & je les crois sans replique, vu l'ordre de faits & de circonstances que je vois & celui que je prévois. Tout cela ne rend que plus nécessaire l'exécution de votre projet que je regarde comme très-praticable, même avec les *à poco*, par les mains desquels il vous faudra les faire passer, si vous suivez, avec votre dextérité naturelle & votre irrésistible séduction, le plan d'y intéresser l'amour-propre du maître, de maniere que ce soit sa chose, & que, comme vous dites si bien, par lui seul elle soit apprise, à ses ministres. Je dis que votre projet n'en devient que plus nécessaire à réaliser, car l'Angleterre intrigue ici avec une grande activité pour son compte, à l'ombre des intérêts de la Hollande qui tiennent fort au cœur du cabinet de Berlin. Or, ce que j'insinue souvent ici, à savoir que la puissance prussienne n'est point assez consolidée pour que le choc de notre système combiné avec celui de l'Au-

triche ne la réduisît pas en poudre, n'est pas tellement irreplicable, grace à la Russie, qu'il n'y ait beaucoup de choses à m'objecter : & toujours resteroit-il même, dans les suppositions les plus défavorables à la Prusse, 1°. que ce seroit ouvrir une déplorable carriere à des jeux sanglans, sous un directeur aussi mal habile que l'Empereur le moins militaire des hommes; 2°. que le plus grand succès laisseroit, sans contre-poids en Europe, un prince qui a des droits & des prétentions à tout; 3°. enfin, & sur-tout que c'est chercher bien péniblement ce que la nature des choses nous offre, comme le printemps fait succéder des bourgeons productifs à du bois mort & sec.

Il y a quelques fautes de chiffres qui font que je n'ai pu saisir la base de votre dissentiment avec moi sur le systême maritime; mais je connois trop l'extrême justesse de votre esprit qui ne se paie pas d'illusions, pour croire que nous soyons très opposés; &, quant à moi, je n'ai jamais prétendu dire que nous ne dussions avoir une marine capable de faire respecter notre commerce. Il s'agit seulement de déterminer jusqu'où doit s'étendre ce commerce, du moins activement protégé. Vous sentez, tout aussi bien que moi, qu'une alliance avec l'Angleterre ne peut porter solidement que sur un traité de commerce, qui trace une ligne de démarcation nette, précise & distincte; car ils n'auroient pas aussi beau jeu que nous à une liberté illimitée? Comment soutiendroient-ils notre concurrence? Et ces Indes, ces Antilles ne seront-elles pas jusqu'à la fin le pommier de la discorde, si l'on n'en cerne pas les racines parrasites & voraces?

Quoiqu'il en soit, Monsieur le Duc, ne vous laissez décourager ni par les dégoûts, ni par les difficultés; gravissez d'un pas ferme, quoique mesuré, & avec une suite inflexible, le seul sentier non frayé qui puisse mener aujourd'hui à la gloire politique, &, ce qui est plus substantiel, à la pacification de l'univers. Il est si beau de réunir à tous les talens des héros, les principes d'un sage, & les vues d'un philosophe !

losophe ! c'est une couronne si peu vulgaire, que de changer par un seul acte diplomatique toutes les vieilles formules, toutes les pitoyables rubriques, toutes les tracasseries meurtrieres de la politique moderne, que votre courage doit-être bien puissamment soutenu par une si magnifique perspective.

Vous savez si je vous suis tout dévoué, & si vous pouvez disposer de moi.



LETTRE XXI.

5 *Septembre* 1786.

Il est impossible que l'on vous donne des nouvelles plus exactes sur la situation du Prince Henri avec le Roi, que celles dont mes précédentes sont remplies. Le Prince lui-même ne se farde plus sa position, & passant d'une extrémité à l'autre, comme tous les hommes foibles, clabaudant déjà, disant que le pays est perdu ; que les prêtres & les sots, & les catins & les Anglois vont le précipiter dans l'abyme, il acheve par l'intempérance de sa langue, ce que les indiscrétions du chevalier d'O***, & les confidences personnelles de l'oncle au neveu quand il n'étoit que Prince de Prusse, ont probablement trop fait connoître à Frédéric-Guillaume ; il acheve, dis-je, de se perdre dans l'esprit du Roi. Voilà mon opinion ; il quittera, si on le lui permet, ce pays, où il n'a pas un ami, ni une créature, si ce n'est dans le subalterne le plus abject ; il quittera ce pays ; ou il deviendra fou ; ou il mourra : voilà mon pronostic.

Ce n'est pas que je sois convaincu que ce gouvernement-ci doive toujours marcher par des subalternes. Le Roi a trop peur d'avoir l'air d'être gouverné, pour n'en avoir pas besoin. Pourquoi seroit-il le premier homme chez qui les prétentions n'auroient pas été en raison inverse de la réalité ? Fréderic II, que la nature avoit si bien fait naître pour le commandement, n'a jamais montré la peur de paroître être mené. Il étoit

sûr de ne l'être pas ; celui-ci en tremble; il le sera donc. Tant que les choses iront toutes seules, il n'en aura pas l'air ; rien n'est plus aisé dans ce pays-ci, que de recevoir & de dépenser. La machine est montée de maniere qu'il y a de si gros excédens! quelques attentions de détail, quelque surveillance de police, quelques changemens dans les sous ordres, quelques coquetteries à la nation; (à laquelle, soit dit en passant, on paroît résolu d'immoler l'amour-propre des étrangers, de sorte qu'ainsi que je l'ai toujours dit, la gallomanie du prince Henri nous a fort mal servi, même en ceci) cela va tout seul. Il se fera du bien; car ce n'est pas ici comme ailleurs, où le passage entre le mal & le bien est quelquefois pire que le mal, & où les résistances sont terribles. Tout se fait *ad nutum*. D'ailleurs, les cordes sont si tendues, qu'elles ne peuvent qu'être relâchées. Le peuple a été si opprimé, si vexé, si pressuré, qu'il ne peut plus qu'être soulagé. Tout ira donc, & presque de soi-même, tant que la politique extérieure sera calme & uniforme. Mais au premier coup de canon, ou seulement à la premiere circonstance orageuse, comme il crouleroit, tout ce petit échafaudage de médiocrité! comme les ministres subalternes se rapetisseroient! comme tout, depuis la chiourme effrayée, jusqu'au chef éperdu, appelleroit un pilote!

Qui seroit ce pilote? le duc de Brunswick. Je n'en doute presque pas; parce que le petit amour-propre n'est plus rien au jour de la bagarre, qu'une aptitude de plus à la peur; parce que d'ailleurs le Prince est de tous les hommes celui qui ménagera le plus le petit amour-propre; qu'il se contentera de faire sans paroître qu'il sera le serviteur des serviteurs, le plus poli, le plus humble, & à coup sûr le plus adroit des courtisans, en même temps que sa main de fer enchaînera toutes les petites vues, toutes les intrigues, tous les partis. Voilà mon horoscope, & je ne crois pas qu'il y en ait un autre de raisonnable à tirer aujourd'hui.

En l'état, c'est Hertzberg qu'il faut ménager, &

le comte d'Est** n'y est pas propre, parce qu'il l'a trop déserté autrefois, & qu'il sent bien qu'il y auroit indélicatesse & lourde gaucherie à revenir trop brusquement. Au reste, ce Hertzberg peut se perdre lui-même par ses jactances & son ostentation vaniteuse. C'est un moyen de culbuter les gens en place que les courtisans emploiront, vu le caractere du Roi, & qui pourra réussir.

Mais c'est la Hollande, cette Hollande convulsive, à laquelle il faudroit aviser. On est convaincu que nous y pouvons tout; & bien que je ne croie pas cela aussi vrai qu'on le tient pour indubitable, je pense du moins que si l'on disoit au parti qui s'est tant avancé, probablement sur la conviction, que nous étions derriere lui pour le soutenir, (car comment se chargeroient-ils sans suretés dans les futurs contingens d'une telle responsabilité?) *arrêtez-vous à tel point*, on ne fut pas obéi. On sent bien qu'à cet égard je ne prétends ni ne veux donner d'avis. Je suis trop loin de la vérité; je ne la vois que par le verre à facettes des passions, & M. d'Est** ne me dit rien; mais ce que j'apperçois distinctement, c'est que l'orage qui se forme sur ces marais, peut envelopper d'autres pays. La légation françoise de Berlin ne vous dira pas cela; ce n'est pas sa maniere de voir : elle est persuadée que l'intérêt de frère n'influera point sur les liaisons du Roi. Moi, j'en doute; j'ai des fortes raisons d'en douter. Hertzberg est tout Hollandois; c'est la seule façon décente qu'il ait d'être Anglois; & ce ministre peut beaucoup pour la politique extérieure qu'au demeurant il n'entend pas. Je lui disois l'autre jour sur son éternelle répétition : LE ROI SERA CAUTION DU STATHOUDER. „ Je respecte trop le Roi „ pour vous demander qui sera la caution de la „ caution; mais j'oserai vous dire : *comment sera-t-il* „ *respecter sa caution?* Qu'arrivera-t-il, lorsque la „ France lui aura démontré que le Stathouder est „ contrevenu aux engagemens pris sous sa sanction? „ Ce n'est pas de la Hollande que le Roi est beau- „ frere; & l'affaire de Naples vous montre assez

„ comment on ſait éluder les interventions de famille.
„ Que peut le Roi contre la Hollande ? Et n'eſt-il
„ pas trop équitable pour exiger que nous, qui ne
„ pouvons pas vouloir que les Hollandois ſoient
„ Anglois, nous riſquions notre alliance pour le
„ chevalier des Anglois ? ". . A tout cela Hertzberg, qui ne voit dans ce monde ſublunaire que Hertzberg & la Pruſſe, répondit des choſes vagues; mais à ces mots : *que peut le Roi contre la Hollande ?* il dit entre ſes dents avec un air très-ſombre : *elle ne le déſireroit pas, je crois.* Encore une fois, prenez garde à la Hollande, où la légation angloiſe aſſure, par parenthèſe, que nous avons acheté la ville de Schiedam ; que M. de Calonne nommément y prodigue l'or, & qu'en un mot il eſt perſonnellement le tiſon de la diſcorde.

J'ai réſervé les queſtions qui commencent votre lettre pour les dernieres : d'abord, parce qu'elles ſont moins preſſées, puiſqu'il paroît impoſſible que l'Empereur entreprenne rien ſur la Turquie européenne avant le printemps prochain; enſuite, parce qu'il me faut me recorder, le concours des circonſtances de la mort du Roi & de l'avénement de Frédéric-Guillaume au trône, ayant demandé preſque excluſivement mon attention, & repouſſé dans un plus grand éloignement les objets moins voiſins : encore crains-je bien que ma moiſſon ne ſoit ſtérile; la Pruſſe n'ayant, avec ces pays diſperſés à plus de quatre cents lieues, aucune relation ni de commerce; parce qu'il n'y a point de grand négociant, ni de politique, parce que les diplomaties pruſſiennes ſont extrêmement mauvaiſes. Et quant aux particuliers qu'on voit dans le monde, ils ſont ſi ignorans, qu'on n'en peut tirer aucune lumiere. Buckholz qu'ils ont à Varſovie, homme très-ordinaire, mais actif; & leur chargé d'affaires à Petersbourg, Huttel, homme inſtruit, leur mandent que la Ruſſie eſt plus pacifique que le Turc, & que les provinces de l'intérieur ottoman invoquent la guerre. Quant aux provinces frontieres, celles qui appartiennent aux Tartares, ne ſont certainement pas amies des Ruſſes.

La Moldavie & la Valachie ont des Hospodars, qui en leur qualité de Grecs sont sûrement vendus à qui veut les acheter, & par conséquent à la Russie. L'Empereur les tracasse, & se fait haïr là comme ailleurs. J'en dirai davantage, & je tâcherai d'esquisser l'idée d'un voyage sur les bords de ces contrées, fait sous le déguisement de marchand & dans le plus severe incognito; il instruiroit de l'état des frontieres, des magasins, des dispositions des peuples, &c. &c.; enfin de ce qu'on doit craindre ou espérer dans le cas où il en faudroit venir au VETO armé (dans lequel il est bien probable que la Prusse nous aideroit très-volontiers & de toute sa force); c'est-à-dire, si l'Empereur se décidoit à ne tenir aucun compte de nos représentations, comme il en a déjà fait montre deux fois. Peut-être serois-je plus utile dans un tel voyage qu'à Berlin, où ma carriere est semée de chausses-trapes, & où elle le sera aussi long-temps, qu'on ne m'accréditera pas, du moins comme converseur; ce qui seroit d'autant plus convenable peut-être, qu'on s'ouvre quelquefois davantage à un tel interlocuteur qu'à un ministre; attendu que les refus ou les propositions n'ont plus les conséquences ministérielles, & qu'ainsi l'on s'éclaircit les uns les autres sans se compromettre.

Faites une sérieuse attention à ceci, je vous prie. En vain me recommandez-vous de *peu marquer*. Permettez-moi de vous le dire : il est impossible, malgré tous mes efforts, que je ne marque pas. J'ai trop de célébrité & d'affinités avec le prince Henri, qui est un vrai héros-femmé, & qui n'a aucune espece de secret; on me fait parler lorsque je n'ai rien dit; on dénature ce que j'ai dit, lorsque j'ai parlé. Il est impossible de se faire une idée de tout ce qu'on m'a prêté depuis la mort du Roi; c'est-à-dire, depuis une époque où j'ai profité de l'interruption des sociétés, pour me tenir absolument clos, & ne travailler qu'en minant. Le comte d'Est** me défavorise autant qu'il peut. La légation angloise crie: *fœnum habet in cornu : longè fuge*. Les favoris m'écartent;

les beaux-esprits, les prêtres & les visionnaires font ligue, &c. &c. : chacun craint pour son domaine, parce que ma destination n'est pas connue. Je ne puis rester avec utilité, qu'autant qu'on trouvera moyen de faire dire au comte Finchestein, que je ne suis rien qu'un bon citoyen & un bon observateur; mais que je suis cela, & qu'on m'a permis de donner mon avis. Je ne puis pas douter que ce Ministre ne desire fort qu'on lui dise ce peu de mots; quoi qu'il en soit, je dois en conscience le répéter : mon rôle devient tous les jours plus difficile & plus louche; & pour que je sois vraiment utile, il me faut un caractere quelconque, ou être employé ailleurs.

Le prince Henri chante aujourd'hui la palidonie. Il reprétend encore une fois Hertzberg enferré, & incessamment perdu. Il dit des merveilles du duc de Brunswick. Il se promet tôt ou tard une grande influence; il ne se pressera pas; il louvoiera six mois; il assure que les projets anglois sont absolument avortés. Hertzberg, dit-il, se conduit comme s'il avoit perdu la tête, & précisément comme si lui prince Henri le conseilloit, pour le précipiter, &c. &c. Enfin, c'est un mélange d'exaltation & de rodomontades, de présomption & d'anxiétés, un flux de paroles sans rien de positif, de demi-mots sans valeur déterminée; que de l'exagération & de l'enflure; d'où il est difficile de conclure s'il se trompe, ou s'il veut tromper : s'il soutient le procès de son amour-propre, ou s'il se repaît d'illusion, ou même s'il a lui récemment à ses yeux quelque rayon d'espoir; car, ainsi que j'ai l'ai dit, il n'est vraiment pas impossible que Hertzberg se perde par sa jactance. Au reste, le prince Henri me presse de me faire donner un caractere pendant que le Roi sera en Prusse & en Silésie, ou du moins un crédit quelconque auprès du comte Finchestein, qui puisse le communiquer au Roi.

Rien n'est changé dans les nouvelles habitudes de celui-ci; madame Rietz est allée le voir une seule fois. Mais samedi passé il écrivit au fils qu'il a de cette femme, avec cette souscription : *à mon fils*

Alexandre, comte de la Marche. Il a ennobli même baronnifé la maîtreffe du margrave Schwedt, (baronne de Stoltzenberg; c'eft le titre d'une baronnie d'environ huit mille écus de rente que le Margrave lui donne) qui n'eft autre chofe qu'une affez jolie Allemande, autrefois comédienne, & dont le Margrave a un fils. On n'a pas voulu refufer la feule chofe que demande & que puiffe demander ce vieillard de foixante-dix-fept ans. C'eft peut-être auffi pour fe donner un prétexte d'en faire autant pour madame Rietz. Le mari de celle-ci eft Erzkammerer, ce qui revient à peu près à premier valet-de-chambre & tréforier de la caffette; mais on croit qu'il ne fera que fa fortune pécuniaire; fa femme n'a jufqu'ici nulle influence férieufe.

Le maréchal de cour Ritwitz, étant foudainement devenu fou furieux à la fuite d'un démêlé avec un des officiers de la bouche, on a propofé au Roi un M. de Marwitz, homme tout-à-fait infignifiant. Autant vaut celui-là qu'un autre, a dit le Roi. Eft-ce infouciance? Eft-ce peur d'importance attachée à une place, qui véritablement n'en mérite guere? C'eft ce qu'il eft impoffible de décider.

M. de Lucchéfini augmente de prétentions. Il veut une place, finance ou commerce, probablemenr la direction de la fociété maritime; mais c'eft tendre bien haut. Avec de l'efprit & des connoiffances, il a une de ces tournures auxquelles on ne s'accoutume pas à marier l'ambition; tout au plus le jettera-t-on dans le corps diplomatique auquel il eft propre. Je crois cet Italien un des plus ardens à m'écarter du Roi, qui, au refte, fera très-peu abordable jufqu'à l'hiver.

La commiffion pour la régie paroît jufqu'ici plutôt une efpece de chambre ardente qu'une commiffion paternelle. On parle beaucoup plus de fommes dont l'emploi n'eft pas juftifié, que d'aléger les accifes. M. de Werder, préfident de la commiffion, eft d'ailleurs connu pour l'ennemi perfonnel de quelques-uns des membres de la régie. Cela, peut-être,

a donné lieu au ſoupçon ; c'eſt cependant le duc de Brunſwick qui a propoſé Werder : à la vérité ce prince avoit beſoin de lui pour quelques affaires relatives à ſon pays.

Hertzberg a certainement eſſuyé une bourraſque, & le crédit du comte Fincheſtein en paroît augmenté. Mais j'avoue que la nuance me ſemble imperceptible, & je perſiſte à croire que Hertzberg eſt inébranlable par toute autre choſe que ſes propres maladreſſes.



LETTRE XXII.

8 Septembre 1786.

Le ſix, à la revue de l'artillere, j'étois deſcendu de cheval pour ſuivre le Roi ſur le front des troupes. Le duc de Brunſwick m'a joint, &, tout en cauſant mortiers, bombes & batteries, nous nous ſequeſtrions; & auſſi-tôt que nous avons été ſeuls; il s'eſt mis à me parler de la prodigieuſe connoiſſance que j'avois du pays, de maniere à me faire ſentir qu'il avoit lu mon mémoire au Roi; puis, me parlant de l'aurore du nouveau regne, il a ſauté bruſquement à la politique extérieure; & après beaucoup de détails trop longs & peu utiles à rapporter, il m'a dit: « au nom de Dieu, arrangez-vous en Hollande; mettez le Roi à ſon aiſe; le Stathouder ſera-t-il jamais là-bas autrement que *ad honores?* Vous » y avez tout crédit; vous ne pouvez pas le perdre » ce crédit : le parti qui vous le donne ſeroit trop » en danger ſi vous le perdiez. Encore une fois, » mettez-nous à notre aiſe de ce côté, & je vous » réponds de tout le reſte ſur ma tête; mais hâtez-» vous, je vous en prie. Je pars dimanche pour Brunſ-» wick. Venez m'y voir pendant le voyage du Roi » en Siléſie; nous pourrons cauſer librement, & nous

» ne le pourrons bien que là; mais écrivez à vos
» amis qu'ils emploient leur influence à décider le
» ministere de France à la modération avec le prince
» d'Orange, qu'encore ne peut-on pas proscrire sans
» convulsions. Rien n'est mûr pour s'en passer; qu'ils
» le sauvent, ils ne peuvent pas rendre un plus
» grand service à l'Europe. Ne sont-elles donc pas
» connues chez vous, les formes qui ne changent
» rien à rien, & qui font tout supporter? » Nous nous sommes séparés, parce que cela commençoit à faire sensation; mais dites-moi si je ne dois pas aller à Brunswick causer avec lui à son aise?

Je dois ajouter à ceci que le comte de Goertz a emmené huit chasseurs avec lui, qui sont destinés à porter ses lettres jusqu'aux frontieres des Etats prussiens, afin qu'il ne passe point de dépêches sur terre, ni par mains étrangeres. Au reste, le duc de Brunswick m'a répété ce que m'avoit dit le prince Henri, & que j'avois oublié de mander, que l'un des principaux motifs du choix du comte de Goertz est son ancienne amitié avec M. de Veyrac.

J'ai conclu de ma conversation avec le Duc, qu'il étoit ou qu'il seroit bientôt le maître des affaires, & cela m'a expliqué le nouvel accès de joie, d'espoir & de présomption où est le prince Henri, à qui le madré Brunswickois aura persuadé, qu'avec de la patience le sceptre lui seroit dévolu, & que lui, duc, ne seroit que connétable. (On dit qu'à Kœnigsberg il sera déclaré feld-maréchal.) Cela joint, à ce que le Duc aura fait arrondir & disparoître les discussions d'intérêt pécuniaire, tourne la tête au prince, qui me disoit l'autre jour: *que le Duc étoit le plus loyal des hommes, & son meilleur ami; qu'à la verité il ne pensoit pas ainsi il y a quinze jours; mais*, &c. &c. &c.; de sorte que c'est en quinze jours que s'est opérée cette métamorphose. Il n'y a en résultat nulle différence entre un imbécille & l'homme d'esprit qui se laisse ainsi tromper. Il n'y a en résultat nulle différence entre un sot & l'homme d'esprit qui se laisse persuader qu'un sot est un homme d'esprit. Or ces deux choses arrivent tous

les jours au prince Henri. Il part le 13 pour Rheinsberg, & il en reviendra la veille du retour du Roi.

La ferveur de novice paroît se ralentir un peu. J'ai de fortes raisons de croire que mademoiselle de Vofs est prête à céder : œillades, conversations fréquentes, (car cette assiduité à Schoenhausen n'est pas pour la Reine douairiere) présens acceptés, (un canonicat pour son frere) crédit essayé : (c'est elle qui a fait placer mademoiselle de Vierey auprès de la princesse Frédérique de Prusse) or, demander c'est promettre. En un mot, depuis l'avénement tout annonce que le diadême est un beau fard : tant mieux au reste; il n'y a que la chûte qui puisse rendre cette maîtresse peu dangereuse; elle est toute Angloise, & n'est pas incapable d'intrigue. D'ailleurs, quand on pense que le crédit d'une madame du Troussel a pu, sous un Frédéric II, donner des places, même importantes, on sent ce qui arrivera sous un autre Roi, aussi-tôt que l'on s'avisera que l'intrigue peut quelque chose à la cour de Berlin comme aux autres.

Madame Rietz a reçu hier un diamant de quatre mille écus. De l'argent, un titre, peut-être paroissent devoir être ses lettres de vétérance.

On montre son fils à présent comme comte de la Marche. Il a une maison particuliere.

Le général Kalchstein, disgracié par le feu Roi, & regretté de tout le monde, a reçu un régiment.

Maintenant, & jusqu'à ce que j'aie de nouveaux détails sur Berlin, voici une anecdote importante, & que je crois devoir envoyer dans l'état douteux de santé de l'impératrice de Russie. Il y a environ six ans qu'un jeune étranger au service de France, bon gentilhomme, fut adressé à la G**-D*** par une femme qui a été élevée avec elle, & qui est restée son intime amie. Ce jeune homme avoit l'intention d'entrer au service de Russie; il fut présenté au G** D** par la D***, qui sollicita avec de vives instances, & en sa présence même, une place pour ce jeune homme auprès de son mari.

Cependant le jeune protégé, bien fait, & d'une

figure agréable, alloit souvent chez la P***. Attiré par elle, fêté, distingué, comblé de bontés; il devint amoureux, & son trouble extrême l'apprit à la G**-D***. Un soir de grande cour & de bal masqué, elle le fait conduire par une de ses femmes dans un appartement mal éclairé, & assez écarté de ceux où étoit la Cour. Peu de momens après, la conductrice du jeune homme le quitte, en lui recommandant d'attendre, & la G**-D***. arrive en domino noir. Elle ôte son masque, prend le jeune homme par la main, le conduit près d'un sofa, & l'y fait asseoir à côté d'elle. Alors la G**-D***. lui dit, qu'il faut opter entre le service de France & celui de Russie, lui laissant d'ailleurs un certain temps pour se résoudre. Les agaceries, les caresses mêmes succèdent; le jeune homme incertain, épris, éperdu d'amour & de peur, fut fort gauche au commencement de l'entrevue. La G**-D*** le rassura, l'enhardit, lui fit toutes sortes d'avances; enfin le jeune homme triompha de sa propre timidité, & fut même très-vaillant.

A cette scene de transports succéderent soudain des adieux qui tenoient autant de la terreur & du despotisme que de l'amour. La G**-D***. ordonne au jeune homme du ton le plus tendre, mais le plus absolu, de dire au G**-D*** qu'il ne peut accepter la place de capitaine qu'on lui destinoit; elle ajoute qu'il faut partir, partir aussi-tôt; qu'il lui en coûteroit la tête, si la moindre chose transpiroit; enfin, elle le presse de demander une marque de souvenir; & le jeune homme, effrayé, saisi, tremblant, demande un ruban noir qu'elle détache de son domino; il reçoit ce gage; il perd tellement la tête, qu'il part du bal même, & quitte Pétersbourg, sans prendre ni moyens de correspondance, ni arrangemens pour l'avenir, ni précautions d'aucun genre pour sa fortune. Très-peu de jours après il vuida le pays, courant jour & nuit, & n'écrivant au G**-D** qu'après avoir franchi les frontieres de Russie; il en a reçu une réponse très-gracieuse, s'en est tenu là, & est revenu en France, où il suit le service. Cet homme a peu de caractere, mais il ne

manque pas d'esprit; dirigé, il pourroit assurément être utile, du moins pour courir une chance aussi extraordinaire; mais alors il faudroit qu'il allât en Russie avant le changement de regne, & qu'il tâtât le terrein, aujourd'hui que la G**-D*** n'a plus tant de peur. Je ne le connois point personnellement; mais je puis disposer de son ami intime, qui est un homme parfaitement sûr. Au reste, je n'ai pas cru devoir nommer le héros de l'aventure, qu'il n'est pas nécessaire de connoître, si l'on ne veut pas s'en servir. Si au contraire on croit utile de suivre cette ouverture, je le nommerai courrier par courrier.

Certainement l'éléćteur de Baviere n'est pas bien. Il pourroit ne pas vivre jusqu'à l'hiver, & il paroît difficile qu'il aille jusqu'au printemps. J'irai d'ici à Dresde, afin de n'avoir pas l'air de ne m'absenter que pour le duc de Brunswick; j'y serai sept ou huit jours, autant à Brunswick, & trois ou quatre semaines en tout. Mon voyage sera précisément du même nombre de jours que celui du Roi, pendant lequel il n'y a rien à apprendre; au lieu qu'assurément je mettrai ma course à profit, & saurai en huit jours à Brunswick, ce que je ne devinerois pas en trois mois ici.

En voilà trop long pour parler aujourd'hui de la Turquie européenne. Je doute qu'on puisse empêcher l'Empereur, s'il n'est pas dépourvu de toute habileté, d'aller le jour où il voudra, jusqu'à l'embouchure du Danube; mais aussi ce jour-là il devient l'ennemi naturel de la Russie, qui le trouveroit de trop dans la mer Noire, & là peut-être avorteront des deux côtés les projets combinés. On m'assure que la Moldavie & la Valachie desirent appartenir à l'Empereur. Je ne saurois le croire, puisque ses propres paysans désertent & vont en Pologne même, plutôt que de rester chez lui; mais ces pays sont absolument ouverts, & je pense que ce n'est que dans la Romélie & la Bulgarie qu'on pourroit tenir ferme. Je crois enfin que nous seuls, par promesses ou menaces, pouvons empêcher l'Empereur de travailler à cette grande démolition; que la Russie opéreroit demain seule,

s'il faut en croire toutes les rodomontades de Saint-Pétersbourg; mais après-demain que feroit-elle? Au reste, vous n'ignorez pas sans doute qu'elle a reçu quelqu'échec; que le prince Héraclius a été obligé de déserter sa cause; qu'elle est encore une fois réduite à défendre le Mont-Caucase, comme frontiere; qu'elle n'a rien sur le pendant, qui lui mettoit le pied dans les entrailles ottomanes, & que ce seroit peut-être le vrai moment de lui reprendre la Crimée. Si toutes ces nouvelles sont vraies, & ces conjectures fondées, il est impossible que je sache, aussi-bien que vous, aucune de ces choses.

La question relative au bailliage de Wusterhausen a été accommodée très-noblement par le Roi. Il le reprend, & donne annuellement cinquante mille écus au prince Henri, qui est obligé d'en laisser dix-sept au prince Ferdinand; le bailliage n'en rapporte qu'environ quarante-trois.

Maintenant le prince Ferdinand revient contre la rénonciation au margraviat d'Anspach. Or, comme on sait que le prince Ferdinand ne veut rien & ne fait rien par lui-même, il est évident qu'il est poussé par le prince Henri; & d'autant que c'est-là le *manet alta mente repostum* contre M. de Hertzberg. Il est difficile d'imaginer rien de plus gauche, & de plus propre à se brouiller à jamais avec le Roi.

J'avois toujours regardé la singularité de M. de Romanzow, de ne point draper, & son démêlé avec le comte de Finchestein, sur le non envoi d'un complimenteur à Pétersbourg; démêlé assez vif pour que le Comte lui ait demandé s'il avoit ordre de sa cour de lui parler ainsi; comme un coup de tête de jeune homme, d'autant plus que le baron de Reeden, envoyé de Hollande, n'a pas drapé non plus par économie, & qu'ainsi l'on n'a pas mis une très-grande importance à cet appareil. D'ailleurs, comme ces débats ont très-ridiculement occupé le corps diplomatique pendant huit jours, & que M. d'Est**, qui s'y est bien conduit, n'en aura pas fait faute à son cabinet, j'avois cru inutile d'en parler. Mais M. de Roman-

zow, seul entre tous les ministres étrangers, n'allant point à l'enterrement à Potsdam, cette marque d'insouciance ou de mécontentement faisant sensation, & le temps nécessaire pour recevoir des ordres étant écoulé, j'avise de ce fait, auquel cependant je ne donne pas autant d'attention que le parterre, mais qui déplaît beaucoup aux loges. Au reste le cabinet de Berlin devroit savoir depuis long-temps que la Russie est entièrement perdu pour lui jusqu'au regne du Grand-Duc; mais il est impossible de heurter de front plus & plus impoliment que ne fait M. de Romanzow.



LETTRE XXIII.

10 *Septembre* 1786.

Voici quelques détails sur ce qui s'est passé à Postdam le jour de l'enterrement.

Le Roi est arrivé à sept heures. Il est allé à sept heures & demie avec mesdames les princesses Frédérique, Louise de Brunswick, les demoiselles de Knisbec, de Voss, &c. voir la chambre de Frédéric; elle étoit petite, tapissée en drap violet, chargé d'ornemens noirs & argent. Au fond se trouvoit une estrade sur laquelle étoit placé le cercueil au-dessous du portrait du héros. Ce cercueil étoit richement garni en drap d'argent galonné d'or. Vers la partie correspondante à la tête, on voyoit un casque d'or, l'épée que Frédéric portoit, le bâton de commandement, le ruban de l'Aigle-noir, des éperons d'or. Autour du cercueil étoient huit tabourets, sur lesquels on avoit placé huit carreaux d'or destinés à porter, 1°. la couronne royale; 2°. la boule d'or, surmontée d'une croix; 3°. la boîte d'or, contenant le sceau; 4° le bonnet électoral; 5°. le sceptre; 6°. l'ordre de l'Aigle-d'or, en diamant & autres pierres précieuses; 7°. l'épée royale; 8°.

la main royale. La baluſtre étoit couverte de velours violet. Un luſtre ſuperbe pendoit au milieu, & aux deux côtés s'élevoient deux pyramides tronquées de marbre blanc veiné de noir; c'étoit du drap blanc marbré avec beaucoup de vérité. Cette chambre m'a paru trop peu éclairée.

Sa Majeſté a paſſé enſuite dans le ſallon du dais, tendu de noir & orné avec des plaques d'argent du château de Berlin, puis dans la grande ſalle tendue de noir. Huit colonnes poſtiches & noires avoient été ajoutées à cette immenſe ſalle. Pour tout ornement il y avoit des guirlandes de branches de cyprès, & encore trop peu de lumieres.

Au bout d'une demi-heure le Roi eſt rentré dans ſes appartemens; à huit heures & demie les princes Henri, Ferdinand & le duc de Brunſwick ſont venus voir les mêmes ſalles & n'y ſont reſtés que cinq minutes.

A neuf heures & un quart le Roi eſt venu chez le prince Henri. Les régimens des gardes ſe ſont formés ſous les fenêtres; on a apporté le dais; c'étoit un fond de velours noir, entouré d'un drap d'or, garni d'une crépine ou frange. Sur le fond d'or étoient des aigles noirs. Douze bâtons couverts de velours ſupportoient le dais & étoient ſurmontés de douze aigles d'argent de la hauteur d'un pied, ce qui faiſoit un bon effet.

Après le dais eſt venu le corbillard, fort large, fort peu élevé, couvert de ſatin blanc, garni en franges d'or, tiré par huit chevaux couverts de velours noir.

Le corbillard, ſuivi d'un carroſſe coupé de velours noir, ſurmonté d'une couronne noire, attelé de huit chevaux blancs, enharnachés de velours noir, ſur lequel on avoit attaché des aigles noirs brodés en or. La livrée, les laquais de chambre, les heyducs, les coureurs, les piqueurs, les pages ſuivoient.

Les princeſſes conduites par MM. de Gortz & de Bishopswerder ont été à l'égliſe.

A dix heures on s'eſt mis en marche. Le lieu de

l'assemblée étoit la grande salle aux huit colonnes. On avoit pratiqué une rampe douce, qui alloit jusqu'à la porte, & c'est là que le corbillard est venu prendre le cercueil. Le chemin depuis le château jusqu'à l'église étoit de planches & couvert de drap noir. La marche, vraiment superbe, s'est faite avec beaucoup d'ordre. Les troupes formoient deux haies.

On est arrivé à l'église, illuminée en bougies & en lampions; on a déposé le cercueil sous une coupole soutenue de six colonnes en marbre blanc; les orgues se sont fait entendre, & bientôt après a commencé la musique; elle a duré une demi-heure, & l'on s'en est retourné sans désordre, mais non pas processionnellement.

De retour au château on a trouvé les tables préparées; à midi on a servi; à une heure & demie on s'est levé. Le Roi, le prince Henri, le duc de Brunswick & les princesses ont été à Sans-Souci.

Nulle comparaison pour la magnificence, le goût, la richesse, avec nos catafalques de l'église de Notre-Dame; mais pour le pays, pour le temps, on a fait tout ce qu'on pouvoit faire.

Beaucoup d'ordre depuis le commencement jusqu'à la fin. La musique médiocre, sans effet, sans force, sans charme, mauvaise exécution, pas une voix, excepté Conciliani qui a mal chanté.

Les tables bien servies, abondance, choix; beaucoup de domestiques, bon ordre.

Chaque aide-de-camp-général faisoit les honneurs d'une table. Vins de France, du Rhin, de Hongrie à profusion.

Le roi allant à table, conduisoit le prince Henri. Sa Majesté a salué avec noblesse dans toutes les occasions. Sa physionomie n'étoit ni sérieuse ni trop gaie.

Elle a témoigné son contentement à M. de Reck, qui lui a répondu : c'est M. le capitaine Gontbard qui a tout fait : je n'ai d'autre mérite que celui de lui avoir procuré tout ce dont il a eu besoin.

Ce

Le Roi avoit le grand uniforme de ses gardes. Les princes étoient en bottes : celui de Goethen avoit des éperons de deuil, ce qui a été remarqué.

Le Roi est allé seul & revenu seul avec le duc de Brunswick.

LETTRE XXIV.

22 *Septembre* 1786.

LE Roi part demain ; rien n'est changé à l'ordre de son voyage ; il sera de retour le vingt-huit, & repartira le deux pour la Silésie. J'aurai très-probablement à son retour une occasion naturelle de parler finances, & des moyens de remplacement. Il faut absolument que d'ici là Panchaud combine avec moi un plan de commerce dans nos fonds, bon pour nos finances, & sur-tout bon pour le Roi, qu'il s'agit d'allécher. Sentez l'importance de ceci.

Bishopswerder augmente en crédit & s'en cache avec soin. Welner, entour un peu subalterne, mais pourvu d'esprit, de manége & de connoissances de l'intérieur ; visionnaire quand il l'a fallu pour plaire ; guéri des visions, depuis que le Roi veut tout au moins qu'on s'en cache ; actif, appliqué, & sur-tout assez obscur pour qu'on puisse s'en servir sans jalousie, Welner paroît s'accréditer infiniment ; il a ce qu'il faut pour réussir, & même déjouer tous les concurrens. (1)

Je vous répète que Boden n'est pas à négliger pour les insinuations ; il est vain & doit être corruptible ; car toujours soupçonné de la cupidité la plus insatiable & la plus vile dans ses moyens, il a perdu une place de huit mille écus d'Allemagne

(1) Il est aujourd'hui ministre absolument principal.

par la mort du landgrave de Caſſel, & il eſt, dit-on, aux expédiens; il eſt avec le Roi en correſpondance, même aſſez intime; ce qu'il répétera ſouvent portera coup; c'eſt bien l'homme pour tuer Hertzberg, qui au reſte a eu du deſſous ſur la Hollande, & malgré qui on pourroit bien rappeller Thulemeier.

Le prince Henri eſt toujours bercé d'eſpérances : je ne doute pas que le duc de Brunſwick ne l'ait enjollé. Au reſte, il eſt exactement au point où il étoit, excepté le moins bien de Hertzberg. C'eſt M. d'Alvensleben que le Roi deſtine à la miſſion de France : homme de grande naiſſance, de ſens & de ſageſſe, dit-on : il eſt à Dreſde; je tâcherai de le voir avec ſoin; j'emporte des lettres pour lui.

Perſonne n'eſt content; militaire, civil, cour, miniſtres, tous font la moue. Je crois qu'ils s'attendoient à la pluie d'or; au reſte, rien de changé dans mes pronoſtics, qui ſe réduiſent à ces deux mots : le commun des martyrs, ſi tout eſt tranquille; afin de pouvoir ſe perſuader que l'on gouverne le duc de Brunſwick, s'il y a de l'orage ou des circonſtances difficiles.

Au nom des affaires & de l'amitié, n'oubliez pas un plan d'opérations de finance. On ſoutient Schulembourg, & j'ai lieu de croire qu'il eſt ſauvé. J'influerois ſur le travail des finances, que je ne chercherois point à le verſer; il nous vaudra mieux qu'un autre, le ſeul baron de Knyphauſen excepté, & celui-ci ne ſera jamais rien auſſi long-temps que Hertzberg ſera quelque choſe.

Songez que vous avez un imbécille pour miniſtre en Bavière, qui devient une miſſion importante à la mort de l'Electeur. Si l'on compte me placer, & il le faut bien ſi l'on veut que je ſerve, ne feroit-on pas bien de me faire débuter ainſi ?



LETTRE XXV.

A Dresde, 16 Septembre 1786.

Je ne vous dirai encore rien de particulier sur ce pays, comme vous pouvez croire; car, que découvre-t-on en courant? D'ailleurs, je retrouve l'inconvénient de n'être point accrédité, & par conséquent de ne pouvoir avec décence parler affaires qu'en termes très-généraux & très-amphigouriques.

Le ministre des affaires étrangeres, Stuterheim, chez qui j'ai dîné, est, dit-on, un puits de secret, & ses sous-ordres sont, par conséquent, très-reservés. Au reste, les ministres vont ici au *rapport* plutôt qu'ils ne travaillent. Aller au *rapport* est le mot consacré. Mais j'ai si bien vu sous Frédéric II, que le Roi qui gouvernoit le plus par lui-même, étoit encore assez peu le maître, & infiniment trompé, que je sais à quoi m'en tenir sur ces *dictums* de cour.

J'ai vu M. d'Alvensleben; s'il va en France, je ne crois pas qu'il y vive long-temps; c'est un homme usé, qui ne se soutient que par son extrême sobriété & sa sequestration presque absolue de la société. Il a une assez grande connoissance de l'Allemagne; il passe pour un homme sage & mesuré, réussit où il se montre; & donne bonne opinion de son caractère moral. Cependant il n'est pas sans ruse, & peut-être voudroit-il être fin. Au reste, il n'est pas précisément tourné pour la France; mais c'est le fruit du terroir, & sous tout autre rapport il est en premiere ligne. Il me semble qu'il doit vous agréer.

Je tâcherai de me mettre au courant du pays; mais encore une fois, aussi long-temps que je n'aurois point de caractère, & qu'on me tiendra si mal instruit de chez vous, je serai beaucoup plus propre à ramasser des notions littéraires & écrites, qu'à aucune autre

chose ; or le monde ne s'écrit pas. Et, par exemple, vous ne trouverez dans aucun livre qu'un ministre principal ait confié son fils aîné voyageant, à un fat subalterne nommé G***, & à un chevalier du V**, qui ne profere pas un mot sans dire une absurdité : encore s'il n'en disoit pas de dangéreuses ! mais pourquoi répandre qu'il a attendu à Hambourg cinq semaines pour avoir une permission de mener le vicomte de Vergennes à Berlin, vu l'avénément du nouveau Roi, & qu'on la lui a refusée ? A-t-il peur qu'à Berlin on soit insensible à l'affectation d'avoir évité cette cour ? Je ne finirois pas, si je vous citois ses balourdises, dont la moindre est du dernier ridicule.....En vérité, si je dois commencer par être bas-officier en diplomatie, je vaudrois autant à Hambourg, où, indépendamment des grands rapports du commerce du Nord, que nous ne connoissons point, & surtout auquel nous ne participons point assez, on devroit, puisqu'on veut y avoir un ministre, placer un bon vedette, au lieu d'un homme à qui l'on ne peut rien desirer de plus favorable que d'être sourd & muet.

Les vastes relations des grands entrepôts de commerce sont telles, que ces postes ne sont jamais indifférens. Que ne donne-t-on à M. du V** une place d'argent sans affaires ?



LETTRE XXVI.

Dresde, du 19 Septembre 1786.

Il y a peu d'hommes ici, & cependant la machine est passablement montée ; on ne sauroit mieux prouver qu'il faut plutôt de l'ordre & de la suite pour bien gouverner, que de grands talens.

On doit regarder comme un bruit populaire l'extrême crédit de M. Marcolini ; c'est un favori sans

ascendant, (comme sans mérite) du moins dans le cabinet; son influence ne passe pas la cour. Il est en Italie en ce moment, & tout suit l'ordre accoutumé. Probablement quelques graces dont il dispose, & que l'extrême dévotion de l'Electeur dirige plutôt vers les catholiques que vers les luthériens, sont la vraie cause de ces murmures, assez accrédités cependant pour que l'Empereur ait fait une lourde école. Il a envoyé ici le plus imbécille des ministres, un certain Irlandois Okelly, parce que Marcolini a épousé sa niece. Il croyoit ainsi tout dominer; le piége étoit si grossier, qu'on n'a pas même eu besoin de l'éventer.

Les vrais ministres influens sont MM. de Stuterheim & de Gudschmidt. Le premier est presque caduc; d'ailleurs sage, mesuré, sachant ignorer ce qu'il ignore, s'éclaircir, consulter, s'informer; mais, encore une fois, c'est un homme près de sa fin. Le second ne se montre point. On assure qu'il est homme du plus grand mérite; qu'il a des connoissances infinies; qu'il ne lui échappe pas une brochure en quelque langue de l'Europe que ce soit; qu'il a la judiciaire nette, l'esprit vif & présent, l'humeur communicative, très compatible avec la discrétion, d'autant plus sûre chez lui, qu'il en a la piété, & non la superstition. Il est le premier dans la confiance de l'Electeur. C'est au reste un homme de soixante ans, très-maladif.

Il faut compter encore parmi les ministres un M. de Worms, homme très-instruit, qui a quelques principes d'économie politique, des connoissances peu communes sur les rapports généraux du commerce; de l'activité, du travail, & de l'esprit à bonne dose, mais rarement juste, dit-on. Son caractere moral est entaché. On l'accuse de n'être pas pur du côté de l'argent. Il n'en est pas moins vrai qu'il sert bien dans l'intérieur. Il m'a paru fin & communicatif, persiffleur & rusé, malin & narquois, mais propre aux affaires de quelque pays que ce puisse être.

De tous les ministres étrangers, celui de Suede, M. de Saftzing, m'a semblé le seul au-dessus du mé-

diocre, ou plutôt qui ne soit pas au-dessous. J'excepte le chargé d'affaires d'Angleterre, qui passe pour un homme habile, & que je n'ai pas eu une occasion naturelle de sonder. Il est ouvert & accort jusqu'à l'affectation, vu son caractere d'Anglois. Le reste, si ce n'est Alvensleben, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'Electeur est un homme à part dans le commun des princes. Il paroît pourtant avoir quelque chose du roi d'Angleterre; son esprit de suite qui est complet, participant un peu de l'opiniâtreté. J'ai peu causé avec lui, vu le *pêle-mêle* du dîner, qui est d'étiquette à la table des électeurs, & en conséquence duquel j'ai mis de l'attention & du soin à faire que M. de Vergennes se trouvât près de lui. Il parle nettement & avec précision, mais d'un fosset aigre & cassant. Son costume & sa physionomie semblent indiquer une jalousie dévote & pateline, mais active & implacable. La très-mauvaise éducation de l'Electrice, ses tons bruyans, son *laisser aller*, occupent beaucoup ce prince & à son désavantage; car, outre que ce genre de vigilance est toujours empreint d'une nuance de ridicule, sa figure rêche, enlaidie encore par un tic nerval dans les yeux, devient alors hideuse & inquiétante.

Tel & si peu gracieux que le voilà, c'est un prince digne, à beaucoup d'égards, d'estime & de respect. Depuis 1763, sa volonté de bien faire, sa prodigieuse économie, son infatigable travail, ses privations sans nombre, sa persévérance, son assiduité, ne se sont pas démenties un instant. Il a payé toutes les dettes des électeurs; il avance la liquidation de celles de l'état; il suit ses plans avec une inflexible exactitude. Lent, mais non pas irrésolu; difficile au travail, mais intelligent; peu fécond en premiers apperçus, mais doué d'aptitude à la méditation; il n'a de foiblesses que la dévotion, encore ne lui fait-elle point outre-passer ses droits, ni négliger ses devoirs. Un pas au-delà il seroit bigot; en deçà il ne seroit pas dévot. Il est fort douteux que son confesseur Hertz ait le moin-

dre crédit, si ce n'est pour distribuer quelques places de valets. L'Electeur soutient ses serviteurs avec une rare fermeté envers & contre tous; en un mot, ce pays étoit perdu sans lui; & s'il a le bonheur de voir durer la paix, il le rendra très-florissant; la population augmente à vue d'œil. L'excédent annuel des naissances sur les morts est de vingt mille dans une population de moins de deux millions. Le commerce, qui pourroit être mieux, n'est point mal. Le militaire singe celui de Prusse, & il a sur lui l'avantage d'être purement national, mais, à dire vrai, du canton le moins militaire de l'Allemagne. Le crédit est bon & même grand. Le papier de l'état est au pair, ou à peu près. L'intérêt de l'argent est à quatre pour cent. Le cabinet de Dresde est le seul de l'Europe qui ait adopté les vrais principes sur les monnoies. L'agriculture est respectée passablement. Les manufactures y sont libres; les droits des états sont intacts; la justice est impartialement administrée. En un mot, & tout considéré, la Saxe est le pays le plus heureux de l'Allemagne. Cela est bien remarquable; cela est admirable après les terribles fléaux, qui ont successivement, & quelquefois tous ensemble, désolé ce beau pays si mal situé.

On est persuadé ici que nous animons le Turc: on l'est que les deux cours impériales sont en froideur: on l'est que la Russie manque d'argent, d'hommes & de chevaux; & franchement son opération de banque est une triste opération. On croit que nous tâcherons, s'il le faut absolument, d'opérer une division en Allemagne, sans nous en mêler, sauf à venir enfin au secours de celui qui se trouveroit trop en danger; car on n'imagine pas que nous voulions que l'Allemagne soit à un seul ni même à deux; & quant à la Turquie européenne, on pense que notre intérêt, se réunissant avec celui de l'Angleterre, elle sera sauvée de maniere ou d'autre.

J'ai vérifié que l'électeur de Baviere n'avoit point eu une attaque proprement dite; il a tout simplement changé de maîtresse: lorsque cela arrive, il

force son régime vénérien, & il en résulte des accidens de nerfs, qui ressemblent à de fausses attaques, & qui le conduiront un de ces jours à la paralysie. On ne compte point sur sa vie.

Les hostilités du Stathouder ont fait ici beaucoup de sensation à son détriment; & moi, je ne pense pas qu'elles soient aussi désastreuses pour lui qu'on paroît le croire. Si nous compromettons province à province, nous perdrons de nos avantages; & l'on a beau dire que le Stathouder ordonne en Gueldre au Stathouder, il y a là beaucoup de noblesse qui forme une opinion publique.

Je vous envoie le tableau militaire de l'électorat de Saxe, qui n'est point un secret; mais j'y joindrai, le courrier prochain, celui des magasins, que je me suis procuré par une circonstance singuliere, qu'il est inutile de détailler ici. Je remarquerai seulement que la coutume où est l'Électeur de se servir pendant plusieurs années dans ses bureaux de surnuméraires sans appointemens, doit donner lieu à des découvertes, quelque bien gardé que soit ici le secret.

Je remettrai à M. de V**, qui retourne à Paris, toutes les minutes de mes chiffres, bien & duement cachetées à votre adresse. . . . .
. . . .
. . . .
Il ne compte point revenir ici, & il espere l'ambassade de Suede.

Les mouvemens qui vont se faire dans les diplomaties, par le vuide de M. d'Adhémard, ne pourroient-ils pas me ménager quelque chose de plus agréable & de moins précaire qu'une commission non avouée, naturellement finie avec la vie d'un ministre qui court à la mort? J'espere que votre amitié ne s'endormira pas. Franchement on pourroit faire plus mal. Si vous vous donnez la peine de relire mes dépêches, actuellement que les voilà non chiffrées & correctes, & que vous combiniez en même temps les difficultés de tout genre que j'ai à vaincre, & le peu de moyens

que me donne ma position nébuleuse, vous ne serez pas mécontent de ma correspondance. Et par exemple, depuis que Selle a fait paroître l'histoire de la maladie du Roi, j'ai la satisfaction de voir que je vous ai parfaitement instruit. Il est vrai que sous le feu Roi, à la fin d'un si long regne, on savoit à qui s'adresser, & que maintenant il faut découvrir quelles seront les nouvelles portes auxquelles il faudra frapper. Mais je crois avoir passablement peint les hommes & les choses. Eh! que ne pourrois-je pas en ce genre; que ne découvrirois-je pas si j'étois accrédité. . . .

. . . .



LETTRE XXVII.

Dresde, 21 *Septembre* 1786.

Je vous ai entretenu plusieurs fois, & notamment dans mes numéros XI & XIX, de ce Boden. Je ne puis que m'en référer à ces mêmes signalemens & détails.

Quant au nommé Dufour, dont le vrai nom est Chauvier, & qui a été garçon perruquier en France, si je l'avois cru important je vous en aurois parlé plutôt, & même à fond; car c'est une des voies détournées que m'avoit indiqué le prince Henri. Certainement il avoit du crédit sur le prince de Prusse:

ce crédit tenoit, 1°. à la persécution du feu Roi, qui l'avoit chassé; de sorte que, pour le faire revenir, il a fallu lui donner le nom de Dufour, qui est celui d'une famille de la Colonie françoise; 2°. à l'ennui; il dînoit souvent en tête-à-tête avec le prince; & même il est arrivé dans les derniers temps à l'ennuyé présomptif, de lui dire très-séchement: TAIS-TOI. Dufour étoit un de ceux avec qui je devois me lier, si le Roi eût vecu encore quelque temps; & je le comptois au nombre des objets de la course que je projetois à Postdam. Mais outre que la mort étant survenue brusquement, il y auroit eu mauvaise grace à se tourner subitement d'un tel côté, les influences subalternes ont tout-à-fait disparu dans ces premiers temps. Le nommé Chapuis, homme qui n'est pas sans esprit & sans adresse, né dans la Suisse françoise, gouverneur du fils naturel du Roi, & le bien-aimé de madame Rietz; ce Chapuis qui paroissoit intéressant à connoître sous plusieurs rapports, & duquel en conséquence je me suis approché sous des prétextes purement littéraires; ce Chapuis n'a lui-même aucun point de contact en ce moment. Courir après ces gens-là, dans cette occurrence, ce seroit se rendre suspect sans utilité. Je vous avois dit, au retour de Rheinsberg, numéro XI: » J'ai reçu une foule de communications, qui se dé» velopperont à fur & à mesure du besoin. » L'avénement au trône a reculé ce moment. Ce n'est qu'au sein de l'hiver & du carnaval qu'on pourra frapper à ces portes dérobées avec utilité & sans danger.

En général, ce sont-là plutôt des ressorts d'espionnage que des moyens d'influer. Ces gens-là ne pourront jamais rien sur le systême extérieur politique, ou la puissance prussienne est finie. Il ne faut pas calculer ce pays-ci d'après le nôtre; il ne s'y trouve pas la même marge, ni pour les sottises, ni pour leurs compensations; & comme l'homme est à un certain point ce qu'il a besoin d'être, le Roi de Prusse sera sage dans sa politique extérieure.

Tout ceci ne m'empêche pas de penser qu'il ne faille

extrêmement surveiller une coalition de la Prusse & de l'Autriche; car ce système aussi peut se défendre; il est même le plus hâtif & le plus brillant, & le prince Henri n'en seroit peut-être pas si éloigné qu'il le croit lui-même à la moindre lueur d'espérance. Mais je ne vois pas jusqu'ici le plus léger prétexte à soupçon; cependant je sonderai de près, à mon retour à Berlin, ce qui a pu y donner lieu. On peut bien croire que je ne m'endormirai pas sur cet objet, moi qui, depuis quatre ans, ai publié dans un livre imprimé mes craintes de ce genre, & qui n'ai commencé l'envoi des tables statistiques par l'Autriche, que pour vous donner à considérer attentivement l'immense base de puissance que possede l'Empereur, dont je ne saurois jamais regarder l'alliance avec nous que comme le chef-d'œuvre de l'habileté de M. de Kaunitz, & le type de notre légéreté indélébile. Au reste, on s'exagere ailleurs peut-être la puissance de l'Empereur autant que nous nous la diminuons; mais cela même est une raison qui pourroit porter à préférer au périlleux honneur d'être le champion de la liberté germanique, le profit facile & décevant d'en partager les depouilles : & voilà pourquoi *voir venir* me paroît moins de saison qu'il ne l'a été; car il est probable que le Roi de Prusse, une fois engagé, ne se dévoierait pas; sa probité personnelle & sa haine pour l'Empereur, jointes à l'antipathie des deux nations, & à l'opinion universelle, qui fait regarder le chef de l'Empire comme un prince sans foi, paroissent du moins le garantir.

Certainement votre idée de Brunswick est lumineuse, & je n'épargnerai rien au monde pour la faire réussir : mais l'homme est bien circonspect, Hertzberg bien véhément, & la crise bien urgente.

J'ai causé avec plusieurs Anglois qui reviennent des revues de l'Empereur; il s'y est montré très-affable & très-parleur, & il a sur-tout distingué un officier françois, qui a fait le voyage à cheval pour ne pas laisser échapper sur sa route une seule position militaire. En général, les troupes autrichiennes ma-

nœuvrent bien par compagnie, passablement même par régiment; mais, lorsqu'elles sont rassemblées, elles ont une infériorité prodigieuse sur l'armée prussienne : on est unanime sur ce point. Elles n'ont pas su garder leurs distances, pas même en défilant devant l'Empereur. Ce premier pivot de toute tactique leur est étranger, tandis que les Prussiens ont tellement l'habitude & la religion d'observer leurs distances, qu'il est inoui de les y voir manquer. On attribue l'infériorité de l'armée autrichienne sur la prussienne; 1°. à ce qu'il y a dans son armée trop peu d'officiers & de bas officiers en comparaison du nombre de soldats; 2°. à ce que, par une économie tout-à-fait anti-militaire, l'Empereur, dont les compagnies sont à deux cents factionnaires, garde à peine 50 à 60 hommes sous les armes, & renvoie les autres chez eux, même malgré eux; de sorte que les trois quarts n'en sont jamais exercés; 3°. à ce que ses troupes sont dispersées, morcelées par très-petits détachemens, & ne manœuvrent jamais ensemble, que dans les camps, où se font même les exercices de détail; 4°. à la très-inférieure espèce des officiers. Les capitaines sont l'ame de l'armée prussienne; ils sont la partie honteuse de l'armée autrichienne, &c. &c. En général, on prétend que le sort d'une guerre entre les deux nations, à généraux seulement égaux, est peu problématique, & doit presque certainement être favorable aux Prussiens dans la premiere campagne : or, l'égalité de généraux n'existe pas. Laudhon, quoique vigoureux encore, ne peut pas durer long-temps; & d'ailleurs il a souvent dit qu'il ne commanderoit jamais une armée qu'à quatre cents milles de l'Empereur. Lasci, qui a toute la confiance de ce prince, & qui s'est rendu, dit-on, singuliérement nécessaire par la complication de la machine militaire, est d'une habileté douteuse. Personne dans cette armée ne peut lutter contre le duc de Brunswick, pas même contre Kalcreuth ou Moellendorf.

Des gens revenus assez rapidement de la Russie,

assurent que l'Impératrice est bien, & que Ermenow l'a consolée de ses longues douleurs sur la mort de Lanskoi. On dit aussi que Belsborotko gagne du terrein sur Potemkin, & je fais plus qu'en douter.

Je ne crois pas à la facilité de deviner les chiffres à la cinquieme dépêche; je pense qu'en général ils sont plutôt surpris que devinés. La voie par laquelle ils le sont communément, est la communication officielle des pieces qu'une cour fait passer à une autre, & que le ministre a quelquefois la maladresse d'envoyer sous son chiffre ordinaire à jour connu. Je n'ai pas à craindre cet écueil. En général, cependant, il faudroit avoir beaucoup de chiffres; & je vous prie de ne pas négliger l'occasion de m'en envoyer de nouveaux & de plus complets.



LETTRE XXVIII.

Dresde, 24 Septembre 1786.

Votre lettre du 4 septembre, que, par mégarde, vos secrétaires ont datée du quatre août, est venue me chercher ici assez tard, & je me hâte de répondre, sans renseignemens écrits, & seulement de mémoire, dans la feuille ci-jointe, aux points principaux. Au reste, j'y avois répondu d'avance, & je ne crois avoir rien laissé échapper, du moins de ce qui étoit à ma portée; & je ne suis pas à me repentir d'avoir trop sacrifié aux égards & aux probabilités, lors de la mort du Roi. J'aurois eu, si j'eusse suivi mon plan, l'avance de quatre jours sur tous les couriers diplomatiques; mais, je vous le demande, la conduite de notre légation a-t-elle été susceptible d'être devinée? Il en est des détails de la mort, comme de la nouvelle; je n'ai pas pu croire que, n'étant plus un secret, & devenant si faciles à scruter & à décrire, on vous en laissât chommer. Je l'ai pensé, d'autant moins que certains ministres, & en vérité

la plupart, me paroissent si embarrassés de la rédaction de leurs dépêches, que je ne les aurois pas soupçonnés de dédaigner la besogne aisée : content d'ailleurs de vous avoir instruit, grace à des circonstances heureuses, de la marche de la maladie, comme peu de cabinets l'ont été, j'ai méprisé les détails devenus publics ; mais il y en avoit d'assez piquans sur les deux derniers jours du Roi, dont on pouvoit se faire fête à bon marché, & qui ne sauroient être dépourvus de tout intérêt, même après la mort, lorsqu'il s'agit d'un mortel aussi extraordinaire au physique & au moral.

Sa maladie, qui auroit tué dix hommes, a duré onze mois sans interruption & presque sans relâche, depuis le premier accès d'apoplexie asphyxique, d'où il revint par de l'émétique, & en proférant, avec un geste impérieux, pour premiers sons, ces deux mots : TAISEZ-VOUS. La nature tâcha de sauver cette composition rare, à quatre reprises différentes ; deux fois par des diarrhées, deux autres fois, par des éruptions à la peau ; de sorte que les adorateurs d'un Dieu, peuvent dire que le Créateur même a brisé cette forme, & que la nature n'a abandonné l'un de ses plus beaux ouvrages, qu'après la totale destruction des organes épuisés par l'âge, la contention continuelle d'ame & d'esprit, pendant quarante-six années, les fatigues, les agitations de tout genre, qui signalerent ce regne de féerie, & la maladie la plus terrassante.

Cet homme est mort le 17 août, à deux heures & vingt minutes du matin ; & le 15, où il sommeilla, contre son habitude constante, jusqu'à onze heures, il avoit fait encore son travail de cabinet, au milieu d'une très-grande foiblesse, mais sans manquer d'attention, & même avec une présence d'esprit & une concision rares pour tout autre prince, peut-être, en pleine santé : aussi lorsque, le 16, le Roi régnant envoya à Selle l'ordre de se rendre à Postdam, le plutôt possible, parce que le Roi avoit perdu connoissance, presque depuis le midi du jour d'aupara-

vant, & qu'il étoit dans un sommeil léthargique ; ce médecin arrivant à trois heures, & trouvant à Frédéric II du feu dans les yeux, de la sensibilité dans les organes, & de la connoissance, au point, que n'étant pas appellé par lui, il n'osa pas se montrer ; il jugea qu'il étoit sans ressource, moins à l'odeur cadavéreuse qu'exaloit sa plaie, qu'à ce que, pour la premiere fois, pendant tout le cours de son regne, il ne se rappella point de n'avoir pas expédié les affaires du cabinet, & c'étoit bien conclure : ce n'est qu'en mourant qu'il pouvoit oublier son metier..... Les deux tiers de Berlin s'évertuent aujourd'hui à prouver que Frédéric II fut un homme ordinaire, & presque au-dessous des autres. Oh ! si ses grands yeux, qui portoient au gré de son ame héroïque, la séduction ou la terreur, se rouvroient un instant, auroient-ils le courage de mourir de honte, ces adulateurs imbécilles ?



LETTRE XXIX

Dresde, 26 *Septembre* 1786.

En causant avec un homme instruit, qui revient de Russie, j'ai appris un fait qui m'étoit tout-à-fait inconnu, que M. de Vergennes sait sans doute, mais, qu'à tout événement, il ne m'a pas paru inutile de consigner ici, & d'autant moins, qu'on pense plus que jamais à y donner suite.

Lorsqu'Ayder-Ali, s'avançant jusqu'au-delà de l'Orixa, étoit au plus haut point de ses succès, les habitans du nord du Bengale, dérangés dans leurs habitudes du commerce par le conflit des Anglois & de leurs ennemis, ont porté leur fer jusque sur les frontières de la Sibérie, pour l'y vendre. Ce fait extraordinaire a été l'occasion d'une entreprise remarquable qu'a tenté la Russie, en 1783. Elle envoya, d'Astracan, une flotte pour s'emparer d'Astrabat, afin de

former un établissement sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, & de pénétrer aussi dans l'intérieur des Indes. Cette entreprise a échoué; mais elle n'est pas abandonnée, & si peu que l'on voit en ce moment, à Pétersbourg, un plan en relief des ouvrages dont on veut fortifier Astrabat.

De tous les projets gigantesques de la Russie, celui-ci est peut-être le moins déraisonnable, puisque la nature des choses le lui a indiqué, & qu'il y a déjà une navigation intérieure complétement établie depuis Astracan, par le Volga, la Mita, le lac Jémen, le Wologda, le canal de Ladoga & la Newa, jusqu'à Pétersbourg. Si jamais ce plan étoit suivi avec succès & activité, il faudroit une de ces deux choses, ou que l'Angleterre songeât sérieusement à une coalition avec nous, contre le systême du nord, ou qu'elle laissât prendre toutes sortes d'avantages sur elle à Pétersbourg; car on y auroit alors des intérêts tout-à-fait contraires aux siens, & il pourroit s'y former de terribles orages contre sa puissance aux Indes.

Que de révolutions & de chocs d'hommes & de choses occasionnera le développement des destinées de cet Empire, qui asservit & domine successivement tout ce qui l'entoure & l'avoisine! A la vérité, son influence sur chaque point, paroît devoir être en raison inverse de leur multiplicité. Mais combien le nombre de ces points de contact ne s'augmente-t-il pas pour l'Europe? &, sans se hâter de deviner le sort de la Turquie européenne, pour se les exagérer, si la Russie prend l'Ukraine polonoise, comme la manière dont elle cerne la mer Noire & dispose son commerce, paroît indiquer clairement un dessein imminent, combien ne se multiplieront-ils pas encore? Quelle tête a donc l'Empereur, s'il est impossible de lui démontrer qu'il lui vaut mieux & des Turcs & des Polonois pour voisins, que cette étrange nation, propre à tout, susceptible de tout, qui produit les meilleurs soldats de l'univers, & les hommes les plus malléables qui habitent ce globe!

Les différentes notions que j'ai acquises ici, où j'ai

fait

fait une moisson assez abondante, seront l'objet d'un mémoire particulier; elles ne sont pas assez pressées, & sont trop nombreuses pour entrer dans des dépêches. Mais je n'ai pu résister à une tentation assez chère, que voici. L'Electeur fait faire, par ses ingénieurs, la topographie de la Saxe; il en existe déjà vingt-quatre cartes; elles sont tenues sous le plus grand secret, & cependant, moyennant quelques louis par carte, je puis les faire calquer & copier. Il m'est bien venu dans l'esprit que, puisque je le puis, M. de V*** l'a fait. Mais comme on fait rarement tout ce qu'on peut, & même tout ce qu'on doit, il est très-possible qu'il n'en soit rien, & alors j'aurai perdu une occasion unique que je ne retrouverai plus. En conséquence je me suis décidé, dans l'espoir que l'intention du moins me servira d'apologiste, & que l'on voudra bien penser, que ne faisant pas un sou de fausse dépense, qui n'ait trait à la meilleure exécution de ce dont on m'a chargé, on peut me passer des excédens. . . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

L'Electeur de Baviere continue à n'être point mal. Sa nouvelle maîtresse paroît ne devoir être qu'une fantaisie éphémere, & la faveur retourne déjà à l'ancienne maîtresse, madame de Torring-Seefeld, née Minuzzi.

LETTRE XXX.

Berlin, 30 Septembre 1786.

Vous aurez su, sans doute, par le courrier du mardi, ce qui s'est passé lundi à la premiere cour de la Reine ; mais, comme je crois devoir quelques réflexions à ce sujet, je commencerai par les détails exacts.

La princesse Frédérique de Prusse qui croyoit que, selon l'usage très-sensé du pays, la Reine joueroit avec des nationaux, & non avec des ministres étrangers, avoit arrangé M. d'Est** pour sa table ; (c'est elle qui distribuoit les parties). Elle a demandé à la Reine qui elle nommoit pour la sienne. La Reine a nommé le prince Reuss, ministre de l'Empereur, & le prince de Gœthe ; mais cette maniere d'éléphant imbécille, ayant, après quelques secondes, déclaré qu'il ne savoit aucun jeu, la Reine lui a substitué M. de Romanzow, ministre de Russie. La princesse Frédérique, très-surprise, n'a pas osé, ou n'a pas voulu faire de représentations, & la partie de la Reine arrangée, M. d'Est** a refusé très-positivement, très-énergiquement, & en mots fortement prononcés, celle de la princesse, disant que très-positivement il ne joueroit pas ce jour-là. Il s'est retiré aussi-tôt.

Tout le monde blâme la Reine & M. d'Est**. La premiere a fait une balourdise sans exemple ; le second, dit-on à Berlin, ne devoit pas refuser la fille du Roi. Ce jugement est sévere peut-être. J'avoue cependant que je n'aurois pas refusé, parce qu'il ne faut, ce me semble, montrer l'insulte, que lorsqu'on veut se tenir pour insulté ; or, il y auroit bien de la légéreté à prendre aussi sérieusement une gaucherie de la princesse la plus gauche qu'il y ait en Europe. D'ailleurs M. d'Est** n'avoit, à la rigueur, pas plus à se plaindre

que tous les ministres royaux, puisqu'il n'y a point de préséance entre ministres. Et peut-être seroit-il imprudent de vouloir l'établir ; car ce seroit assurément mettre tout au moins en question ce que la tradition, la tolérance universelle, nous accordent ; aussi, pour le dire en passant, milord Dalrymple, dès qu'il a su que M. d'Est** s'étoit plaint chez le comte Finckenstein, a-t-il été déclarer qu'il ne demandoit le pas sur personne ; mais qu'il ne souffriroit pas que personne voulût le prendre sur lui. J'aurois donc accepté la carte de la princesse, en disant très-haut, & montrant la table de la Reine : *Je vois que nous sommes ici pêle-mêle, & certainement le sort ne pouvoit mieux me servir* ; (il y a prétexte pour appeller la princesse jolie.) Si j'avois cru devoir davantage à mon souverain, la cour d'après j'aurois refusé sur la nomination de la Reine, mesure violente & hasardeuse toutefois, & la réparation eût eu un grand éclat ; au lieu de cela, ce n'est que l'insulte qui a fait sensation, & même une fort considérable dans le public. Maintenant M. d'Est** acceptera-t-il, ou n'acceptera-t-il pas à la premiere invitation ? S'il accepte, il sera constaté qu'ayant ressenti le procédé, il a pourtant joué le second. Et cependant comment refuser ? J'ai proposé au prince Henri, *ce mezzo-termine*, qu'il y eût cour chez la Reine douairiere, qui, par sa circonspection & sa dignité naturelle, compte plus que la régnante, & que là M. d'Est** fît sa partie avec le ministre de l'Empereur ; distinction d'autant plus marquée, qu'il n'est jamais arrivé à cette Reine de jouer avec les ministres étrangers.... Si le deuil d'épouse ne s'y oppose pas trop long-temps, il me semble que c'est ce qu'on peut faire de mieux. Au reste, la Reine a écrit au comte Finckenstein, une lettre qui a dû être lue à M. d'Est**, où le mot *excuse* est prononcé, & dans laquelle elle demande que le Roi ignore tout ; mais, dit-on, ce procédé a été public, & l'on veut que les excuses soient secretes, puisqu'on demande le silence.

Au fait, l'important & le très-certain, est qu'incontestablement il n'y a eu nulle préméditation ; que

l'inſtinct déraiſonnable de la Reine l'a ſeul inſpirée ; que le comte Finckenſtein & toute la cour en ont été fâchés ; que ſi le Roi l'apprend, il en ſaura très-mauvais gré à la Reine, qu'il n'a pas vue depuis ſix ſemaines, qu'il la contrarie ſur tout ; qu'il a traverſé tous les arrangemens que, dans ſa verve d'avénement, elle avoit fait avec le maître de ſa maiſon ; qu'enfin, jamais reine de Pruſſe, c'eſt-à-dire, la plus inſignifiante des reines n'a moins influé. Si donc il eſt vrai, d'un côté, qu'on n'a dans ce monde que la place qu'on y prend ; que notre rang, très-déchu dans l'opinion, n'a pas beſoin de déchoir encore, & que l'inſolence ruſſe, qui empiéte infatigablement, a beſoin d'être ſurveillée & traverſée ; il eſt parfaitement ſûr auſſi que le procédé de lundi eſt un fait iſolé, qui ne vaut pas même de la bouderie dans une circonſtance où la bouderie peut amener la froideur, & la froideur d'aſſez grandes révolutions, ou du moins des faux pas déciſifs, que la cour de Vienne ou le cabinet de Saint-James voudroient bien occaſionner, & dont ils ſauroient profiter.

Tel eſt mon avis, puiſqu'on me fait l'honneur de me le demander ; qu'il me ſoit permis d'y ajouter que Berlin n'eſt plus une miſſion indifférente ; il faut y être actif & meſuré, aimable & impoſant, ferme & ſouple, loyal & ruſé ; en un mot, tout ce qui ne ſe réunit pas aiſément. M. de V** va demander cette miſſion, dans le cas où M. d'Eſt** ſe retire ou paſſe ailleurs. J'en parle ſans intérêt, puiſque je n'ai pas lieu de préſumer que, voulût-on décidément me placer dans cette carriere, je débutaſſe par une miſſion de cet ordre ; mais je dois dire que M., & ſur-tout madame de V***, n'y conviennent pas. Lui eſt lourd & borné, plutôt turbulent qu'actif, timide que prudent, donneur de dîners que repréſentant ; il n'a ni formes, ni élocution, ni yeux. Elle, qui ne manque pas d'eſprit, ſeroit trop gaie, même à Paris ; &, pour trancher le mot, ſon ton eſt mauvais & peu ſéant. Mais, comme elle a du caractere, elle a les prétentions de la dignité avec les formes de l'étourderie ;

& comme elle mene d'autant mieux son mari, qu'il croit être chez lui maître absolu, elle le rend raboteux, cassant, heurtant, outre qu'elle le sequestre; ce qui est par-tout, & sur-tout à Berlin, parfaitement disconvenant à un ministre de France. C'est un des inconvéniens de M. d'Est**.

Voici ce que j'apprends de plus capital sur le Roi & l'administration, soit en absence, soit au retour. Il est très-mécontent du Stathouder. On prétend que vous devez être satisfait des déclarations du comte de Goertz. Je me tue de répéter que c'est à présent qu'on ne peut plus suspecter nos intentions, puisqu'assurément, si nous voulions la destruction du Stathoudérat, le prince d'Orange nous a fait beau jeu. Le prince Henri assure que, pourvu qu'on lui rende le droit de donner à la Haie l'ordre (& non pas des ordres,) & un peu d'argent, le Roi sera très-content. Je crois qu'il (le Roi) sent la nécessité de ne pas s'enferrer dans son premier pas politique. Mais un fait que je puis vous donner pour certain, c'est que l'avis de Hertzberg a été de faire marcher dix mille hommes en Hollande; & qu'il a eu à cette occasion, en présence du Roi, une prise très-vive avec le général Moellendorf. Jugez par-là de ce qu'on peut attendre de la violence d'un tel ministre. Eh bien! tout cela n'empêche pas qu'en Prusse il n'ait été fait comte, & que son crédit ne me paroisse bon.

Quant aux affaires intérieures, Schulembourg baisse, quoi qu'en dise le prince Henri, ne fût-ce que parce qu'il ne revient pas sur l'eau. On assure cependant qu'il va être fait comte avec beaucoup d'autres, car on n'est pas économe de titres. La commission pour la régie commence à frapper de grands coups, mais sur les individus & non sur les choses. D'abord on a déclaré à Launay que le Roi ne pouvoit lui donner désormais que six mille écus annuels, au lieu de vingt mille qu'il avoit, & qu'il falloit les accepter ou se retirer. Launay furieux, & d'autant plus que dès longtemps il demandoit son congé, de sorte qu'on pouvoit sans inconvénient le traiter plus poliment, dit

tout haut qu'il va imprimer un compte rendu qui prouvera, non-seulement que chacune de ses opérations a pour piece justificative une lettre du feu Roi, dont il a tempéré l'humeur fiscale, beaucoup plus qu'il ne l'a provoquée, mais encore qu'il a refusé vingt marchés offerts par le Roi, qui lui auroient valu des tonnes d'or. Le scandale de ce compte rendu, s'il ose le publier, sera fort grand, & en derniere analyse, la commission sur ce pied sera plutôt l'examen du feu Roi que celui de la régie, que l'on pouvoit aisément prévoir s'être mise en regle. Les commissaires ont congédié Roux, le seul homme habile qui fût dans la régie, avec cinq cents écus de pension; & Groddard, homme insignifiant, avec le même traitement. Ils ont mis à la place Coepke & Beyer, à trois mille écus d'appointemens, tous deux ne sachant rien, avec cette différence, que le dernier est un travailleur exact & assidu; mais l'un & l'autre sont sans instruction & sans principes. En général, il n'y en a point dans cette commission, & les commissaires ne savent pas du tout comment s'y prendre; il en sera de même ici de toutes les commissions, parce qu'indépendamment des inconvéniens qui y sont attachés dans tout les pays du monde, il y a de plus dans celui-ci, que l'instruction y étant très-rare, elles seront long-temps fort mal composées; mais on veut faire des contens; placer des protégés, & sur-tout ne point avoir de ministre principal. Tant que cela durera, il y aura de l'embargo; & j'ai plusieurs raisons de croire que, d'ici à quelques mois, personne ne sera encore à sa vraie place, à celle qu'il est de sa destinée de garder: il ne faut donc pas se presser de juger.

Mais on peut dire que le Roi a infiniment déplu au peuple, moins en refusant la fête préparée pour son retour, qu'en évitant de rentrer par où la bourgeoisie l'attendoit. *Il nous traite comme son oncle nous a traités au retour de la guerre de sept ans*, ont dit les poissardes. Mais *avant d'agir comme lui, il faut avoir fait les mêmes choses que lui*. En vérité, le peuple a quelquefois du bon sens!

Quant à la domesticité, on peut remarquer d'abord un désordre total dans l'intérieur de la maison. Nul maître, nul ordonnateur, nuls fonds assignés ; la valetaille & l'office gouvernent. Dufour ou Chauvier, je vous ai expliqué que ce n'étoit qu'un seul, sans influence aucune, & plutôt mal que bien traité, de même que tous les confidens subalternes. Le colonel Vartensleben, autrefois relégué en Prusse par son intimité avec le prince royal, prend de la faveur, à ce qu'on croit. Mais les deux hommes à observer sont : Welner qui, à ce qu'on assure, a la communication de tous les papiers ministériels, le rapport de tous les projets, la rédaction de toutes les décisions ; & Bishopswerder qui, outre le soupçon universel, dit avec trop d'affectation qu'il n'a aucun crédit sur le Roi, pour ne pas en déceler dans un pays où l'on n'en fait pas jusqu'à dire qu'on n'a pas ce qu'en effet on n'a pas pour donner à penser qu'on l'a.

Pour ce qui est des plaisirs, on s'humanise. Un arrangement très-remarquable, c'est un cuisinier donné à la princesse Frédérique de Prusse, fille du premier lit ; elle aura ainsi une espece de maison, ce qui n'est autre chose, ce me semble, qu'un moyen peu honnête de se procurer des entrevues fréquentes & décentes avec mademoiselle de Voss qui capitule ; car elle a déclaré qu'il n'y a aucun succès à espérer auprès d'elle, aussi long-temps qu'on verra madame Rietz. Celle-ci a été au-devant du Roi à son retour ; puis, traversant la ville comme un éclair, elle s'est rendue à Charlottenbourg, où le le Roi se trouve, & où elle séjourne. Elle prend au reste le prudent parti de se charger de la direction des plaisirs de ce prince, qui paroît mettre beaucoup de prix à une nouvelle jouissance, quelle qu'elle soit.

Un fait que je ne saurois garantir, mais que l'on se dit à l'oreille, c'est que l'Angleterre prodigue les caresses & les offres réitérées de traité de commerce, sous les conditions les plus avantageuses, & que la Russie elle-même n'a pas épargné les avances ; ce qui

eſt certain, c'eſt que nos ennemis & leur parti font beaucoup ſonner que nous venons de réformer dix mille hommes, ce qui prouve bien, diſent-ils, que nous ne penſons pas à en impoſer aux cours impériales.

Je puis certifier encore que le Grand Duc & la Grande Ducheſſe, qui, depuis long-temps, n'avoient pas donné ſigne de vie au prince Henri, lui ont écrit des lettres charmantes; cela n'empêche pas Romanzow de redoubler de mauvais propos, & de même qu'il demandoit, la veille de l'enterrement du Roi dans un cercle, ſi on illumineroit le lendemain; il appelle l'illumination de cinq chandelles, la nuit du deux, (journée des hommages) où l'on a ordonné d'illuminer. A propos d'hommages, le prince Henri eſt admis à prêter le ſerment par écrit, & cette faveur n'a pas peu redoublé ſes fumées. Il parie toujours pour l'expulſion de Hertzberg, qui a lu hier à l'académie un pompeux compte rendu de ſon voyage en Pruſſe, & que tous les récipiendaires ont ſuffoqué d'encens; cela eſt complétement mal-adroit.

Je finirai par un mot ſur la Saxe. Je ne crois pas l'Electeur d'une bonne ſanté; il ſe deſſeche viſiblement, & l'exercice violent qu'il fait par ſyſtême, & qu'il ſoutient avec ſon invincible opiniâtreté, l'avance; il n'aura point de garçons, & l'on ne ſauroit exagérer l'imbécillité caſtarde de ſes frères, qui d'ailleurs ne ſont point mariés, & d'où il ſuit que les futurs contingens menacent prodigieuſement ce beau pays. Marcolini voyage en Italie, comme je l'ai dit, & l'on penſe qu'une de ſes commiſſions eſt de chercher une femme pour le prince Antoine. Le prince Henri, qui craint que le choix ne tombe ſur la Toſcane, ou quelqu'autre alliance autrichienne de l'Empereur, a eu l'idée de lui donner mademoiſelle de Condé, ce qui nous aſſureroit de l'Electorat & de l'Electeur. Je donne ce projet comme je l'ai reçu.

1er *P. S.* J'ajouterai, quant à la carte que je me ſuis décidé à faire copier furtivement, qu'elle porte ſur la partie la plus importante de la Saxe, & que

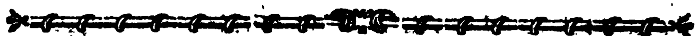
tous les ministres étrangers sans exception, M. de V * * à la tête, sont convaincus que l'Electeur ne la laisseroit pas voir à son frere. Une trouvaille plus précieuse encore, c'est celle du cadastre de 1783, rédigé avec une grande exactitude, & contenant une répartition détaillée de la richesse territoriale. Je le fais copier à la hâte, & crois n'être pas improuvé. M. de V * * * quitte Dresde, & n'y veut pas retourner. C'est un joli poste, & très-bon pour observer l'Empereur & le Roi de Prusse.

Boden est en chemin pour venir ici; on le croit assez présomptueux pour solliciter la mission de France. Il échouera, ou le cabinet de Berlin se fera tort. C'est toujours M. d'Alvensleben que le Roi vous destine. Je vous en ai parlé de Dresde, où j'ai beaucoup causé avec lui; c'est assurément un homme instruit & sensé. M. d'Entragues étoit intimement lié avec lui, & il est resté son ami. Il sera fort aisé de faire venir M. d'Entragues qui est à Montpellier, soit pour diriger, soit pour surveiller son début.

2e P. S. Le prince Henri a été mandé ce matin par le Roi pour affaires, & prié d'aller dîner à Charlottenbourg. Il me l'a fait dire, & de me trouver à cinq heures chez lui. Je ne pourrai rien ajouter à ce chiffre énorme; mais je veux répéter ici que la nouvelle de dix mille hommes proposés par Hertzberg, est de toute certitude : elle m'a paru si importante, combinée avec l'affaire de Hattem & d'Elbourg, qui me semble démontrer invinciblement que M. de Hertzberg avoit promis dès long-tems dans cette correspondance secrete dont j'ai parlé, l'assistance armée du nouveau Roi; cette nouvelle, dis-je, m'a paru si importante, que j'ai cru devoir en avertir M. d'Est * * par une voie qu'il ne peut pas deviner me tenir.

Au reste, & relativement à l'intrigue de cour, ici, j'ai la preuve que le prince Henri dit tout au prince Ferdinand, qui dit tout à sa femme, qui trahit à beaux deniers comptans le prince Henri. Heureusement l'énorme stupidité de cette princesse émousse son influence,

& glace la bienveillance que le Roi voudroit avoir pour elle.



LETTRE XXXI.

Berlin, 3 *Octobre* 1786.

J'AI eu fort peu de temps pour le courrier d'aujourd'hui, la journée d'hier ayant emporté pour la cour tous mes momens depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Cette cérémonie des hommages étoit imposante, malgré l'angustie du lieu où les Etats ont été reçus. Comme les idées morales entrent pour beaucoup, même à notre insu, dans nos sensations physiques, ce tribut d'égards, payé par le despotisme armé à la nation qu'il gouverne, cette espece de colloque paternel entre le Roi & ce qu'on appelle les Etats, qui établit en quelque sorte une co-relation d'engagement, & auquel il ne manque qu'un peu plus de dignité du côté des députés, & du moins l'apparence d'une délibération, plaisent à l'ame & remplissent la tête de hautes & touchantes rêveries. A un prince qui sauroit penser, je ne voudrois que le contraste de cette cérémonie avec le serment militaire, & des émotions différentes qu'elles excitent, pour lui faire sentir s'il est donc vrai qu'une monarchie ne repose que sur la force, & si la pyramide doit porter sur la base ou sur la pointe.

Après le discours du ministre de justice (Reek) aux Etats, après la harangue du premier ordre (les ecclésiastiques), conduit par le prince Frédéric Brunswick, prévôt du chapitre de Brandebourg, le serment des nobles, l'énonciation & la confirmation des privilèges, la nomination des graces, faite par le ministre de Hertzberg (le ministre de Schulembourg est du nombre des nouveaux comtes), le Roi s'est avancé sur un balcon extérieur, où l'on avoit pra-

tiqué un fort beau dais, pour recevoir les hommages du peuple & son serment. La bourgeoisie étoit rassemblée par tribus, jurandes & corps de métiers, dans la place vis-à-vis du château. Tous les symptômes d'une joie tumultueuse sont ici comme ailleurs l'effet sympathique, j'ai presque dit contagieux, d'un grand nombre d'hommes rassemblés pour en voir un élevé au-dessus de leurs têtes, qu'on appelle leur souverain & leur maître, & de qui dépendent en effet la plupart des biens & des maux qui les attendent. Il faut remarquer cependant que l'ordre a été meilleur & le jour & la nuit qu'on n'auroit droit de l'espérer dans toute autre grande ville. Il est vrai que l'on ne distribue ici ni vins, ni cervelas, ni argent; les largesses se divisent par quartier, & par la main des pasteurs & des magistrats. Il est vrai aussi que les passions de ce peuple ressemblent à peine aux émotions des autres.

Le Roi a donné à dîner à six cents & tant de personnes. Tout ce qui étoit noble a été invité. Sur la proposition qu'on m'a faite d'y rester, j'ai répondu qu'il n'étoit question apparemment que des nobles nationaux, & que, si l'on eût voulu admettre les étrangers à cette faveur, on leur auroit sans doute fait l'honneur de le leur dire. Tous les Anglois & presque tous les François se sont retirés comme moi & avec moi.

Les illuminations étoient médiocres; on en a remarqué une, où l'on avoit enveloppé de crêpe tous les lampions; de sorte que leur lumiere étoit pâle, triste, & vraiment funéraire. Cette idée est d'un juif, & c'est devant sa maison qu'elle a été exécutée. Ceci me rappelle un beau trait du sermon qui a précédé la cérémonie : il étoit prononcé dans l'église luthérienne; le ministre de la communion dominante a invoqué long-temps, & même avec assez d'onction & d'énergie, la tolérance, *cette heureuse & sainte moisson que les provinces prussiennes doivent à la maison qui les gouverne.*

Je vous envoie les meilleures médailles qui aient été

frappées; gardez-les pour vous, car on en va distribuer aux ministres étrangers, qui sans doute les feront passer. Il y en a en or, mais je les ai trouvées trop cheres pour leur beauté. Chaque général en activité de service, en a reçu une grande, dont le prix est de quarante-huit écus. Chaque commandant d'un régiment en a reçu une petite, dont le prix est de six ducats. La grande est bonne, la petite très-médiocre. (Je parle de celles qui ont été distribuées hier, & seulement de la ressemblance.)

4 Octobre 1786.

La journée des hommages, & ses préparatifs ont consumé tout le temps & obstrué toutes les sociétés depuis le dernier courrier; ainsi peu de choses à mander aujourd'hui. Le prince Henri avoit été invité l'autre jour, principalement, je crois, & quoi qu'il en dise, parce que M. de C**, pere, dînoit avec le Roi. Cependant avant le dîner, le Roi parla au prince de la Hollande, & se plaignit de ce que les paroles de M. de Veirac, qui avoit dit à M. de Goertz ne pouvoir se mêler de rien, étoient en contradiction avec les promesses du cabinet de Versailles. La Hollande donne de l'humeur, cela est naturel; & cependant, comme je le dis sans cesse, « quelle plus belle occasion » de se désintéresser, que celle où le Stathouder, » contre toute raison & toute convenance, a pris un » parti violent & décisif, peu de jours avant l'arrivée » du conseil que lui destinoit le Roi? » J'ai eu une scene fort vive sur la Hollande, avec M. de Hertzberg; patience, fermeté, un peu d'astuce de ma part, violence, emportement & déraison de la sienne. Il me paroît clair qu'il suit en Hollande une marche secrete.

A propos de M. de C***, il fit attendre une heure le Roi pour dîner. C'est une triste destinée qu'a la France, d'être toujours, en quelque sorte, représentée par certains voyageurs, dans des circonstances délicates. Un duc de la F**, au milieu d'une société ennemie, demande au duc de Brunswick: *à propos,*

avez-vous servi, vous, Monseigneur?... A dresde, en pays céremonieux & circonspect, où votre légation a fort déplu, ce même questionneur impitoyable, venant de voir la collection de pierres précieuses, la plus immense qu'il y ait en Europe, dit à l'Electeur, en plein dîner : *cela est bien ; oui, fort bien : combien cela vous a-t-il coûté, Monseigneur?* Un M. de P**, à Postdam, huit jours avant la mort du Roi, dînant avec le prince de Prusse, entend nommer M. de H*** ; il s'écrie : *à propos, j'oubliois que j'ai une lettre de lui à vous remettre*; & cette lettre, il la jette au prince au travers de la table. Il aura regardé sans doute cette familiarité comme toute simple, lui qui, à Prague, en prenant congé de l'Empereur, a saisi & secoué sa main, & témoigné toute sa satisfaction d'avoir vu ses manœuvres, & renouvellé connoissance avec lui, & c'est M. de*** qui raconte ici cette anecdote, que dix Anglois présens n'auroient au reste pas laissé à terre, quand il ne se seroit pas donné la peine de la ramasser. Pourquoi laisser voyager de telles gens, qu'il est aisé de retenir par leurs places? Il est impossible de s'exagérer le tort que font ces ridicules pasquinades, dans un moment où les malveuillans sont si nombreux, & où ils voudroient faire juger la nation sur ces échantillons. Remarquons, au reste, à propos de MM. de C***, qu'autant le pere est fou, physiquement fat, fou d'une maniere démesurée & dégoûtante, autant le fils est un sujet d'une grande espérance, & réussit universellement. Je ne connois pas un aussi jeune homme qui joigne à plus de modestie, plus de raison; à une timidité plus décente, un plus grand talent d'observation; à des formes plus agréables & plus douces, plus d'activité sage & mesurée. Sans doute ces qualités ressortent mieux par l'extravagance du pere; mais elles existent toutes, & sur des bases solides, puisque c'est probablement le spectacle continuel des travers du pere, qui en a fait naître l'aversion au fils. C'est un des plançons que je connoisse les plus propres à être transplantés dans la diplomatie.

Le Roi fut, tout hier, froid & taciturne ; pas une émotion, pas un mot gracieux, pas un sourire. Le ministre de Reck, qui harangua les Etats au nom du Roi, promit dans son discours, que sous ce regne on ne mettroit jamais de nouvel impôt, & qu'on diminueroit même ceux qui existoient. Lui a-t-on dit de le promettre ? ou l'a-t-il pris sur lui ? C'est ce que j'ignore & ce qu'on met en doute.

Le Roi avoit eu avant-hier des tracasseries domestiques, & une scene de jalousie à Charlottenbourg ; de la part de Madame Rietz ; il s'en ressentoit peut-être encore hier ; quoi qu'il en soit, le discours de son ministre de justice valoit mieux que sa contenance ; quelque belle représentation physique qu'il ait en effet. Il part toujours le quatre pour la Silésie, & n'en revient que le 17.

On meuble une partie du Château, mais très simplement.

On a fait publier que ceux qui avoient des expectatives de fiefs se présentassent ; que leur expectative étoit anéantie, & qu'ils ne pourroient revenir à la charge, que lorsqu'il y auroit un fief vacant à solliciter mais non demander une expectance, comme cela se dit.

J'ai vu une rélation de ce qui s'est passé en Prusse. Celui qui l'a écrite, a rencontré des expressions très-exaltées pour peindre l'enthousiasme, & à côté ce mot du Roi : *je trouve la Prusse bien malade, mais je la guérirai.*

Le Comte de Kaizerling, qui avoit beaucoup perdu dans la guerre de sept ans, & éprouvé de mauvais traitemens du feu Roi, après en avoir été très-accueilli, a reçu en prêt cent cinquante mille écus sans intérêts, pour trente ans.

L'Evêque de Warmie sera ici, dit-on, sous trois semaines ; c'est un homme très-aimable, & léger comme un Polonois, qui a été fort bien avec le Prince de Prusse. Le Roi paroît s'en souvenir ; il est de beaucoup, celui que le Roi a le mieux traité en Prusse.

C'est en Novembre que le Roi arrêtera les états de dépense & de recette.

1er. *P. S.* J'oublois de vous dire que le Prince Henri a été fort careffé hier, pour un jour auffi nébuleux. Il a dîné & foupé avec le Roi, & l'a conduit en tête-à-tête voir les illuminations.

2e. *P. S.* Je reviens de la cour ; les miniftres étoient pêle-mêle ; mais comme les deux miniftres impériaux étoient enfemble, le Roi a tenu une marche rétograde affez finguliere. Le hafard faifoit que, vu la quantité d'Anglois à préfenter, Mylord Dalrymple étoit le plus près de la porte du Roi, & précédoit les miniftres impériaux. Le Roi a débuté par ceux-ci, puis il a retourné à Mylord Dalrymple, après quoi il a defcendu beaucoup plus bas vers M. d'Eft**, & ne lui a parlé que pour remercier en général les miniftres étrangers de leurs illuminations. Cela n'eft peut-être que hafard; mais tout eft remarqué. Si cette intervention des ufages duroit, je crois qu'il faudroit faire fentir qu'elle déplaît ; car le bruit de la haine du Roi pour les François fe renforce tous les jours, & ces bruits-là produifent quelquefois la réalité de ce qu'ils annoncent.



LETTRE XXXII.

Berlin, du 4 Octobre 1786.

Il paroît très probable que c'eft l'habitude qui aura raifon, & que Frédéric-Guillaume ne fera jamais que ce que fon oncle, le pénétrant, l'avoit deviné. Il eft impoffible de s'exagérer la turpitude des détails de fon intérieur, quant au défordre & à la perte de temps. Les valets redoutent fa violence, mais ils font les premiers à tourner en dérifion fon incapacité. Pas un papier n'eft en ordre, pas un mémoire apoftillé, pas une lettre perfonnellement ouverte ; nulle puiffance humaine ne lui feroit lire quarante lignes de fuite. C'eft tout à la fois la fecouffe de la violence,

& la torpeur de la nullité. Son fils naturel, le comte de la Marche, le tire seul de sa léthargie; il l'aime à l'adoration. Son visage rayonne lorsqu'il l'apperçoit, & tous les matins il s'occupe long-temps de cet enfant (1); c'est-là même, dans ces plaisirs, la seule chose périodiquement réguliere; car les heures sont d'ailleurs absolument interverties & imprévoyables. L'humeur de l'autre jour, par exemple, que j'ai cru la suite de l'orage de la veille à Charlottenbourg, m'a fait remonter aux détails occasionnels: c'étoit une querelle de musique. Le Roi vouloit un concert de chambre; il avoit demandé vingt-deux musiciens; il comptoit exécuter lui-même; sa basse étoit prête & d'accord. Quatorze musiciens seulement arrivent; emportemens, menaces, violences. Les valets-de-chambre se rejettent sur Kalikan, chargé de commander la musique. Kalikan est mis en prison. Duport, le fameux violoncel, & par conséquent le musicien favori, est venu au secours de Kalikan; il a remis au Roi la lettre que les valets-de-chambre avoient interceptée. La colere a été furieuse; tout le monde a fui; mais cette prévarication subalterne n'a d'ailleurs eu aucune suite. Pauvre regne! pauvre pays!

Je crois deux choses: l'une, que le Roi a conçu l'idée & l'espoir de devenir un grand homme, en se faisant Allemand, purement Allemand, & narguant ainsi la supériorité françoise; l'autre, qu'il est déjà résigné au fond de l'ame à laisser les affaires à un ministre principal: peut-être ne se le dit-il pas tout haut à lui-même; mais au moins se dit-il tout bas: eh bien! le pis aller sera d'appeller le duc de Brunswick ou mon oncle.

La premiere de ses conceptions est l'ouvrage & le chef-d'œuvre de Hertzberg. Cet homme a dit & pu dire: « Il ne vous reste qu'une maniere d'être quel-
» que chose, c'est de donner une impulsion à votre
» nation, qui doit dater de votre regne un nouveau

(1) Mort l'année derniere.

genre

» genre de gloire ; vous ne pouvez la donner, cette
» impulsion, qu'en vous mettant à sa tête ; que serez-
» vous jamais comme François ? le foible imitateur
» de Frédéric II. Comme Allemand, vous serez ori-
» ginal, vous serez vous-même révéré dans la Ger-
» manie, adoré de votre peuple, prôné par les gens
» de lettres, considéré en Europe, &c. &c. » Le mot de l'énigme est que Hertzberg a cru ce chemin le plus court pour être le ministre principal.

Mais la force des choses en demande ou elle en demandera bientôt un autre. Ce pays-ci, quoique servile, n'est pas façonné à l'esclavage ministériel ; & Hertzberg, long-temps subalterne, plus astucieux qu'habile, plus faux que fin, plus violent que tranchant, plus vain qu'ambitieux, vieux, infirme, ne promettant pas une longue durée, ne sauroit les y assouplir. Il leur faut, quelque loin que pousse ses prétentions, ce Welner, tant écouté aujourd'hui, qu'on ne peut discerner que de très-près son influence ; il leur faut un homme dont l'existence domine toutes les hiérarchies, & le nombre n'en est pas grand. Encore une fois, je ne vois que deux hommes en mesure, le prince Henri & le duc de Brunswick. Au désavantage de n'être pas ici, ce dernier joint celui de devoir être bien redoutable à un prince foible & inappliqué, mais vain & jaloux, qui peut croire que le prince Henri ne fera pas à sa réputation le même tort qu'un prince qui ne peut se déplacer, & vivre ici habituellement que comme premier administrateur, & sans qu'on puisse élever le moindre doute à cet égard : aussi les actions du prince Henri haussent-elles tous les jours, malgré ses mal-adresses moins jactancieuses pourtant depuis quelques semaines ; & au-lieu de ne revenir du Rheinsberg, où il retourne pendant l'absence du Roi, qu'à la mi-décembre, comme il y comptoit, il sera ici le même jour que son neveu.

Cependant, indépendamment des défauts personnels du prince Henri, & des écoles qu'il fera indubitablement, comment concilier ce système allemand &

la haine des François, avec la confiance accordée à ce prince? Les symptômes de cette haine, soit systématique, soit naturelle, se confirment mieux tous les jours. En renvoyant Roux & Groddart; Roux dont le vrai crime, peut-être, est d'avoir entretenu une juive que le prince de Prusse desiroit, & de s'être obstiné à ne se prêter à aucun accommodement, le Roi a dit: *voilà donc un de ces B.... dont je me suis défait.* Un marchand françois lui apporte des gentillesses; il répond durement: j'ai pour sept millions de ces drogues-là, tourne le dos, & ne rouvre la bouche que pour dire: *qu'il n'aille pas chez la Reine au moins, car il ne seroit pas payé.* Sans doute le trait n'est pas blâmable; je ne note que la forme. Boden, passablement reçu, à cela près que pour toute consolation de sa fievre quarte, on lui a dit: *allez-vous en à Berlin, & tenez-vous y en repos, car vous en avez pour trois mois*; ce Boden lui disoit: *j'aurois eu deux mille commissions pour votre majesté, si j'eusse osé m'en charger.* ... Vous avez bien fait de les refuser, lui a répondu le Roi, & d'un ton si rogue, que Boden n'a pas même osé remettre les lettres de Dusaulx & de Bitaubé. Launay est traité avec dureté & même tyrannie; il a été détenu dans sa chambre lors de la visite de ses papiers, indépendamment des arrêts généraux qui lui ont été donnés dans la ville de Berlin. C'est un Délâtre, son ennemi personnel, qu'on lui oppose sans cesse, & qu'on a fait venir pour lui servir de délateur; homme sans honneur & sans foi, soupçonné de grands crimes, dilapidateur des deniers du Roi, libelliste forcené, dénoncé par notre cour même à celle de Berlin, qui la fit remercier ministériellement il y a deux ans de ses procédés à cet égard. Je dis qu'on l'a fait venir; car, devant quatre-vingts mille écus au Roi, se seroit-il hasardé sans sauf-conduit & provocation? Il est clair que Launay est persécuté comme régisseur & comme François. A ce propos on croit le projet de congédier la régie à la Trinité, époque où l'on appure les comptes, décidément arrêté. C'est-là le grand holocauste qu'on offre à la nation, mais qui couvrira les vuides des revenus. Car,

enfin cette régie a rendu l'année derniere six millions huit cents mille écus d'Allemagne ; & non-seulement il est impossible de remplacer ce déficit immense, mais il est aisé, quand on connoît ce pays, de prévoir que des régisseurs allemands percevroient à peine la moitié de cette somme.

Que produira la convocation des conseillers provinciaux & de finances, & des députés des négocians ? Des plaintes, & pas un projet qui ne soit isolé, partiel & en contradiction avec le systême général, tel du moins que l'offre la nature des choses ; car d'ailleurs il n'en existe assurément pas encore.

Je reviens & dis : tous ces procédés & ces projets sont contre le systême personnel du prince Henri. Fait-il passer son ambition avant tout ? (il est bien loin d'en avoir la force) ou dissimule-t-il pour arriver ? Je ne crois pas qu'il en soit capable avec suite ; je crains plutôt qu'il ne soit encore une fois la dupe des caresses qui, cependant, il faut l'avouer, sont plus substantielles & plus marquées qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. Je crains sur-tout qu'il ne se hâte trop, & qu'avide de recueillir la moisson du moment, il ne néglige les semailles pour l'avenir.

Le Roi a donné au ministre de justice de Reek, une boîte de coquilles pétrifiées, enrichie de superbes diamans (estimée douze mille écus) ; pareille boîte au ministre de Gaudi & dix mille écus ; pareille boîte au général Moellendorf ; un beau solitaire au marquis de Luchésini, & une bague de diamans au lieutenant de polici Philippi. Il a fait aussi démonter trois boîtes garnies de diamans, dont on a fait trente bagues, qu'il a emportées pour les distribuer en Silésie.

N. B. Launay n'a point eu l'alternative d'accepter six mille écus ou son congé ; il a reçu seulement, sous la forme d'ordre, avis que ses appointemens étoient réduits à six mille écus.

M. de Hertzberg a donné aujourd'hui un grand dîner d'étrangers, où se trouvoit le nouveau ministre d'Espagne, & où n'étoit invité ni M. d'Est**, ni aucun

François : affectation d'autant plus marquée, que tous les Anglois, Piémontois, Suédois, & non-feulement les miniftres étrangers, mais les envoyés pour complimenter, y étoient raffemblés. M. d'Eft** s'en venge convenablement : il donne demain un très grand dîner où M. de Hertzberg eft invité.

P. S. M. Ewart, fecrétaire de la légation angloife, m'a dit hier devant quinze perfonnes, M. de Hertzberg appuyant du gefte & de la voix ces propres mots : *le Stathouder eft, par la conftitution, le pouvoir exécutif en Hollande, ou, pour le dire plus clairement, il eft précifément en Hollande ce qu'eft le Roi en Angleterre.* J'ai répondu du ton le plus froidement ironique : *il faut efpérer cependant que les Hollandois ne lui couperont pas la tête.* Les rieurs n'ont pas été du côté de M. Ewart.

Boden m'a fait remettre vos paquets. Les extraits des plaidoyers Linguet, qui font excellens, (je parle des extraits) ont parfaitement bien réuffi. Ne manquez pas, je vous en prie, de m'en envoyer la fuite. Vous ne pouvez pas mieux m'achalander que par les chofes de ce genre.

Il y a un accroc fur Alvenfleben; c'eft Hertzberg qui foutient Goltz.

Le numéro LXXVIII du courrier du Bas-Rhin eft fi infolent pour le Roi de France & fon ambaffadeur, qu'on feroit bien, je crois, d'en porter des plaintes minifiérielles : cela réprimeroit un peu Hertzberg qui eft le compere de Manfon, & qui en fera bien écrire d'autres, fi cette lubie paffe impunément. Or, on ne fait pas ce que font les Gazettes pour les Allemands.



LETTRE XXXIII.

Magdebourg, 9 Octobre 1786.

Le hasard m'a découvert en sortant de Berlin, que l'homme qui est resté quatre jours enfermé dans l'appartement du prince de H** (de R****) n'est autre chose que ce C***, autrefois Saint-H**, ancien mari de notre célebre Saint-H**, dont le mariage a été cassé; conseiller Bonneau du prince de Prusse, &c, pour le compte de sa propre femme, banqueroutier, faussaire; en un mot, chevalier d'industrie de l'ordre le plus méprisable, & dont tous les étrangers nous disent : comment cet homme peut-il être officier chez vous? Je ne m'étonne plus si le prince de H** a été froidement reçu par le Roi. Venir tout exprès pour s'efforcer d'exploiter la mine de corruption, qu'on croit s'être assurée par la connoissance des foiblesses d'un souverain; fonder des succès sur la mauvaise opinion qu'on a de lui, & l'afficher en quelque sorte par une course rapide de Paris à Berlin; dépourvue de tout autre prétexte, puisque le prince de H** & son menin ne sont restés que cinq jours, & sont déjà repartis pour Paris. C'est tout à la fois une conduite bien méprisable & une intrigue bien gauche. Je crois qu'il importe que l'on dise très-haut & avec un ton de dédain fort ironique, tout ce qui peut faire sentir, sans s'abaisser à le dire nettement, que notre cabinet est complettement étranger à cette manoeuvre; car des demi-mots que j'ai entendu lâcher à des malveillans, me persuadent qu'on ne demanderoit pas mieux que de lui imprimer cette tache.

J'ai fait route de Brandebourg à Magdebourg avec le comte Hatzfeldt, envoyé de l'électeur de Mayence, pour complimenter le Roi & le baron de G***, envoyé du duc de Deux-Ponts pour le même objet. Ce

lui-ci, ancien capitaine de huſſards à notre ſervice ; eſt un bel imbécille, qui ne peut avoir été choiſi que comme frere de madame d'Eisbeck, maîtreſſe du duc. L'autre eſt un homme rempli d'aménité, & dont l'eſprit & les connoiſſances méritent de l'eſtime. Il paroît qu'il reſtera quelque temps à Berlin pour démêler le chaos. J'ai beaucoup cauſé ſur Mayence ; l'Electeur eſt mieux, & cependant il ne promet pas une longue durée. Il paroît que les deux prétendans les plus en meſure d'arriver après lui, ſont M. Feckenberg (tout-à-fait Autrichien) & M. d'Alberg, homme de l'habilité duquel on a la plus haute idée, dont on connoît peu les affections politiques, & qui diſſimule comme Sixte-Quint encore moine.

Cette cour ſemble, quant à préſent, très-montée contre l'Empereur qui ajoute au reſte chaque jour par une foule de traits particuliers & publics, réellement inconcevables, à la haine univerſelle. On ne ſauroit s'exagérer l'effet qu'ont produit ſa réponſe à la requête des Hongrois : *pueri ſunt pueri : pueri puerilia tractant*, & l'abolition violente de tous leurs privilèges :... mais d'un côté les grands propriétaires ſont à Vienne enchaînés par leurs places, preſque gardés à vue, & véritablement les otages de l'eſclavage des Hongrois. De l'autre, l'ariſtocratie étant infiniment odieuſe au peuple, il n'y a dans ce ſuperbe & redoutable pays, ni unité d'intérêts, ni centre de réunion ; & les troupes réglées ſont poſtées & munies d'artillerie, ſoutenues de vétérans, de coloniſtes, &c. &c.

Au reſte, un Anglois, fort mon ami & très-bon obſervateur, que je viens de retrouver ici, & qui a fait tous les camps de l'Empereur, en s'extaſiant ſur les formidables baſes de ſa puiſſance, la Hongrie, la Moravie, la Bohême, la Galicie, &c. avoue que l'infériorité de ſes troupes ſur l'armée pruſſienne a infiniment paſſé ſon attente ; il aſſure qu'il eſt impoſſible, ſoit relativement à l'inſtruction, ou à la compoſition des officiers ; ſoit quant aux talens militaires de l'Empereur, qui ſont préciſément nuls, & tellement que ſon eſprit paroît obſtrué pour ce genre de combinaiſons, qu'il

eſt impoſſible, dis-je, de comparer les deux nations, avec cette différence cependant que l'Empereur peut faire ſortir autant d'hommes de la terre, que Cadmus, & que l'armée pruſſienne anéantie ne peut plus renaître que de ſon tréſor. Si jamais un homme paroît ſur le trône autrichien, c'en eſt fait de la liberté de l'Europe. La ſanté de l'Empereur paroît mauvaiſe; ſon activité ſe ralentit peu à peu; cependant, il outrepaſſe encore de beaucoup ſes forces perſonnelles; mais ſes projets ne paroiſſent plus que les velléités d'un agoniſant qui rêve la convaleſcence. On le croit dans ce moment très en froid avec l'impératrice de Ruſſie.



LETTRE XXXIV.

Brunſwick, 14 *Octobre* 1786.

SI je cours la poſte, vous voyez que ce n'eſt pas par diſſipation. Eh! de bonne foi, quelle vie convient moins à mes goûts naturels que cette activité oiſeuſe, ſi je puis parler ainſi, qui, me précipitant dans toutes les cohues, dans les ſociétés les plus faſtidieuſes, dans la perte de temps qu'entraîne en général le tourbillon des cercles allemands, qui s'appellent des *entre-nous* quand on n'eſt que trente perſonnes, me ravit à l'étude, à mes recherches favorites, à mes propres penſées, & me force à me plier ſans ceſſe à des formes qui m'étoient ſi étrangeres, pour ne pas dire ſi odieuſes. Vous qui menez une vie fort agitée, mais du moins dans des ſociétés d'élite, vous devez éprouver malgre tout l'à-plomb que vous a donné la nature, combien il eſt difficile de paſſer bruſquement de la diſſipation ſociale à la méditation du cabinet. Cette premiere eſt cependant abſolument néceſſaire pour connoître, ſinon les hommes, du moins tels ou tels hommes, indépendam-

ment de ce qu'elle eſt indiſpenſable, pour ſe ménager les *à parte* qui inſtruiſent des faits courans, & font deviner ceux qui les ſuivront : il faut galoper cinq jours avec un prince, & le ſuivre dans toutes les ſinuoſités phyſiques & morales de ſa vie publique & privée, pour avoir le droit ou l'occaſion de faire une queſtion ; ou ce qui eſt préférable, pour lui ſurprendre un mot qui équivaille à la queſtion & à la réponſe. Mais, qui ſait cela mieux que vous ? Je ne veux que vous faire ſentir que mes excurſions ne ſont pas le fruit du haſard, encore moins celui de la fantaiſie. Ajoutez que chacune de mes courſes complette des connoiſſances locales, ſur leſquelles je me ſuis impoſé de n'être pas ſatisfait légérement. J'eſpère que vous verrez entr'autres ; par mon mémoire ſur la Saxe, & par celui ſur les Etats pruſſiens, qui ſont de vrais ouvrages, & qu'à la vérité vous ne recevrez que dans quelques mois, que j'ai ſoigneuſement approfondi les pays que je veux connoître, & que je les ai étudiés autant dans les hommes que dans les livres, avec cette différence cependant, que j'oſe à peine me confier à l'aſſertion orale de l'homme le mieux inſtruit, lorſqu'il ne m'apporte point de preuves écrites. La néceſſité de cette eſpece de conſcience ſuperſtitieuſe que m'impoſe preſque machinalement l'acte de prendre la plume, m'a été démontrée dans trop de circonſtances, pour que j'y renonce jamais.

Cependant où marchai-je dans cette route pénible ? Si je m'en rapporte au peu de comptes rendus que votre amitié a daigné me faire de la ſenſation qu'ont produit mes dépêches épurées, arrangées, embellies par vous, (car comment ſoigner ce qu'on écrit au moment, au jour le jour, avec la rapidité de l'éclair, & ſans avoir le temps de relire) on en eſt content ; ſi j'en juge par les ſymptômes redoublés de l'extrême inattention que ſuppoſent les longs ſilences ſur les queſtions les plus importantes, ſur les demandes les plus inſtantes, & quelquefois l'oubli abſolu de la plupart de ces choſes, je dois croire qu'on lit mes lettres, tout au plus avec

l'intérêt d'un bulletin assez bien rédigé, & que cette lecture n'a pas la plus légere suite ultérieure. Si cela est vrai, est-ce donc bien la peine, je vous le demande à vous, dont les sentimens énergiques & les hautes pensées échappent par tant de côtés à la contagion de légéreté, d'égoïsme & d'inconséquence, qui s'exhale de tous les pores du pays que vous habitez? est-ce bien la peine que je sacrifie à un intérêt aussi subalterne que celui de la curiosité, mon temps, mes goûts, mes forces & mon talent? Vous savez, je crois, que je ne suis pas charlatan; vous savez que mon usage n'est pas d'exagérer ma peine & mon travail. Eh bien! mon cher ami, je vous jure que j'en prends & que j'en fais beaucoup. J'occupe trois hommes tout entiers de la seule exécution méchanique de ce que j'ai rédigé. Je m'aide du travail & des connoissances de plusieurs autres; tous mes momens & presque toutes mes pensées sont là, partent de là, & y retournent.... Si cela ne produit pas davantage, (& à dire vrai vous ne pouvez pas encore évaluer ce que cela produit, car mes plus grands travaux sont dans mon porte-feuille) c'est la faute, ou de mon insuffisance ou de ma position, peut-être de toutes deux, peut être aussi seulement de cette derniere. Mais j'y suis tout entier, & ce n'est pas à près de trent-sept ans que je dois être tout entier à des riens; or, ce sont des riens, si cela ne produit rien, & que cela ne mene à rien, ni moi, ni les autres.

Si donc cela produit quelque chose, qu'on me le prouve; qu'alors par exemple, que je fais une question pour le bien de ma commission, elle soit répondue; qu'alors que je dis, il importe que j'aie un plan d'opérations de tel & tel genre à proposer, parce qu'on me questionnera incessamment sur cela, & que je perdrois une occasion que je ne retrouverois peut-être jamais, si j'étois pris au dépourvu, on m'envoie ce plan d'opérations.

Si cela me mene à quelque chose, qu'on me le dise; car j'ai bien, dans ma position, quelque be-

ſoin d'encouragemens, ne fût-ce que pour pouvoir me livrer ſans folie aux impulſions de mon propre zele! Je dis ſans folie, car, pour ne parler que du plus groſſier, mais auſſi du plus palpable des intérêts, quand je vois que je ſuis à une aſſez grande diſtance de pouvoir joindre les deux bouts avec ce qui m'eſt aſſuré, (& comment aſſuré? on eſt tellement en arriere, que j'ai tout lieu de craindre qu'un changement de miniſtre n'aggravât mes dettes perſonnelles, des ſommes dont mes amis m'ont fait l'avance, pour le compte de ceux qui ne peuvent pas ignorer que je ne ſaurois en faire, moi) ne dois-je pas enrayer? Et ſi j'enraie, ma moiſſon & & mon utilité ne ſont-elles pas finies? Me reſtera-t-il autre choſe alors que le regret du temps perdu, & le chagrin profond & très-onéreux dans les ſuites, d'avoir attaché à mon ſort des gens pour qui je ne pourrai rien qui les dédommage que mal & à mes dépens de ce qu'ils m'auront ſacrifié? Pardon ſi je déborde; mais à qui confierai-je mes anxiétés, ſi ce n'eſt à vous, mon ami, mon conſolateur, mon guide, mon ſoutien? A qui dirai-je : que me rapporte tout ceci? pas même de l'argent; car il va tout à la choſe, & nullement à ma ſatisfaction perſonnelle. Véritablement je ne ſerois ſuſceptible d'aucune autre, ſi mon avenir étoit arrivé, & que je n'euſſe point d'entours. Vous ſavez bien que l'argent ne me ſera jamais rien, du moins quand j'en aurai. Où vais-je? où menerai-je les autres? Ai-je fait un bon marché de troquer ma vie, même orageuſe, mais ſi mêlée de jouiſſances, qu'il n'étoit pas au pouvoir des humains de me dérober, pour une activité ſtérile, qui m'arrache juſqu'aux fréquens épanchemens de votre amitié? Vous n'êtes plus qu'un homme d'Etat pour moi; vous, pour un ſerrement de main duquel je donnerois tous les trônes du monde..... Ah! je ſuis beaucoup plus propre à l'amitié qu'à la politique.

Post-scriptum *commencé à Hemstadt, fini à Brunswick, le 14 Octobre 1786.*

On écrit de Silberberg en Silésie, que la voiture du Roi a été renversée, & qu'il s'est blessé à la tête & au bras. Le cocher, ajoute-t-on, est mort sur la place. Cette nouvelle m'est arrivée hier à Magdebourg, & l'on en a écrit autant au général Pritwitz : elle est probablement exagérée, mais il y a un fond de vérité. L'extrême saisissement du duc de Brunswick, & ma propre émotion, m'ont donné profondément à sentir quelles destinées sont attachées sur cette tête. Le duc a envoyé sur le champ un courrier ; & comme je le suis à Brunswick, où il veut me parler à fond de la Hollande, j'aurai des détails sûrs & de la premiere main. Je n'ai pas le temps d'ajouter un seul mot ; c'est d'un changement de chevaux que j'écris.

De Brunswick, 14 Octobre 1786.

N'ayant pas trouvé d'occasion de faire partir ce peu de lignes, je continue.

Je suis arrivé ici deux heures avant le duc. Aussitôt qu'il a été à Brunswick, il m'a écrit au crayon sur un carré de papier.

» J'ai parlé hier au soir avant de partir, au ministre
» comte de Schulembourg, qui avoit quitté Berlin
» le 11. Il ignore absolument la nouvelle alarmante
» qui nous a tant affectés ; & comme je n'ai rien ap-
» pris là-dessus ici, je commence à me rassurer ; j'es-
» pere que mon courrier sera ici de grand matin.
» C'est de chez ma mere que je vous griffonne ce-
» ci, M. le comte : j'espere que vous me ferez l'a-
» mitié de venir me voir demain au matin, & de dî-
» ner avec nous. »

Il devient fort probable qu'il n'y a du moins point eu de catastrophe.

Le duc a été parfaitement brillant de talens &

d'aménité à Magdebourg : rien de plus impoſant que ſes manœuvres ; rien d'inſtruit comme ſon école ; rien de fini, de complet & de ſuivi, comme ſa conduite en tous points : il a été l'objet de l'admiration d'un grand nombre d'étrangers qui fourmilloient à Magdebourg, & certes il n'avoit pas beſoin du contraſte des princes de Weimar (duc) & de Deſſau : celui-ci le plus foible des hommes ; celui-là travaillé de l'envie d'être quelque choſe, & peu pourvu de moyens, ſi l'on en juge ſur les apparences. Il peut & doit devenir un prince important. Cependant ſi, comme toutes les probabilités y ſont, la Saxe lui échoit, faute d'enfans dans la branche électorale, c'eſt une affligeante perſpective, que le renverſement de tous les travaux du digne prince qui gouverne aujourd'hui ce pays, & qui, tourmenté dans ſon enfance, malheureux dans ſa jeuneſſe, vraiment reſpectable dans ſon âge mûr, deſcendra probablement au tombeau avec le chagrin amer que le bien qu'il a fait ne lui ſervira pas. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

J'ai appris un fait qui fera quelque plaiſir à M. de Ségur, s'il eſt encore en vie. On a conſtruit à Hanovre, à grands frais, une fonderie qui a coûté près de cent mille livres tournois au roi d'Angleterre. Le duc de Brunſwick n'ayant point été ſatisfait de ſa fonderie, a fait exécuter deux canons à Hanovre ; ils ont ſi mal réuſſi, qu'il a fallu les renvoyer auſſi-tôt.

On ne fauroit fuppofer, vu les relations entre le duc & le roi d'Angleterre, que cela vienne de la mauvaife volonté des fondeurs. Ce fait femble donc une preuve de leur mal-adreffe.

J'efpere vous donner, le prochain courrier, des réfultats exacts fur les difpofitions de Berlin & du duc, relativement à la Hollande. Il m'a promis de m'articuler nettement les propofitions qui lui paroiffoient convenables, & il ne s'eft point caché de l'extrême defir qu'il avoit de les voir accepter. Ces agitations bourgeoifes menaçent tous les jours davantage le repos de l'Europe, finon dans le moment préfent, du moins dans les futurs contingens, par les refroidiffemens & les méfiances auxquelles elles donnent lieu.



LETTRE XXXV.

A Brunfwick, 16 *Octobre* 1786.

LES deux converfations que j'ai eues avec le duc, n'ont encore été que vagues, quant à la Hollande, & même prefque abfolument étrangeres à cet objet. Son courrier lui ayant apporte la nouvelle d'un efpoir d'accommodement, la retraite de celui des co-opérateurs de M. de Veirac, que l'on regarde comme le boute-feu; enfin des détails qui lui auront fait regarder, peut-être, fon entremife comme inutile ou tardive; il a parcouru rapidement ce pays, pour paffer à un qui lui importe infiniment plus, je veux dire la Pruffe. Seulement s'eft-il montré très-anti-Stathoudérien, très-convaincu que le droit de préfentation ne devoit refter que ce qu'il étoit dans fon origine. Que la conftitution de Gueldre, de Frife & d'Utrecht étoit évidemment à retoucher au moins, quant à l'incroyable difpofition des magiftrats révocables, *ad nutum*; qu'en un mot, le prince, qui de

l'autorité monarchique la plus absolue, laquelle il possédoit de fait, en étoit venu au discrédit le plus complet, par la conduite la plus abjecte & la maladresse de poser, au mépris de toutes les loix, de toutes les décences & de tous les préjugés en prétention de droit, ce qu'il avoit en réalité, ne méritoit pas le moindre intérêt; mais que pour la Prusse, & sur-tout afin de retarder ces ébranlemens, il falloit lui rendre le *decorum* des honorifiques, sauf à surveiller ses liaisons. Il s'est à ce propos expliqué sur Harris & même sur le prince de Brunswick (Louis) comme je l'aurois fait à peu près. En résultat cependant, non-seulement il ne m'a rien appris sur tout cela, mais il a décliné imperceptiblement le débat qu'il avoit provoqué il y a quelques jours. Je répète que quelques nouvelles que j'ignore sont la cause de ce changement de marche. En général j'en sais beaucoup trop peu, (de nouvelles) & par exemple il est fort singulier, non moins embarrassant, &, pour trancher le mot, passablement ridicule, que ce soit le duc qui m'apprenne la signature de notre traité de commerce avec l'Angleterre, que je n'en connoisse pas un des articles, & que je ne sache aucunement quelle contenance faire à cet égard. Comme ma méthode usuelle n'est pas de me couvrir de l'enveloppe mystérieuse dont se voile la nullité de certains ministres, je n'ai pas été médiocrement intrigué de mon rôle en ce moment. J'apprendrois mille fois davantage, si j'étois mieux instruit. En cela, comme dans tout le reste, la fortune ne va guere qu'à celui qui en a.

Pour la Prusse, comme j'en sais autant que le duc, ç'a été toute autre chose. J'ai eu des épanchemens de confiance, d'autant mois limitée, que je l'ai mis à son aise & bien vîte sur le prince Henri, qu'il n'aime pas plus qu'il ne l'estime. Je vois avec inquiétude qu'il a les mêmes craintes & les mêmes opinions que moi. Il est mécontent de la plupart des démarches & des opérations du Roi, de cette foule de titres & d'ennoblissemens accordés par masse

& avec une telle prodigalité, qu'il sera désormais beaucoup plus aisé de trouver un noble qu'un homme dans les états prussiens, de la promesse faite au prince de Dessau, (dont l'unique attrait est un tel goût pour les visions & la mysticité, que lors du voyage de Lavater à Brême, il lui adressa les plus instantes supplications de passer chez lui, afin qu'il pût L'ADORER) & peut-être au duc de Weimar, (qui aux mêmes goûts tempérés par des passions plus vives, joint plus d'esprit, mais dont les affaires sont trop obérées pour qu'on regarde ses velléités militaires autrement que comme une spéculation de finance) de réintégrer l'un, & de faire entrer l'autre au service de Prusse, ce qui nécessite des passe-droits, décourage & vicie l'armée; système bien opposé à celui de Frédéric II, qui disoit du peu de grands seigneurs en activité de son temps: *au nom de Dieu, mon cher Moellendorf, débarrassez-moi de ces princes*; de cette vacillation qui fait tâter à la fois vingt systêmes; du désordre intérieur; de la plupart des choix; des rites domestiques; des anecdotes qui deviennent tous les jours plus sinistrement caractéristiques, &c. &c.: en un mot, si je recopiois toutes mes dépêches, je transcrirois nos conversations. „ Croyez-moi, m'a-t-il dit; je puis „ à un certain point vous servir de thermometre; car si je sens qu'il n'y a point d'espoir d'un régime fer„ me & noble, & qu'ainsi le jour de la maison de „ Brandebourg soit arrivé, je ne ferai pas le dernier à „ faire retraite. Je n'ai jamais reçu un sou du roi de „ Prusse, & je suis dans la ferme résolution de n'ac„ cepter jamais rien de lui. Son service me coûte très„ cher, comme vous avez vu. Je suis indépendant. Je „ voudrois payer un tribut à la mémoire du grand „ homme; je suis tout prêt à consolider de mon sang „ son ouvrage; mais je ne serai pas complice même „ par ma présence de sa démolition. On ne doit que „ ce qu'on peut; je fais de mon mieux les affaires „ de mon pays & de mes enfans; je les laisserai dans „ un grand ordre. J'entretiens mes combinaisons de „ famille. Nous serons probablement des derniers

„ frappés dans le bouleverſement du corps germani-
„ que, à cauſe de la confraternité des deux maiſons
„ qui lie l'électeur de Hanovre à nos intérêts. Je ne
„ ſuivrai donc le ſort de la monarchie pruſſienne,
„ qu'autant que ſon gouvernement aura de la ſageſſe
„ & de la dignité, &c. &c. : „ au reſte, il ne déſeſpere de rien encore, & il a raiſon. Il croit que perſonne n'eſt à la place qu'il gardera : je penſe comme lui, & j'entrevois qu'il eſpere que ſon tour pourroit bien venir, & je n'en doute preſque pas, ſi l'anéantiſſement de la puiſſance pruſſienne n'eſt pas décrété.

Il m'a appris le fait très-ſingulier que M. de G*** pere avoit démandé du ſervice au roi de Pruſſe, & prétendu lui déployer tous les plans hoſtiles de l'Empereur; dont ce même M. de G*** dit pourtant tout haut que ſon alliance avec nous ſera finie le jour de la mort du prince de Kaunitz.

Le duc n'eſt rien moins que raſſuré ſur les plans de l'Empereur, dont il rédoute infiniment la puiſſance & les entours. Il eſt bien vrai que ſon inſuite doit dérégler ſes projets, & faire avorter leur exécution; que la déraiſon de ſa conduite perſonnelle doit hâter ſa fin; que l'archiduc François paroît n'être rien; que parmi les hommes influens il n'en eſt pas un de redoutable, ſur-tout dans le militaire, que Alventzy, faiſeur pour l'infanterie, Kinsky, faiſeur pour la cavalerie, n'ont que des talens diſputés, &c.; mais il paroît des hommes au moment où l'on s'y attend le moins; il ne faut que des événemens pour les mettre à leur place. Condé, Spinola, le duc de Brunſwick lui même, prouvent qu'on peut naître général. Dans l'armée autrichienne, il eſt un prince de Waldeck, qui annonce, dit-on, de grands talens. La foule de petites anecdotes que nous nous ſommes appriſes mutuellement, ſeroit trop longue à déduire, & d'ailleurs hors de ſon cadre. Une anecdote n'a ni grace ni réſultat; elles trouveront leur place à leur tour; mais il en eſt une qui tient trop au ſyſtême de la Ruſſie pour la paſſer ſous ſilence.

La Czarine s'eſt appropriée depuis quelques mois

la

la possession & les revenus des postes de Courlande ; en laissant seulement au duc un petit bureau, afin qu'il n'y soit pas sensé totalement étranger. Ainsi cette Russie, qui entretient un ministre en Courlande, tandis qu'il n'y en a point de Courlande à Saint-Pétersbourg, & qui, là comme en Pologne, fait annoncer ses volontés comme autant de loix, au duc & aux états, par son ministre qui est le vrai souverain du pays ; cette Russie qui, depuis quelques années, a déclaré purement & simplement que tel canton de la Courlande lui appartenoit, & cela sans chercher un autre prétexte que celui de tirer sur ses limites une ligne plus droite, ne se cache point de ne connoître d'autre code, d'autres titres, d'autres manifestes que celui qu'alléguoient les Gaulois aux Etrusques : » notre droit, nous le por- » tons dans nos armes ; tout ce que les hommes forts » peuvent saisir leur appartient. » Un de ces jours elle déclarera que la Courlande, que l'Ukraine polonoise est à elle, que la Finlande est à elle, & par exemple, cette derniere révolution qui lui sera très-salutaire, parce qu'alors elle sera vraiment inattaquable & presque inaccessible à toute l'Europe réunie, sera opérée au moment où elle la tentera, si nous n'y prenons garde. Quel que soit le jour où j'apprenne que cela est consommé, & même que le nouveau systême de la Suede est totalement bouleversé, je ne serai pas surpris.

Le Duc m'a dit aussi que l'Empereur perfectionnoit beaucoup son artillerie; que ses pieces de six équivaloient en force à nos anciennes pieces de huit, & qu'à cet avantage elles réunissoient tellement celui de la légéreté, qu'il ne falloit que quatre chevaux pour les traîner, tandis qu'en Prusse même, il en faut encore six. Il attribue, autant que je m'en souviens, cette double perfection, à la construction de la chambre faite en poire. Je ne mande ce fait que pour vous en conseiller la vérification par les gens de l'art, l'économie de deux chevaux sur six étant infiniment importante, & d'autant plus qu'elle entraîne celle d'un valet par attelage.

Ma maniere d'être avec le duc a été infiniment aimable de sa part, quoique participant un peu, quant à la conversation intime de mon existence équivoque à Berlin. Je crois pouvoir assurer sans présomption que je ne suis pas désagréable à ce Prince, & qu'accrédité par une commission quelconque, je serai un des hommes les plus propres à traiter & faire réussir quoique ce soit avec lui. Ce Prince habile ne me paroît avoir qu'un foible; c'est la prodigieuse crainte de voir entamer sa réputation même par le plus méprisable Zoïle; il vient de s'exposer cependant à un éclat fâcheux, par une déférence pour son ministre principal (M. de Féronce), que je ne comprends pas. Ce M. de Féronce, & M. de Munchausen, grand-maître de la cour, & homme réputé peu délicat sur l'argent, sont les fermiers de la loterie. Chose honteuse en soi, & que je ne comprends pas de la part de Feronce, qui est véritablement un homme de mérite! Deux négocians nommés Oeltz & Nothnagel, ont gagné un quaterne qui leur faisoit un profit de dix-huit mille écus; non-seulement on en a refusé le paiement, mais comme il falloit pour cela trouver une fraude, ces hommes ont éprouvé un grand nombre de vexations; ils ont même été emprisonnés; & tous ces détails, ils viennent de les révéler dans un recueil imprimé, qui ne contient que les faits du procès, & qu'ils ont publié, en se pourvoyant contre le Duc ou ses juges au tribunal de Wetzlar. Je n'entends pas cette absence de force ou de circonspection.

17 Octobre 1786.

P. S. Je viens de recevoir des nouvelles authentiques & positives du Roi de Prusse; c'est un de ses chasseurs qui a eu un accident très-grave; pour lui, il est en fort bonne santé, & il arrive du 18 au 19 à Berlin.

J'apprends en même temps que le Comte de Finchestein se meurt d'une fluxion de poitrine, dont il a été saisi à la suite d'une très-vive altercation avec M. de Hertzberg au sujet de la Hollande. On désespere

de ſa vie; c'eſt une grande perte pour nous, ſoit parce qu'il étoit abſolument des nôtres, ſoit parce que, temporiſeur de ſa nature, il auroit retenu le Prince Henri, ſoit parce qu'il auroit du moins dirigé Mademoiſelle de Voſſ après la chûte, ſoit enfin parce que Hertzberg n'aura plus de contrepoids. Quant à ce dernier point cependant, je ne ſuis pas éloigné de croire qu'il n'en accélérera que plus vîte le moment où cet homme préſomptueux doit être abſolument en diſcrédit; mais outre la diſette des ſujets, qui retardera cette époque, comment répondre qu'un homme auſſi violent, & tout imbu de la haine que nous portent en général les Allemands, ne fera pas haſarder quelques faux pas déciſifs?

Le Duc d'Yorck eſt arrivé ce ſoir ici, & l'Empereur n'auroit pas été traité avec plus de reſpect, & ſur-tout par la Ducheſſe ſa tante & les courtiſans. A la vérité elle eſt toute angloiſe, par les goûts, par les principes & par les manieres, au point que ſon indépendance preſque cynique fait avec l'étiquette des cours allemandes, le contraſte le plus ſingulier que je connoiſſe. Au reſte, je ne crois pas qu'il s'agiſſe du mariage de la Princeſſe Caroline, Princeſſe tout-à-fait aimable, ſpirituelle, jolie, vive, ſémillante. Le Duc d'Yorck, puiſſant chaſſeur, puiſſant buveur, rieur infatigable, ſans grace, ſans contenance, ſans politeſſe, & qui a du moins à l'extérieur beaucoup de la tournure phyſique & morale du Duc de L* *, reſſent une eſpece de paſſion pour une femme mariée à un mari jaloux, qui le tourmente & le détourne d'un établiſſement. Je ne ſais point encore s'il va à Berlin. Il y a pluſieurs verſions ſur ſon compte. On dit qu'après avoir été libertin effréné, il lui vient quelque velléité de faire ſon métier. Pour moi, je lui trouve toute l'encolure d'un prince allemand, doublé d'inſolence angloiſe, mais dépourvu de la libre cordialité de cette nation.



LETTRE XXXVI.

Brunswick, 17 Octobre 1786.

Je vous envoie la suite & la fin de la dépêche précédente. J'y joins la traduction d'un pamphlet, d'autant plus singulier, qu'il a paru à Vienne avec la permission de l'Empereur, qui a apostillé la communication du censeur de ces propres mots : *que celui-ci passe avec les autres.* Ceci n'est rien encore auprès de la bizarrerie qui trois jours après a fait relâcher l'infortuné Szekely, que toutes les représentations du monde n'avoient pu sauver, & dont la cause est assez mal défendue ici; car, quel parti n'y avoit-il pas à tirer de la confidence qu'il avoit été faire à l'Empereur de la situation de sa caisse, du désordre qui l'y avoit conduite, des supplications instantes d'acheter pour le compte du public un secret chymique bien constaté au prix nécessaire pour achever de remplir le déficit de la caisse (je dis achever, car Szekely & sa famille avoient couvert la plus grande partie du vuide); de la réponse de l'Empereur : *me parlez-vous comme ami? Me parlez-vous comme Empereur? Si comme ami, je ne saurois l'être d'un dépositaire infidele : si comme Empereur, je vous conseille d'aller faire vous-même votre déclaration aux tribunaux.....* Ce fait, que je connois depuis mon arrivée à Berlin, & dans ses circonstances les plus aggravantes, est un des plus odieux qui me revienne dans la mémoire, & j'en pourrois raconter cinquante de tout pareils. . . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Observations libres sur le crime & la punition du lieutenant-colonel des gardes, SZEKELY, par un ami de la vérité, 1786.

QUE la vérité se fasse entendre! qu'elle se montre aujourd'hui sans fard, sans voile, dans son imposante nudité! Juges incorruptibles, écoutez; je vais vous parler du délit & de la punition de Szekely. Mon cœur est attendri, mais ma parole sera impartiale. Vous jugerez moi, Szekely & ses juges.

Szekely annonce un déficit dans la caisse du régiment des gardes & le désordre de sa manutention. On l'arrête sur le champ, & après quelques informations simulées, il est mis au conseil de guerre. Quatre-vingt-dix-sept mille florins d'Empire ont disparu de sa caisse; mais Szekely avoit placé toute sa confiance dans le feu sieur Lakner, seul dépositaire des clefs du trésor. Plus d'une fois Szekely avoit déclaré qu'il étoit peu propre à conduire des affaires pécuniaires, & que jamais il n'avoit revu ni vérifié les comptes de la caisse confiée à ses soins. On ne peut donc le soupçonner d'infidélité personnelle, sur-tout lorsque

ſon corps rend juſtice à ſes mœurs, & déſigne unanimement le caiſſier Lakner avili par des baſſeſſes, ſuſpecté par des dépenſes infiniment au-deſſus de ſa fortune.

Une négligence très-coupable, il est vrai, voilà le ſeul crime de Szekely; auſſi le conſeil de guerre le condamne-t-il à paſſer ſix ans dans une fortereſſe. Cette punition, ſuffiſante ſans doute, puiſque Szekely n'étoit effectivement, & ſelon le langage des juriſconſultes.., *nec confeſſus*, *nec convictus* d'aucune prévarication, devint plus forte par la ſentence du conſeil de guerre aulique, chargé de la réviſion du procès, qui porta à huit années le temps de ſa détention. Ce tribunal ignoroit-il donc que notre très-gracieux monarque eſt dans l'habitude d'aggraver toutes les ſentences prononcées contre les criminels? il faut croire que les juges n'obéirent dans cette occaſion qu'à la rigueur des loix : mais ce qui aſſurément paroîtra inconcevable, c'eſt la déciſion de l'Empereur ſur cette affaire. Voici l'arrêt que ce monarque a proféré, & il n'a pas rougi.....

» On doit caſſer Szekely ſans balancer, le déclarer
» incapable de ſervir militairement, & le remettre
» à la juſtice civile, qui le fera placer enſuite à
» Vienne, dans le lieu du délit même, au carcan,
» pendant trois jours conſécutifs, ſur l'échafaud du
» haut marché, où il reſtera deux heures chaque
» jour, pour donner un exemple utile. Je fixe par
» grace les huit années de priſon qu'on lui a dictées,
» en faveur de ſon âge, à quatre, pendant leſquelles
» il ſera enfermé à Segedin, lieu pénal de l'état civil
» pour les Hongrois, & on lui donnera la nourriture
» comme aux autres coupables. »

Le tribunal fit des repréſentations à l'Empereur; il démontra que cette punition étoit beaucoup trop ſévere, & entiérement contraire aux loix & à l'équité; mais l'Empereur fut inflexible, & il confirma ainſi la ſentence :

» Tout prépoſé de caiſſe pourroit dire comme Sze-
» kely, qu'il ne ſait point ce qu'eſt devenu l'argent,

» quand même il l'auroit volé. Dès qu'il manque » de l'argent dans une caiſſe, & ſur-tout une ſomme » auſſi forte que quatre-vingt-dix-ſept mille florins, » le juge n'a pas beſoin de démontrer à l'accuſé que » c'eſt lui qui l'a détournée ; c'eſt à l'accuſé à prou- » ver qu'il ne l'a pas volée ; & dès qu'il ne peut » pas le prouver, c'eſt lui qui eſt le voleur. — Dès » que Szekely ſera caſſé, & qu'il ceſſera par-là d'ê- » tre officier, on exécutera la ſentence portée con- » tre lui, & on lui attachera au cou un écriteau, » portant, *prépoſé infidele.* »

Portons un regard attentif ſur ces déciſions ſu- prêmes.

Szekely eſt puniſſable pour avoir été très-négli- gent; il l'eſt encore pour avoir donné toute ſa con- fiance à un caiſſier mal-honnête dont il ne pouvoit ignorer le luxe & le faſte, puiſque tout le corps des gardes en étoit ſcandaliſé. Il étoit facile d'entrevoir qu'un tel homme ne pouvoit mener ce genre de vie ſur les fonds de ſon patrimoine : il eſt même pro- bable que Szekely s'appercevant du déſordre & du déficit de ſa caiſſe, effrayé des peines infamantes qu'en- courent ces ſortes de délits, ſacrifia beaucoup à l'al- chymie & aux ſciences ſecretes, dans l'eſpérance de faire de l'or & de ſe tirer ainſi d'embarras. C'étoit une folie, ſans doute, dont tout homme ſenſé gémira ; mais elle n'en eſt pas moins très-poſſible. Il eſt cer- tain que l'amour de la chymie étoit la paſſion do- minante de Szekely, & qu'il ſe livroit d'autant plus à ſes goûts, qu'il croyoit réparer un jour ainſi les pertes qu'il avoit éprouvées. Ajoutez à cette excuſe l'ignorance extrême dont il s'accuſoit lui-même pour toute manutention pécuniaire.

Il eſt vrai qu'avec ce ſentiment de ſon incapacité il n'auroit jamais dû ſe charger d'une caiſſe ; mais ſi tous ceux qui poſſédent des emplois au-deſſus de leurs forces étoient obligés de les abdiquer, quels vaſtes déſerts ne nous offriroient pas les chancelle- ries ! Rabner encourage trois différentes eſpeces d'hommes, quand il leur dit : *à qui Dieu donne un*

emploi, il confère aussi de l'esprit en dose nécessaire pour l'exercer : certes Szekely n'auroit point adopté cette opinion, s'il eût prévu les suites funestes de sa présomption.

N'étoit elle donc pas un témoignage authentique de l'honneur de Szekely, cette lettre flatteuse que lui adressa Marie-Thérese, de glorieuse mémoire, dans laquelle en donnant les plus grands éloges à sa probité, à sa loyauté, cette auguste souveraine lui confioit sans aucune caution la caisse de son régiment des gardes? A-t-on voulu, par l'oubli de cette distinction, ajouter un nouvel outrage à toutes les ingratitudes dont on s'est souillé envers cette immortelle princesse? Auroit-on voulu la taxer de cette légéreté, de cette folle crédulité, que produit une aveugle confiance? Ah! malgré tous les défauts que l'envie lui impute si gratuitement, Marie-Thérese n'avoit pas autour d'elle cette armée de fripons dont toutes les rigueurs de notre Monarque actuel ne peuvent nous préserver: tant il est vrai que la douceur & l'amour d'un prince pour ses sujets sont des moyens plus efficaces de les contenir, que toutes les violences de la tyrannie.

Je reviens à Szekely, & je dis: il est impossible que ce billet de l'Impératrice reine, quoiqu'en quelque sorte garant de la fidélité de Szekely, puisse servir d'excuse au prince d'Esterhazy, dont la négligence personnelle ne peut-être justifiée. Sa qualité de chef des gardes, ne lui imposoit-elle pas la loi d'examiner la caisse de Szekely? Cette infraction aux devoirs de sa place n'est-elle pas très-repréhensible?

Encore moins voudroit-on se dissimuler la faute de la chancellerie Hungaro-Transilvayne, puisque, suivant son instruction, elle devoit également surveiller l'administration de Szekely : mais rien ne doit étonner de ce tribunal supérieur, où l'on ne se distingue plus que par le désordre & la mauvaise foi; où la comptabilité n'existe plus que de nom; où l'on a des idées aussi justes d'une combinaison exacte de recette & de dépense, que Brambille (1) de médecine.

---

(1) Ce Brambille est premier chirurgien de l'Empereur, qui l'a ennobli, &

Juges, vous condamnez Szekely ! eh bien ! ſoyez dignes de votre miniſtere ! puniſſez auſſi ſes ſurveillans, qui, par leur inexactitude, l'ont placé au bord de l'abyme où vous le plongez ſans humanité & ſans pudeur.

Tous les rois de l'Europe ſe ſont réſervés la plus douce des prérogatives, celle de faire grace aux coupables, ou d'adoucir la peine annoncée par la ſentence qui les condamne. Joſeph ſeul, ſuit d'autres principes plus conformes à ſon cœur ; il aggrave la punition infligée aux malheureux. Ah ! ſans doute, c'eſt pour jouir du plaiſir raviſſant d'effrayer ſon peuple par l'exercice du deſpotiſme le plus illimité. Pauvre Szekely, homme infortuné, que je te plains ! Victime de l'humeur d'un Monarque, peut-être dans le moment où il prononça ſur ton ſort, une mouche incommode fouloit ſon front, & ton déshonneur devint ſa vengeance. Déplorable victime d'un cœur tyrannique & barbare, ô vous, ames ſenſibles ! ô vous, ames juſtes & honnêtes ! parlez : dites quel Monarque peut aggraver des ſentences ? Un tyran ! — Quel Monarque peut fouler aux pieds les droits de l'humanité ? Un tyran ! — Quel Monarque peut ſe faire un jeu des loix & de la juſtice ? Un tyran ! ! ! Quel Monarque peut, dans des affaires criminelles, n'agir que ſelon ſes caprices ? — Un Joſeph ! ! ! ! Un Joſeph ! Dieu ! grand Dieu ! Qu'eſt-ce donc que l'homme ? Pauvre & foible créature qu'une tête dominatrice peut tous les jours écraſer dans la pouſſiere, pour lui faire exhaler ſon dernier ſoupir au ſein des tourmens des ſept mille douleurs déchaînées au gré de l'hydre aux ſept mille têtes qui l'étrangle !... O image terrible & déshonorante pour l'humanité, & cependant trop vraie, trop

---

lui a donné l'inſpection des écoles de médecine & de chirurgie. On le dit un charlatan ignorant ; & on a écrit une violente ſatyre contre lui, en dernier lieu, qu'on dit fort plaiſante. Cette ſatyre a paſſé à la cenſure, & a été publiquement vendue à Vienne : autre fait ſingulier, qui tend à prouver qu'en Autriche on ſouffre plutôt les paſquinades, que les ouvrages inſtructifs & libres.

exacte, trop confirmée par l'expérience ! un Souverain qui aggrave les sentences, ne dit-il pas hautement : » Vous, Juges, que j'ai institués pour juger selon les » loix & l'équité, vous êtes des prévaricateurs ; vous » avez trahi votre devoir, votre conscience ; vous m'a-» vez voulu tromper. » Alors de tels magistrats ne sauroient être conservés, il faut les destituer ; ou, si on les maintient dans leurs fonctions, c'est approuver leur conduite & confirmer leur jugement. Mais que, comme un foudre destructeur, le Monarque leur crie : » Votre sentence est trop douce, je veux l'ag-» graver arbitrairement, comme maître de la vie & de » la mort. » Ciel ! quel langage dans la bouche d'un Roi que tu fis notre protecteur, & non pas notre tyran !

Jamais Szekely n'eût été condamné, s'il ne s'étoit pas lié d'intimité avec les francs-maçons. Lorsque l'Empereur prononça l'arrêt de cet infortuné, il s'oublia jusqu'à dire : » *Je montrerai bien à ces gens-là* (les » francs-maçons) *que leur protection ne sert de rien.* » Quelle est donc l'équité d'un Monarque qui prostitue ainsi la puissance du plus fort, en étouffant un des membres de la société qu'il déteste ? Ne riroit-on pas d'un paysan qui, après le crépuscule, iroit trouver son voisin pour lui donner une chiquenaude, sans être reconnu ; se sauver ensuite, & se divertir de lui avoir joué ce joli tour ? *O justice ! justice ! auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir ?*

Oui, certes ; elle étoit bien avilie, bien corrompue, la bouche qui aggrava la sentence de Szekely, destiné à languir huit ans dans les prisons. Joseph supprime la moitié de sa détention. Eh quoi ! bourreau couronné, ce sont-là tes faveurs ! La grace de ces quatre années, accordées à un homme de qualité, exposé, par tes ordres, trois jours de suite au carcan, ressemble à celle que recevoit un criminel, condamné au gibet, à qui tu permettrois d'être roué vif, parce qu'il seroit trop foible pour monter l'échelle ! Aurois-tu survécu à la honte d'un tel attentat, si ton peuple même n'eût applaudi à tes fureurs ? La curiosité avec laquelle tout Vienne savoura le

ſpectacle du malheureux Szekely, prouve que les mœurs de ton peuple tiennent déjà de ta barbarie; mais qu'ils tremblent, les eſclaves aſſervis à ton ſceptre! un nouveau Néron leur promet de nouveaux crimes, de nouvelles horreurs.

Fin du premier Volume.

Tom. 2.



HISTOIRE
SECRETE
DE LA COUR DE BERLIN,
OU
CORRESPONDANCE.

D'un Voyageur François, depuis le 5 Juillet 1786, jusqu'au 19 Janvier 1787.

OUVRAGE POSTHUME.

TOME SECOND.



A LONDRES,

Chez PATERSONNE, Libraire dans le Strand.

1789.



LETTRE XXXVII

Brunswick, 18 Octobre 1786.

JE crains qu'il n'y ait des vacillations dans l'esprit du Roi, relativement à la Hollande; car après la réception de son courrier, & la nouvelle du danger du comte de Finchestein, le Duc m'en a reparlé avec une inquiétude nullement dissimulée. Il m'a dit ces propres mots : *Cette Hollande fera tirer du canon, sur-tout si elle vient à se compliquer de la mort de l'Electeur de Baviere : prêtez-vous donc à un* mezzo termine, *qui amortira ce feu. Allons, il faut un conseil au Stathouder, sans lequel il ne puisse rien. De qui composerons-nous ce conseil?* Je lui ai dit que je ne connoissois pas assez ce théatre pour avoir aucun avis sur cela, mais que j'allois lui faire une proposition qu'il ne devoit regarder que comme une idée purement mienne, & cependant nullement impraticable. « Maintenant que » je sais à quoi m'en tenir sur votre sagesse & vos prin- „ cipes, ai-je continué, je suis sûr que vous voyez, sous „ son véritable jour, les affaires & la conduite Stathou- „ dériennes; que vous n'imaginez pas que l'amitié en poli- „ tique puisse avoir une autre bâse que l'intérêt, & que „ nous devions renoncer à notre alliance avec la Hollande, „ pour faire passer de meilleures nuits à madame la prin- » cesse d'Orange; que vous comprenez combien il est » impossible que nous prenions confiance dans M. de Hertz- » berg, qui, sur cette affaire, en est au *non sens*; & com- » bien notre méfiance doit croître, si l'unique contrepoids » de ce violent ministre s'évanouit par la mort du comte » Finch; je m'avancerai donc volontiers à vous dire qu'il » me paroîtroit fort aisé que la France se prêtât à traiter » cette affaire avec vous seul, si le Roi de Prusse consent » que vous en soyez l'unique chargé pour son compte » personnel, & pour ainsi dire l'arbitre. Je sens combien » il importe à vous, à nous, à tous, que vous ne vous » compromettiez pas vis-à-vis du Roi; il n'y a déjà que

» trop de cause d'éloignement entre vous, & ce pays est
» entiérement perdu, si la force des choses ne vous amene
» pas au timon. Mais si vous trouvez la crise assez inquié-
» tante pour redouter des événemens décisifs, il me semble
» que ce n'est plus le cas de louvoyer; car si la destinée
» du Roi de Prusse est de faire des fautes irréparables,
» il vaut autant, aussi pour tous, qu'il les fasse demain,
» afin que plutôt que plus tard, on puisse tirer l'horoscope
» de son regne, & prendre en conséquence un parti C'est
» donc à vous à savoir dans quelle mesure vous êtes avec
» le Roi. Il ne peut pas vous aimer : jamais homme foible
» n'aima homme fort. Il ne peut pas vous desirer : jamais
» homme obscur & vaniteux ne desira un homme illustre
» & brillant; mais ce n'est ni son amitié ni son penchant
» qu'il vous faut, c'est la chose. Vous devez avoir sur
» lui l'ascendant qu'un grand caractere & un esprit vaste
» auront toujours sur une tête étroite & une ame vacillante.
» Si vous en avez assez pour lui faire peur de sa position,
» pour lui montrer qu'on l'a déjà compromis, que cet envoi
» de Goertz, malgré vous [ou plutôt à votre insu; car
» vous n'étiez point encore arrivé], & cela, sans avoir
» le moins du monde des gages de docilité du côté du
» Stathouder, est une grande bévue; que les lettres in-
» considérées de Hertzberg sont une très-lourde faute; que
» ce ministre suit sa ligne personnelle, & ne suit qu'elle,
» au hasard d'ôter à son maître sa considération politique
» dès les premiers momens de son regne, puisqu'il est bien
» évident que s'il s'opiniâtre à son intervention inconsidé-
» rée, dans les suppositions les plus favorables & presque
» les plus romanesques, il n'aura encore que joué le jeu
» des Anglois, jeu que même ils ont gâté; si vous pouvez
» faire entendre cela, vous viendrez facilement à bout de
» persuader qu'on sera trop heureux d'accepter votre mé-
» diation; & quoique ce ne soit pas là le mot dont on
» puisse se servir, parce que la regle des proportions s'y
» oppose, l'estime du cabinet de Versailles pour vous est
» telle, qu'une fois cette négociation dans vos mains, tou-
» tes les difficultés s'applaniront d'elles-mêmes. Or cette
» mesure auroit ce double avantage, d'accommoder l'affaire
» que vous regardez comme un tison de discorde, & de

» faire sentir au Roi qu'il présume trop s'il croit que par
» la seule magie du brusque & tudesque François de M.
» de Hertzberg, il conservera à son cabinet la considé-
» ration que quarante-six années de grandes choses, de
» héroïques succès, d'une activité vigilante & persévérante
» jusqu'au prodige lui ont valu; qu'il a besoin d'un homme
» dont le nom au-dehors & la prépondérance au-dedans,
» lui attirent de la confiance, & servent de clef à une
» voûte peu solide par ses dimensions, ou, pour parler
» sans figure, à un royaume mal situé, mal constitué,
» mal gouverné, & qui n'a de vraie force que l'opinion,
» puisque sa position militaire est détestable, & ses moyens
» précaires; car un trésor s'enfuit, si une main de fer,
» & non pas avare, n'y veille; & quant à une armée,
» qui sait mieux que vous que des années entieres suffisent
» à peine pour la former, tandis que six mois de relâ-
» chement peuvent la détériorer jusqu'à ne pas la recon-
» noître »?

Ce discours, qui a tenu le Duc très-attentif, & qui étoit sur-tout destiné à deviner ce qu'il croyoit pouvoir & devenir, a paru produire sur lui un grand effet. Au lieu de commencer, comme il fait toujours, par des phrases tempérantes & dilatoires, qui peuvent servir à toutes fins, Il est entré aussi-tôt dans mon sens; & après avoir dit avec onction & d'un ton pénétrant, & senti que je lui offrois la perspective du plus grand honneur dont il eût d'idée, & qu'il préféreroit à six batailles gagnées, il a cherché avec moi le moyen de faire cette ouverture au Roi. « Je ne crois pas, m'a-t-il dit, être en mesure de
» l'entamer sans préparations. Je craindrois plus encore de
» nuire à la chose qu'à moi-même; mais assurément il faut
» lui faire venir cette pensée; & s'il me donne le plus
» léger prétexte, je déroulerai tout. Ne pourriez-vous pas
» parler au comte Finck, s'il en revient? — Non; car
» il tient strictement à sa consigne. Ceci n'est qu'une
» idée mienne, & de peu de valeur diplomatique, puis-
» que je ne suis point accrédité. — Vous avez peu d'occa-
„ sions de parler en particulier à Welner? — Fort peu;
„ & puis comment cet homme seroit-il des vôtres? Il
„ veut jouer le premier rôle; il travaille pour son propre

„ compte, ſentant bien qu'il a ſur vous l'immenſe avan-„ tage ce ſon obſcurité ; d'ailleurs il eſt intime de votre „ frere, qui ne vous veut point à Berlin „ (en effet, celui-ci hait ſon frere qui le mépriſe, & il eſpere faveur & crédit du domaine de la viſion.) Nous en étions à-peu-près là quand toute la cour ſortant de l'opéra pour ſe rendre au ſouper, & le duc d'Yorck entrant, ſans précurſeur, nous a forcés de nous quitter ; il m'a donné rendez-vous ce matin, jour de mon départ, à neuf heures, & j'y vais.

Le Duc étoit ébranlé aujourd'hui, comme je m'y attendois, ſur ſon aſſentiment à ſe faire nommer au Roi. Je dis que je m'y attendois, car ſon imagination brillante & ſa verve ambitieuſe le prennent facilement de premier mouvement, quoique les ſymptômes extérieurs en ſoient tranquilles, mais la longue réfrénation de lui-même qu'il s'eſt éternellement commandée, & dont il a la plus perſévérante habitude, le ramene aux héſitations de l'expérience & à la circonſpection, peut-être exceſſive, que ſa grande méfiance des hommes, & ſon foible pour ſa réputation, ne ceſſent de lui commander. Il m'a expoſé avec beaucoup de détail les ménagemens qu'il devoit à la petite gloire, & pour trancher le mot, m'a-t-il dit, à la gloriole du Roi ; puis reprenant la converſation où nous l'avions laiſſée, il m'a aſſuré que je me trompois ſur Welner ; qu'il étoit un des hommes de Berlin ſur leſquels ils comptoient, & qui le voudroient plutôt qu'un autre ; que je pourrois le voir aiſément chez Moulinès (ſon réſident, homme ruſé, mais trop oſtenſiblement ; ſerviable pour mieux faire ſon métier d'eſpion, mais s'offrant trop ; appellé dans l'éducation du Prince de Pruſſe, mais ſans titre encore ; déſerteur du Prince Henri depuis qu'il eſt à-peu-près clair qu'il ne ſera rien ; en général porté pour nous, & trop viſiblement, car on l'appelle le Conſeiller privé de M. d'Eſt**, mais uniquement attaché au fond à ſa perſonnalité) ; qu'il (Welner) y va beaucoup ; qu'aſſurément il ne s'ouvrira pas d'abord ; mais qu'au demeurant il répétera tout ce que j'aurai dit au Roi, &c. &c. Le Duc a beaucoup répété d'ailleurs qu'il croyoit inutile & dangéreux de le nommer ; & enfin, mais avec difficulté, & pour ainſi dire malgré

lui, il m'en a donné la bonne raison. Dans quinze jours il sera à Berlin, plutôt peut-être; car (notez bien ceci) IL PAROÎT QUE L'ESPÉRANCE DONNÉE PAR M. HARRIS (Ministre d'Angleterre à la Haye) D'UN SECOURS PUISSANT ET EFFICACE, DANS LE CAS OU LE ROI DE PRUSSE VEUILLE ARBITRER LES AFFAIRES DE LA HOLLANDE A MAIN ARMÉE, A DONNÉ AU ROI LE DESIR DE CONFÉRER AVEC SES SERVITEURS. Je vous répete les propres mots du Duc qui me fixoit beaucoup, & que je défie, non-seulement d'avoir observé sur mon visage la plus légere trace d'émotion, mais encore de n'avoir pas été frappé d'un sourire presque imperceptible & très-ironique, comme si j'avois su & dédaigné la nouvelle. Toute ma réponse a été, en haussant les épaules, à la fin de la phrase : " Monseigneur, ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire que ce que Louis XIV, Turenne, Condé, Luxembourg, Louvois, & deux cens mille François n'ont pas fait en Hollande, la Prusse, surveillée de l'Empereur, ne le fera pas dans ce même pays soutenu de la France.... (1).

Le Duc va donc, on veut nous faire accroire qu'il va à Berlin, où l'on délibere sur les propositions de l'Angleterre.....

Eh bien! tant mieux; soyez tranquille; le Duc est plus Allemand que Prussien, & aussi bon homme d'Etat que grand guerrier. Il fera voir qu'une telle proposition est si absurde, qu'elle n'est probablement que la conception personnelle de cet audacieux & rusé Harris, qui veut à tout prix faire sa fortune, & enferrer dans un accès de fougue sa nation plus habile que sage. Mais cependant je crois que mon voyage à Brunswick est un heureux hasard; car bien que j'avoue, & avec un grand plaisir, que j'ai trouvé le Duc dans les principes les plus modérés, les plus sages & les plus François, politiquement parlant, je lui ai fait voir la chose, ou plutôt l'ensemble des choses,

---

(1) Il faut convenir qu'ici le voyageur a été mauvais prophete; il reste à savoir si c'est précisément sa faute.

ſous des points de vue nouveaux ; & ſi, comme je perſiſte à le croire, ou plutôt comme je le crois bien davantage depuis que je ſais que ſon intrigue porte ſur Welner, qu'il s'eſt ménagé de longue main (car cet homme a été chanoine à Halberſtadt, où eſt le régiment du Duc) ; ſi la force des événemens le porte au timon, j'aurai les plus grands avantages pour traiter avec lui & l'aſſocier à nos vues. Au reſte, il m'a dit de donner à M. d'Eſt** ce très-bon conſeil, ſi le Comte Finck meurt, & même s'il ne meurt pas, de demander à traiter directement avec le Roi l'affaire de la Hollande, & tout ce qui y a trait. C'eſt le plus ſûr moyen de battre en brêche Hertzberg, qui décidément a été contrarié très-ferme par le Roi dans cette affaire ; & d'obtenir ce qu'on n'aura l'air d'attendre que de la judiciaire & de la volonté perſonnelle de ce Prince ; cela réuſſit avec tous les Rois, même les plus grands. Vanwieſten a obtenu de Frédéric II. lui-même par cette marche les choſes les plus importantes ; & certes elle eſt un peu plus ſûre, cette marche, comme auſſi plus noble que les ſouterreins de la flagornerie auprès du Prince Henri, dont la protection affichée fait plus de mal à la légation françoiſe qu'elle ne peut jamais produire de bien dans les futurs contingens les plus favorables ; car je ne ſuis pas très-éloigné de croire ce que dit nettement le Duc, que ce *Prince partageur*, s'il étoit le maître des affaires, ſeroit le plus dangéreux ennemi de la liberté germanique ..... Il faut finir, car le temps pour chiffrer nous manqueroit : le reſte de cette précieuſe converſation vous viendra. Dites-moi le plutôt qu'il ſera poſſible, ce que je dois faire d'après tout ceci, & croyez que ſi vous trouvez un moyen quelconque de m'accréditer ſecrétement auprès du Roi, ou même du Duc, vous ferez une très-bonne affaire.

Billet d'envoi.

Si vous croyez que je ne radote pas tout-à-fait, écoutez-moi : je vous adjure de lire & faire lire ceci avec la plus grande attention, & de ne pas me faire attendre une demi-minute la réponſe, fallût-il abſolument pour cela ſe dépouiller pendant quelques heures de la légéreté du pays, ou même avoir de la ſuite tout un jour.

LETTRE XXXVIII.

Berlin, 21 Octobre 1786.

Je suis arrivé à cinq heures & demie du matin. Le Roi devoit faire manœuvrer sa cavalerie à six. Je suis monté à cheval aussi-tôt pour voir l'état de sa santé, & celui de sa physionomie, & pour m'accoster de quelqu'un, s'il étoit possible. La santé est bonne, la physionomie soucieuse; on a long-temps fait attendre les troupes; on s'est, après deux charges, très-brusquement & ridiculement retiré. Rien de nouveau & d'assez important ne m'est parvenu pour ne pas employer le très-peu de momens que j'ai d'ici au courrier, & qui sont fort abrégées par vos huit pages de chiffres, à résumer les conséquences que j'ai tirées de l'importante conversation dont je vous ai rendu compte dans ma derniere dépêche, & de laquelle il m'est d'autant plus impossible de vous achever les détails, que le Duc m'ayant envoyé, une heure après que je l'eus quitté, son ministre des affaires étrangeres (M. de Ardenberg, de Reventlau), ils sont très-augmentés.

Il m'a paru quatre choses.

1°. Que, dans la confidence que m'a fait le Duc, il étoit entré une grande complication de sentimens, de mouvemens & d'intentions. Il veut que nous le portions au premier ministere de Prusse, mais avec mesure. Il n'est pas sûr que nous le desirions (j'ai fait tout ce que j'ai pu, pour l'en convaincre); cependant, absolument persuadé que se mêler des affaires de la Hollande, est une lourde faute, il desire que la Prusse se conduise bien, & que nous ayons l'influence du moins en ceci. Il a donc voulu m'aviser, & tout-à-la-fois découvrir si je savois quelque chose, & si nous étions assez décidés pour soutenir la gageure; de là les commentaires postérieurs de Ardenberg, les fausses confidences de gazette. Le rappel, non-seulement de M. de Coetloury, mais celui de M. de Veirac; notre desertion du parti patriotique, &c., &c.; toutes choses auxquelles j'ai répondu en riant.

2°. Que la très-grande inquiétude du Duc est de savoir si nous sommes ou ne sommes pas Autrichiens, ou seulement même si nous sommes à cet égard dans une telle indécision que les fautes ou les froideurs du cabinet de Berlin suffiroient pour nous pousser, au hasard de tout ce qui en peut arriver dans les futurs contingens, à seconder l'Empereur dans ses projets contre l'Allemagne. Je crois que, rassuré sur cet article capital, le Duc seroit François car il est fort Allemand ; & les Anglois ne peuvent que mettre le feu en Allemagne ; nous seuls pouvons y maintenir la paix. Si ces liaisons avec l'Angleterre paroissent se resserrer, c'est, je pense uniquement la méfiance du sort de la Prusse, qui en est la cause : car il sait bien que ses combinaisons Angloises sont plus imposantes que solides, & que les Prussiennes, un peu plus subalternes, peut-être sont bien moins hazardeuses.

3°. Lui & son ministre m'ont demandé & redemandé tant de fois sur quelle base je croirois pouvoir piloter la pacification de la Hollande, qu'il m'est venu dans l'esprit que le Duc songe, peut-être, que si nous excluions l'alliance Nassau pour le Prince de Prusse, on seroit obligé de se rejetter sur la princesse Caroline de Bruswick, sa fille : ce soupçon est fondé sur des choses si fugitives, qu'il est imposible de l'appuyer par écrit, même de probabilités, & d'autant moins que n'ayant aucune espece d'instruction à cet égard, je n'ai nullement osé m'avancer ; je ne le donne donc que comme il m'est venu. En tout, être peu instruit sur les affaires de la Hollande, m'a beaucoup nui en cette occasion. Si j'eusse pu me hazarder, j'aurois puisé à cet égard jusqu'à tarir. La seule chose bien positive qu'il ait décreté comme proposition, c'est une espece de conseil de régence coalitionnaire, sans lequel le Stathouder ne pourroit rien faire ; & où seroient les Gislaer, Vanberckel, &c. &c. &c. &c. ? mais où seroient aussi M. de Lynden, le gouverneur des enfans du Stathouder, &c. &c. ? A mon éternelle objection, comment soutiendrez-vous les mesures prises sous votre caution ? Ils ont toujours répondu : s'il contrevient à ses arrangemens, nous l'abandonnerons. — Jusqu'à quel point, ai-je repris ? & si ce n'est qu'amicalement, que lui importera votre abandon ? — En un mot je me

ſuis toujours tenu avec une obſtination un peu miſtérieuſe, à dire que l'on n'ameneroit jamais à la raiſon le Stathouder, qu'on ne lui eût déclaré que le Roi de Pruſſe l'abandonnoit, ſauf à raſſurer à l'oreille la princeſſe.

4°. Il m'a paru que le Duc rouloit quelque grand projet dans ſa tête pour la reconſtruction de l'édifice Germanique; car ce prince habile ſent que pour conſerver cette ruine antique il faut l'étayer, & même en reprendre ſous œuvre quelques parties. Le ſeul deſir qu'il m'ait clairement manifeſté, c'eſt la ſéparation de l'électorat de Hanovre de la monarchie Angloiſe, & la ſéculariſation de certains Etats qui puiſſent contribuer un jour à un équivalent pour la Saxe. Il croit que le premier point s'obtiendroit, & même ſans de grandes difficultés, ſi notre politique devenoit Angloiſe. Il croit que le ſecond peut venir, quoique contraire à la ligue des princes, parce qu'à la mort de l'Electeur de Mayence on aura occaſion d'y retoucher, ainſi qu'un prétexte naturel & légitime de faire expliquer les princes eccléſiaſtiques, qui, plus intéreſſés que tous autres à la liberté Germanique, ſont toujours les premiers à tergiverſer, &c. &c. Ceci décele du moins que tout attaché qu'il ſe montre à la confédération des princes, il y aura des moyens de lui faire entendre raiſon ſur des modifications.

Ce qu'il faut que je ſache maintenant, c'eſt : 1°, s'il faut le mettre en avant, vrai moyen de l'écarter, ce qui ne me paroît pas être notre intérêt; car il eſt plus ſage, plus habile, & moins ſuſceptible de préjugés & de paſſions qu'aucun autre qui puiſſe arriver à cette place; 2°. s'il faut échauffer & augmenter ſon parti ce qui eſt travailler directement contre le parti du prince Henri, car le plan du Duc eſt excluſif; & à dire vrai il paroît tacitement ſi convaicu que l'autre ne peut rien être, qu'il a beaucoup ajouté à mon opinion ſur ce ſujet; 3°. juſqu'à quel degré je dois lui montrer de la confiance; car il eſt impoſſible d'en obtenir d'un homme aviſé ſans lui en donner, & je crois qu'il vaut mieux lui dire que lui laiſſer deviner.

Le comte Finckeſtein eſt ſauvé. Le Roi eſt arrivé le 18 à huit h. du matin; il étoit parti de Breſlaw le 17 à ſept heures du matin. C'eſt une diligence incroyable; perſonne

n'a pu le fuivre. Ce jour-là même il a été voir la Reine douairiere, & a donné ainfi lieu d'attribuer à mademoifelle de Voff cette courfe rapide & périlleufe. On la dit groffe, mais 1°. on ne peut pas le favoir, & 2°. je crois que l'empreffement feroit amorti, fi cela étoit. On affure qu'elle a demandé deux cens mille écus; en ce cas fa deftinée n'aura pas une grande latitude. Le Roi a fait une foule de nobles en Siléfie comme ailleurs. Les gazettes vous le diront affez, fans que je charge de leurs inutiles noms cette lettre. Il va paffer huit jours à Poftdam pour fon travail fur le militaire. On parle d'un grand changement dans cette partie, lequel fera favorable aux fubalternes, repreffif pour les capitaines.

Les Dantzickois, qui s'imaginoient apparemment que les Rois étoient des ogres, ont été fi enchantés d'en voir un qui ne mangeoit pas leurs enfans, qu'ils fe font enthoufiafmés jufqu'à vouloir fe foumettre purement & fimplement à la domination Pruffienne. Les magiftrats ont éludé comme ils ont pu, fous le prétexte que Dantzick étoit une dépendance de la Pologne; mais le mouvement a été fi violent & fi tumultuaire, que les courriers Pruffiens & Polonois ont marché. Cet événement donnera l'éveil à l'Empereur & à la Ruffie: bonne circonftance pour nos affaires Hollandoifes.

Au refte, M. de Hertzberg qui s'eft permis encore plufieurs coups de tête en Siléfie, & nommément dans fon difcours des hommages, où il a vraiment bravé l'Empereur d'une maniere fort indécente, comme s'il étoit dans fa nature de ne pouvoir s'accommoder d'un ordre de chofes paifibles, M. de Hertzberg a eu le crédit de retarder la nomination de M. d'Alvensleben pour la miffion de France, que le Roi avoit annoncée à fouper. Devois-je m'attendre à cette reculade, quand je vous ai donné la nouvelle, que j'ai regardée comme fi publique que je ne l'ai pas même chiffrée?



LETTRE XXXIX.

24 Octobre 1786.

JE commencerai cette dépêche par une anecdote parfaitement sûre, qui me paroît la plus décisive que l'on connoisse sur le nouveau regne. Qu'on se rappelle que j'écrivois le 29 Août : (N° XV) » Le Roi paroît vouloir » renoncer à toutes ses habitudes ; c'est le prendre bien » haut.... Il se couche avant dix heures du soir, & il » est levé à quatre..... S'il persévere il sera l'exemple » unique d'une habitude de trente ans vaincue, & c'est en » ce cas sans doute qu'il a un grand caractere qui nous » déjouera tous......

Eh bien ! j'en jugeois comme tout le monde sur les apparences. La vérité est qu'à neuf heures & demie le Roi disparoissoit, & qu'on le croyoit couché, tandis que dans l'intérieur le plus réculé du Palais il célébroit les Sardanapales jusques bien avant dans la nuit. Il est aisé de concevoir maintenant pourquoi il a fallu intervertir les heures du travail. La santé ne suffisoit pas au théatre & à la coulisse. . . . .

. . . .

Le prince Henri se regarde comme écarté par systême & par goût. Il est persuadé ou croit être persuadé que la foule innombrable de sottises qui résultera de son éloignement (car dans son opinion sans lui le pays est perdu), fera recourir à son expérience, à ses talens, & qu'il refusera ses tardifs secours qu'alors on implorera de son génie. Il ne pense pas que, même en lui accordant tous les rêves de son amour propre, l'expression *un pays perdu* n'est vraie que relativemeut à un certain laps de temps & à un concours de circonstances qui n'éclosent que dans une période donnée, & qu'ainsi très-probablement il sera mort avant qu'on ait eu le temps de s'appercevoir qu'on a besoin de lui. Il vient passer quatre mois à Berlin, comme un

martyr, dit-il, afin qu'on ne puiſſe pas dire qu'il a déſerté la choſe publique; enſuite de quoi Rheinsberg, le lac de Genève, la France feront ſes aſyles. Il en trouvera facilement par-tout pour les conſolations de ſon choix, aujourd'hui qu'il peut reſter des heures entieres à jouer à colin-maillard ou à la main-chaude, chez les plus inſipides comédiennes, telles que n'en offriroient point nos plus mauvaiſes villes de province.

La diſtribution du crédit d'ailleurs eſt la même. Hertzberg viole le Roi, qui probablement eſtime davantage le comte Finckeſtein, mais qui, n'en étant pas auſſi pourchaſſé, le laiſſe dans une ſubalternité d'influence qui, d'apparente devient réelle, vu la facilité du maître. Les autres miniſtres ſont à-peu-près comptés pour rien.

Welner augmente tous les jours en juriſdiction & Bishopwerder en crédit; mais ce crédit il ne paroît l'excercer ni en oſtentateur ni en dupe. Ce ne ſont ni des titres, ni des cordons, ni des départemens qu'il convoite. Tout au plus fera-t-il des miniſtres; il ne le ſera jamais. Trois cens mille livres pour chacune de ſes filles, un beau fief pour lui, des grades militaires (il paſſe pour un bon officier), voilà ce qu'il veut; voilà ce qu'il aura probablement. En attendant perſonne n'a rien, ni lui, ni Welner, ni Goertz, qui vit d'emprunt.

Bowlet : — crédit d'ingénieur-maçon & nul autre, il n'en comporte pas.

Goltz (le tartare) fin, ruſé, dextre, peut-être même ambitieux; mais très-perſonnel & cupide : l'argent eſt ſa paſſion dominante, il aura de l'argent : c'eſt lui qui cependant influera probablement le plus ſur le travail militaire, à moins que le duc de Brunſwick ne s'en empare. Les mémoires relatifs au génie lui ont été remis.

Le colonel Wartensleben écarté ſenſiblement, & probablement vu les liaiſons de ſa famille avec le prince Henri, qui par-delà tant d'autres deſavantages, a celui que tous les entours du Roi s'accordent à l'exclure.

Les ſubalternes : — leur regne n'eſt pas venu. Il paroît que long-temps trompé par eux, comme prince de Pruſſe, le Roi le ſait & s'en ſouvient, bien que par reſpect humain il veuille le diſſimuler, du moins quelque temps encore.

Le maître enfin : qu'eſt-ce? Je perſiſte à croire qu'il ſeroit téméraire de prononcer aujourd'hui ; mais on ſeroit bien tenté de répondre, *le Roi des ſoliveaux.* Point d'eſprit, point de force, point de ſuite, point de laborioſité, les goûts du porc d'Epicure, & des héros ſeulement l'orgueil, ſi pourtant ce n'eſt pas plutôt encore de la vanité étroite & bourgeoiſe. Voilà juſqu'ici les ſymptômes. Eh! dans quelles circonſtances? A quel âge? A quel poſte? Il me faut rappeller toute ma raiſon pour douter ; il me faudroit l'oublier pour eſpérer. Ce qui vraiment eſt à craindre, c'eſt que le mépris univerſel qu'il encourra bientôt ne l'irrite & ne lui ôte même l'eſpece de bonté qu'il montre. C'eſt une bien redoutable foibleſſe que celle qui réunit à la ſoif effrénée des plaiſirs ſans choix & ſans délicateſſe, le deſir du ſecret, dans un poſte où rien ne peut être ſecret.

Je ne fais pas au reſte ici le ſecond tome de madame de Sévigné. Je ne dis pas du mal de Frédéric-Guillaume, parce qu'il ne me regarde pas, comme elle diſoit du bien de Louis XIV, parce qu'il venoit de danſer un menuet avec elle. Hier à la cour de la Reine il m'a adreſſé trois fois la parole, & c'eſt la premiere fois qu'il l'a fait en public. Vous avez été à Magdebourg & à Brunſwic? — Oui, Sire. — Avez-vous été content des manœuvres? — Sire, j'ai beaucoup admiré. — Mais c'eſt la vérité & non pas un compliment que je vous demande. — Sire, la vérité eſt ſelon moi que Votre Majeſté ſeule manquoit à ce ſuperbe ſpectacle. — Comment ſe porte le Duc? — Parfaitement bien, Sire. — Viendra-t-il bientôt? — Votre Majeſté ſeule le ſait à ce que j'imagine...... Il a ſouri. Voilà l'échantillon. Vous croyez bien que ce qu'on peut me dire devant toute la cour m'eſt infiniment indifférent; mais ce ne l'étoit pas aux ſpectateurs, & je note ceci, comme ayant paru entrer dans la réparation arrangée pour la France. Or la voici cette réparation. Jugez de l'eſprit à expédiens de la cour de Berlin! car je ſuis convaincu que de la meilleure foi du monde on vouloit plaire à M. d'Eſt * *

D'abord on a déterminé que la Reine feroit un lotto & non pas une partie privée, afin que plus de monde

fût admis à sa table. Ensuite & après que toutes les princesses, le prince Henri, le prince Frédéric de Brunswick, le prince de Holsteinbeck ont été priés & placés, Mlle. de Bishopswerder, dame d'honneur chargée de la partie, a nommé M. d'Est** : puis la Reine appercevant milord Dalrymple lui a fait signe, & au moment même dit de se placer. Le ministre de France & celui d'Angleterre ont donc été les seuls ministres étrangers de cette partie; de sorte que le prince Reuss & M. de Romanzow sont restés sur la même ligne d'exclusion, comme ils avoient été sur la même ligne de faveur. Il est difficile d'être plus gauche & plus inconsidérée. C'est maintenant que s'aggrave mon regret de ce que M. le comte d'Est** s'est cru obligé de se fâcher le premier jour de cour de la Reine; car je ne vois plus de réparation possible qui ne soit un mauffade replâtrage après l'ineptie d'hier.

Au reste je suis sûr qu'on n'a pas voulu blesser, qu'on a voulu même réparer. Pour traiter la chose moins en petit, je me persuade qu'on a tort de dire que le Roi hait les François. Il ne hait rien; à peine aime-t-il quelque chose; on lui a fait entendre qu'il falloit être Allemand pour se frayer une carriere personnelle & glorieuse; il se rabaisse au niveau de sa nation, au lieu de s'efforcer d'élever sa nation, parce que sa vue ne porte pas plus loin. S'il a une vive répugnance pour quelque chose, c'est pour les gens d'esprit, parce qu'il croit qu'avec eux il faut absolument faire & entendre de l'esprit; or il hait l'un, parce qu'il désespere de l'autre; il ne sait pas qu'il n'y a que les gens d'esprit qui sachent n'en point avoir. Quant à la Hollande il paroît avoir pris le parti de tout traiter à l'amiable, sans hauteur ni menaces. Mais il vient toujours de Berlin au Stathouder deux versions dont le Prince ne manque pas de choisir celle qui flatte sa passion dominante.

On fait à un mille d'ici des expériences d'artillerie très-secretes; elles sont confiées au major Tempel-Hoff. Un très-petit nombre d'officiers-majors y est admis. Les capitaines en sont exclus. L'emplacement est couvert de tentes, gardées par des sentinelles nuit & jour. Je tâcherai de découvrir ce que c'est.

J'ai oublié de vous dire, de Brunswich, que je tenois de la Duchesse que le prince de Galles fait consulter les plus habiles avocats de l'Europe, pour savoir, si épouser une catholique, peut, soit par les loix positives de l'Angleterre, soit par celles d'aucune autre nation, soit dans les maximes du droit public de l'Europe, l'exclure d'une hérédité quelconque, & notamment de celle de la couronne. Il paroît qu'il y a beaucoup d'imprudence dans cette espece d'appel présomptif des opinions britanniques à celles des avocats.

Une anecdote moins importante, mais plus piquante peut-être, c'est que le Margrave de Bade-Baden a envoyé ici pour complimenter M. Edelsheim, le frere de celui de ses ministres qu'on appelle *le Choiseul de Carlsruhe*. Or voici l'hoistoire de ce complimenteur, arrivé beaucoup après tous les autres. Dans le temps qu'on doutoit des talens prolifiques du pere des cinq enfans royaux, on vouloit donner un amant à une dame (la Reine divorcée & reléguée à Stettin) qui en auroit bien pris sans cela. Les freres du duc de Brunswick furent chargés de ce choix. Ils les prenoient dans un étage trop bas; alors on jetta les yeux sur Edelsheim, qui fut assez publiquement chargé de ce grand œuvre. Il fut ensuite envoyé à Paris pour une autre commission, dont il s'acquitta mal; on le mit à la Bastille, à ce qu'on m'assure; il en sortit, revint, fut disgracié, puis remis en activité, envoyé auprès des diverses cours d'Allemagne en 1778.... Et c'est cet homme que dans sa haute sagesse le Margrave envoie au Roi de Prusse, qui s'est mis lui-même à rire en le voyant.

P. S. Hier à onze heures du matin, le Roi, enfoncé dans un carosse gris, est allé seul à Mon-Bijoux, où il est resté une heure, & d'où il est sorti couvert de sueur & très-enflammé. Est-ce le triomphe de Mademoiselle de Voss? Il est impossible de le savoir encore; rien n'a transpiré non plus des lettres que M. de Callenberg a apportées du Stathouder.

Muller & Lansberg, Sécrétaires privés du cabinet, avoient demandé leur retraite avec assez d'amertume, leurs services n'étant apparemment plus nécessaires, disoient-ils, puis-

qu'on ne daignoit pas même les inſtruire de ce qu'ils avoient à répondre, & qu'on envoyoit au Roi les lettres toutes dreſſées. Ils reſtent, & c'eſt par Bishopswerder que le raccommodément s'eſt fait. Il paroît qu'il ſe ligue avec Welner contre Hertzberg, même ſans trop s'en cacher.

Le Roi ne va plus que le vendredi à Poſtdam; on croit que c'eſt afin de donner au Duc le temps d'arriver pour le travail militaire. C'eſt une étrange manie que de vouloir rendre raiſon de tous les capriſes des Rois.



LETTRE XL.

28 *Octobre* 1786.

J'AI paſſé la ſoirée, hier, avec le Prince Henri: le Roi avoit conſacré à ce palais preſque tout ſon après-dîné la veille; car de chez le Prince il avoit été chez la Princeſſe, où il a joué, & pris le thé avec Mlle. de Voſſ, entr'autres dames d'honneur. Cette eſpece de réconciliation avec le Prince, (laquelle pourtant n'eſt que de la ſimple courtoiſie, ſoit montrée à la viſite chez la Princeſſe, que le Prince regarde comme ſa plus cruelle ennemie), cette réconciliation (& c'eſt preſque le mot propre, car la froideur étoit très-grande) paroît être l'ouvrage de la politique de Welner, qui dans ſa lutte contre Hertzberg a voulu, ſi ce n'eſt l'appui du Prince, du moins ſa neutralité; & la haine de ce foible mortel eſt ſi aveugle, en effet, que combinée avec les eſpérances de ſon ambition, qui ne ſe déſabuſera pas aiſément, elle lui a ſuffi pour ſe jetter encore une fois à la tête du Roi, & par conſéquent pour ſe réculer s'il étoit poſſible. Au reſte, lui-même ne fait pas grand fond ſur ce rapprochement ſimulé, d'autant plus ſuſpect, qu'il ſe trouve placé à la veille d'une abſence de quinze jours, après laquelle il ne ſera pas difficile de trouver des prétextes de ne pas ſe voir de quelques temps encore, ſi le Roi le juge à propos. Mais le Prince croit ſon ennemi fort, & il s'en réjouit comme un enfant, ſans penſer que c'eſt le moyen le plus ſûr de le reſſuſciter.

En

En effet, M. de Hertzberg paroît avoir fait son sort. En Silésie, il avoit eu des déboires assez vifs; quelques brusqueries, quelques contrariétés, le chagrin de voir rayer de la liste des comptes, le frere de son ancienne maîtresse. Dès la Prusse même il auroit dû s'appercevoir que ses jactances ne plaisoient pas. Lorsqu'aux hommages il lut la liste des Comtes, il s'arrêta à son nom afin que le Roi le prononçât lui-même du haut de son trône, & le Roi eut la malice de n'en rien faire; de sorte que le Comte de Hertzberg n'a été inauguré que le lendemain dans l'antichambre.

Mais ce qui l'a probablement perdu, s'il l'est en effet, ce sont ses manieres hautaines avec Welner, le moins oublieur des hommes, & qui, dans ses projets d'ambition, n'avoit pas besoin de cette rancune pour haïr & desservir le ministre. Celui-ci l'a fait attendre dans son antichambre des heures entieres, l'a reçu & tenu debout dans sa chambre, ne lui a parlé qu'un petit nombre de minutes, & l'a congédié avec des airs qui ne sont bons qu'à offenser. Welner a juré sa perte, & Bishopsweder le seconde. Elle paroît probable du moins dans toute l'acception du mot crédit; je l'aurois deviné aujourd'hui à sa seule politesse. Il avoit un grand dîner d'étrangers, dont, pour cette fois, M. d'Est** & moi nous étions; & toutes les prévenances ont été pour nous. Cela est gauche & bas. Etrange singularité que ce mêlange de roideur & de foiblesse, par lequel les demi caracteres se perdent. Machiavel a raison: *tout le mal de ce monde vient de ce qu'on n'est pas assez bon ou assez méchant.* Quoi qu'il en soit, il est certain du moins que M. de Hertzberg a reçu une défense seche & positive de se mêler directement ni indirectement des affaires de Hollande, d'où M. de Callenberg, au reste, paroît n'avoir rien apporté de particulier. C'est tout bonnement du service qu'il demande, & ses lettres étoient de simples recommandations.

Ce n'est pas pour Hertzberg que l'on ne rappelle pas Thulemeier; c'est pour le comte Finckestein. La femme de cet envoyé a été liée de tout temps très-tendrement avec ce ministre, & c'est même le mari de cette vieille amie qui fit entrer le comte dans le département. Après tout, le rappel ou non rappel de Thulemeier est à présent, ce me semble, un objet de bien peu d'importance. Sa mission

est finie de fait depuis l'arrivée du comte de Goertz, & je ne crois pas même qu'on reçoive de ses dépêches.

Le sort de Launay est décidé d'avant hier au soir par une lettre très-sévere. Il est hors d'activité, & pour toute retraite on lui offre une pension de deux mille écus, pourvu qu'il reste dans les Etats du Roi. Il faut convenir que son compte rendu est un chef-d'œuvre d'égoïsme & d'impéritie, & qu'il pourroit être victorieusement réfuté, quoique le mémoire des commissaires où ils ont entrepris d'y répondre soit pitoyable. Au reste, il a constaté deux faits, dont l'un bien curieux & l'autre décisif contre sa propre gestion, à savoir qu'il a fait entrer dans les coffres du Roi en dix-neuf ans quarante-deux millions six cens quatre-ving-neuf mille écus d'Empire, ou plus de cent soxante-dix millions de notre monnoie par delà ses fixations, qui montoient à cinq millions d'écus annuels. Quelle extorsion terrible! L'autre fait est que la régie coûte plus de quatorze cens mille écus annuels ou près de six millions en frais de perception, qui, au premier apperçu des affaires & des circonstances locales, peuvent être réduites au moins des deux tiers. Mais on n'emploie pas en ce moment un seul homme qui paroisse en être aux élémens; il est de fait qu'on n'a pas pu rédiger encore un tableau général de la recette & de la dépense, ni classer une seule des branches du revenu, en sorte qu'il n'est pas encore un seul objet, pas même le dîner du Roi, qui soit nettement assigné. Ceci est un cahos, mais c'est le cahos tranquille. Tout est en stagnation, finances, militaire, civil. En général cela vaudroit sûrement mieux que trop gouverner dans un pays constitué, où la sagesse particuliere l'emporteroit sur la folie publique. Mais on est si accoutumé ici que le Roi travaille, ou plutôt qu'il fasse tout; on a si peu l'habitude d'y suppléer (quoique la chose une fois ordonnée on sache fort bien le tromper); on est si éloigné même de lui proposer, que la stagnation est un détraquement réel de la machine; & ce détraquement que ne peut-il pas devenir dans un État qui a des bases si fragiles, quoiqu'à la vérité, habité par un peuple si lent, si lourd, si peu passionné, que difficilement une secousse y sera subite! Quoi qu'il arrive, le vaisseau coulera bas plus ou moins insensiblement, s'il ne survient pas de pilote, mais il ne chavirera pas.

Encore une fois il faut attendre ; il feroit téméraire de vouloir discerner quelque chose dans ces *ténebres visibles* ; il faut attendre, dis-je, pour savoir du moins si le Roi aura ou n'aura pas le courage de prendre un ministre principal. Son avénement seroit une véritable révolution, qui peut tout changer, soit en bien, soit en mal.

Ce qu'il faudra beaucoup surveiller quand on pourra pronostiquer le sort de ce gouvernement-ci, c'est le duc de Brunswick, s'il n'y est point appellé, & qu'il y ait apparence de naufrage. Ce prince n'a que cinquante ans, & certes il est ambitieux. Si jamais il peut se résoudre à quelque chose de hazardeux, & qu'il ne compte plus sur la Prusse, il souffl ra sur toutes les combinaisons Germaniques, comme le vent du nord sur de foibles roseaux. Sa tournure & ses manieres ne sont pas compatibles avec l'Angleterre, qui d'ailleurs ne peut qu'accidentellement agir dans le continent. Mais mon imagination se figure telle circonstance où je le crois capable de se jetter du côté de l'Empereur qui le recevroit à bras ouverts. Et que ne pourroit pas le duc de Brunswick à la tête de l'armée Autrichienne ? Quel danger pour l'Allemagne ! Quelle existence pour lui qui aura peu de frein ; s'il lui faut prendre un parti délespéré ? Car il ne sauroit souffrir ses fils, si ce n'est le cadet qui promet de n'être pas aussi stupide que les autres. . . . .

On a manqué la bonne maniere de le lier : ç'eût été de le mettre absolument à la tête de la confédération des Princes. S'il les déserte ; je crains fort qu'il n'en soit le destructeur.

Le baron de H*** est arrivé ; & il n'a pas été reçu par le Roi, comme on s'y attendoit. Un certain énergumene de musique, appellé le Baron de Bagge est aussi à Berlin. Je crois que tous tant qu'ils sont ils se hâtent trop. Il est dans la ferveur du systême Allemand, & sur-tout avide de faire dire qu'il suit d'autres erremens. Depuis qu'il est Roi, le banquier de la Valmout a eu ordre d'envoyer

ses comptes, pour qu'ils fussent arrêtés, & de suspendre tout paiement ultérieur à cette fille qui eut autrefois sur lui tant d'empire. On dit qu'il revient le 3 de Postdam, & je crois en derniere analyse qu'il ne fera qu'y chasser. Le prince de Dessau y arrive demain soir : je ne doute pas qu'il n'y ait quelque évocation d'ames.



LETTRE XLI.

30 Octobre 1786.

J'AI remis à Struensée sur sa demande, les notes suivantes; l'une sur la possibilité d'un placement dans les effets publics de France; l'autre sur le traité de commerce.

Sur les placemens d'argent dans les effets publics de France.

Il y a deux sortes d'effets publics en France; ceux dont le revenu ou leur rapport est fixe & certain, & qui n'ont rien d'éventuel, & ceux qui produisent des dividendes ou partages de bénéfices, sujets à des vicissitudes & à des varitions en hausse ou en baisse.

Dans cette derniere classe sont principalement les actions des compagnies publiques ou favorisées, telles que la caisse d'escompte, les eaux de Paris, la compagnie des Indes : tous ces effets ont été successivement ou en même temps livrés à tous les excès de l'agiotage. On a perdu, pour ainsi dire, toute idée de leur valeur réelle, de leur rapport effectif, pour se livrer à toutes les exagérations des joueurs sur des objets que l'on ne peut pas soumettre à des calculs exacts. On a même été moins occupé de rapprocher les prix de ces actions de leur véritable valeur, que de les balotter d'après de prétendues notions sur l'impossibilité de livrer les quantités vendues : on a fait accaparement sur accaparement, association pour la hausse, association pour la baisse. Tout ce que le mensonge, l'intrigue & l'astuce ont pu imaginer, a été mis en œuvre pour faire hausser ou baisser les prix; & quoique la vio-

lence de ce jeu ne dure que depuis environ deux ans, beaucoup de gens s'y sont déjà ruinés, & beaucoup d'autres s'y sont déshonorés, en se mettant à couvert de la loi, pour éluder leurs engagemens.

L'autre genre de placement, le seul peut-être qui mérite ce nom, sont les contrats & les effets royaux proprement dits; les contrats rapportent cinq & demi à six pour cent au plus. Un seul effet au porteur en rapporte davantage, c'est l'emprunt de cent vingt-cinq millions, qui ne se vend sur la place qu'à deux pour cent de bénéfice, quoiqu'il y ait neuf mois d'intérêts échus, & qu'il offre réellement un intérêt de bien près de sept pour cent par an. Il n'est pas possible qu'il reste long-temps à ce taux. Soit que l'on veuille y placer d'une maniere permanente, ou pour une spéculation de quelques mois seulement, cet emprunt mérite une préférence décidée sur tous les autres. Chaque année le bonifie réellement, puisqu'avec un intérêt toujours égal de cinq pour cent l'an, on marche toujours vers un remboursement plus avantageux. En Janvier 1787 & 1788 ces remboursemens se feront sur le pied de quinze pour cent de bénéfice sur le capital; ensuite ce bénéfice monte à vingt pour cent, & de trois ans en trois ans vingt-cinq, trente, trente-cinq, quarante, quarante-cinq, cinquante; & enfin pour la derniere année à cent pour cent, le tout indépendamment de l'intérêt à cinq pour cent, jusques & compris l'année du remboursement, la derniere année à cent pour cent de bénéfice seulement exceptée. On peut conserver ce placement sous la forme originaire d'effet au porteur, ou, si l'on veut, on peut le faire constituer en contrat, sans rien changer pour cela à l'ordre du remboursement.

Ceux qui achetent dans le projet de garder, devroient préférer de le faire constituer en contrats, parce que sous cette forme il ne peut être volé, brûlé ni détruits; ceux qui achetent par spéculation pour revendre font mieux de garder les effets au porteur, parce qu'alors la vente n'en éprouve ni retards ni formalités.

Les emprunts publics en France doivent être regardés comme finis, toutes les dettes de la guerre étant payées; de sorte que si l'on emprunte désormais, ce ne sera pro-

bablement (1) que de petites sommes, pour parer aux rembourfemens annuels dont les finances sont chargées pendant cinq ou six ans encore. Mais ces emprunts ne présenteront aux prêteurs que de médiocres avantages; le taux de l'intérêt a une tendance naturelle à baisser, d'après la prospérité générale du royaume, & par conséquent l'emprunt de cent vingt-cinq millions présente une probabilité de hausse, qui chaque jour peut se réaliser, & dont on ne peut s'assurer qu'en y plaçant promptement. Cette probabilité peut même s'appeller certitude, quand on considere d'un côté la nature de l'emprunt, qui est le plus sage, le plus solide, le plus avantageux aux prêteurs, & le mieux combiné à tous égards que l'on ait jamais fait; d'un autre côté le concours des circonstances, qui toutes se réunissent à faire présumer que le crédit de la France & la confiance dans ses effets royaux ne pourra que s'accroître & s'affermir de plus en plus.

Sur le traité de commerce.

Il paroît que le traité de commerce plaît beaucoup aux deux parties : les Anglois y voient un grand débouché pour leur lainage, leurs cotons façonnés & leur quinquaillerie. Nous comptons sur une très-grande exportation de nos vins, nos toiles, batistes, &c : & probablement tous ont raison, mais avec des modifications que le temps seul peut apprécier.

En général, le traité paroît avoir consacré un principe trop souvent méconnu, que les droits modiques sont les seuls moyens de préserver le revenu, & de prévenir la contrebande, ainsi dix à douze pour cent sont les droits que les marchandises angloises vont payer. Si dans les premieres années l'avantage pouvoit sembler être du côté des Anglois, il est clair que chaque année le commerce françois gagnera du terrein par là, d'autant que rien ne s'oppose à ce que nos manufactures imitent peu-à-peu les produits

(1) On ignoroit alors, & l'on ne devinoit pas la sublime invention des emprunts graduels & successifs.

de l'induſtrie Angloiſe, tandis que la nature ayant refuſé à l'Angleterre le ſol & le climat, qui ſeuls peuvent produire nos vins, ils ſeront toujours dans notre dépendance à cet égard.

Il eſt certain que les vins de Portugal continueront à être conſommés en Angleterre, en aſſez grande quantité. La génération qui s'éleve préférera les vins de France : cela eſt prouvé par l'exemple de l'Irlande, où il ſe boit dix fois plus de vin de France, que de celui de Portugal. Les vins de France ne devant déſormais payer en Angleterre que les mêmes droits que ceux de Portugal y paient aujourd'hui, c'eſt-à-dire, quarante livres ſterling par tonne, ou environ vingt-quatre ſols de France la bouteille, nos vins de Médoc pourront s'y vendre à bon marché, & ſeront préférés aux vins de Portugal. Les Anglois pourroient, à la vérité, baiſſer les droits actuels ſur les vins de Portugal ; mais ils craindroient de les diminuer ſenſiblement, pour ne pas compromettre le produit de leurs braſſeries, qui forment la branche la plus importante de leurs droits d'acciſe, & rapportent annuellement plus de dix-huit cents mille livres ſterlings.

En tout, le traité ſera inconteſtablement avantageux aux deux pays, il procurera une augmentation de jouiſſances à leurs habitans, & de revenus à leurs Souverains reſpectifs ; il tend à rapprocher les Anglois des François ; en général, il porte ſur ces principes libéraux qui conviennent aux grandes nations, & dont la France devoit d'autant plus donner l'exemple, que c'eſt le pays de l'univers, qui, par ſes avantages naturels, gagneroit le plus, à ce que de tels principes fuſſent univerſellement établis dans le monde commerçant.



LETTRE XLII.

31 *Octobre* 1786.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

On a dit auſſi (& c'eſt le prince Ferdinand) que c'étoit moi qui avoit réfuté le compte rendu de de Launay. Depuis ce moment j'ai été me faire écrire chez de Launay tous les jours, & j'ai déclaré qu'en pareille matiere tourmenter les perſonnes me paroiſſoit ſi peu néceſſaire aux choſes qu'indépendamment de la lâcheté de frapper ſans miſſion un homme dans le malheur, il n'y avoit qu'un fat qui eût pu inventer une méchanceté ſi bête.

Sur une réplique à la réfutation de ſon compte rendu, Launay a reçu une lettre ſi dure, qu'il a demandé ſur le champ la permiſſion de ſe retirer. Le Roi a répondu que cette permiſſion lui ſeroit accordée quand la commiſſion n'auroit plus beſoin de lui.

On murmure hautement ici, après en avoir long-temps parlé ſourdement, qu'il ſe machine un traité entre la Ruſſie, l'Autriche & la Pruſſe, dont le prétexte eſt la pacification de la Hollande. J'avoue que je ne vois pas à cela la plus légere apparence pour le moment. Le Roi, ni aucun de ſes miniſtres, ne me paroiſſent avoir aſſez d'étendue dans l'eſprit pour une pareille conception. Cependant c'eſt le cas aſſurément d'y faire une attention ſérieuſe.... Comme je finiſſois cette phraſe, je reçois avis ſûr que le Docteur Rogerſon, médecin favori de la Czarine, celui-là même qu'elle a envoyé à Vienne, & dont je vous ai parlé dans mes prémieres dépêches, vient d'arriver. C'eſt le cas, ou jamais, de faire la guerre à l'œil; mais ce genre d'eſcrime n'appartient qu'aux miniſtres; eux ſeuls en ont les moyens, ne fût-ce que par la toute-puiſſance des petits ſoupers, qui ſont des tamis pour les ſecrets. Au reſte, ce Rogerſon revient d'An-

gleterre par Amſterdam, & ſa route naturelle étoit bien de paſſer ici. Cependant je répete qu'il faut obſerver de près les cabinets d'Autriche & de Saint-Petersbourg, tout convaincu que je ſois, quant à préſent, que l'Empereur ne tend que des pieges à ce pays-ci. Ajoutez à tout ceci que je crois m'appercevoir très-clairement que le Prince Henri ſe dégallomaniſe; cêla ne l'avancera de rien, car c'eſt comme anti-Henri qu'on eſt anti-François, & non pas comme anti-François qu'on eſt anti-Henri. Mais ce Prince eſt turbulent, faux, perfide: autrefois il a réuſſi à Saint-Petersbourg. Il peut ſe flatter que ſi l'on a beſoin de ce cabinet on penſera à l'employer, & jamais on ne reſſembla mieux par la morale à feu Eroſtrate.

Le Duc de Brunſwick eſt arrivé ſamedi ſoir à Potſdam; c'eſt une eſpece de ſecret à Berlin. Le dimanche on n'avoit encore fait que de la muſique & des revues; mais il eſt certain que du dimanche au mardi il eſt parti deux courriers. Je n'en ſais pas davantage; je manque de moyens pécuniaires & autres; mais c'eſt une choſe ſi incommode que le déſordre intérieur; quelques-uns des favoris ſont ſi intéreſſés à le faire ceſſer, du moins dans certaines parties, puiſqu'ils n'ont pas le ſol, & il eſt à un tel excès dans le palais, que je ne puis pas ne point ſoupçonner qu'il y a quelque grand objet de diſtraction qui abſorbe le peu de momens que le Roi conſacre au travail.

Il a eu une ſecouſſe intérieure, où il s'eſt fait violence. Un de ſes écuyers favoris, Rumpel, fort inſolent de ſa nature, & au point qu'à une revue il lui eſt arrivé de frapper un gentilhomme, ſans qu'il en ſoit réſulté aucune autre ſuite, a eu un démêlé de ſubordination très-vif avec M. de Lindenau, nouveau premier écuyer, Saxon, ami de Biſhopswerder qui l'a fait placer. Lindenau a envoyé l'inſolent favori aux arrêts, & a rendu compte au Roi; celui-ci a fait un ſoubreſaut violent; mais après quelques ſecondes de ſilence, il a non-ſeulement donné raiſon à M. de Lindenau, mais confirmé les arrêts d'une maniere très-ſeche, & pour un terme indéfini. Cela a rendu quelque énergie aux chefs, & tempéré un peu l'inſolence des ſous-ordres.

D'un autre côté, la diviſion ſe met dans les favoris. Goltz & Biſhopswerder ont eu un différent très-ſérieux en Siléſie.

Le Roi ayant fait je ne ſais quelles nouvelles nominations, Goltz s'eſt tu ſi froidement, que le Roi a voulu ſavoir les motifs de cette improbation tacite : *C'eſt*, a dit Goltz, *que Votre Majeſté nous inonde de Saxons, comme s'il n'y avoit point de ſujets chez elle.* — Bishopswerder arrive peu de momens après, propoſe un Saxon ; & le Roi lui dit très-bruſquement ; *Eh, ſacredieu ! vous ne me propoſez jamais que des Saxons.* — Probablement dans l'explication qui a ſuivi cette bruſquerie, le Roi aura été indiſcret ; toujours eſt-il vrai que Bishopswerder en a eu une très-vive avec Goltz ? Cela eſt replâtré ; mais on peut conclure, avec probabilité, que Goltz le tartare & Bishopswerder le débonnaire, ne ſont, ni ne feront très-cordialement enſemble. C'eſt le dernier qui a fait venir l'inſignifiant Duc de Holſteinbeck ; & qui le porte au commandement des gardes, pour écarter de ce poſte l'ancien favori Wartenſleben.

Un cran plus bas, il ſemble que Chauvier reprend du crédit. Il a cru dans le commencement du regne, que la morgue de ſécrétaire avanceroit ſes affaires : elle les a reculées ; il paroît qu'il ſe retourne, qu'il reprend le département du maquerellage, des complaiſances ſubalternes, même de l'eſpionnage, & que cela lui réuſſit.

Le Roi revient mercredi, pour repartir le jeudi, dit-on. Je n'entends rien à cette marche ; mais ne feroit-ce pas un peu pour écarter le Prince Henri, ſans ſe brouiller avec lui ? Ce Prince ſe trouvera étranger aux affaires par la ſeule topographie du Roi.

Le miniſtre de Blumental a demandé aſſez nettement ſa démiſſion au Roi, ſe plaignant que Sa Majeſté, qui avoit chamarré de cordons quelques-uns de ſes ſerviteurs moins anciens que lui, ne lui eût pas donné cette marque d'honneur. Sa retraite, qui n'eſt pas accordée, eſt un objet de peu d'importance ; mais on dit que le Roi ne demande pas mieux, afin d'avoir une place à donner. On annonce, & d'un aſſez bon coin, que cette place, ou plutôt une place principale, ſera tout-à-l'heure arrangée pour un homme très-marquant, & qui déplaira à tout le monde. Je ne puis ni deviner qui c'eſt, ni croire que le Roi ait la force de déplaire à tout le monde.

Hertzberg eſt toujours en baiſſe, ſi ce n'eſt en chûte de

crédit. Il est de fait, que, depuis le retour de Silésie, il n'a pas dîné avec le Roi.

Welner est à Postzdam.

Ne vous laissez pas persuader par la légation, qu'il n'y a rien à craindre du côté de l'Autriche. Je suis convaincu que le Roi n'a pas un parti pris; que l'Empereur le tâte, & que quelque chose nous échappe. Rien de moins extraordinaire assurément, quant à moi. J'avoue que je suis surpris moi-même de tout ce que je parviens à savoir, quelque peu que ce soit; mais il ne peut y avoir de secret ici pour le ministre de France; que faute d'argent ou d'activité.

On vient de me conter que le général Rodig avoit appellé en duel le Comte de Goertz; on n'en dit pas le sujet, & cela me paroît peu vrai-semblable; cependant la nouvelle est de bon lieu, quoique d'un jeune homme.



LETTRE XLIII.

4 Novembre 1786.

M. DE LAUNAY est suspendu de toutes fonctions par une nouvelle lettre infiniment dure, & passablement incohérente. J'ai cependant peine à croire qu'on veuille souiller le commencement du regne par une inutile cruauté. La victime est immolée à la nation, du moment où l'homme n'est plus en place; le reste ne seroit que l'explosion d'une haine gratuite, puisque ce malheureux ne peut plus faire ombrage à personne. M. de Verder est à la tête de la régie. Nous verrons ce que produira un nouveau régime, ou plutôt s'ils sauront l'établir. En attendant, le renvoi de quarante François est décrété *in petto*, & je ne vois pas que ces especes de vêpres siciliennes conquièrent même l'opinion publique. Ici le théatre n'est pas assez vaste pour que le parterre ne discerne pas ce qui se passe dans les coulisses. Il n'y a guere d'autre illusion possible, que de faire réellement du bien. Au reste, j'essaie de sauver Launay, en faisant dire par le prince Henri, qui du moins a conservé le droit de tout dire, que jusqu'ici le Roi a vraiment été

dans cette affaire l'homme de sa nation ; que s'il alloit plus loin, il seroit l'homme des ennemis de Launay ; qu'on murmure dans le public qu'il a épousé leur haine, &c. Il est certain que les JE du compte rendu lui ont donné de l'humeur & même de l'emportement.

Le Roi est arrivé hier & reparti ce matin : il paroît que c'est une épisode du Roman Voss, lequel mûrit. On est en suspens sur les trois partis suivans. Deux cents mille écus pour sa dot (le Roi ne veut point, ou ne veut compter que mille écus par mois ; de sorte que le paiement ne seroit parfait que dans seize ans & huit mois ; ce qui le rendroit un peu problématique) ; un mariage de la main gauche (le Roi y consent, mais la demoiselle trouve que cela est très-équivoque) ; ou la marier à un homme qui partira le jour même pour la mission de Suede : (on n'est pas sûr de trouver un homme assez vil pour cela, dans une classe qui le mette sur une ligne des ministres). La demoiselle avoue que, sans être amoureuse, elle est sensible à une persécution de trois ans ; mais que sera-t-elle ? Que sera son oncle ? Sa famille ? Quelle sera sa place dans l'opinion, à la ville, à la cour ? Voilà l'objet de la négociation que conduit Bishopswerder ; je ne le crois pas assez jeune pour devenir le substitut du Roi ; de sorte que sa spéculation ne me paroît pas sûre. Quant au Roi, il y a bien un peu de curiosité, un peu d'obstination, un peu de gloriole ; mais encore plus du besoin d'une société où il puisse être aussi commere, aussi déboutonné, aussi les pieds sur les chenets que possible. Ce qui entrave la négociation, c'est que les Rietz doivent vuider le pays, & que le Roi tient fort à son fils. Au reste, il faut ajouter à tout ceci cependant que mademoiselle de Voss raconte tous les propos du public, & même des courtisans les plus secrets, sur son compte, ce qui peut donner des soupçons sur la probabilité des conjectures.

Il retourne à Potsdam jusqu'au 8, dit-on ; il n'y est pas tellement occupé d'affaires ou de plaisirs secrets qu'il n'ait quelques sociétés. M. d'Arnim y est, espece d'homme du monde manqué, à qui l'aménité facile de ses mœurs & sa grande fortune ont fait beaucoup d'amis, & dont l'esprit tout à la fois assez droit & peu brillant, mais indécis &

vacillant, n'offusque ni n'effraie le Roi. En tout pays absolu; c'est un grand moyen de fortune que d'être médiocre; s'il est vrai qu'en général avec les princes il ne faut rien de tranchant, & que l'hésitation en délibérant leur plaît toujours, je crois que cela l'est principalement pour Frédéric-Guillaume II.

Au reste, les états d'assignation sont faits, à ce qu'on assure, & c'est le travail du seul Welner; aussi tous les ministres, Schulembourg excepté, peut-être à cause de ses liaisons avec le comte de Finchestein, que l'inauguration de mademoiselle de Voss doit rendre puissant, sont-ils inquiets & consternés. Il en est, & ceci est positif, qui n'ont pas encore rendu le plus léger compte au Roi. Appréciez par-là l'état de situation d'un pays où tout dépend de cette seule tête. Ne vous étonnez pas de ce que l'on vous parle de peu d'affaires, car il ne s'en fait point; celle de de Launay est la seule que l'on suive avec l'activité de la haine. Tout le reste dort.

Quelqu'un qui arrive de Russie m'assure que déjà depuis long-temps l'Impératrice ne va plus au Sénat, & qu'elle s'enivre habituellement tous les matins avec du vin de Champagne & de Hongrie (ce fait est contraire à toutes les traditions parvenues jusqu'à moi); que Potemkim exalte son ambition jusqu'aux plus grands projets, & que l'on dit tout haut qu'il sera Empereur, ou qu'il aura la tête coupée à l'avénement du grand Duc. Cet homme rusé, tranchant, & d'une fermeté rare, n'a pas un ami, & cependant le nombre de ses créatures & de ses créanciers, qui perdroient tout avec lui, est tellement grand dans toutes les classes de la nation, que son parti est extrêmement formidable. Il amasse un trésor immense dans un pays où tout est vénal. Habitué à ne jamais payer ses dettes, & disposant de tout en Russie, il ne lui est pas difficile d'accumuler des sommes immenses. Il a un appartement dont lui seul garde la clef, garni de rayons du haut en bas, & divisé en un grand nombre de cases remplies de billets de banque de la Russie, du Danemarck, & sur-tout de la Hollande & de l'Angleterre. Un de ses gens d'affaires lui proposoit un jour l'achat de la bibliotheque d'un grand seigneur qui venoit de mourir. Potemkim le mena dans son appartement à billets, & pour toute réponse lui demanda s'il croyoit que cette bibliotheque

valût celle qu'il lui proposoit. Avec de tels moyens pécuniaires il n'a pas même besoin d'un autre crédit pour faire à Saint-Pétersbourg tout ce qu'il osera vouloir. Au reste, je dois dire ici que le docteur Roggerson, lequel est parti aujourd'hui pour retourner à St. Pétersbourg, assure que personne en Europe ne mene une vie plus réglée & plus sobre que Catherine II. Observons cependant qu'il est absent depuis huit mois.

J'ai ramassé quelques détails assez curieux sur l'usurpation de la régale des postes de la Courlande, dont je vous ai parlé dans mes dépêches précédentes. C'est un objet assez important pour ce petit Etat. Indépendamment de l'inquisition qui en résulte, & de l'infraction du droit des gens, cette branche de revenu n'est pas de moins de cent soixante milles livres de France, annuellement. Mais voici une circonstance singuliere qui caractérise la politique Russe. Pour ne pas commettre un acte de violence trop marqué, & se dispenser de faire marcher des troupes, ce qui attire toujours l'attention des voisins, la Cour de Russie a fait proposer, ou plutôt demander une conférence amiable des députés de Courlande avec les commissaires nommés à cet effet, & appellés à siéger à Riga, forteresse Russe, frontiere de la Courlande, sous la présidence du gouverneur de cette ville. Quatre députés de Courlande s'y sont rendus au terme fixé, & le gouverneur leur a signifié qu'il avoit ordre de sa Souveraine de les faire arrêter, s'ils ne signoient pas l'acte qu'il leur montroit tout dressé, par lequel la régale des postes de Courlande se trouvoit conférée à la Russie. Les députés qui, dans un refus, n'avoient de perspective que la Siberie, ont signé purement & simplement; après quoi plusieurs conventions qui alienent des menus droits, ou même des portions de pays limitrophes, ont été présentés & sanctionnés de même. Une des plus astucieuses, comme des plus importantes, est celle qui concerne la réclamation des sujets Russes qui peuvent se trouver en Courlande, & dans laquelle le cabinet de Saint-Pétersbourg enveloppe les descendans de ceux-là même qui seroient naturalisés depuis des siecles. Il est évident que cette concession prête à des abus illimités & des chicanes sans nombre, qui feront plus de mal à la Courlande que le plus onéreux impôt; car rien n'empêche les pré-

posés Russes de feindre quand ils voudront l'existence d'un ou de plusieurs, ou de tels & tels sujets Russes, dans telle ou telle partie de la Courlande qu'il leur plaira, & de supposer gratuitement le refus de les restituer, pour mettre le pays à contribution d'autant de centaines de ducats (somme fixée par la convention pour chaque tête Moscovite qu'on refusera de rendre) que le fisc Russe ou le délégué en auront besoin, ou que le pays en pourra fournir. Encore une fois, ce qui s'exécute plus clairement pour la Courlande, se pratique un peu plus sourdement, mais se pratique dans tous les pays qui avoisinent la Russie. Revenons à Berlin.

L'écuyer Trumpel, dont je vous ai parlé dans ma précédente, est renvoyé. Ce coup de force a beaucoup étonné. Il est certain que le Roi fait tout ce qui est en lui pour n'être pas dominé. C'est jusqu'ici la volonté la plus distincte que l'on puisse discerner dans ce Prince.

Il soupa jeudi soir à la table de confidence, où l'on est servi par des tours & sans valets. Le souper fut plus que gai. Il étoit composé de dix personnes. On fut voir après toutes les dames d'honneur les unes après les autres.

Le prince Henri, qui a donné cette semaine de grands dîners au militaire & au civil (chose qu'il ne faisoit jamais), soupa lundi chez la Reine régnante avec toute sa cour; cela ne prouve rien du tout que la volonté de n'être qu'en mesure de politesse. J'oubliois de dire qu'il donne demain à dîner à tous les bas-officiers du régiment de Braun; c'est une affectation ridicule & gratuite, qui ne le raccommodera pas avec l'armée, dont il est vraiment méprisé.

Le baron de Bagge, qui n'a voulu voir personne ici, & pas même faire les visites de décence, disant qu'après la maniere dont il avoit été avec le prince de Prusse, c'étoit au Roi à lui faire dire de venir, a reçu hier invitation de se rendre à Potsdam. C'est tout au moins la preuve que la musique tient à cœur.

Cette infame C** a écrit à Chauvier, qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de n'avoir pu voir le Roi; qu'il alloit dans un pays où il étoit du moins facile de nuire, & qu'il mettroit tout

en œuvre pour le perdre, indépendamment de tous les moyens que lui Chauvier en avoit déjà fournis. Chauvier a pris le bon parti; il a porté la lettre au Roi.

Les courses nocturnes continuent. J'ignore toujours quel est l'objet des grands mouvemens vers l'Autriche & réciproquement.



LETTRE XLIV.

Du 7 Novembre 1786.

Le Roi s'est entremis lui-même, pour raccommoder Bishopswerder & Goltz le tartare. Aussi la paix est-elle faite quant à présent, & d'autant plus pleinement que la guerre ouverte & avouée est au plus haut point d'activité entre le premier favori & le comte de Goertz. On a eu beaucoup de peine à empêcher les voies de fait. Que faut-il augurer d'un Roi, que l'on se dispute ainsi? Probablement on donnera un régiment au comte de Goertz pour l'éloigner; mais la difficulté est la liquidation de ses dettes; car il paroît que la chose sur laquelle le Roi cede le moins en derniere analyse, c'est l'argent. Le traitement des aides de camp est fixé enfin. Bishopswerder a deux mille écus; Goltz le tartare & Bowlet chacun dix-sept cents. Le premier écuyer de Lindenau, aussi deux mille écus; huit places de fourrages, que l'on peut évaluer, année moyenne, à six cents écus; chauffage & lumiere...... Voilà comment les sables du Brandebourg, aidés de la Silésie cependant, peuvent entretenir une armée de deux cents mille hommes.

Le thermometre pour les affaires est toujours le même. Les lettres ne sont point expédiées: il y a une chambre pleine de paquets non ouverts; le ministre d'état, Zedlis, n'a pas pu obtenir une réponse à ses rapports depuis plus de trois semaines: tout s'arriere, tout se recule; cependant le genre de vie de Potsdam paroît avoir été passablement réglé, quoique madame Rietz s'y soit trouvée. Le plus tard que le Roi se soit levé a été à six heures. Le prince

prince de Dessau ne l'a jamais vu que sur les midi & demi, & peut-être pas une demi-heure par jour, indépendamment du dîner. C'est au souper que les femmes paroissent, & que l'on se déride.

Welner n'a point quitté Postdam, & deux hommes travaillent continuellement dans sa chambre. Jusqu'ici, on peut le regarder comme le Roi de l'intérieur. Il paroît constant qu'il n'est ni sans habileté, ni sans connoissances, & le désordre éternel des comptes, joint à la méfiance des financiers en activité, doit avoir poussé le Roi à s'abandonner à Welner recommandé par son obscurité.

Je dis *le désordre éternel*, parce qu'en effet Fréderic-Guillaume I, à qui l'on doit presque tous les établissemens intérieurs, auxquels son fils n'a presque rien changé, n'avoit pas un état général exact, & c'étoit par un systême. Comme lui seul connoissoit l'ensemble de ses affaires, & comme il ne vouloit pas qu'aucun de ses ministres particuliers pût le deviner, il faisoit des états incomplets, surchargés, infideles. Frédéric III qui n'a jamais rien entendu aux finances, mais qui savoit bien que l'argent est la bâse de toute puissance, se bornoit à vouloir faire de grosses épargnes, & il étoit si sûr que ses excédens étoient énormes, qu'il se contenta des comptes partiels; du moins cette version me paroit-elle plus probable, que l'imputation d'avoir brûlé les Etats-Généraux de recette & de dépense, par malice, & seulement pour embarrasser son successeur. Celui-ci veut se mettre en regle, & il a raison; mais ce sont les étables d'Augias à nettoyer, & je ne vois pas où est l'Hercule, au moins, parmi ceux dont il prétend se servir.

Le Comte Finckestein à écrit au Roi une lettre très-forte, pour lui déclarer que les vivacités de M. de Hertzberg se multiplioit au point qu'elles lui devenoient insupportables; que son grand âge d'ailleurs & sa derniere maladie lui faisoient désirer sincérement sa retraite. Le Roi lui a fait une réponse douce, très-obligeante & pour ainsi dire apologétique, où il lui demande avec instance de rester, & lui promet que les sujets de plainte cesseront. Il s'engage peut-être à plus qu'il ne peut. Les hommes les plus incompatibles servoient ensemble sous Frédéric II, & c'est un des traits caractéristiques de son regne; mais ce ne seroit pas

peu préſumer que de vouloir le recommencer. Il faut qu'on ne s'y attende pas ; car malgré toute la servilité du pays, on prend des licences qu'on ne ſe fût pas permis ſous le feu Roi de qui l'on parloit très-librement, mais avec qui l'on ne ſe familiariſoit pas. Maintenant il n'y a pas juſqu'à l'académie qui veut empiéter. Elle a propoſé trois nouveaux académiciens Allemands ; un Boden, aſtronome ; un Meierotto, recteur du college ; un Ancillon, miniſtre du ſaint évangile (merveilleux choix). Le Roi a marqué avec aſſez d'amertume ſa ſurpriſe de cette propoſition inſolide, haſardée, ſans qu'on ſache ſeulement s'il veut augmenter le nombre des académiciens ; & cette indiſcrétion occaſionnera probablement un réglement. Au reſte, le Roi a mis un gros OUI ſur la propoſition d'un je ne ſais quel druide appellé Erman, auteur d'une foule de mauvais ſermons, & d'une hiſtoire du refuge, qui a déjà quatre volumes que l'on pourroit mettre en trente pages, & qui a été propoſé par le ſeul curateur (M. de Hertzberg), ſans avoir paſſé au ſcrutin.

Le Boden de Paris paroît tout-à-fait oublié & même pis. On a repréſenté au Roi qu'il y avoit trois lettres de cet homme ſans réponſe. Je n'ai rien à lui dire ; *c'eſt un f... un coquin qui eſt venu ſans ordre.....* Telle a été la déciſion royale. Il revient demain pour peu de jours. Il a tellement l'habitude de courir d'un lieu à l'autre pour des inſtans, qu'il paroît que c'eſt un beſoin pour lui. M. de H*** lui a écrit depuis trois jours, pour ſavoir quand il pourroit prendre congé ; il n'a point de réponſe.

Le grand dîner du prince Henri au régiment de Braun a eu lieu hier, comme je l'avois annoncé. Le prince avoit à ſa table tous les officiers & quarante bas-officiers qui avoient encore ſervi ſous lui à la bataille de Prague. Il a donné une médaille de quinze ducats à chaque officier, un ducat à chaque bas-officier, & un écu à chaque ſoldat. Il eſt difficile d'être plus gauchement oſtentateur. S'il avoit eu beſoin de s'achever auprès du Roi, c'en étoit le vrai moyen ; mais ſon ſort étoit déjà complettement fait, & il faut qu'on le ſache bien ; car Roggerſon qui avoit beaucoup vu le prince Henri dans ces deux voyages de Ruſſie, n'eſt point venu chez lui. Le Roi l'a vu, mais peu de momens, dit-on.

Je ne me rappelle pas en ce moment le nom de la personne qui vient de Vienne, & qui au dîner du Roi s'est fort égayée sur le compte de l'Empereur, ce qui a laissé le Roi froid, & même soucieux, jusqu'à donner des marques d'improbation tacites, mais assez fortes.

On prépare de nouveaux cordons. Il semble que la monnoie morale soit celle qui coûte le moins au Roi, & jamais le mot de Frédéric II à Pritwitz qui se plaignoit de ce que Braun avoit le cordon avant lui : *mon cordon est comme la grace efficace ; il se donne & ne se mérite pas* : jamais ce mot n'a été plus vrai.

Le comte d'Arnim a été nommé grand veneur & ministre d'état, avec voix & séance au grand directoire. Je vous ai parlé de lui avec détail dans une de mes dépêches précédentes. Ce choix est de pure faveur, d'autant plus marquée que la place de grand veneur, arrachée à Schulembourg, avoit toujours été sollicitée par le colonel Stein, espece de favori ; mais faveur fondée, à ce que je crois, sur un simple goût de société ; car Arnim est irréprochable dans sa morale & dans ses mœurs, & ce n'est qu'un incapable de plus dans le ministere. . . .

Pourriture avant maturité. J'ai grand peur que telle ne soit la devise de la puissance Prussienne. Mais leurs millions sont bons. Il seroit donc utile, s'il est vraiment question de la banque, comme tous les bulletins, les gazettes & lettres particulieres le disent de sorte que tout le monde en parle, excepté moi, de me charger des propositions pour y en placer ; car cela est plus important ce me semble que, l'emprunt de cent vingt-cinq millions, que la banque saura bien apparemment prendre pour son propre compte. Au reste, Struensée qui sans doute seroit bien aise de cette occasion pour se rendre nécessaire au Roi, m'a demandé nettement ce qu'il devoit penser du désarroi de la caisse d'escompte, de la lettre du contrôleur-général à ses administrateurs, du projet d'une banque, de sa prochaine réalisation, des principes sur lesquels elle sera établie, & sur-tout du genre d'administrateurs qui sera à la tête (l'idée seule lui paroît lumineuse ; mais il est convaincu que tout dépend des chefs). A tout cela, je n'ai su, comme vous sentez, que répondre ; & il importe

que je sache bientôt ; car outre qu'une négociation de ce genre, ne peut réussir ici que par lui, parce que tous les autres, sans en excepter un, n'y entendent rien du tout, il a droit de m'interroger, puisque je l'ai agacé le premier.

LETTRE XLV.

Du 10 Novembre 1786.

Je ne saurois malheureusement me déguiser que chaque jour confirme ici, par quelques traits plus pitoyables les uns que les autres, l'opinion que j'hésite depuis aussi long-temps que je puis à prendre de l'homme & de la chose.

Le Roi vient de donner le cordon de l'aigle noir à M. d'Anhalt ; voici quel est cet homme. D'Anhalt nâquit d'une cuisiniere & d'une foule de peres. Il commença par être palfrenier ; puis il vendit du café de contrebande aux officiers. J'ignore comment il le devint lui-même ; mais je sais que sa fonction principale fut d'espionner. On l'attacha aux pas du prince de Prusse (le Roi d'aujourd'hui) ; & comme il mêloit des conseils empoisonnés à des relations odieuses, on lui destina, dit-on (& cet *on* là est à la vérité le plus cruel ennemi du feu Roi), l'exécution d'une atrocité que l'on n'eut ni l'adresse de colorer, ni le courage de consommer. D'Anhalt se trouva des talens militaires plus que n'en comporte sa folie naturelle. Sa vocation en ce genre est bien marquée, ce me semble, par ce trait caractéristique, qu'il n'a jamais de sang-froid qu'à la tête d'une troupe. Il est parvenu, soit ainsi, soit autrement, au grade de lieutenant-général. Comme il étoit sans esprit (le peu qu'il en avoit a été aliéné depuis par une chûte terrible, pour laquelle il a été trépané) il se soutint en faveur. Il étoit abhorré à Kœnisberg, où il commande, & c'étoit bien à un certain point un titre pour lui à Postdam, où le royaume éprouva quarante-six ans de disgrace. Quelques jours avant la mort du Roi, le général d'Anhalt fut mandé à Sans-Souci : le Roi lui dit : vous venez de marier une de vos filles ? — Oui, Sire,

& je m'en ressens. — Combien lui avez-vous donné ? — Dix mille écus. — Cela est beaucoup pour vous qui n'avez rien. Le lendemain le Roi les lui envoie. D'Anhalt retourne en Prusse. Son bienfaiteur meurt; il découpe la tête de son portrait, & y substitue celle du successeur. Le nouveau Roi va recevoir à Kœnisberg les hommages, & donne à d'Anhalt une superbe boîte; mais, à dire vrai, le prépare à quitter le commandement de la Prusse. Deux mois après, c'est-à-dire aujourd'hui, d'Anhalt qui, dans un encan, il y a quelques jours voyant adjuger un portrait du feu Roi pour un prix très-modique, dit froidement: *Bon! je vous donne l'autre par-dessus le marché*, se retire avec une pension de cinq mille écus, le cordon, & la promesse d'être employé à la guerre. On tâche d'excuser cette prostitution de bienfaits, apparemment extorqués par la foiblesse, en alléguant la crainte que cet homme ne passe au service de l'Empereur, comme il en a menacé par ces mots assez nobles: *si vous me refusez cette grace, il faudra bien que j'aille prouver ailleurs que je ne l'ai pas déméritée.* La raison ne me paroît pas bonne, les terres qu'il a acquises, près de Magdebourg étant un gage suffisant de sa personne.

Quoi qu'il en puisse être, & tout singulier que soit un tel choix, qui a fait une vive sensation, il faut convenir qu'Anhalt est un grand militaire, un militaire à conserver; qu'il lui falloit un dédommagement du gouvernement de la Prusse; qu'en sa qualité de fou, souvent furieux, on ne pouvoit lui laisser. Mais on n'a aucune de ces raisons à donner pour M. de Manstein, simple capitaine, militaire ordinaire & même ignoré, mais dévot visionnaire, qu'on vient d'appeller sans prétexte, & qu'on destine, dit-on, à devenir gouverneur des jeunes princes, avec le titre de lieutenant-colonel. Cela est effrayant pour ceux qui ont la vue longue; toute l'armée est indignée. Au reste, cela n'est probablement pas vrai, mais le soupçon décele l'opinion.

Une singularité qui n'a pas moins choqué, c'est que M. de Heinitz, ministre d'état du département des mines, ait été mis à la tête de la commission contre M. de Wartenberg, espece d'homme déplaisant, chargé depuis long-

temps de l'habillement des troupes, & friponneau subalterne, mais probablement pas plus, & peut-être moins que ceux qui l'ont précédé. Cette maniere d'inquisition, qui paroît être la méthode adoptée, & à laquelle on ne s'accoutumera pas, ne fût-ce que parce qu'il est difficile de persuader que le feu Roi fût négligent & mauvais économe; cette maniere d'inquisition semble indiquer des soupçons contre les chefs de corps, puisqu'on en dérobe la direction aux militaires, dont elle étoit la besogne naturelle. Les plaintes sont vives, mais plus méprisantes encore, & cela sans doute est un mauvais symptôme, sur-tout au bout de deux mois de regne.

D'un autre côté, l'inertie & la stagnation, qui en est la suite nécessaire, continuent à se faire sentir, pour ne s'être point fait suivre par les lettres comme faisoit Frédéric II. Le Roi s'est laissé prodigieusement arriérer ; il en a trouvé des milliers à son retour de Silésie, dont l'expédition fait un contraste bien frappant avec l'incroyable activité du feu Roi, qui cependant ne travailloit pas plus, ou plutôt qui travailloit moins qu'un autre à son métier de Roi. Une heure & demie par jour, voilà dans les circonstances ordinaires le tems qu'il y consacroit ; mais il ne remettoit jamais au lendemain le fardeau de la veille. Il savoit, ce prince qui connoissoit si bien les hommes, qu'il vaut mieux mal répondre que de ne point répondre. Une foule de mémoires à projets sont sur la table du Roi actuel (la plupart ayant pour objet des changemens militaires), sans qu'on y ait jetté les yeux, & qu'ils aient produit autre chose que la connoissance de la véhémente aversion du Roi pour les mémoires. Il les regarde comme attentatoires à son autorité, & tout conseil comme un aveu de l'opinion qu'on a de son incapacité. Au nombre des inutiles écrits qui lui ont été envoyés, il se trouve, dit-on, un mémoire du baron de Knyphausen sur la politique extérieure (quelques indices me font croire qu'il est favorable à notre systême, & celui-ci a plus particuliérement déplu) ; aussi son sort a-t-il été sans hésitation d'être mis de côté comme du radotage : au reste, le baron m'a nié qu'il fût l'auteur de ce mémoire.

C'est apparamment au sentiment qui fait tant abhorrer

les conseils, qu'il faut attribuer cette singularité, que Welner n'ait eu qu'un traitement de trois mille écus, tiré des pensions accordées autrefois aux chefs des départemens du commerce, & dont il a eu la plus petite, ce qui l'assimile à de moins influens & de moins travailleurs que lui. Comme tout ce qui se prépare & le peu qui se fait émane de lui, son travail doit être très-grand. Le seul éclairci de l'état de situation pécuniaire lui a donné, dit-on, beaucoup de peine. On connoît maintenant l'excédent de la recette sur la dépense au moins civile; elle est plus forte qu'on ne croyoit de près d'un quart, c'est-à-dire beaucoup. On imagine qu'on emploiera la plus grande partie de cet excédent à améliorer le sort des officiers subalternes. Les soldats ne valent sans doute que l'honneur de mourir de faim. Mais j'ai peine à croire qu'on ose heurter le corps des capitaines.

Si le Roi donne peu à ceux dont il paroît faire le plus de cas, il y a quelques indices pourtant, ou qu'il leur donne en secret, ou qu'il a des raisons secrettes de donner à d'autres. Le chambellan Doernberg, homme insignifiant, ce me semble, qui a quitté avec ingratitude le service de la princesse Amélie, laquelle avoit payé ses dettes, pour entrer à celui de la Reine, a été augmenté considérablement d'appointemens en cinq jours de temps à deux reprises différentes. Il a aujourd'hui deux mille écus comme chambellan, chose inouie jusqu'ici! Que veut dire cela? Le parti adopté pour mademoiselle de Voss seroit-il de la marier? Auroit-on jeté les yeux sur ce fortuné mortel qui ressemble à un sapajou? Penseroit-on à lui faire insensiblement sa fortune? Un capitaine de gendarmes me disoit hier: *Depuis que la royale munificence s'exerce sur Doernberg, je compte moi sur cinquante mille écus de gratification annuelle.* Il y a dans cette affaire vision, maquerellage, mariage. Mais pourquoi, dans cette derniere supposition, un choix si ridicule? Quel homme de la cour refuseroit mademoiselle de Voss avec beaucoup d'argent? Je leur faisois trop d'honneur l'autre jour en doutant qu'il s'en trouvât dans cette cour Vandale. Ce n'est pas aux lieux où l'on est si accoutumé à marcher courbé, que l'on fait se redresser contre de telles tentations: & puis, que

ne peut l'argent dans une nation si pauvre ? J'ai vu tout-à-l'heure Brederic, naguere laquais du prince Henri, devenu une espece de favori, vu son art dans les négociations gitoniques, arborer la croix & le ruban de chanoine de Magdebourg (le prince Henri est prévôt de ce chapitre). Sept mille écus prêtés par le prince ont acquis cette prébende, & son palfrenier tant aimé en porte l'enseigne dans un pays où l'on passe pour si délicat sur l'article de la naissance !

A propos de son patron, il y a plus de huit jours que je n'ai entendu parler de ce prince musical, dont les hauts & les bas sont le thermometre le plus variable que j'aie connu. Le comte de la Marche lui a fait demander la permission de voir la fête qu'il a donnée à la partie du régiment de Braun qui combattit avec lui à Prague. Le prince l'a permis, & après avoir beaucoup caressé cet enfant, il lui a dit : *Mon ami, il m'est bien difficile de vous parler ici ; mais demandez à votre pere la permission de venir chez moi, & j'en serai fort aise.* Voilà les ressorts de sa fine politique ; il en faudroit beaucoup pour réparer l'école de ses grand dîners. Un de ses commensaux affidés & enthousiastes me disoit ce jour-là ces propres mots : *N'est-il pas bien singulier que le prince soit si peu considéré de l'armée, après tout ce qu'il a fait pour elle ?* .... Et c'est l'armée qu'il croyoit incriminer ! Ce mot m'a paru notable.

L'anecdote de l'académie est plus piquante que je ne l'ai racontée dans ma derniere dépêche. Le nommé Schutz (académicien) a écrit au Roi une lettre très-violente sur M. de Hertzberg & la maniere arbitraire dont il gouvernoit l'académie. Le Roi a renvoyé la lettre à M. de Hertzberg, signe très-marqué d'improbation dans ce pays. Ce jour-là même Büschinh (le géographe) refusoit une place d'académicien, à moins qu'on y voulût joindre une pension de mille écus. Pour toute réponse aux plaintes de Schutz, M. de Hertzberg a nommé Erman sans consulter personne, & le Roi a mis OUI sans difficulté à cette nomination. Nouvelle lettre de Schutz plus véhémente encore, & dont j'ignore les suites.

L'affaire de de Launay n'est pas aussi civilisée qu'elle en a l'air. On dit tout haut qu'on n'attend plus pour le laisser

retirer que la fourniture du café pour la Siléfie, dont il s'eft très-témérairement chargé, & qu'il a fous-cédée à des marchands menacés de perdre, & enhardis par fa cataftrophe à défavouer ou à enfreindre leurs engagemens dans un moment où tous les canaux obftrués par les glaces laiffent bien peu de reffources pour réparer un fi grand vuide. Mais la vérité eft que la commiffion eft fufpendue, parce qu'on envoie chercher fous main des éclairciffemens dans les différentes parties du royaume; inquifition vraiment cruelle & tyrannique! qui prouve qu'on veut des torts à Launay plus encore qu'on ne defire l'améliotation de la chofe publique.

Un nommé Dubofc, autrefois gros négociant de Leipfick, où, fi je ne me trompe, il a failli, & très-connu par fes vifions & fon adhérence aux mifticités, a été appellé & eft en activité pour donner, à ce qu'on croit, un plan d'opérations de commerce à fubftituer aux privileges exclufifs. Il paroît que l'on médite une fortie contre les *Splittgerber*, & que l'on cherche les moyens de leur ôter le monopole du fucre; opération très-jufte & très-falutaire, mais compliquée & délicate.

Une nouvelle plus importante encore, mais que je ne garantis pas, quoique venue de bon lieu, ce que le baron de Knyphaufen a eu un entretien fecret avec le Roi. Cela ne m'étonneroit pas à un certain point. Je fais, à n'en pouvoir douter, que le Roi, furieux de ce qu'on l'a pouffé au choix du comte de Goertz pour la Hollande, actuellement que la maifon d'Orange même fe plaint de ce miniftre, a voulu, après un torrent d'emportemens & d'injures, rappeller & Goertz & Thulemeier, mais qu'il a été arrêté tout court, par l'impoffibilité de trouver un homme dans un pays où il n'y en a pas, fur-tout dans cette partie tant négligée par le feu Roi. Le nouveau en viendra peut-être à favoir que les fots ne font bons à rien.

P. S. Rien de nouveau depuis cette longue lettre écrite; des faits particuliers me confirment que la princeffe Frédérique, fille du Roi, prend beaucoup de crédit, & qu'elle n'éprouve pas de refus : cela fans doute tient à mademoifelle de Voff.

LETTRE XLVI.

*A Monsieur le Duc de L***.*

Berlin, 12 *Novembre* 1786.

JE m'étois flatté, M. le Duc, que M. de H*** m'apportoit un paquet de vous; il m'a dit, qu'en effet votre intention avoit été de lui confier, & je suis très-reconnoissant du projet, bien que je n'en aie point profité, ce que je n'attribue qu'à des circonstances imprévue, que je maudis en vous bénissant.

J'espere que l'Abbé de P**** vous aura tenu au courant de ce pays, sur lequel je n'ai pas laissé que de faire passer, à fur & à mesure, quelques anecdotes assez caractéristiques du moment. Je sens mieux que personne combien ma moisson est médiocre; mais on ne doit pas oublier que je n'ai ni les moyens pécuniaires, ni les moyens ministériels. Il est impossible que rien échappe ici à l'homme de la France, s'il est adroit, actif, libéral, & qu'il sache bien composer ses dîners & ses soupers journaliers : car ce sont ceux-là qui importent, & non les repas de représentation. Il est d'ailleurs le bureau d'adresse naturelle des mécontens, des bavards & des cupides, outre que les rélations avec les sous-ordres lui sont naturelles & permises; j'ai au contraire, moi, besoin de beaucoup d'industrie, pour parler naturellement & décemment d'affaires & de nouvelles ; c'est rarement aux faiseurs que je puis m'adresser, ma seule hure les effraie trop ; le Roi ne me regarde pas que leur visage ne s'allonge & ne pâlisse-.... Quoi qu'il en soit, j'ai fait de mon mieux, & tout ce que je puis, ce me semble, avec des moyens très-mutilés, très-défavorisés, sur-tout très-éparpillés, & je ne sais pas si l'homme à qui le Roi donne ici soixante mille livres & une grande place, en apprend beaucoup davantage que je ne fais; mais ce que je sais bien, c'est qu'à son poste j'aurois percé plusieurs nuages,

dont je ne vois au mien que les apparences ſourcilleuſes, & que je ne ferois pas dévaloir ici ma nation, comme on en accuſe ſes manieres froides, ſon ton aigre-doux, & ſon inertie qui reſſemble beaucoup à de l'ignorance.

M. de H*** vous confirmera, je crois, en maſſe tout ce que j'ai mandé en détail. Il vous dira que notre procès eſt perdu ici, juſqu'à ce que le tribunal change; que le moyen de rétablir nos affaires n'eſt pas de ſe preſſer, puiſque ce feroit prolonger les réſiſtances chez des hommes au flegme naturel deſquels on peut s'en rapporter pour les empêcher d'être long-temps paſſionnés; que lui-même s'eſt trop hâté de venir dans un pays aſſez inquiet & jaloux, au commencement de ce regne où chacun viſe à quelque choſe, pour croire qu'un officier général, inſpecteur au ſervice de France, peut vouloir du ſervice Pruſſien; qu'il faut laiſſer le cahos tranquille, comme j'ai nommé la ſituation du moment, prendre ſon à plomb par la force des choſes (ſi ce n'eſt de perdre tout-à-fait), fût-ce par celle d'inertie, avant d'eſſayer de le démêler; que perſonne n'eſt à la place qu'il gardera; que la grande queſtion : *Le Roi aura-t-il ou n'aura-t-il pas le courage de prendre un miniſtre principal?* eſt loin d'être réſolue, même dans ce calcul des probabilités; que dans cette détermination gît cependant le ſort de ce pays, & même la connoiſſance ultérieure du Roi, dont l'incapacité ne fait rien du tout, s'il eſt un remede à ſon indéciſion; que les ſymptômes ſont fâcheux, ſiniſtres même, mais qu'il faut ſe garder de prononcer avec trop de précipitation, parce que les informations ne ſont rien moins que complettes.

Ce qui me paroît hors de doute, c'eſt que le Prince Henri eſt perdu ſans retour, & je crains (pour lui) que le ſort n'ait ici, comme en beaucoup d'occaſions, mieux arrangé les choſes que notre prévoyance. Quoi qu'il en ſoit, ſon aſtuce, ſes jactances, ſon inſuite, l'intempérance de ſa langue & la vileté de ſes entours ſecondés du diſcrédit le plus univerſel, ont ajouté à l'antipathie perſonnelle & à la crainte générale, habituelle & forte de paroître gouverné. Le ſort du Duc de Brunſwick & tout autrement incertain, & je ne crois pas qu'il ſoit décidé avant la bagarre; mais il y a cela de particulier pour lui & pour lui ſeul, que s'il

faisit une fois, il ne désempatera pas; car un meilleur courtisan, un homme plus avisé, plus souple, & en même temps plus ferme & plus opiniâtre, n'existe pas.

Vous sentez bien, M. le Duc, que si je crois les événemens partiels, trop peu nombreux jusqu'ici, pour être réduits en systême, & fonder un préjugé sur l'homme & sur la chose, je suis bien plus éloigné encore de penser que l'on puisse deviner, avec quelque apparence de probabilité satisfaisante pour un esprit sage, quels seront les grands rapports extérieurs & l'influence politique de la Prusse sous le regne actuel. J'ai résumé mes idées, à cet égard, dans un mémoire qui ne laisse pas d'être un assez grand ouvrage, & qui, sauf les données qu'offre les pays, & que vous trouverez là réunies & rapprochées plus qu'ailleurs, à ce que je crois, n'est qu'un tissu de regles de fausse position. On y trouvera beaucoup de choses qui peuvent arriver, & peut-être pas une de celles qui arriveront. Heureux si dans les combinaisons de cette arithmétique hasardeuse j'ai réussi, du moins, à faire connoître les choses telles qu'elles sont, & telles qu'elles pourroient être. Ce mémoire, accompagné de trois ou quatre autres sur des parties de l'Allemagne, que d'heureux hasards m'ont fait connoître à fond, doit avoir pour cadre le plan de la reconstruction de l'édifice germanique, qu'il faut reprendre sous œuvre si l'on ne veut pas qu'il croule; mais j'avoue que c'est ici où l'indécision sur les hommes, la complication des choses, l'obscurité des futurs contingens, m'arrêtent à chaque pas, & où je n'ai qu'une boussole, votre grand & noble but, la coalition de la France & de l'Angleterre pour le bonheur du monde, & non pour les délices des orateurs & des gazetiers.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

M. de H*** m'a dit, M. le Duc, que vous comptiez venir ici au printemps. Assurément ce seroit le seul moyen de me faire supporter d'y rester jusques-là; mais j'espere qu'on ne vous laissera pas si long-temps dans une inactivité

si indigne de vous ; & quant à moi, M. le Duc, après avoir payé un tribut de six mois, auxquels j'ai la conscience d'avoir employé une assiduité & une activité rares, en compensation du peu de talens que m'a donné la nature, je crois avoir le droit de secouer une existence équivoque, douteuse, embarrassante sous tous les rapports, dans laquelle il faut une dextérité & une fermeté peu communes pour conserver quelque considération, & qui me fait consumer mon temps & mes forces à un genre de travail qui n'a rien de piquant pour moi, ou à un ennui d'étiquette & de vie sociale pire que ce travail. Je l'ai écrit en toutes lettres à l'Abbé de P***.

LETTRE XLVII.

Du 14 Novembre 1786.

IL m'arrive l'histoire la plus extravagante & la plus embarrassante possible. Madame de F**, la fameuse Tribade, tombe ici des eaux de Schwalback sous un nom emprunté, avec un train immense, & pas une lettre de recommandation, si ce n'est pour des banquiers. Or savez-vous ce que cette femme profondément audacieuse & même habile s'est mis dans la tête ? de conquérir le Roi. Mais comme pour mes péchés je la connois de longue main & à fond, c'est à moi que la damnable syrene s'est adressée pour lui donner la carte du pays & recevoir en dépôt cette haute confidence que j'eusse fort volontiers déléguée au diable. Cependant comme elle est un démon de séduction, comme elle ne demande point d'argent, du moins quant à présent ; comme sous beaucoup de rapports, son physique & même son moral conviennent au Roi ; comme si ce n'est pas une chance à chercher, ce n'en est pas une non plus à repousser ; comme enfin l'équipée est faite, & qu'il vaut mieux la diriger que de s'exposer à un ridicule éclat, je vais aviser aux moyens de lui donner un prétexte supportable, de rester quinze jours dans ce pays, en retirant mon enjeu, ou plutôt en me gardant bien d'en hazarder.

Si M. d'Eſt ** n'étoit pas tout d'une piece ; cela feroit bientôt arrangé. Elle iroit à Saint-Petersbourg par Warſovie, attendroit ici l'époque des traîneaux, qui avec les froids exceſſifs ne ſauroient tarder, feroit chez lui quelques jolis ſoupers, inſpireroit de la curioſité, &c. &c. Mais il ne faut pas compter ſur cette marche ; elle eſt trop déliée pour lui.

Si le Prince Henri n'étoit pas l'indiſcrétion même, rien ne ſeroit plus aiſé que de la mettre par lui à la cour ; elle lui auroit apporté des lettres ; mais une heure après l'aide-de-camp Tauenſien le ſauroit ; cinq minutes enſuite Mademoiſelle de Knisbeck ſa tante en ſeroit inſtruite ; or je la ſoupçonne grandement d'être l'entremetteuſe de Mademoiſelle de Voſſ..... Nous n'avons donc que nos propres forces. Quoiqu'il en ſoit, je ne me compromettrai pas ; mais ſa démarche ſeule me compromet. C'eſt une fatalité : comment aurois-je pu y échapper ?....

J'ai beaucoup réfléchi ſur cette bizarre aventure. La ſuite conſiſte à ne pas abandonner ſon but, & non à s'opiniâtrer aux moyens. Or, le peu que nous en avons eſt vraiment impraticable.

Si elle conſerve ſon état, nul moyen de voir le Roi ; elle aura contr'elle les entours myſtiques, le parti de Voſſ, & en général les Anti-François.

Si elle diſſimule ſon état, elle aura contr'elle les Rietz, les ſubalternes.

Ou je la verrai beaucoup, & dès lors elle ſera ſuſpecte, ou je ne la verrai pas, & elle ſera mal conduite.

Si cela ſent tant ſoit peu l'aventure, je me ferai un tort gratuit.

Rien ne peut aller vîte avec un Prince Allemand. Si le ſéjour eſt long, c'eſt le ſéjour lui-même qui divulguera l'aventure.

Il eſt impoſſible que dans huit jours on ne ſache pas le véritable nom. Alors ſa réputation gâtera la beſogne, dans un pays où l'amabilité n'excuſe pas les vices, & où le ſexe ne fait pas pardonner à l'étourderie.

En un mot, les ſeules folies inexcuſables ſont celles qui donnent du ridicule ſans compenſation ; & celui-ci eſt du nombre...... d'Eſt ** feroit ſes petits contes, Boden ſes

petites noirceurs. Tauenſien ſes petites intrigues. Avant de ſe montrer il faut laiſſer paſſer la tourbe qui viendra s'eſſayer...... Je l'envoie donc à Warſovie, en lui procurant des lettres; elle en reviendra ici avec d'autres lettres, ſi vous n'aviſez pas aux moyens de l'empêcher, pour peu que votre intention ne ſoit pas qu'elle étale; car je puis bien ſuſpendre, mais comment pourrois-je défendre? Voilà ce que j'ai apperçu de moins périlleux dans cette bizarre ſaturnale, à laquelle je donne avec raiſon plus d'importance que vous n'en ſerez tenté, attendu que Madame de F** n'eſt à Paris preſque qu'une courtiſane comme tant d'autres, au lieu qu'ici la niece d'un miniſtre, veuve d'un P***-G*** &c., ne paſſera jamais pour n'avoir pas été envoyée par le gouvernement, ou du moins pour n'être pas venue ſous ſa tolérance. Il ne faut donc pas qu'elle faſſe quelque grande ſottiſe.

Le Roi vient de terminer un procès qui duroit depuis vingt-trois ans. Le duc de Mecklenbourg Schwerin avoit autrefois emprunté cent mille écus de Frédéric II, pour ſûreté deſquels il donna des bailliages. Auſſi-tôt Frédéric y mit en quartier un régiment de Huſſards. Le régiment recruta comme on croit. Le pays de Mecklenbourg fut révolté de cet acte deſpotiſme, & offrit le rembourſement que le feu Roi trouva le moyen d'éluder pendant vingt-trois années. Son ſucceſſeur vient de retirer les troupes. Il perd à la vérité la facilité d'engager quelques Mecklenbourgeois, mais auſſi n'enverra-t-il pas annuellement trente mille écus hors ſon pays. C'eſt de plus un nouveau membre pour la confédération Germanique, & cela vaut ce que cela valoit.

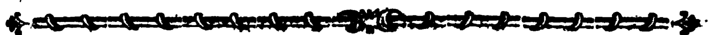
On a célébré dimanche 12, dans la principale auberge de Berlin, le mariage de la comteſſe Matuska avec un officier Pruſſien, appellé M. de Stutheren. La comteſſe eſt une ſœur de mademoiſelle Hencke (madame Rietz); elle croyoit avoir épouſé un gentilhomme Polonois qui s'eſt retiré depuis quelques mois. Une fois détrompée elle a fait choix d'un jeune officier. Le Roi a donné de l'argent, & même aſſez. On préſume que c'eſt chez cette ſœur que ſe retirera mademoiſelle Hencke, qu'on dit n'être pas mariée avec Rietz, & gêner les projets que l'on

forme pour vivre paiſiblement avec la dame d'honneur.

Un ſouper très-remarquable & très-ſecret, où l'on a pris la Silhouette de l'ombre de Céſar, tranſpire un peu. Le nombre des viſionnaires augmente ; auſſi dit-on que les actions de Bishopswerder baiſſent ; je n'en crois pas un mot.

Nulle opération nouvelle. D'ailleurs les dépoſitions pleuvent de toutes parts contre le pauvre de Launay, & vraiſemblablement ſa fortune rachetera ſa liberté.

Rien de nouveau ou du moins de bien conſtaté quant à la Hollande, ſi ce n'eſt que le comte de Goertz a trouvé moyen d'y déplaire aux Etats, à la maiſon d'Orange, & aux principaux chefs du parti, qu'on nomme le parti François. Je ſais bien ce qu'un philoſophe en concluroit ; mais un politique y verra du moins qu'il eſt des commiſſions dont il ne faut jamais ſe charger.



LETTRE XLVIII.

18 Novembre 1786.

IL paroît tous les jours davantage que le Roi n'oublie pas ceux qui lui ont montré de l'attachement avant ſon avénement au trône ; & cette marche qui ſe développe ſucceſſivement, le conſtate du moins un honnête homme. Le Comte Alexandre Wartenſleben, officier aux gardes, & dont je vous ai déjà parlé pluſieurs fois, avoit été élevé avec lui. De là cette liaiſon qui n'admet aucuns ſecrets. Le feu Roi fait venir Wartenſleben & lui dit : » Je ſuis charmé de vous voir intimement lié avec mon neveu. Continuez, mais il faut auſſi ſervir l'état. Je dois être inſtruit des démarches de mon ſucceſſeur ; vous me raconterez *mein liebes Kind* vos parties de plaiſir. Je ne les empêcherai pas ; mais je vous dirai ſi elles ont quelque choſe de dangéreux, & vous en avertirez vous-même le Prince de Pruſſe. Repoſez-vous ſur moi *mein ſchats* de votre avancement. — » Wartenſleben qui connoiſſoit le vieux renard, repond : » qu'il eſt l'ami de cœur du Prince, &

« qu'il

» qu'il ne seroit jamais son espion ». Alors le Roi prend son air furieux : « *Herr lieutenant*, puisque vous ne voulez pas » me servir, je vous apprendrai du moins à obéir ». Le lendemain il l'envoie à Spandaw où il est demeuré trois mois; puis il le place dans un Régiment en garnison au fond de la Prusse. Le nouveau Roi qui l'a rappellé aussi-tôt son avénement, après un moment d'humeur que lui a donné son refus d'aller en Suede, & qu'ont entretenu peut-être les autres favoris, vient de lui accorder une prébende qui vaut douze mille écus, & le destine, selon toutes les apparences, à commander les gardes.

Second exemple du même genre. Lorsqu'on fit le procès au ministre Goern, chef du département du commerce, il se trouva dans sa caisse une lettre de change du Prince de Prusse de trente mille écus. Il falloit les représenter dans les vingt-quatre heures. M. d'Arnim va trouver le Prince Royal & les lui offre. Celui-ci fut trop heureux de les accepter. De là est venu l'espece de faveur dont jouira vraisemblablement le nouveau ministre : du moins je n'en vois que cette cause, outre celle tirée de son caractere facile & de son esprit médiocre & indécis, mais juste & clair, comme je l'ai dit dans mes dépêches précédentes.

Autre action humaine & généreuse. La princesse Elisabeth de Brunswick, premiere femme du Roi, a reçu en augmentation de traitement les revenus du bailliage de Ziganitz, qui se montent à douze mille écus, avec pleine liberté de se retirer où elle voudroit. Bien sûre de n'être pas reçue dans sa famille, elle restera à Stettin; mais cette nouvelle l'a transportée de joie; elle a fait annoncer aussitôt que la générale Schwerin sa gouvernante n'avoit plus d'ordres à donner; & pour la premiere fois depuis dix-huit ans, elle a monté à cheval (avec mademoiselle de Plate), afin de jouir aussi-tôt de la liberté qui lui étoit rendue.

Un trait qu'il faut ajouter aux preuves de la morale personnelle du Roi, c'est d'avoir remis au prince Henri sa correspondance avec Frédéric. Elle contient cinq cens quatre-vingt-sept lettres sur les affaires de l'état, depuis 1759 jusqu'en 1786. On avoit mal-à-propos répandu qu'il partageoit secrétement l'opinion de son frere sur leur neveu.

Ces lettres ont prouvé que du moins il ne vouloit pas se laisser voir. Il lui a même rendu des services, & par exemple, lorsque le comte de Wartensleben, dont je parlois tout à l'heure, fut enfermé, il lui envoya le brevet d'une pension de cent louis dont il jouit encore.

L'homme de confiance du feu Roi, le fameux hussard de la chambre Schœning, vient d'être nommé adjoint au caissier de la caisse militaire, avec trois mille écus d'appointement. Assurément il n'y a point à cela de rancune. Ce Schœning, au reste, n'est pas un homme sans intelligence, & il est dépositaire d'une foule de choses qui ne doivent pas être rendues publiques aujourd'hui ni peut-être jamais.

Opposons à toutes ces bonnes actions du Roi, l'espece d'inertie où il reste au sujet de ses dettes personnelles. Il n'empresse pas de les payer au dehors, & n'a pas encore épuré un compte considérable au-dedans.

Il est décidé que le Roi congédiera tout ce qui tient à la régie & au systême financier François, chose très-louable en elle-même! car, à supposer la nécessité de prolonger pendant quelques années le régime fiscal, encore les régisseurs François doivent-ils avoir depuis vingt-cinq ans formé des sujets Allemands, ou ils n'en formeront jamais; & n'est-ce pas sur des Allemands que le Roi de Prusse doit regner? Mais le passage d'un ordre de choses à l'autre n'en sera pas moins très-délicat, & je ne vois pas que rien soit prêt pour en diminuer la secousse. On a annoncé aux administrateurs du tabac qu'à commencer du 1er Juin 1787 leur administration cesseroit. Tout le monde pourra désormais cultiver (objet très-important, car la feuille de tabac qui naît dans ces sables inféconds est une des meilleures de l'Allemagne, & elle faisoit autrefois l'objet d'un grand commerce), fabriquer & vendre du tabac. Dès le 1er de Juillet on donnera des concessions *gratis* à qui en voudra (même liberté promise pour le café). Depuis 1783 jusqu'en 1786 l'administration du tabac avoit rendu environ seize cens mille livres au-dessus de la somme sur laquelle le Roi comptoit; de sorte que c'étoit un revenu d'un peu plus d'un million d'écus, & quelquefois quatorze cens mille (près de quatre à six millions de notre monnoie), & cependant l'administration n'avoit pas le droit

d'acheter sa réduite; elle étoit obligée de la prendre dans les magasins de la société maritime qui la lui vendoit à cent pour cent de bénéfice. Cette administration vexoit infiniment les sujets pour avoir les excédens avec lesquels il falloit aborder le Roi, lorsqu'on lui rendoit compte, & sans lesquels il ne trouvoit ni sagesse dans le travail, ni talent dans les employés. Le nouveau Roi laisse les appointemens aux commis de cette partie, jusqu'à ce qu'ils soient placés, & cela est humain; car cette révolution ne dérange pas moins de douze cents familles: mais où trouvera-t-il ces huit millions de revenu? On parle & certainement on délibere de les remplacer par une capitation répartie en douze classes de citoyens, payans depuis vingt-quatre écus pour les gros négocians, douze écus pour les habitans les plus riches, deux écus pour les citadins obscurs, jusqu'à douze gros pour les paysans. Quelle maniere de commencer un regne, que de taxer les personnes avant les propriétés. C'est à la perception de cet impôt odieux qui met à prix le droit d'être, (il ne s'agit cependant que d'une capitation par famille, ce qui le rend moins défavorable), que seroient employés les commis hors d'activité: mais les prosélytes & même les apôtres de ce projet ne comptent que sur un produit annuel de deux millions d'écus (le prix du tabac & du café réunis) qui couvriroit à peine le déficit, & celui qui fait calculer en finance se garde bien de supputer arithmétiquement le produit de l'impôt selon la mesure de l'imposition. Il me semble qu'il falloit connoître mieux d'avance les remplacemens, & je m'étonne un peu de ce qu'il débute par les opérations que je lui ai indiquées comme à préparer, & qu'il laisse en arriere celles par lesquelles je pensois qu'il devoit débuter.

M. de Heinitz, ministre du département des mines, & président de la commission, chargé d'examiner la gestion du général de Wartenberg, avisé sans doute par la clameur universelle, a représenté au Roi qu'il faudroit placer dans cette commission quelques militaires. En conséquence le Roi a nommé le général Moellendorf.

Pour donner une idée des malversations attribuées au juif Wartenberg, très-surpassé, dit-on, par ses prédécesseurs,

on cite le trait que voici : il avoit fait faire des habits pour un régiment d'infanterie, sans que le drap eût passé dans l'eau. Les habits étoient si étroits qu'à peine le soldat pouvoit les vêtir. Le premier jour que le régiment les porte, une grosse pluie survient. Le quartier-maître dit que si les soldats se déshabillent, jamais ils ne pourront remettre leurs habits. On ordonne qu'ils passeront la nuit habillés, & sécheront leurs habits sur leur corps.

Exemple d'une autre espece, & caractéristique de Frédéric II. Un caissier de M. de Wartenberg vole quatre-vingt mille écus. Le Général le mande au Roi, & attend ses ordres. Frédéric répond, qu'il ne peut ni ne doit se mêler de cette affaire, parce qu'il est très-décidé à ne pas perdre cette somme. Wartenberg comprend ce jargon; il fait assembler tous les fournisseurs, & les invite à se la repartir, sous peine de perdre à jamais la fourniture. Ils jurent, crient, se lamentent, & finissent par se cotiser. Wartenberg écrit au Roi que la somme est dans sa caisse. Frédéric lui répond une lettre très-févere, & qu'il finit en l'avertissant, que *c'est pour la derniere fois qu'il lui fera grace.*

Les relations intérieures sont toujours à-peu-près les mêmes. Le bruit général est que le Roi va épouser Mlle. de Voss de la main gauche, maniere allemande d'ennoblir le concubinage, inventée par les courtisans déliés & les prêtres complaisans, pour sauver, disent-ils, les dehors. Cette demoiselle est toujours un mélange de pruderie & de cynisme, d'affectation & d'ingénuité. Elle ne trouve d'esprit qu'aux Anglois, dont elle parle passablement la langue.

On soupçonne M. de Manstein d'être l'auteur de quelques-uns des changemens projetés dans l'armée, & qui ont pour but d'améliorer l'état du soldat & de l'officier subalterne aux dépens du capitaine. Je répète que cette derniere cohorte est bien formidable, & que tout changement de ce genre demande une grande prévoyance & une fermeté inflexible. Le prince Henri, qui garde en public un profond silence sur toutes les opérations, prendra très-vivement le parti de l'armée, si elle a à se plaindre, & se flatte de regagner ainsi ce qu'il a perdu par trop de hauteur. Mais l'aristocratie de l'armée le connoît trop bien pour y prendre confiance. Elle sait qu'auprès de lui les

Gitons ont été & qu'ils seront toujours les arbitres de tout; qu'alors même que les circonstances lui ont imposé la nécessité d'approcher de lui des hommes de mérite, ç'a été un fardeau que ses frêles épaules ont secoué le plus vite qu'elles ont pu; qu'enfin c'est un homme fini pour la guerre, & à jamais odieux au cabinet.

Il paroît que c'est un comte de Brühl qu'on a choisi pour gouverneur du prince royal, & rien ne constate mieux le crédit de Bishopswerder que cette éternelle préférence pour les Saxons. Le comte de Brühl, fils du fastueux Satrape de ce nom, frere du grand-maître de l'artillerie Saxone, aimable, instruit, enclin de bonne ou de mauvaise foi aux rêveries des visionnaires, peu militaire, mais voulant profiter de la circonstance pour entrer dans cette carriere à pas de géant, demande d'être fait lieutenant-général dès son début, chose inouie dans l'armée Prussienne, & qui fera infiniment des mécontens.

On vient d'interdire à la banque le commerce des lettres de change, & cela est très-sage en théorie, mais accompagné de grands inconvéniens dans la pratique locale. La banque où le Roi faisant l'intérêt à deux & demi pour cent des dix-sept millions d'écus environ qui s'y trouvent en capitaux, & de l'argent qu'on y apporte, dans un pays où les capitalistes n'ont nul emploi de leurs fonds, la banque n'a des moyens de payer ces deux & demi pour cent, sans être onéreuse au Roi, que par le commerce des lettres de change; & désormais elle le pourra d'autant moins, que la société maritime, fondée comme je vous le disois sur cette base insensée, qu'elle doit donner au moins dix pour cent de bénéfice à ses actionnaires, du moment où on lui coupera quelques-uns de ses privileges exclusifs les plus rapportans; celui du bois, par exemple, ne pourra plus procurer à la banque, qui reçoit d'elle les cinq pour cent de tout l'argent que la société maritime y prend, les sources de profit qu'elle lui a ouvertes jusqu'ici.

1er. *P. S.* Le ministre Schulembourg a donné sa démission. Elle n'est pas encore acceptée.

Le Roi a soupé hier chez sa fille avec mademoiselle

de Vierey intime amie de ma mademoiselle de Voff, placée de fa main depuis l'avénement au trône, & la bien-aimée. Cela, ce me femble, avoifine beaucoup la conclufion du roman.

Il eft plus fûr que jamais que le Roi ne travaille point, & qu'il eft avide de plaifirs jufqu'à la fureur. Les fecrets de l'intérieur à cet égard ne fe gardent point du tout, & rien ne prouve mieux à mon avis que le maître eft foible & peu impofant autant que mal entouré.

2e. *P. S.* Le Roi eft fi effrayé de la clameur univerfelle élevée au fujet de la capitation, qu'il la retire. Des gens de fon intérieur me parloient aujourd'hui des moyens de remplacement. Mais qu'attendre d'un prince avare & foible que deux jours de clameurs font reculer, & à qui l'on ne peut que dire : impofez les terres nobles, & facrifiez quelques millions à aller chercher les intérêts que paient les nations emprunteufes.



LETTRE XLIX.

Du 21 Novembre 1786.

Il devient plus foupçonnable chaque jour qu'il fe trame quelque chofe entre l'Empereur & la Pruffe, ou que tout au moins il y a des propofitions, foit de la part du premier, foit réciproques, fur lefquelles on délibere. Je n'ai ni l'argent ni les moyens néceffaires pour découvrir les détails. Un miniftre peut tout en ce genre, & tout impunément. Mais quand j'aurois moi le grand reffort de la corruption, que ne rifquerois-je pas à tenter de le mettre en œuvre ? Je ne fuis avoué ni directement ni indirectement. Un coup d'autorité peut difpofer de moi & de mes papiers en un inftant, & je ferois perdu ici & là pour avoir eu un zele inconfidéré. Aiguillonnez donc votre miniftre, ou hâtez-vous d'oppofer à cette coalition puiffante à laquelle rien ne réfiftera, du moins jufqu'au Rhin, le

ſyſtême d'union avec l'Angleterre, dont vous venez d'ébaucher les baſes, & qui ſera le ſauveur du monde. Penſez à la Pologne, je vous en conjure. Ce qu'ils ont fait là (s'ils n'ont pas acquis davantage, c'eſt en vérité qu'ils ne l'ont pas voulu) ils le feront encore, & cela même ſans l'intervention de la Ruſſie, de ce géant qui dort, & dont le réveil peut changer la face du globe.

A la vérité, c'eſt la froideur des deux cours impériales qui confirme le plus les ſoupçons d'un nouveau ſyſtême. Tout ce que je puis ſoupçonner de ſes baſes, c'eſt que le prétexte en eſt l'élection d'un Roi des Romains, & le but, une alliance intime qui détruiroit la confédération Germanique. Comme cette confédération eſt l'ouvrage du Roi, prince de Pruſſe, du moins il veut le croire & la regarde comme un coup de maître, il eſt douteux que l'Empereur réuſſiſſe ; mais ſi la nouvelle d'hier ſe confirme, c'eſt un grand acheminement à un ſuccès. On mande que l'Electrice Palatine eſt ſans eſpérance. Si elle meurt, l'Electeur ſe remarie le lendemain, & ſans doute un nouvel ordre de choſes peut & doit s'ouvrir. Il me ſemble qu'il eſt difficile d'y réfléchir trop ſérieuſement. Pour moi, tant qu'on n'étendra pas mes inſtructions, mes moyens, je ne puis qu'obſerver de mon mieux l'intérieur du pays & de la cour.

La raiſon pour laquelle le comte de Schulembourg, miniſtre d'état, a demandé ſa retraite, vient en partie de ce qu'on l'a chargé d'exécuter le projet de la capitation qu'il n'a ni conçu ni approuvé, & qu'il regarde avec raiſon comme une commiſſion fort défavorable, ſi ce n'eſt très-odieuſe. Ce miniſtre, homme d'eſprit, & qui ſeroit redevenu maître des affaires, ſi au premier dégoût il eût ſu donner ſa démiſſion, eſt infiniment déſagréable aux agens intérieurs. Sa longue faveur, ſa fortune rapide & ſa perſpicacité ſurveillante ont révolté ou inquieté tous ſes émules & ſes rivaux. Il n'eſt pas d'ailleurs un de ces inſtrumens dociles qu'on peut aſſouplir à tous les ſyſtêmes. L'incapacité de la plupart des autres miniſtres lui donne un prétexte de s'opiniâtrer dans les ſiens. Les ridicules des entours du Roi, pour ne pas dire leurs extravagantes foibleſſes, l'enhardiſſent à rendre avec uſure un mépris dont la répu-

tation de ſes talens émouſſe pour lui les traits : car que n'éponge pas cette réputation, ſur-tout dans les pays où les hommes ſont ſi rares ? Mais ſi, comme on le dit (Je n'ai pas encore été à même de le vérifier), il y a coalition entre Struenſée & Welner, Schulembourg eſt perdu, car on n'aura plus beſoin de lui. Au reſte, comme il avoit donné ſa maladie pour prétexte, le Roi, dans une lettre fort aimable, n'a accepté que par *interim* & ſous la condition que la ſignature du miniſtre ſanctionneroit tout ce qu'on feroit pour lui.

En attendant, le ſyſtême aulique, celui des viſions & de la faveur des viſionnaires ſe ſoutient, ou plutôt ne fait que croître & embellir. Le Duc de Weimar eſt arrivé ici hier au ſoir; il loge au Château dans les appartemens du Duc de Brunſwick. Ce Prince, grand apôtre de la ſecte à la mode, & dont je vous ai parlé dans mes dépêches de Brunſwick & de Maldebourg, n'avoit paſſé long-temps que pour un *arbiter elegantidrum*, prometteur zélé des lettres & des arts, économiſte par ſyſtême, & mauvais économe par paſſion. Il y a déjà quelques mois que je le ſoupçonnois de verve guerriere; le voici qui l'avoue. Il vient pour entrer au ſervice Pruſſien. Jamais de tels généraux ne recommenceront une guerre de ſept ans.

Tout va d'ailleurs ſur le même pied. Le Roi a demandé à ſouper au Prince Henri; il y ſoupe aujourd'hui. Le Prince qui continue ſes gaucheries, tout en étouffant de rage concentrée, a fait dire aux miniſtres étrangers que ſa maiſon ſeroit ouverte tous les lundis, & que s'ils vouloient y venir pour le jeu, il les verroit avec plaiſir. Il veut changer l'uſage qui a juſqu'ici interdit à tout ce qui tient au corps diplomatique, de manger avec les Princes de la maiſon, & inſenſenſiblement les inviter à ſouper. Son crédit eſt toujours au plus bas; cependant je crois toujours que s'il perſéveroit à ſe taire, que s'il s'abſtenoit de montrer des prétentions, de l'impatience, de l'avidité du pouvoir, il embarraſſeroit le parti qui veut l'éloigner, & finiroit par en triompher. On commence à murmurer généralement contre les agens obſcurs du cabinet, & la nobleſſe oubliée pour les Saxons aimera mieux voir un Prince dans les affaires, que des commis qui ne peuvent s'élever à une haute fortune avouée que

par de grandes révolutions. Or l'ariſtocratie qui ne tient pas à ce genre ſubalterne ne les redoute pas.

Le Duc de Courlande arrive ſous peu de jours ; comme il faut lui rembourſer des ſommes conſidérables, il eſt à préſumer qu'à cette époque on payera la totalité des dettes du Prince de Pruſſe qu'il n'eſt pas de la décence d'avoir laiſſé ſubſiſter pluſieurs mois ſous ſon regne. Ce fait combiné avec les ſoupers d'entremetteuſes qui ſe multiplient chez la Princeſſe Frédérique & ſont évidemment l'unique motif de la maiſon qui lui a été accordée, entachent ſérieuſement le caractere moral du Roi.

Madame de F ** qui n'a pas voulu partir pour Warſovie, ſans tenter l'aventure, a eu hier une audience du Roi très-gaie, très-anecdotique, où il s'eſt plaint de ſon *ennuyeux métier*, l'a fort engagée à venir s'établir ici ; lui a reproché de lui avoir volé le portrait de Suck ; lui a porté des plaintes des impoliteſſes & des étourderies du Prince de P** qui a trouvé laide & mauſſade juſqu'à ſa fille [la Princeſſe Frédérique]. Cela a duré une heure, & probablement ſi cette femme fût venue avec plus de précautions & pour plus de temps, elle auroit eu ici quelques ſuccès. Mais c'eſt un être ſi cupide, ſi pervers, ſi dangéreux, qu'il eſt peut-être bon qu'elle aille porter ailleurs ſes talens ; chez nous, par exemple, où elle eſt connue, où elle n'augmentera point la corruption, & n'aura jamais d'influence importante ; au lieu qu'admiſe au conſeil privé des Rois, elle mettroit en feu l'Europe, pour gagner de l'argent, & même pour ſe divertir. J'ai profité du moment où elle s'eſt écartée de la marche que je lui conſeillois, pour lui réitérer mon avis, que ſes démarches pourroient avoir pour elle des conſéquences plus ſérieuſes que celles de l'amour-propre bleſſé, & lui déclarer que je retirois mon enjeu : 1°. parce qu'il ne me convient pas de me compromettre dans une partie que je ne conduis pas ; & 2°. parce que l'ambition des dames n'a ni ne peut avoir les mêmes motifs, les mêmes principes, la même marche, le même but que celle d'un homme qui ſe reſpecte. Au reſte, ſi, par impoſſible, elle réuſſiſſoit, je la tiens par trop de côtés pour ne pas influer ſur elle.

P. S. Milord Dalrymple, homme d'honneur & de ſens,

ennuyeux quelquefois, parce qu'il eſt toujours ennuyé, mais doué de plus d'eſprit que ne ſauroit le croire ceux qui ne l'ont pas ſoigneuſement obſervé, & même de beaucoup d'eſprit, d'une morale ſûre, généreuſe, libérale; Dalrymple qu'il faut tâcher de ſe faire donner, ſi l'on adopte jamais ſincérement un plan de coalition pacifique, Dalrymple eſt rappellé, dit-on, & Ewart reſte chargé d'affaires ſans miniſtre au-deſſus de lui. Je crois bien que le cabinet de Saint-James trouve commode d'avoir ici un eſpion ami intime d'un miniſtre & beau-fils d'un autre; mais quelles ſortes de vues peuvent excuſer dans le cabinet de Berlin la tolérance d'une telle inconvenance? Au reſte, ceci n'eſt qu'un bruit public qui m'eſt ſuſpect.

On prend goût aux commiſſions. On vient d'en nommer une pour l'examen du monopole des ſucres. Les Hambourgeois offrent de le livrer à quatre gros, il en coûte huit & même neuf.

Idem, pour la fabrique des draps.

Idem, pour le bois qui va être réduit à la moitié de ſon prix actuel, (indépendamment de la ſuppreſſion de la compagnie chargée de le fournir); mais comment & par où? Ce n'eſt pas que ce changement ne ſoit aſſurément un des plus urgens & des plus profitables pour le pays. Mais le retrait de tous ces monopoles (le ſucre excepté, qui appartient à un particulier), ſuppoſe la deſtruction de la ſociété maritime, de cette compagnie bizarre, qui a promis à ſes actionnaires un gain de dix pour cent, indépendant de toutes circonſtances; mais qu'une main très-adroite peut ſeule démolir ſans riſquer de faire du mal avec les décombres. Auſſi dans la lettre au miniſtre de Shulembourg, le Roi ſe défend-il de ce projet, & ordonne-t-il qu'il ſoit contredit dans les papiers publics. Quelle fluctuation de plants, d'ordres, de volontés! Quelle diſette de force & de moyens!



LETTRE L.

24 Novembre 1786.

M. de Hertzberg a fait une nouvelle tentative pour rentrer dans les affaires de Hollande, dont le Roi lui avoit interdit la connoissance, & il a présenté un mémoire à ce sujet. Il prétend avoir prouvé dans cet écrit, que des têtes couronnées étoient déjà plusieurs fois intervenues comme médiatrices entre les Etats & le Stathouder, & que la réponse insidieuse de la France mettoit en fait ce qui est en question. Le Prince Henri croit que ce mémoire a fait quelque sensation; j'ai des raisons de ne pas penser de même; cependant je lui ai dit que s'il pouvoit me le procurer, ce mémoire seroit bientôt détruit : je doute, au reste, qu'il ait même ce pouvoir. Notons à ce propos que nous sommes raccommodés : deux soupers dont j'ai consécutivement refusé d'être, lui ayant donné à penser que je boudois, il m'a fait des avances de tout genre, auxquelles il étoit décent que je me prêtasse.

Il est bien constant que le voyage du duc de Weimar n'a d'autre but que son admission au service Prussien, qui doit cimenter l'élévation & la gloire de la confédération Germanique. La vérité est que ce Prince protége vivement le systême de ceux qui trouvent dans la profondeur de leurs connoissances mystiques de quoi conduire les affaires d'état. La faveur pour ces systêmes va toujours en s'échauffant, ou plutôt en se démasquant, car elle ne s'est jamais refroidie. Le frere du Margrave de Baden, fort imbu des opinions à la mode, a un fils naturel auquel il veut donner un état : c'est cette grande affaire qu'il est venu traiter en personne, & il a été reçu à miracles.

Les affaires ne le sont pas si bien : il regne une telle confusion dans l'intérieur de la maison du Roi, qu'on ne donne que des à comptes aux divers officiers. Au reste, il est décidé que l'on paiera toutes les dettes du Prince de

Prusse ; que le Prince Royal aura une maison & une table de dix couverts ; que la Princesse Frédérique aura une maison comme celle de la Reine ; & l'époque où ces arrangemens se réaliseront est fixée après la formation des états de dépense.

L'armée est mécontente, 1°. parce qu'on ne voit le Roi à la parade qu'une fois en huit jours ; 2°. parce qu'on multiplie les grades de majors & de lieutenans-colonels jusqu'à satiété (par exemple, tous les capitaines qui ont fait la guerre ont franchi ce pas : c'est le second chapitre des titres & des ennoblissemens par masse), grace qui ne s'accordoit autrefois, pas même à la sollicitation des plus grands Princes ; 3°. parce qu'on annonce beaucoup, & qu'on ne fait rien ; qu'on punit peu ; qu'on exige peu ; qu'en un mot l'armée n'absorbe pas, comme autrefois, l'attention du souverain. Il paroît que Manstein ne diminue point le crédit de l'aide-de camp Goltz, devenu comte, & qui, du moins pour la partie militaire, influe évidemment plus que ses rivaux. Il a plus de talent, sans avoir tout celui qui seroit nécessaire à cette place, qui, dans le vrai, équivaut à celle de ministre de la guerre.

Un sujet d'étonnement pour le petit nombre d'observateurs attentifs à tout ce qui peut leur faire deviner le caractere moral du nouveau Roi, c'est la froideur pour celui de ses aides-de-camp nommé Bowlet, dont je vous ai parlé plusieurs fois. C'est un refugié François, esprit médiocre, honnête homme, peu ambitieux, ingénieur très-ordinaire, mais distingué ici où il n'y en a point. Depuis vingt ans il est attaché à ce prince, & n'a jamais été admis dans les plaisirs secrets, presque nécessaires alors pour supporter la solitude de Postdam & la haine du feu Roi ; il n'augmente ni ne diminue en faveur, & son influence est presque nulle. C'est une énigme que cette espece de répugnance pour un homme dans son genre, & qui ne peut ni l'offusquer ni le dégoûter.

Quand au civil, il est presque sûr que l'on retirera le projet de la capitation. Cet expédient précipité n'auroit pas pourvu aux besoins de remplacemens. Mais vous sentez combien toutes ces variations diminuent la confiance dans les administrateurs subalternes & cachés qui operent à la

place des ministres, & comme tout marche à la nécessité d'un ministre principal. Il paroît qu'il n'y a d'arrêté que l'envie de changer, mais qu'on n'a ni systême, car je ne saurois appeller ainsi le desir vague de soulager le peuple, ni plants déterminés d'après connoissance méditée des détails.

On n'avoit, par exemple, prévu aucune des difficultés qu'entraînoit la suppression de l'établissement & de l'administration du tabac qui fournissoit un asyle à douze cens invalides bas-officiers & même lieutenans. Il faut que ces gens-là vivent, & ils retombent à la charge du Roi. Ce n'est pas tout, les actions du tabac coûtoient originairement mille écus : elles rapporterent cent dix écus. Dès-lors elles monterent à quatorze cens écus. Le contrat du feu Roi emportoit jusqu'à l'année 1793. Si le Roi rembourse les actions à raison de mille écus, c'est une injustice, puisqu'on les a achetées quatorze cens sur la foi d'un contrat qui ne devoit finir que dans sept ans. Si le Roi tient compte de l'intérêt à raison de huit pour cent jusqu'en 1793, c'est une mauvaise opération pour lui. Dès que le remplacement amiable n'étoit pas prêt, n'auroit-il pas été plus simple de ne faire de changement qu'à l'époque où s'éteignoient les actions ? La valeur représentative du capital consiste en ustensiles, magasins, maison, voitures &c. &c., & l'on ne se défera de tout cela qu'avec perte : nouvelle charge pour le Roi. Cette partie étoit grévée de pensions pour des personnes qui les avoient méritées, ou, si l'on veut, obtenue pour cette même affaire qui payoit ces pensions : il faut aujourd'hui les assigner sur une autre caisse, &c. &c.

A Dieu ne plaise que je prétende que des embarras de ce genre doivent arrêter; on ne feroit jamais de réformes; mais ils doivent être prévus, & ils ne l'ont pas été; de sorte que le public ne voit dans cette suppression qu'un mal réel pour un bien qu'on ne demandoit pas. Cette rage de déjouer la contrebande ou de la détruire coûtera, si l'on n'y prend garde, bien plus cher au peuple que la contrebande ne peut nuire à l'Etat. La guerre à la contrebande ne doit jamais être que le fruit d'un systême uniforme & général; & c'est une vue courte que de vouloir corriger

abus qui tiennent aux [illegible] généraux de l'administration. Les rafineries de ſucre, les fabriques d'armes, de ſoie, de gaze, de petites étoffes, les manufactures de drap, tout en un mot ce qui tient à l'induſtrie eſt dirigé par des réglemens meurtriers du commerce : faut-il que tout cela diſparoiſſe d'un ſeul acte de volonté ? Cela eſt impoſſible ſans convulſions, & c'eſt ainſi qu'on décrédite la vérité & la bienfaiſance même, & qu'on décourage les Rois. Malheur à qui bouleverſe ſans préparations !

Les principes des deux Rois ſur leur dignité perſonnelle paroiſſent différer à un point qui doit donner à penſer à ce pays. Lorſque Frédéric II. établit le monopole du café, les habitans de Poſtdam oſerent charger une charette de cafetieres & de moulins à café, la promenerent dans la ville, & finirent par la renverſer dans la riviere. Frédéric, témoin de cette burleſque cérémonie, ouvrit ſa fenêtre & rit aux éclats. Voilà pour celui qu'on appelle le Tibere de la Pruſſe; voici pour ſon Titus. Avant hier on a fait empriſonner le commis d'un marchand, nommé Olier, & ce n'eſt que le lendemain matin qu'il apprit que la cauſe de ſa détention étoit un propos léger tenu ſur le compte du Roi, & qu'en cas de récidive le cachot feroit juſtice de lui. Tel eſt le premier fruit intérieur de la ténébreuſe adminiſtration que l'amour-propre du Roi, combiné avec ſa pareſſe, a néceſſité. Quel pronoſtic de tyrannie, ſoit royale, ſoit, ce qui eſt pis, ſubalterne ! eh ! dans quelles circonſtances, dans quel pays ? Là où le maître, qui a un amour-propre ſi iraſcible, veut paſſer pour bon, & où ſon pouvoir n'a nulle eſpece de contrepoids dans l'opinion publique qui n'exiſte pas.

La commiſſion ſur Lannay garde toujours le ſilence, le traîne en longueur, compulſe ou recherche des faits, & ne décide rien. Du Boſc travaille beaucoup. Il eſt arrivé deux négocians de chaque province, qui doivent donner leur avis ſur la meilleure maniere de faire proſpérer le commerce. On ne ſait pas encore ici que s'il ne faut jamais confier l'exécution des détails d'un plan de commerce qu'à des négocians, il ne faut jamais les conſulter ſur le ſyſtême général à établir, parce qu'ils n'ont que des vues & des intérêts partiels. Un d'eux a pourtant ouvert un avis fort ſage, du moins dans le mauvais ordre de choſes ac-

tuelles : c'eſt de défendre aux manufactures de ſoie, to... pour le compte du Roi, de faire d'autres étoffes que de l'uni. Si l'on prend ce parti, le Roi de Pruſſe pourra fournir la Suede, la Pologne & une partie de la Ruſſie.

La princeſſe Eliſabeth, femme divorcée du Roi, a demandé un château à cinq milles de Berlin, avec priere au Roi de nommer les dames & les cavaliers qui demeureroient auprès d'elle. On croit que les mouvemens que ſe donne cette princeſſe lui ſont ſuggérés par un officier adroit & intrigant ; mais ce n'eſt pas elle, ce me ſemble, qui peut devenir redoutable à la Reine, & en vérité je n'oſerois pas en dire autant de mademoiſelle de Voſſ. Encore une fois quel ſera le ſort du pays que vont ſe partager les prêtres, les viſionnaires & les catins ?

Quelque diligence que j'apporte à tâcher de deviner ce qui ſe traite avec la cour de Vienne, je ſuis réduit aux conjectures. Cependant, quand je penſe qu'ils ont là bas un homme incapable, le comte Podewils, & que rien n'eſt changé à la marche du prince Reuss, le miniſtre de l'Empereur ; que le prince Henri, mal inſtruit en général (tandis que par la ſeule force de l'inſtruction, ſi les vingt quarts de volonté dont il eſt compoſé, & qui n'en font pas une, lui permettoient d'y mettre de l'argent & de la ſuite, il prendroit un fort grand aſcendant dans le cabinet), ſauroit pourtant quelque choſe de poſitif, s'il y avoit une telle manœuvre, & n'a que des ſoupçons vagues. J'ai peine à croire qu'il s'agiſſe d'une révolution bien importante ou bien probable.

Mais ne ſe délivrera-t-on donc pas de toute cette complication de craintes, en changeant une fois notre ſyſtême de politique extérieure, & renverſant la ſeule barriere qui s'y oppoſe ; je veux dire en étouffant par des arrangemens reſpectables & des avances ſinceres, cette jalouſie de commerce, mere de l'animoſité nationale, qui a fait taire le bon ſens & prédire avec éclat, à l'appui des ſophiſmes dictés par la cupidité des négociations, que la ruine de tout, ſoit pour la France, ſoit pour l'Angleterre, feroit la ſuite de la balance défavorable que la liberté du commerce ne manqueroit pas de faire naître. Eſt-il donc ſi difficile de démontrer que le commerce de la France

pourroit être beaucoup plus avantageux à la Grande-Bretagne que celui d'aucun autre pays, & *vice versâ*. Eh! qui n'en voit la raison, pour peu qu'il ouvre les yeux? Elle est dans la volonté de la nature, qui a rapproché ces monarchies plus que tous les autres pays. Les retours du commerce, qui se feroit entre la côte méridionale de l'Angleterre, & les côtes septentrionales du nord-ouest de la France, pourroient avoir lieu cinq ou six fois l'an, comme dans le commerce le plus intérieur. Le capital employé à ce commerce pourroit donc, dans l'un & l'autre pays, alimenter cinq ou six fois la même quantité d'industrie, & procurer de l'emploi & des moyens de subsistance à six fois autant d'habitans, qu'un capital de même valeur pourroit le faire dans la plus grande partie des autres branches du commerce étranger entre les parties de la France & de la Grande-Bretagne les plus éloignées les unes des autres; les retours auroient lieu au moins une fois par an, & seroient par conséquent trois fois plus avantageux que le commerce autrefois si vanté avec l'Amérique septentrionale, dans lequel les retours n'avoient lieu communément qu'au bout de trois années, & ne se faisoit communément qu'entre quatre ou cinq. » D'ailleurs, dit le sage Smith, la France, si l'on » considere sa population, ses besoins, sa richesse, n'est-» elle pas un marché pour le moins huit fois plus étendu; » & à raison des retours multipliés, vingt-quatre fois plus » avantageux que n'a jamais été celui des Colonies Angloi-» ses de l'Amérique septentrionale? « Il n'est pas moins » clair, & il l'est davantage, que le commerce avec la Grande-Bretagne seroit dans le même degré utile à la France, & en proportion de la richesse, de la population & de la proximité des deux pays; il auroit évidemment la même supériorité sur celui que la France a fait avec ses propres Colonies. O folie humaine! que de peines nous nous donnons pour dessécher les bienfaits de la nature! Quelle prodigieuse différence entre le commerce que la politique des deux nations a cru devoir décourager & celui qu'elle a le plus favorisé!.... Il me semble qu'un livre où l'on développeroit ces idées, qui commencent à ne point paroître monstrueuses en Angleterre, seroit très-utile, & ne sauroit être confié à de trop habiles mains.

P. S.

P. S. J'ai preuve topique que le Roi travaille moins que jamais. On répond aux lettres après huit, dix jours, & d'une maniere plus longue & plus soignée que sous le feu Roi, ce qui prouve assez qu'il entre plus du secrétaire en cette affaire. Que dire d'ailleurs d'un cabinet où le Roi ne travaillant point du tout, il est impossible de citer un ministre dont l'influence ait fait telle ou telle chose, même dans le directoire général assemblé deux fois par semaine, & où le Roi n'assiste jamais ? Et ce Roi veut changer le régime fiscal ! Ah ! un Hercule seul peut nettoyer les étables d'Augias !

LETTRE LI.

Du 28 Novembre 1786.

ON n'est pas d'accord sur le genre de services que peut rendre au gouvernement le comité des marchands convoqués des différentes Provinces. Ces bonnes gens sont fort étonnés de se trouver consultés dans les affaires d'état ; car il y a aussi loin d'eux aux Mont Audouin & aux Prémores, que de ministres Prussiens aux Sully & aux Colbert. La vérité est que c'est le systême général & fondamental qu'il s'agiroit de détruire, & qu'on ne veut que pallier. Le sang est infecté : au lieu de l'épurer, on ne pense qu'à fermer tel ou tel ulcere ; on exaltera le virus & gare la gangrene.

On s'agite beaucoup pour les fabriques ; mais, bon Dieu ! est-ce par là qu'il faudroit commencer ? Et quand on auroit bien nettement déterminé celles qu'il faut conserver & celles qu'il faut laisser périr, ne devroit-on pas, avant de réglementailler, prendre pour point de départ, que la place des fabriques n'est point à Berlin, où réunissant la cherté de la main-d'œuvre à tous les inconvéniens locaux, nationaux &c. &c., elles deviennent une désastreuse extravagance : aussi les fabricans eux-mêmes font-ils la contrebande, & vendent-ils des étoffes françoises pour des étoffes du pays. Comme ils n'ont pas de concurrens, ils y mettent le prix qu'ils veulent. Quant à la

contrebande, rien de plus aiſé; ils portent aux foires de Francfort une partie de leurs marchandiſes, la vendent ou ne la vendent pas, achetent des étoffes de Lyon, les marquent comme celles de Berlin, & les font entrer ſans autre précaution, ni le moindre riſque, puiſque les commis de barrieres, qui ſont de vieux ſoldats ou de vieux domeſtiques de cour, ne diſtinguent pas ſi ce qu'ils voyent eſt taffetas ou ſatin; à plus forte raiſon un ouvrage tiſſu à Lyon ou à Berlin. Il n'y a dans cette ville ni activité, ni émulation, ni goût, ni génie, ni argent pour ſoudoyer tout cela; il faut encore un ſiecle & je ne ſais combien de révolutions aux Allemands pour imiter ce luxe de décoration qu'ils ſont aſſez tous pour envier. Les opérations que tentent maintenant des hommes incapables de choiſir entre ce qui eſt poſſible & convenable, ou chimérique & nuiſible, ſans moyens, ſans principes, ſans ſyſtême, uniquement preſſés de faire parce qu'on veut faire, & que leur exiſtence éphémere tient à faire, leurs opérations, dis-je, n'auront d'effet que donner à croire au Roi d'abord, aux eſprits vulgaires & routiniers enſuite, que le mal eſt irréparable.

Une affaire aſſez importante pour les ſuites qu'elle pourroit avoir, du moins en d'autres mains, c'eſt l'héritage du Margraviat de Schwedt. Le Margrave touche à ſa fin. Après le partage de la Pologne, le feu Roi écrivit à ſon frere le prince Henri, qu'il vouloit lui donner une marque éclatante de ſon amitié & de ſa reconnoiſſance pour les ſervices qu'il avoit rendus à l'état. Frédéric croyoit ſe tirer d'affaire avec une ſtatue; mais on lui fit dire ſous main que l'on ſe repoſoit de ce ſoin ſur la poſtérité, & que pour le moment on ne vouloit qu'être plus riche. Peu de mois après le Margrave de Schwedt, frere du Margrave actuel meurt. Alors le feu Roi ſaiſit cette occaſion pour dégager ſa parole. A un long terme & dans une patente bien authentique, il donne au prince Henri l'expectance du Margraviat, à la condition par lui de remplir les charges dont ce grand fief eſt grévé. Frédéric meurt. Son ſucceſſeur déclare que toutes ſurvivances, donnations *à futuro* &c.; ſont nulles, & qu'il ne confirme rien. Le prince Henri ſe trouve dans le cas de tous ceux qui avoient des expec-

tances ; il eſt peu vraiſemblable qu'on lui laiſſe les terres ; la queſtion eſt de ſavoir s'il recevra, ou s'il ne recevra pas de compenſations.

Le prince Henri a certainement des prétextes pour crier à l'ingratitude, & il criera, voilà tout. Attaqué aujourd'hui d'un accès de ragemue, la rage bâvarde viendra à ſon ſecours, & lui ſauvera la vie ; car il n'y a que les douleurs muettes de dangéreuſes ; mais ceux-là même qui ne ſont pas ſes partiſans obſerveront ce procédé, avec d'autant plus d'inquiétude, qu'il commence à ſe manifeſter que même les promeſſes perſonnelles du Roi ſont ſuſceptibles de quelques vacillations. Je vous avois parlé dans une de mes dépêches de la reſtitution de quelques bailliages au Duc de Mecklembourg ; elle avoit été promiſe au miniſtre de ce Prince par le Roi même. Il a depuis retiré ou du moins ſuſpendu ſa parole. Cette facilité à revenir ſur des engagemens recens, combinée avec les clameurs des hommes à contrats excluſifs que l'on foule aux pieds ſans menagemens, a paru d'un augure ſiniſtre. Il a par exemple, été mis *par ordre* dans les papiers publics que le Roi déclaroit à tous les fourniſſeurs de l'armée, que pour tous les motifs paternels qu'on n'a pas manqué d'énoncer avec emphaſe, & que vous trouverez dans toutes les gazettes, le Roi annulloit leurs contrats & même ceux qui auroient été récemment confirmés ; clauſe d'autant plus gratuitement odieuſe, d'autant plus abſurde qu'il n'en a confirmé aucun, & qu'ainſi ce n'étoit pas la peine d'avertir ſolemnellement qu'il pourroit très-bien au beſoin manquer à ſa parole.

Le Roi me parloit avant hier de la manufacture des draps. Je tâchois de lui faire entendre qu'avant de démolir ſa maiſon, il falloit ſavoir où coucher quand elle ſeroit découverte, où poſer les décombres, où rebâtir ; il me repondit en riant : » *Ah ! Schmits eſt votre banquier* (c'eſt l'entrepreneur de » cette manufacture :) *vraiment oui*, lui dis-je, *Sire, mais* » *il ne m'a pas encore fait préſent de l'argent que j'ai touché* » *par ſes mains.* » Ceci doit vous montrer quels reſſorts on fait jouer auprès de lui pour m'éloigner. Voici un fait plus topique à cet égard.

J'ai été ſix jours malade & très-ſouffrant ſans paroître dans le monde, & d'autant plus qu'au fond les grandes ſo-

ciétés n'apprennent rien. Avant hier le Roi dit à son lotto : *Où est donc le Comte de*** ? Il y a mille ans que je ne l'ai vu. Sire*, lui dit quelqu'un de l'intérieur, *cela n'est pas étonnant, il passe sa vie chez Struensée avec MM. Biester & Nicolaï.* Vous noterez que Biester & Nicolaï sont deux savans Allemands, qui ont beaucoup écrit contre Lavater & les visionnaires ; qu'ils ne mettent jamais les pieds chez Struensée, & qu'ils ne le connoissent pas même personnellement, à ce que je crois. Il ne falloit que réveiller dans l'idée du Roi que j'étois anti-visionnaire.

La nomination du comte Charles de Brühl à la place du gouverneur du prince royal, a fait triompher plus que jamais leur parti. C'est au mérite d'appartenir à cette honorable secte, qu'un comte Leppel, le plus incapable & le plus ridicule des hommes, doit la mission en Suede ; un baron de Doernberg, des graces de tout genre ; un prince Frédéric, son intimité ; un duc de Weimar, un frere du Margrave de Baden, un prince de Dessau, leurs succès, les entours les plus influens, leur faveur. Il semble que ce soit une confédération tacite, & qu'on ne veuille mettre dans l'administration que des sectaires éprouvés & fervens. Personne n'ose les combattre ; tout le monde ploie la tête ; les esclaves de cour & de ville qui n'ont pas pris les devans, murmurent à voix basse, & peu-à-peu ils se rangeront du parti dominant.

Au reste, personne n'est assez adulateur pour excuser cette prostitution d'ennoblissemens, de titres, de cordons, de places académiques, de grades militaires qui s'aggrave chaque jour. On a fait, par exemple, dix-sept majors ; uniquement pour acquitter des paroles vagues, inconsidérées, & paroître à peu de frais se souvenir de ce que l'on avoit promis quand on avoit besoin de tout le monde.

Le Roi se montre trop, pour ne parler que de billevesées. Il ne faut pas, ce me semble, qu'au commencement d'un regne, un Monarque de Prusse trouve le temps d'avoir tous les jours un triste concert ou un plus triste lotto, surtout quand on connoît les riens, si ce n'est pis, qui remplissent la matinée. C'est au reste tous les jours davantage qu'il se constitue le réparateur des torts de son oncle. Les colonels ou généraux que celui-ci avoit envoyés, rentrent dans

l'armée avec des grades ou des apointemens qui les dédommagent. Les Conseillers jadis cassés pour l'affaire du meûnier Arnold, ont été réintégrés dans leurs fonctions; & à dire vrai, le sort qu'ils avoient éprouvé étoit une des plus criantes iniquités de Frédéric II; mais sa principale victime, le chancelier de Furst., est oublié jusqu'ici. Son grand âge ne lui permet pas sans doute d'occuper une place, mais une marque solemnelle de bienveillance, une réparation flatteuse & d'étroite justice, tandis qu'on accorde tant de dédommagemens qui ne sont que des faveurs douteuses & même défavorables, étoit-elle donc impossible?

Les mines dépendoient uniquement sous le dernier regne, du ministre chargé de ce département. On vient de faire un arrangement, par lequel quatre tribunaux distribués dans les provinces, modérent beaucoup son autorité, & cela peut-être nécessaire dans un endroit où le droit public des mines est une tyrannie révoltante. Au reste, cette opération n'annonce pas la disgrace de M. de Heinitz (il a été au contraire depuis quinze jours chargé de plusieurs nouveaux départemens, & nommément de quelques démembremens de M. de Schulembourg); elle entre dans le plan de tout remettre, comme l'avoit laissé Frédéric-Guillaume en 1740. Cette critique du dernier regne peut devenir une vengeance bien chere, Mais au moins faudroit-il être conséquent, & puisque le grand directoire a été remis sur le pied de son institution, ne pas le laisser dans une oisiveté & une influence tout-à-fait humiliante. Il est déjà question d'éloigner le ministre de Gaudi, l'homme de qui le gouvernement retireroit le plus de ressources s'il étoit mis en œuvre. Cette conspiration contre la capacité, l'intelligence, le talent, alarme à bon droit ceux qui connoissent les faiseurs de prédilection.

Il me semble qu'il y auroit ici en ce moment une acquisition digne du Roi de France, & que M. de Calonne est fait pour lui proposer. L'illustre la Grange, le premier géometre qui ait paru depuis Newton, & qui, sous tous les rapports de l'esprit & du génie, est l'homme de l'Europe qui m'a le plus étonné, la Grange, le plus sage, & peut-être le seul philosophe vraiment pratique qui ait jamais existé, recommandable par son impertubable sagesse, ses mœurs,

ſa conduite de tout genre, en un mot l'objet du plus tendre reſpect du petit nombre d'hommes dont il ſe laiſſe approcher, eſt depuis vingt ans à Berlin, où il fut appellé dans ſa premiere jeuneſſe par le feu Roi, pour remplacer Euler, qui l'avoit déſigné lui-même comme le ſeul homme capable de marcher ſur ſa ligne. Il eſt très-mécontent; il l'eſt en ſilence, mais il l'eſt irrémédiablement, parce que c'eſt du mépris que ſont nés ces dégoûts. Les fougues, les brutalités, les folles jactances de M. de Hertzberg, l'aſſociation de tant d'hommes auprès deſquels la Grange ne peut avec pudeur reſter aſſis, la crainte très-ſage de ſe trouver preſſé entre le repos philoſophique qu'il regarde comme le premier des biens, & le juſte ſentiment du reſpect de lui-même, qu'il ne laiſſera pas bleſſer, tout le convie à ſe retirer d'un pays où rien n'abſout du crime d'être étranger, & où il ne ſupportera pas de n'être pour ainſi dire qu'un objet de tolérance. Dans cette conjoncture il n'eſt pas douteux qu'il n'échangeât volontiers le ſoleil & l'argent de Pruſſe pour le ſoleil & l'argent de France, du ſeul pays de la terre où l'on ſache rendre un culte au génie des ſciences & des arts, & faire les réputations durables; du ſeul pays où la Grange, petit-fils d'un François, & qui ſe ſouvient avec reconnoiſſance que nous l'avons fait connoître à l'Europe, puiſſe aimer à vivre, s'il lui faut renoncer à ſes habitudes. Le Prince Cardito de Leffredo, miniſtre de Naples à Copenhague, lui a offert les plus belles conditions de la part de ſon Souverain. Le Grand-Duc, le Roi de Sardaigne l'invitent vivement : mais toutes leurs propoſitions ſeront aiſément oubliées pour la nôtre. (Eh! quel homme d'un mérite conſtaté en Europe, le Roi de France n'attirera-t-il pas de même, à l'aide d'un bon contrôleur-général, le jour où il voudra exercer cet empire des bienfaits qui ne peut appartenir qu'à lui?) La Grange a ici ſix mille livres de penſion. Le Roi de France ne peut-il donc pas conſacrer cette ſomme au premier géometre de l'Europe & de ce ſiecle? Eſt-il au-deſſous de Louis XVI de retirer d'une académie miſérable, un grand homme qu'on y méconnoît, qu'on y méſallie, & de tuer ainſi par la plus noble des guerres le ſeul corps littéraire qui ait lutté contre les ſiens? N'eſt-ce pas auſſi une générosité mieux entendue que tant

d'autres ? La France a si impolitiquement servi d'asyle à tant de Princes, qui ne pouvoient que lui coûter ! Pourquoi ne recueilleroit-elle pas un grand homme qui ne peut que lui valoir ? Elle a si long-temps enrichi les autres de ses pertes ; pourquoi ne s'enrichiroit-elle pas des fautes des autres ? Enfin, & pour parler du ministre que j'aime, un de Boynes a donné dix-huit mille livres de rentes, pour une place inutile, à un Boscowich, méprisé de toute l'Europe savante, comme un charlatan assez médiocre : pourquoi M. de Calonne ne feroit-il pas donner une pension de deux mille écus au premier homme que l'Europe ait dans le même genre, & probablement au dernier génie qu'auront les sciences exactes, dont la passion diminue avec les difficultés excessives, & le nombre infiniment petit des places qui restent à y prendre ? Je suis très-attaché à cette idée, parce que je la crois noble, & que j'aime tendrement l'homme qui en est l'objet. Je supplie qu'on me réponde le plutôt possible, car j'avoue que j'ai suspendu la délibération de M. de la Grange, sur les propositions qui lui sont faites (on sent bien que lui qui est dans l'antre ne peut en faire d'aucune espece) pour attendre les nôtres.



LETTRE LII.

2 Décembre 1786.

HIER 29, entre une & deux heures, un homme qui vient de Courlande arrive chez moi, & y demande le Baron de N**. Il dit avoir une commission secrette ; lui remet une lettre de M. de Rummel, son beau-frere, syndic de la noblesse, & cinquante louis de Prusse. La lettre prévient N** d'ajouter foi à ce que lui dira le porteur ; lui apprend que la régence de la république veut lui conférer la place d'assesseur, s'il se rend en Courlande pour cette nomination qui se fait au commencement de l'année. Le porteur de cette lettre dit avoir vu N** enfant, & lui a paru être un avocat ou un notaire dont il avoit quelque

idée confuse ; il n'a dit ni son nom, ni où il loge, ni comment il voyage, ni depuis quand il est à Berlin, ni où il va. Hambourg, Lubeck, Vienne, Munick, &c., sont des points où il a touché, ou bien où il touchera. Sa marche a été très-couverte, très-énigmatique, très-mystérieuse : tout ce qu'il a fait entendre, c'est que les plus grands changemens vont éclore en Courlande ; que M. de Woronzow y jouera un très-grand rôle ; & cela a été dit de maniere à faire soupçonner qu'il pourra devenir Duc. Voilà les points capitaux de cette bizarre entrevue.

Il faut les combiner avec le retour du duc, arrivé depuis trois jours, & une foule d'indices qui démontrent qu'il s'agite ou se prépare une révolution en Courlande. Le Duc est dans la consternation. On ne se le dit qu'à l'oreille ; mais il paroît constant que les états du pays ont arrêté ses revenus, parce qu'il ne les dépense pas chez eux, & c'est là le moindre grief que l'on ait à Pétersbourg contre cet homme abhorré. Il est certain qu'il envoie à Mittau, où il n'ose pas retourner, sa femme très-avancée dans sa grossesse, espérant qu'elle accouchera d'un garçon, & que cet héritier présomptif le réconciliera avec son pays.

Ajoutez à ceci, que le baron de N * * appartient à une des premieres maisons de la Courlande ; que son oncle le chambellan Howen, tête forte & intrigante, est actuellement ministre suprême ou land-maréchal ; qu'il y fait toutes les affaires, & jouit du plus grand crédit, ce qui doit se réduire, à dire vrai, à vendre plus ou moins lâchement cette belle & malheureuse province, laquelle cependant, si tous ces voisins l'abandonnent, n'a d'autre parti à choisir que de se donner, plutôt que de se laisser prendre. Il est très-possible que la famille de N * *, qui sait combien ce studieux jeune homme auroit toujours préféré la carriere civile à la carriere militaire, n'ait pensé qu'à le placer avantageusement pour lui (ce poste d'assesseur, qui vaut 4 à 5000 l. annuelles du pays, mene à tout) ; mais il l'est aussi, & même, vu les combinaisons subsidiaires, il est probable qu'on veut s'aider de lui dans une révolution.

Le jeune homme a de l'honneur, de l'intelligence, des connoissances, un grand respect pour les droits des hommes, une grande haine pour les Russes, un vif desir de

donner son pays à tout autre Souverain. Balotté par le sort depuis qu'il est au monde, ruiné pas des malheurs de tout genre qui tous ont une source honnête, dégoûté du triste service d'officier subalterne qui le dérange de l'étude, modéré dans ses desirs, il accepteroit une place qui lui donneroit *otium cum dignitate* ; mais il ne veut pas être esclave des Russes ; il aime la France, il m'est attaché, il croit me devoir ; il voudroit être utile à son pays, au cabinet de Versailles, à moi. Son indécision a dû être cruelle, sur-tout dans une circonstance où, travaillant depuis six mois comme un forçat, & sûrement d'une maniere plus utile que s'il montoit la garde, vous avez négligé jusqu'à la prolongation de son congé ; on seroit perplexe à moins.... J'ai décidé pour lui.

Me faisant fort pour cette prolongation qu'il y auroit tant d'iniquité à refuser, & qu'on accorderoit, ne fût-ce que pour moi à qui ce co-opérateur est nécessaire ; pensant qu'il est toujours le maître de retourner en Courlande en envoyant sa démission, ou même sans l'envoyer & laissant nommer à sa place ; convaincu que nul ne peut nous informer plus exactement de la situation du pays où il a tant de relations ; persuadé que cela est important, pour plusieurs raisons dont j'exposerai tout-à-l'heure les principales, mais ne croyant pas, indépendamment de la dépense d'un voyage de plus de quatre cents lieues, pouvoir m'absenter sans un ordre exprès ; sûr de l'honneur de ce sensible jeune homme, soit à raison de ceux qui me l'ont recommandé & qui le connoissent infiniment, soit parce que j'ai vu de sa conduite & de ses principes ; plus certain encore qu'on fait tout des gens d'honneur par la confiance, j'ai cru que le plus sage étoit de le faire partir sur le champ, sur sa parole de m'informer de tout, & de revenir sous deux mois à Berlin. Il m'a semblé que ce parti concilioit son intérêt & le nôtre ; celui-ci, parce que nous serons parfaitement instruits de tout ce qu'on peut savoir en Courlande (& l'on y peut savoir beaucoup de choses) ; qu'à tout événement nous nous faisons un parti dans le pays, & qu'un simple titre de consul, ou même la permission de porter notre uniforme en Courlande avec une pension modique, nous assure là un homme de mérite, s'il prend le

parti d'accepter les offres de la Régence ; celui-là, parce que M. de N* * s'assurera dans son voyage du degré de stabilité & du bien-être de l'établissement qu'on lui propose, & que s'il n'est pas content il se retrouvera ce qu'il est chez nous avec les avances d'un nouveau service rendu & d'une forte preuve de zele donnée ; que s'il est content de la place offerte & qu'il l'accepte, nous pouvons améliorer son sort, & augmenter là bas sa considération & sa sûreté par notre uniforme &c. &c. Somme tout, ce jeune homme, qui a fait les sieges de Mahon & de Gibraltar ; qui est estimé & aimé de ses chefs ; qui depuis six mois travaille sous ma direction avec un zele rare & une assiduité non moins grande, mériteroit assurément une marque de faveur, quand ce seroit pour son compte uniquement qu'il iroit en Courlande ; & la vérité est que je l'y envoie, parce que la circonstance m'y invite fortement, que je suis convaicu de ces deux choses : la premiere c'est que, fût-ce uniquement pour connoître à fond cette partie des projets de la Russie, il nous importe de savoir une fois à quoi nous en tenir sur la valeur & le sort, aussi bien que sur les modifications dont est susceptible un pays, vedette naturelle (indépendamment de toute circonstance intérieure) de la Pologne & de la mer Baltique, où la Suede, notre bras du nord, est si sérieusement menacée ; la seconde, que le baron de N* * est l'homme le plus propre à bien voir à cet égard & à dire la vérité. Pourquoi ne pas aider, ne pas conserver de tels hommes ?

Vous avez dû trouver, mais vous n'avez pas remarqué peut-être, dans le trente-deuxieme précis des gazettes, que M. de Spring Porten, ci-devant colonel au service de Suede, vient d'entrer au service de Russie, comme major-général ; que c'est l'homme qui connoît le mieux toute la Finlande ; que l'Impératrice lui a accordé trois mille roubles pour son équippement, une terre de six cens paysans dans la Russie blanche, & la clef de chambellan ; qu'il va faire incessamment un voyage dans la Crimée, &c. &c. . . . Si c'est en acquérant de tels hommes, & les connoissances & les relations qu'ils apportent avec eux, qu'on se prépare l'exécution des plus grands projets, c'est par la même méthode qu'on les fait avorter.

On n'eut pas le temps de chiffrer la derniere fois le *post-scriptum* qui contient un fait curieux, sur lequel P**** asseiera peut-être une combinaison.

Je vous ai dit, nº. XLVIII : » On vient d'interdire à » la banque le commerce des lettres de change &c. » Ce fait ne s'est pas vérifié; les négocians l'ont demandé à la vérité, mais cela n'est pas accordé, & Struensée s'y oppose. Passons aux détails du jour.

Il y a deux versions sur Mlle. de Voss : toutes deux de très-bonne source ; & probablement la véritable est celle qu'on peut composer des deux.

Premiere. Il n'y aura point de mariage. La demoiselle partira dans un mois pour je ne sais où, & de là se rendra à Postdam. » Je sens, dit-elle, que je me déshonore. » Toute la compensation que j'exige, c'est de ne voir personne. Laissez-moi dans ma solitude profonde, je ne veux » ni fortune ni éclat ». (Et il est certain que si elle peut le tenir ainsi, elle le conduira beaucoup plus loin).

Deuxieme. Le mercredi, 22 du mois dont nous sortons, fut le jour remarquable où Mademoiselle de Voss accepta la main du Roi, & lui promit la sienne. Il fut resolu qu'on feroit agréer à la Reine le plan d'un mariage du côté gauche, comme une nécessité, si elle s'obstinoit à y montrer trop de répugnance. Il est singulier qu'on ait attendu le moment où le Duc de Saxe Weimar, beau-frere de la Reine, seroit ici pour consommer cette rare opération. Le Roi se trouvera ainsi quatre sortes d'entans. Les prêtres consultés sur la maniere de concilier les droits du ciel avec les plaisirs de la terre, ont décidé qu'il valoit mieux concentrer ses jouissances dans un mariage extraordinaire, que d'errer sans cesse de foiblesses en foiblesses. Il ne transpire encore rien de la maniere dont on fera part de cet arrangement aux oncles, du nom que portera la nouvelle Princesse, de son état futur, &c. &c. Ce qui paroît vraisemblable, c'est qu'elle n'est pas éloignée de se mêler des affaires; & que si elle y entre, le crédit de Bishopswerder diminuera : elle n'aime ni lui ni ses filles. Son parri d'ailleurs est tout-à-fait opposé à celui des illuminés qui gagne du terrein de la maniere la plus effrayante. Je vais vous révéler, à cet égard, une anecdote encore récente (elle est des derniers mois de

Frédéric II), qu'il est infiniment important, du moins, pour ma sûreté, aussi long-temps que je serai ici, de tenir secrete, de l'authenticité irrévocable de laquelle vous jugerez vous-même, & qui vous montrera où mene cette prétendue théorie des visionnaires liés aux francs-maçons Rose-Croix, que chez nous les uns regardent en pitié, & dont les autres ne font qu'un objet d'amusement.

. . . .

Il se répand un bruit sourd qui consterne les honnêtes gens, & qui vrai ou faux est un terrible indice de l'opinion publique. On assure que le Prince Henri, le Duc de Brunswick & le général Moellendorf veulent quitter l'armée. Les deux premiers n'y pensent probablement point encore. Quant au dernier, il est incontestablement le plus mécontent des trois ; riche par lui-même, loyal, simple, ferme, & d'une vertu qui feroit honneur à un sol plus fécond en ce genre. Il est certain qu'on ne l'a traité, ni comme il s'y attendoit, ni comme les honnêtes gens le desiroient. A la vérité on a voulu le faire Comte, mais qu'avoit-il besoin dans la foule ? Aussi cet homme respectable a-t-il répondu *qu'ai-je fait ?* Et ce mot noble & simple étoit une critique si amere de la tourbe de nobles & de titres qu'a fait éclorre le souffle de la munificence royale, qu'il n'a pas dû plaire. Son existence modeste & chevaleresque est devenu un reproche pour la cour. Cependant la seule opération vraiment bienfaisante & unanimement approuvée, qui ait été faite sous ce regne, est de lui : c'est la réforme de l'inique contribution appellée *le verd* qui mettoit vraiment au pillage le plat pays pendant trois mois de l'année, sous le prétexte de tenir la cavalerie dans l'habitude du fourrage de campagne. Il n'a depuis été consulté sur rien, du moins il n'a eu aucune influence ; je ne serois point étonné qu'il se retirât sur ses terres, & il est impossible de s'exagérer le tort que cette profession de foi tacite feroit au Roi & à son gouvernement.

Encore trois mois d'un pareil régime & il n'aura plus rien à perdre en fait de considération du moins intérieure. Tous les symptômes de la putridité se manifestent ; Rietz

escroc, cupide, conseiller Bonneau, giton avoué au point que le Roi étant Prince de Prusse alloit coucher avec lui chez sa femme (c'est-à-dire chez sa maîtresse à lui Prince de Prusse); Rietz en un mot, le plus vil & le plus corrompu des hommes, conduit la maison du Roi & a grande part à la faveur aulique; sur quoi il faut noter qu'il est très-susceptible d'être acheté; mais il coûteroit cher; car il est avide & prodigue, & sa fortune est à faire, si jamais la France avoit besoin de diriger le cabinet de Berlin; aussi long-temps que le Roi y fera quelque chose, Rietz & le Prince Frédéric de Brunswick sont les deux hommes qui se laisseront amorcer.

Une anecdote du très-bas genre, mais caractéristique pour qui connoît le pays, est celle-ci. On a donné ordre aux danseurs Italiens & François de danser deux fois la semaine au théatre Allemand. Le but de cette injonction bizarre étoit de dégoûter cette espece de gens assez chers, & d'avoir un prétexte pour les renvoyer. Ils ont été bien conseillés, & ils danseront. Mais voilà l'esprit d'astuce qui préside à l'administration. Elle traite les affaires comme le théatre.

J'apprends à ce moment que M. de Heinitz, ministre d'état, homme médiocre, mais laborieux, a écrit au Roi une lettre dont voici à-peu-près le sens. „ Etranger, ne „ possédant point de terres dans vos états, mon zele ne „ peut-être suspect à Votre Majesté. En conséquence je „ dois lui déclarer que la capitation projettée lui aliénera „ le cœur de ses sujets, & prouve que les nouveaux ré„ gisseurs de ses finances sont encore bien peu versés dans „ la chose publique „. Le Roi lui a dit deux jours après, *je vous remercie*, & n'est entré dans aucun détail. Les demi volontés n'excluent pas l'opiniâtreté; mais l'opiniâtreté est loin d'être la volonté. Je ne serois pas étonné que l'on laissât la compagnie du tabac telle qu'elle étoit. La considération du gouvernement deviendra ce qu'elle pourra.

C'est une tentative du même genre que celle de M. Heinitz, qui a produit la derniere promotion militaire & la défaveur du général Moellendorf. Il a écrit avec une dignité respectueuse, mais ferme, contre la nomination du comte de Brülh, & a prié le Roi de marquer moins d'in-

différence pour l'armée ; remerciement vague, accompagné de ces mots : *J'ai promis cette place depuis un an & demi* ; & le surlendemain dix-sept majors. Mais c'est depuis que la froideur pour le général a pris quelques nuances de plus, & que les égards ont été mis à la place de la confiance. Au reste la lettre n'est pas approuvée ; on trouve qu'il falloit réserver ce coup de vigueur pour une occasion où il ne parût pas personnellement intéressé : or c'est lui que sembloit regarder la place de gouverneur.

Le duc de Weimar va faire une chasse de loup très-fastueuse sur les frontieres de la Pologne. On ne concilie pas les préparatifs de cette partie de plaisir avec les projets & les rites d'économie. Douze cens paysans sont commandés ; on a envoyé soixante chevaux, huit voitures ou fourgons, les maîtres des forêts, des gentilshommes, des chasseurs, des cuisiniers pour cette course qui doit durer six jours.

Au reste, je suis maintenant à-peu-près sûr & que ma seconde version relativement à mademoiselle de Voss est la vraie, & que la Reine s'est amadouée. Le Roi ne fut jamais mieux avec elle ; il la voit beaucoup depuis huit jours ; il paie ses dettes ; il lui a donné un concert ; probablement elle a fait de nécessité vertu. Il paroît clair que cette liaison du Roi dérange beaucoup le plan des administrateurs visionnaires. La famille de mademoiselle de Voss veut profiter de son élévation, & ses conseils n'ont rien de commun avec les favoris actuels. Bishopswerder bien loin de gagner du terrein dans son esprit, en perd. En un mot la révolution peut venir de là. La chose publique y gagneroit-elle ? c'est ce qu'il est impossible de déterminer. On ne peut que tourner de ce côté le télescope, ou plutôt le microscope ; car en vérité nous sommes dans le regne & le pays des infiniment petits.

Post scriptum annoncé dans le corps de la lettre.

L'adoption des monnoies en Pologne étoit ci-devant comme il suit. Le marc, poids de Cologne d'argent fin, se monnoyoit à 13-3 r. ou 80 fl. de Pologne.

Quant aux monnoies d'or il n'y avoit que le ducat

de Hollande qui avoit une valeur dénommée, ſavoir :

Aux caiſſes royales ils étoient pris pour $16\frac{3}{4}$ k.

Dans le public pour 18 k., l'un & l'autre taux ſtipulés par décrets des diettes.

A la diette de 1786, le ducat a généralement été élevé à 18 k. piece.

Le taux de l'argent ne peut par conſéquent plus ſe ſoutenir, & l'on aſſure qu'il a été réſolu qu'on monnoieroit à l'avenir le marc fin à 14 r. ou 84 fl.

Mais ceci ne pourra pas ſe ſoutenir davantage; car ſi Berlin monnoie à 14 r., la Pologne ſera obligée de ſupporter à valeur égale de plus grand frais de tranſport.

Dans les conjonctures actuelles, on pourroit donc tirer avec avantage des ducats à 3 r. de la Pologne, ſi le taux de l'argent eſt à 14 r.

Mais ſi la valeur relative de l'or baiſſoit comparativement à celle de l'argent, on pourroit y acheter avec bénéfice de l'argent.

En général il me ſemble que les opérations récentes ſur l'or doivent faire penſer à l'argent, ſur-tout en Eſpagne, ſi elle perſiſte dans la folie qu'elle partage avec preſque toute l'Europe, de vouloir avoir deux monnoies & retirer ſon or.

2e. *P. S.* Le Roi, ſuivi d'un ſeul laquais, & très-enveloppé, s'eſt rendu au magaſin de bled & à celui des pailles; il s'eſt enquis des ſoldats qui y travaillent, de ce qu'ils gagnoient. — Cinq gros. — Un moment après il fait la même queſtion aux prépoſés : ſix gros. — Trois ſoldats en confrontation, & la fraude prouvée, un bas-officier & trois ſoldats ont été chargés de conduire ces deux hommes à Spandaw. Priſon civile, & leur procès; le fait ſeroit très-louable. Il ſort le ſoir preſque ſeul, & s'adonne à des minuties de commiſſaire de quartier. Voilà du moins trois fois que cela lui arrive. Quelques entours croient qu'il veut imiter l'Empereur. Après ce qui s'eſt paſſé entr'eux, ce ſeroit peut-être là le ſymptôme le plus critique d'incapacité abſolue.



LETTRE LIII.

Du 5 Décembre 1786.

LA nouvelle des intrigues que veut réveiller l'Empereur aux Deux-Ponts, & que notre cabinet a donné ici, paroît avoir produit un très-bon effet sur le Roi, malgré ceux qui s'écrient : *Ne crede Teucris*, adage devenu le mot de ralliement du parti Anglois, Hollandois, anti-François, &c. &c.... Eh! puissions-nous nous conduire toujours de maniere à ce qu'ils n'aient jamais que cette injure à nous dire! Quoi qu'il en soit, cette découverte déjouera probablement l'Empereur ici & là. Il est bien mal-adroit à lui de ne pas avoir laissé aggraver davantage la torpeur qui sera le produit infaillible de l'ennui du travail, ou du cahos du rien faire. Mais je laisse ces branches extérieures à vos ministres qui en ont le fil; comme je n'ai su cette nouvelle que par la voie qui m'apprend toutes les autres; que M. d'Est** ne m'en a pas dit un mot; qu'il eût été mal-adroit & peu décent de questionner beaucoup sur une chose que je devois savoir, & qu'ainsi je me suis contenté de l'annotation vague de notre loyauté, je ne la sais, & je ne la saurai probablement pas dans tous ses détails. Vous sentirez peut-être, à cette occasion, combien il seroit important que je fusse mieux instruit de chez vous. Mais au moins conviendrez-vous que je donne tout ce que je puis & dois donner, quand je trace la carte intérieure du pays, puisque je n'ai pas la clef de la politique extérieure, qu'assurément je ne néglige pas, lorsque le hasard m'offre des chances.

Crantz, faiseur de libelles, & chassé du pays par Frédéric II, pour avoir volé une caisse, & vendu un cheval trois fois, est rappellé avec huit cents écus de pension. Le Roi a écrit à M. de Hertzberg pour le placer. Ce ministre répond que cet homme est plein de talens, & fort estimable; mais qu'il est trop peu discret pour pouvoir être

employé

employé dans les affaires étrangeres. Le Roi le propose au ministre de Werder qui répond que cet homme est très-intelligent, très-capable; mais que chez lui se trouvent des caisses, & qu'ainsi Crantz n'y peut entrer. Enfin le Roi place l'illustre Crantz, par-tout loué & par-tout refusé, auprès des états du pays, qui lui donnent huit cents écus pour ne rien faire.

Le ministre de Schulembourg, après avoir demandé deux fois sa démission, l'a enfin obtenue, & sans pension; cela est dur; mais cet ex-ministre est adroit. C'est à la premiere branche qui a été retranchée de son département, qu'il a remis tout le fardeau. S'il a un moyen de revenir, c'est bien celui-là. Vous savez au reste ce que c'est que cet homme : de l'esprit, de la facilité, de la sagacité pour le choix de ses coopérateurs, indifférent sur les moyens, vain dans la prospérité, hors de lui dans l'infortune qui le déjoue à son gré, serviable, susceptible d'affection, croyant aux amis, après avoir été quinze ans ministre de Frédéric II; il s'étoit regardé comme inébranlable, parce qu'il étoit nécessaire; il espere que la force des choses surmontera l'intrigue qui est parvenue à l'écarter. Peut-être se trompe-t-il; car enfin on trouve long-temps des faiseurs, quand on n'est pas difficile sur le choix, & que la chose n'est pas de soi même hors de la portée commune. Si les Rois vouloient un Newton, il faudroit bien qu'ils prissent Newton; ou que la place fût vuide; mais qui ne se croit pas capable d'être ministre, & de qui peut-on démontrer qu'il en est incapable?

On m'assure de bon lieu que le comte de Hertzberg regagne de la confiance. Il a plié devant les nouveaux agens qui ont eu la foiblesse de réchauffer le Roi, parce qu'enfin mademoiselle de Voss est la niece du comte Finch, & que sa famille ne pouvant tirer parti de son élévation, qu'en culbutant ceux qui entourent le Roi, & qui n'ignorent pas que la belle les déteste, il faut bien lui opposer quelqu'un. Encore une fois, si la demoiselle a de l'étoffe, c'est de là que viendra la révolution que plus ou moins d'adresse hâtera ou reculera. Quoi qu'il en soit, M. de Hertzberg a conseillé au comte de Goertz de se ranger

du côté de M. de Renneval, de la prudence duquel il a fait au Roi le plus grand éloge.

Nouvelle bévue dans le régime militaire. Tous les premiers lieutenans sont faits capitaines, & les capitaines sont en pied, soit en second du régiment des gardes, sont nommés majors. Je ne vois que la chancellerie de guerre qui gagnera à cet arrangement. On disoit que le Roi veut payer ses dettes personnelles (dont, par parenthese, on élude plus que jamais la liquidation), avec le produit des patentes d'officiers, & les diplômes de comtes, de barons, de chambellans, &c.

On avoit présenté au Roi le projet de la capitation, comme une espece d'abonnement volontaire, au-devant duquel le peuple iroit de lui-même. Mais, averti de la sensation qu'avoit occasionné ce projet, ébranlé de la rumeur, échauffé par la lettre de M. Heinitz, il a dit à M. de Werder : *Il ne faut pas se mêler de ce qu'on n'entend pas* (notez bien que c'est à son ministre des finances qu'il parle); *il falloit consulter Launay* (dans les liens d'une commission); M. de Werder s'est excusé comme il a pu, en disant que le plan n'étoit pas de lui (en effet il est de Beyer), comme s'il ne se l'étoit pas approprié en l'approuvant.

Le directoire général, cette espece de conseil d'état, où le Roi n'assiste jamais, a projeté des remontrances sur l'inactivité humiliante dans laquelle on le tient; mais M. de Welner s'y est opposé, laissant entrevoir l'invincible répugnance de Sa Majesté pour toute espece d'avis. Elle naît de l'idée bizarre que ceux qui lui en donnent ont sans doute adopté le sentiment de son oncle sur sa capacité. Il ne sait pas qu'on ne hasarde de conseiller, parmi les grands, que ceux qu'on estime.

En attendant, toujours même faveur aux illuminés, dont la conspiration a été dénoncée par le grand personnage que je vous indiquai dans ma derniere au général Moellendorf, intime ami du frere de mademoiselle de Voss (homme estimé par son caractere moral, obscur d'ailleurs, du moins jusqu'ici, mais qui probablement jouera bientôt un rôle), afin qu'il effraie sa sœur, & par elle le maître

sur les attentats d'une secte qui sacrifiera qui elle ne dominera pas. Biester, le même qui a reçu tout au moins l'insinuation d'épargner les visionnaires, a, relativement à eux, un procès qu'il perdra, dit-on. Il a accusé de catholicisme un M. Starck, professeur de Jena, personnage célebre par le don de persuader autant que par l'esprit & les connoissances; né Luthérien, ministre Luthérien, & professant à découvert le catholicisme, il n'en intente pas moins une action criminelle à Biester pour l'avoir dit, & le somme de prouver sa calomnieuse assertion. Sous Frédéric II on n'auroit jamais entendu parler d'un semblable procès. Au reste, le Starck a publié récemment un livre intitulé *Nicaise*, dans lequel il attaque la franc-maçonnerie. Elle replique par un ouvrage intitulé *anti-Nicaise*, où l'on trouve des lettres authentiques de plusieurs princes, entr'autres du prince Charles de Hesse-Cassel & du prince Ferdinand de Brunswick, qui prouvent très-bien ce qu'on sauroit quand on a causé avec lui, ne connût-on pas d'ailleurs ses faiseurs Bauer & Westfall, qu'un grand général, ou plutôt un général renommé, peut être un bien petit homme.

Ses états de dépense sont enfin dressés. Il en résulte que le Roi pourra augmenter son trésor de deux millions d'écus, & réserver encore une somme assez considérable pour ses plaisirs ou ses affections. On suppose, au reste, dans ce calcul que la recette rendra comme les années précédentes, ce qui est au moins douteux. Une opération paternelle est d'avoir déchargé les gens de la campagne du logement gratuit de la cavalerie, & de la nécessité de fournir les fourrages à très-bas prix. Cette opération coûte au Roi deux cents soixante-dix mille écus annuels; mais elle est depremiere nécessité; c'est une suite du plan Moellendorf pour l'abolition du *verd*.

Les manuscrits du feu Roi ont pour éditeur un M. Moulinès, dont je vous ai donné autrefois le signalement politique, & qui, littérairement parlant, est sans goût, sans tact, sans connoissance approfondie de la langue; mais il est ami de Welner, de ce Welner à qui le Roi envoie le matin à sept heures les lettres & requêtes de la veille, & qui va en rendre compte, ou plutôt en décider avec le

Roi à quatre heures ; car les ministres reçoivent les ordres & ne donnent pas de conseils ; de ce Welner qui a le bon esprit de refuser le titre de ministre, & qui ne veut être que directeur des bâtimens, mais dont toute la cour leche déjà les traces. Ces manuscrits vont être imprimés en dix-huit volumes in 8°. Les deux morceaux les plus curieux sont *l'histoire de la guerre de sept ans* & *mémoires de mon temps*. Dans le premier écrit, Frédéric a plutôt raconté ce qu'il auroit dû faire, que ce qu'il a fait, & cela même est un trait de génie ; il loue ou excuse à-peu-près tout le monde, & ne critique que lui.

Le marquis de Lucchesini, qui avoit été, non l'ami, non le favori de Frédéric, mais son écouteur, est très-piqué, sans le dire, du choix de Moulinès. Il a demandé un congé de six mois pour voyager chez lui, & sans doute il ne reviendra pas. Comment n'a-t-il pas senti que sa considération personnelle devenoit immense, s'il eût quitté la Prusse huit jours après la mort du Roi, avec cette unique réponse à toutes les offres qui alors lui auroient été faites : » Je n'ai ambitionné qu'une place que tous les Rois » de la terre ne peuvent ni m'ôter ni me rendre celle » d'ami de Frédéric II ?

On a donné deux successeurs au comte de Schulembourg ; car le Roi de France a quatre ministres ; il en faut vingt à celui de Prusse. L'un est M. de Moschwitz, homme de justice, dont on ne dit ni bien ni mal ; l'autre est un comte de Schulembourg de Blumbert, beau-fils du comte Finckestein. Il a des connoissances, une ambition sombre & ardente, un caractere moral suspect ; studieux, intelligent, appliqué, c'est assurément un sujet capable ; mais on le soupçonne de manquer d'ordre, d'avoir plus de chaleur de tête que d'activité, plus d'idées à lui que de dextérité pour les amalgamer à celles des autres & les faire réussir : il n'a d'ailleurs aucun usage des affaires, & est absolument étranger aux spéculations de banque & de commerce, c'est-à-dire, aux principales branches de son département.

1er. *P. S.* Le Roi, qui paie les dettes de son pere, a accordé vingt mille écus pour l'entretien & les menus

plaisirs de ses deux fils aînés; leur maison est défrayée à part.

2e. *P. S.* Je ne croyois pas être si bon prophète. Le frere de mademoiselle de Voss a la place de président de Moschwitz : c'est le pied à l'étrier.

Le cours sur Amsterdam est si extraordinairement haut, que nulle opération de finance ou de commerce n'expliquant cette crise, je ne doute pas que l'on n'y fasse des remises pour les dettes personnelles du Roi. C'est l'avis de Struensée, qui d'ailleurs ne sait rien de positif à cet égard.



LETTRE LIV.

8 Décembre 1786.

VOUS pouvez compter que trois nuances forment le caractere du Roi : la fausseté, qu'il croit habileté ; un amour-propre irascible à la plus légere représentation ; le culte de l'or, qui chez lui n'est pas tant avarice que passion de posséder. Le premier de ces vices lui donne de la défiance, car qui trompe par systême croit toujours être trompé. Le second lui fait préférer les gens médiocres ou bas. Le dernier contribue à lui faire mener une vie obscure & solitaire qui renforce les deux autres. Violent dans son intérieur ; impénétrable en public ; au fond peu sensible à la gloire, & la faisant consister presque entiere à ne pas passer pour être gouverné ; rarement occupé de la politique extérieure. Militaire, par raison & non par goût ; inclinant pour les visionnaires, non d'après conviction, mais parce qu'il croit pénétrer par eux les consciences & sonder les cœurs..... Voilà l'esquisse de l'homme.

Ses dettes seront payées avec les résidus des caisses. Il y avoit annuellement une somme assez considérable que le feu Roi ne faisoit pas entrer dans le trésor; elle étoit destinée à lever de nouveaux régimens, ou à augmenter l'artillerie, ou aux réparations des forteresses. Or l'artil-

lerie n'étoit pas augmentée, on ne levoit pas de régimens nouveaux, les forteresses n'étoient pas réparées, & l'argent s'accumuloit; il est employé à la liquidation.

Les revenus sont au-delà de vingt-sept millions d'écus, y compris la régie, ou environ cent huit millions de notre monnoie. L'armée coûte douze millions & demi d'écus; l'état civil deux millions trois cens mille; la maison du Roi, de la Reine & des Princes, un million deux cens mille; les pensions, cent trente mille. Je ne connois pas en détail toutes les autres dépenses; mais quand on sait, par exemple, que la caisse des légations n'absorbe que soixante-quinze mille écus, & que les supplémens ne vont, l'un portant l'autre, qu'à vingt-cinq mille écus (sur quoi je remarquerai que le même objet en Danemarck coûte trois millions d'écus; en Russie, ce pays presque étranger à la plus grande partie de l'Europe trois cens mille roubles), il est aisé de comprendre que le résultat de l'excédant annuel de la recette sur la dépense est d'environ trois millions & demi d'écus.

Les manufacturiers ont présenté une requête, pour supplier qu'on les avertit si l'on méditoit quelques changemens dans les privileges accordés par le feu Roi ou ses prédécesseurs, afin qu'ils ne fussent pas exposés à faire des approvisionnemens ou à contracter des marchés qu'ils ne pourroient pas remplir. Frédéric-Guillaume a répondu par sa parole d'honneur de ne rien changer encore à cet état de choses.

J'ai déjà dit que le Roi a voulu faire ministre M. Welner. On assure que celui-ci a refusé. C'est un coup de maître sous beaucoup de rapports, & il n'y perd rien; car on vient de lui accorder une augmentation de trois mille écus, afin qu'il ait la même pension que les ministres d'état. Non-seulement le Roi est sans confiance pour ceux-ci, mais il affecte de ne jamais leur parler, si ce n'est au comte Finckestein, oncle de la bien-aimée, ou au comte d'Arnim, mêlé dans les négociations du mariage tant desiré, & trop étranger encore aux affaires pour être soupçonné d'un systême. Passer pour en avoir un, sera du moins pendant quelque temps l'écueil du nouveau Schulembourg qui est au reste étayé d'un caractere très-fort & d'une ambition

fort ardente pour le nouveau président à qui l'on cherche déjà des profondeurs de vue que probablement il n'eut jamais ; je le crois peu propre à jouer un grand rôle.

Le sieur du Bosc devenu conseiller des finances & du commerce voudroit bien aussi entrer en scene. Il a demandé d'être attaché à la régie, & l'a encore obtenu, mais sans une augmentation d'égards. Des spéculateurs joignent cet indice à quelques autres pour en conclure quelque diminution dans le crédit de Bishopswerder son protecteur : cependant le parti des visionnaires ne fait plus que croître & embellir. A dire vrai la multitude des concurrens pourra nuire aux individus. Un des membres les plus zélés (Drenthal) est arrivé récemment ; on n'a plus trouvé de places pour lui chez le Roi ; mais on l'a mis en attendant chez la princesse Amélie, en qualité de maréchal de cour, avec la promesse de n'être pas oublié à la mort de cette princesse déjà finie.

Un tableau qui peut avancer la connoissance du nouveau Souverain est celui des gens distingués à sa cour. Un vieux comte (Lendorf) doux comme Philinthe, serviable comme Bonneau, flatteur déhonté, rapporteur infidele & calomniateur au besoin. Un prince écolier (Holsteinbeck) fumant sa pipe, buvant de l'eau-de-vie, ne sachant jamais ce qu'il dit, disant toujours plus qu'il ne fait, incessamment prêt à courir à l'exercice, à la chasse, à l'église, au bordel, à souper chez un lieutenant, un laquais, ou la Bietz. Un autre prince (Frédéric de Brunswick) connu par les soins qu'il prit pour déshonorer sa sœur & sur-tout son beau-frere aujourd'hui Roi ; libertin sous celui qu'on disoit Athée ; illuminé sous celui qu'on croit dévot, stipendiaire des loges maçoniques (il en reçoit annuellement six mille écus), déraisonnant par systême, & rendant pour les secrets qu'il arrache un amas de demi-confidences, moitié inventées, moitié inutiles. Une espece de capitaine insensé (Grothaus) qui a tout vu, tout eu, tout fait, tout connu ; ami intime du prince de Galles, favori du Roi d'Angleterre, appellé par le congrès pour en être président sous la condition de conquérir le Canada, maître à volonté du Cap de Bonne-Espérance, seul en mesure pour arranger les affaires de la Hollande, auteur, danseur, voltigeur, coureur, agro-

nome, botanifte, médecin, chymifte, & par état lieutenant-colonel Pruffien avec fept cens écus d'appointemens. Un miniftre (le comte d'Arnim) qui rêve au lieu de penfer, fourit au lieu de répondre, difcute au lieu de décider, regrette le foir la liberté qu'il a facrifiée le matin, & voudroit être tout à la fois pareffeux dans fes terres & miniftre en réputation. Un prince régnant (le duc de Weimar) qui fe croit de l'efprit, parce qu'il rencontre des rebus; fin, parce qu'il fait femblant d'étouffer des faillies; philofophe, parce qu'il a trois poëtes à fa cour; maniere de héros, parce qu'il court à bride abattue contre les loups & les fangliers. D'après de pareils favoris, jugez de l'homme.

Voulez-vous apprécier fon goût par fes divertiffemens? Mardi eft le grand jour où il a été goûter les plaifirs de l'efprit au fpectacle Allemand. Il y a reçu en grande pompe un compliment dramatique, qui finit par ces mots : « Que » la bonne providence qui récompenfe tout, les grandes » & bonnes actions, béniffe & conferve notre très-gra- » cieux Roi, cet augufte pere du peuple; béniffe & con- » ferve toute la maifon Royale; béniffe & conferve » nous tous. *Amen.* » Le Roi a été fi vivement enchanté de cette tournure dramatique, qu'il a ajouté mille écus au cinq mille qu'il donnoit à l'entrepreneur, & lui a fait préfent de quatre luftres & de douze glaces, pour orner les loges. Des farcafmes fans nombre fur le théatre françois ont accompagné cette générofité.

Graces militaires. Trois cens écus de penfion au capitaine Colas, renfermé pendant vingt-huit ans dans la citadelle de Magdebourg. Grade de lieutenant-général à M. de Borck, gouverneur du Roi, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Graces de cour. Clef de chambellan, envoyée à cet extravagant baron de Bagge, qui véritablement a remis cent louis à Bietz, & quarante à celui qui lui a préfenté ce don de la munificence royale.

On a infinué à Sa Majefté qu'elle avoit mécontenté la bourgeoifie à fon retour de la Pruffe; l'armée, depuis le premier jour de fon regne; le directoire-général, en le rendant nul; fa famille, en étant poli fans confiance; les prêtres, par le projet d'un troifieme mariage; les ftipendiés, par la fuppreffion de la régie du tabac; la cour, par la confufion ou le retard des états

de dépenſe ; & qu'ainſi il ſeroit peut-être imprudent, quant à préſent, d'accepter la ſtatue propoſée par la ville de Kœnisberg, dans un moment d'effervefcence.

Voulez-vous un indice de ce que devient la conſidération extérieure ? Les Polonois ont refuſé paſſage aux chevaux de remonte, venant de l'Ukraine ; vous imaginez bien que ce refus n'a jamais eu lieu ſous Frédéric II.

M. de Hertzberg a prétendu avoir reçu des lettres écrites en France contre lui, par le prince Henri. Il les a montrées au Roi qui n'a rien répondu. J'ai de la peine à croire qu'il n'y ait pas là une fraude quelconque. Je ſais à quelles perſonnes le prince écrit en France, &, indépendamment de toute bonne foi, M. de Hertzberg ne les intéreſſe aſſurément pas. Quoi qu'il en ſoit, on murmure que MM. de Hertzberg & de Blumenthal vont obtenir leur retraite ; que le dernier ſera remplacé par M. de Voſſ, & le premier, qui s'eſt cru trop néceſſaire pour être pris au mot, *par un homme qui étonnera tout le monde* (c'eſt à ce qu'on aſſure la phraſe du Roi). Hertzberg a des connoiſſances de publiciſte & d'archiviſte, parce qu'il a une mémoire prodigieuſe ; il ſait un peu d'agriculture pratique ; d'ailleurs violent, fougueux, plein de vanité, s'énonçant comme il conçoit, c'eſt-à-dire, avec peine & confuſion ; deſireux, & non capable de faire le bien qui donne de la réputation ; vindicatif, plus que haineux, ſujet aux préventions, & même alors aux tours d'adreſſe pour deſſervir ; ſans dignité, ſans ſéduction, ſans moyens. Blumenthal eſt un caiſſier fidele, un miniſtre ignorant, ambitieux par réminiſcence, & pour plaire à ſa famille, plein de reſpect pour le tréſor qu'il met fort au-deſſus de l'Etat, & d'indifférence pour le Roi qu'il a plus que négligé, lorſqu'il étoit prince de Pruſſe.

On a ôté un impôt ſur la biere qui rendoit cinq cens cinquante mille écus ; il ſera ſuppléé, dit-on, par une augmentation ſur les vins ; mais les vins ſont déjà trop chargés, & ne ſauroient porter un tel ſurcroît. Les frais de cette partie de la régie ſe montent à vingt mille écus ; ſoixante-neuf employés ſont congédiés, & gardent leurs appointemens juſqu'à ce qu'ils ſoient remplacés.

1er. *P. S.* Le Comte de Tottleben, (Saxon) nommé

major dans le régiment d'Ebben, y a été précédé par une lettre qui porte qu'on l'y envoie pour *apprendre le service*. L'équivoque est plus sensible en allemand qu'en françois. Le régiment a écrit en corps au Roi : *si c'est pour nous instruire qu'on nous envoie M. de Tottleben, nous n'avons pas mérité, & nous n'endurerons pas cette humiliation ; si c'est pour s'instruire, il ne peut pas servir comme major*. Les uns prétendent que l'affaire est déjà arrangée ; les autres qu'elle aura des suites.

Le Capitaine Forcade, qui étoit autrefois un favori du Prince de Prusse, ayant été rappellé il y a un mois au souvenir du Roi, celui-ci lui a dit : *Qu'il m'écrive ce qu'il désire*. Forcade a demandé le bonheur d'être à sa suite ; le Roi a répondu : *je n'ai pas besoin d'officiers inutiles ; ils ne servent qu'à faire de la poussiere*.

2e. *P. S.* Je vous ai envoyé le dernier courrier quelques combinaisons monétaires sur la Pologne ; en voici de plus absurdes encore relativement au Danemarck.

Le Danemark a adopté, suivant sa loi, le titre de ses monnoies à $11\frac{1}{3}$ écu pour le marc fin de Cologne, & paie cependant depuis plusieurs années le marc fin 13 jusqu'à 14 écus ; dont il n'existe en Danemarck aucune piece de monnoie d'argent, & toutes les affaires se traitent en notes de banque, dont la valeur n'est jamais à réaliser.

Lorsque le mal commença à paroître, Schimmelmann voulut y remédier ; il fit frapper des écus especes, dont $9\frac{1}{4}$ pieces contenoient un marc fin ; & calcula qu'un écu espece faisoit autant qu'un écu $9\frac{37}{100}$ sols courans *lubs* ; le fait eut été certain si l'argent courant avoit existé à $11\frac{1}{3}$ pour marc ; comme il ne s'en trouvoit point, chacun prenoit volontiers les écus especes à un écu 9 sols courans ; mais personne ne voulant donner un écu espece, pour l'écu 9 sols courans, il en résulta que tous ces beaux écus especes furent fondus :

Actuellement que le mal est très-grand, on veut répéter cette même opération de la maniere suivante.

1°. On frappe des écus especes, d'un marc fin $9\frac{1}{2}$ piece.

2°. On crée des notes de banque qui doivent représenter les écus especes, & qui doivent être réalisées en especes.

3°. On veut fixer par une ordonnance la valeur de ces

écus eſpeces en courant ; & comme on n'a pu ſe tirer d'affaire au taux de l'écu 9 ſols, on a l'intention de hauſſer le prix.

Si donc le courant actuel du Danemarck, c'eſt-à-dire, les notes de banque n'ont point de va eur réelle, mais que leur valeur conſiſte dans la balance de paiement de ce royaume, ſuivant qu'elle eſt pour ou contre le Danemarck, cette opération eſt auſſi abſurde que la précédente ; car ſi la banque donne ſes eſpeces contre la valeur idéale du courant, elle ſe défait de ſes écus eſpeces, leſquels paſſent au creuſet, & l'ancienne confuſion demeure telle qu'elle a exiſté, ou devient peut-être encore plus extravagante par la nouvelle création des notes de banque en eſpeces, qui ne pourront également pas être réaliſées en peu de mois.

3e. *P. S.* Le nouvel établiſſement de la banque d'eſpeces paroît encore obſcur. On veut frapper 1,400,000 écus en eſpeces pour leſquels l'argent doit être à Altona.

Il y a eu de grands débats dans le conſeil d'état entre le Prince d'Auguſtembourg & le miniſtre d'état, Roſencrantz ; le premier veut que l'eſpece ſoit frappée à Altona, & le dernier en demande la fabrication à Coppenhague. On dit que le Miniſtre veut pour ce ſujet donner ſa démiſſion.

Il doit être créé des notes de banque pour la valeur de ce 1,400,000 écus. Cette banque doit échanger les vieilles notes de banque Danoiſes, contre ces nouvelles notes de banque, ſuivant un taux déterminé.

Si ce taux, comme il eſt vraiſemblable, ſe trouve audeſſous du cours de change, ce ſeroit un joli jeu d'acheter actuellement des notes de banque pour les convertir enſuite en eſpeces.



LETTRE LV.

Du 12 Décembre 1786.

LA véritable raiſon pour laquelle le duc de Weimar eſt ſi fêté, c'eſt qu'il s'eſt chargé de faire agréer à la Reine le mariage de mademoiſelle de Voſſ. La Reine en rit & dit : « On aura mon conſentement, mais on ne

» l'aura pas pour rien, & même il coûtera cher ». En effet on paie ses dettes, qui passent cent mille écus, & je crois qu'elle ne se bornera pas là. Pendant que le Roi de Prusse dirige toutes ses pensées vers ce mariage, il me paroît clair que l'Empereur, s'il est capable d'un plant raisonnable, convoite deux femmes, la Baviere & la Silésie; oui, la Silésie! car je ne pense pas que tous les mouvemens sur le Danube soient autre chose que le domino de cette mascarade; mais ce n'est pas là où il commencera. Tout me démontre (& croyez que je commence à connoître cette partie de l'Allemagne) qu'il se tiendra sur la défensive du côté de la Prusse, & la laissera s'épuiser en efforts, tandis qu'il poussera librement du côté de la Baviere: ce n'est probablement qu'après cette immense acquisition qu'il s'occupera des moyens de ravoir la Silésie.

Je dis qu'il poussera sa pointe librement; car, de bonne foi, que ferons-nous? Omettons les cent mille & une raison d'inaction ou d'impuissance que je pourrois alléguer, & supposons-nous agissans. nous prendrons les Pays-Bas, & lui la Baviere; le Milanez, & lui l'Etat de Venise. Quoi de tout cela sauvera la Silésie? & bientôt après la puissance Prussienne..... Les fautes de tous ses voisins la sauveront. Il croulera, ce grand édifice de féerie; il croulera, ou son gouvernement subira une révolution!

Au reste, le Roi paroît fort tranquille sur les futurs contingens. Il fait bâtir près du nouveau Sans-Souci, ou plutôt réparer & meubler une jolie maison qui appartenoit autrefois à milord Maréchal. Elle est destinée à mademoiselle de Voss. La princesse de Brunswick a demandé une maison à Postdam; le Roi lui donne celle qu'il habitoit comme Prince Royal, & la fait meubler à ses frais. Il est clair que cette princesse moribonde, criblée de la maladie de David, & consumée d'ennui, sera la dame d'honneur de mademoiselle de Voss.

D'un autre côté, on a payé les dettes de la Reine douairiere, de la Reine régnante, du Prince Royal devenu Roi, de quelques complaisans & complaisantes; & si l'on ajoute à ces sommes les pensions données, les maisons montées, les charges recréées, cela ne laisse pas que d'aller haut. Voilà comme on peut être prodigue sans se montrer

généreux ! Ajoutez à cet article que le Roi a donné à MM. Blumenthal, de Gaudi & de Heinitz, miniſtres d'état, chacun un bailliage. C'eſt une maniere de faire un préſent d'un millier de louis. A propos du dernier de ces miniſtres, le Roi a répondu à pluſieurs employés au département des mines, qui ſe ſont plaints de paſſe-droits, que dorénavant il n'y aura plus de rang d'ancienneté.

Il a terminé l'affaire du Duc de Mecklenbourg, avec quelques légeres modifications.

Il a reçu à miracles le général comte de Kalckreuth, celui qui a été l'aide-de-camp & le principal faiſeur du Prince Henri, qui s'eſt brouillé avec lui à outrance pour la Princeſſe, & que Frédéric II tenoit éloigné pour ne pas trop rompre en viſiere à ſon frere. C'eſt un homme de très-grand mérite & un officier de premiere ligne; mais l'affectation avec laquelle le Roi l'a diſtingué me paroît dirigée contre ſon oncle. Peut-être y entre-t-il auſſi de l'envie de ſe raccommoder avec l'armée. Mais ſi M. de Brülh perſiſte a prendre non-ſeulement ſon grade qui lui eſt accordé, mais ſon rang d'ancienneté qui recule tous les généraux, & Moellendorf à la tête, je crois que le mécontentement eſt irrémédiable. Tout cela eſt à-peu-près égal pendant la paix, & peut-être même cela le feroit-il d'ici à un an à la guerre; mais dans un plus long eſpace de temps, on recueillera ce qu'on a ſemé. C'eſt un étrange calcul que de mécontenter une excellente armée par des faveurs & des diſtinctions militaires pour une race d'hommes toujours ſi médiocre à la guerre.

. . . .
. . . .
. . . .

Auſſi n'ai-je pas prétendu dire qu'il n'y eût pas quelques officiers braves & intelligens au ſervice de Saxe. Il en eſt deux fort diſtingués, par exemple, M. Thielcke, capitaine d'artillerie, que Frédéric a voulu & n'a pas pu attirer en lui offrant une place de lieutenant-colonel, & deux mille écus d'appointemens; & le Comte de Bellegarde qui paſſe pour un des plus habiles officiers du monde. Mais ce ne ſont pas ceux-là qu'on attire : on n'a conſulté juſqu'ici dans toutes les préférences ſaxones, que le noble mérite du dé-

vouement à la secte, ou la recommandation de Bishops-werder.

P. S. J'ai oublié de vous dire que M. d'Est ** avoit, à ma priere, adressé à M. de Vergennes la proposition d'appeller M. de la Grange. Il sera bien digne de M. de Calonne de lever les difficultés d'argent que ne manquera pas de faire M. de Br **.



LETTRE LVI.

Du 16 Décembre 1786.

LA faveur du Général Comte de Kalkreuth continue. C'est un objet d'observation ; car si elle est durable, si l'on tire parti de cet homme profondément habile, si on lui destine quelque place importante, le Roi n'est donc pas ennemi de l'esprit ; il n'est donc pas jaloux de toute réputation ; il ne prétend donc pas éloigner tout homme d'un mérite constaté. Les visionnaires n'ont donc pas le privilege exclusif de sa faveur & de sa confiance. Toutes ces inductions sont, je crois, au moins prématurées, & bien que Kalkreuth ait été jusqu'ici le seul officier de l'armée aussi distingué, bien que lui-même en ait conçu des espérances, bien qu'il soit en premiere ligne, Moellendorf s'étant mis à la tête des frondeurs, ce que ne lui pardonnera pas le Roi ; Pritwitz n'étant qu'un soldat brave & inconsidéré, ridicule écho de Moellendorf ; Anhalt un insensé ; Gaudi à-peu-près impuissant par sa grosseur, & terni d'ailleurs par son défaut de valeur personnelle qui avoit fait dire à Frédéric II : *C'est un bon professeur ; mais lorsqu'il faut que les enfants répètent la leçon, il ne s'y trouve jamais ;* ses autres émules, trop jeunes & trop peu expérimentés pour être ses rivaux ; malgré tout cela, dis-je, j'ai peine à croire que le principal ressort des distinctions du Roi n'ait pas été l'envie d'humilier le Prince Henri. Du moins je suis lié avec Kalkreuth que j'ai passablement conquis aux revues de Magdebourg ; j'ai lieu

de croire que je sais tout ce qui s'est passé entre le Roi & lui, & je n'y vois non-seulement rien de concluant, mais rien qui promette beaucoup.

Le Roi maintient sa capitation. Elle sera fixée, dit-on, selon le tarif suivant. Un lieutenant-général ou un ministre, ou veuve d'iceux, douze écus ou environ, quarante-huit livres de notre monnoie; un Général major, ou un Conseiller privé, dix écus; un Chambellan, ou Colonel, huit; un Gentilhomme, six; un Paysan possessionné dans les bons cantons, trois; un demi-paysan (le paysan possessionné a trente arpens, le demi-paysan, dix), un écu douze gros; dans les contrées pauvres, un paysan, deux écus; le demi-paysan, un. Le café ne payera désormais qu'un gros la livre, & le tabac autant. Au reste, le directoire général a reçu à cet égard un mémoire si fort de choses, que, bien qu'anonyme, la lecture légale en a été faite; après quoi il a été *protocolé* pour être envoyé à l'administration du tabac, afin d'en vérifier certains faits. Cette démarche a paru si hardie, que quatre ministres seulement ont signé le protocole, MM. de Hertzberg, Arnim, Heinitz & Schulembourg de Blumberg.

Les marchands députés de la ville de Koenigsberg ont écrit que si le sel demeuroit entre les mains de la compagnie maritime, il étoit inutile qu'ils vinssent à Berlin; car ils ne pourroient que porter des doléances, sans savoir que proposer: on assure, en conséquence, que la société maritime perdra le monopole du sel. Cette nouvelle est au moins très-prématurée. C'est un article bien important que celui des sels, & Struensée, qui a employé tout son talent à se l'assurer, y a si parfaitement réussi, qu'il débite jusqu'à cinq milliers de lasts de sel (vingt-huit muids font neuf lasts.

. . . .

. . . .

Encore une fois, comment, si l'on ôte à la société maritime ses plus fructueux monopoles, donnera-t-elle le dix pour cent d'un capital de douze cens mille écus? Quand un édifice dont le faîte est si haut & la base si étroite se trouve élevé, il faut, avant que d'en démolir une partie, bien aviser aux étais que l'on s'est ménagés. Au reste, le Roi a déclaré qu'il rendroit tout le commerce parfaitement libre;

si l'on trouvoit une maniere de ne lui faire perdre aucun revenu. Ne voilà-t-il pas un plaisant bienfait ? Je crois entendre dire à un homme couvert d'ulceres, « je consens » à recouvrer la santé, pourvu que vous ne m'appliquiez » aucun remede ; & que vous ne m'astreigniez à aucun » régime ».

C'est une munificence à-peu-près pareille que celle qui rendra la liberté aux marchandises de France, en leur faisant payer de très-gros droits, dont le produit sera appliqué à l'encouragement des manufactures que l'on croira susceptibles de rivaliser avec les étrangers. J'ignore si le Roi croit accorder par-là un grand bienfait au commerce ; mais je sais que d'un bout de l'Europe à l'autre la contrebande est devenue un simple commerce d'assurances, à plus ou moins modique prix, selon les circonstances locales, & qu'ainsi un gros droit équivaut à une prohibition.

Le Roi a ordonné un dénombrement de ses sujets, non-seulement pour connoître leur nombre, mais leur âge & leur sexe. C'est probablement sur ce dénombrement que porteront les changemens projetés dans le militaire ; mais on sait combien dans tous les pays du monde les dénombremens sont fautifs. Une opération tout autrement délicate & qui suppose un plan général & une grande fermeté ; c'est celle d'imposer les terres nobles. On commence à en laisser transpirer le projet, & les conseillers provinciaux ont reçu ordre de donner des éclaircissemens qui paroissent tendre à ce but ; je croirai à une telle révolution quand je la verrai.

Les faits isolés sont moins importans pour vous que la connoissance intime de celui qui gouverne. Tous les caracteres de foiblesse se réunissent à ceux que je vous ai décrits tant de fois. Déjà l'on emploie l'espionnage, on accueille les délateurs, on se courrouce contre les désaprobateurs, on éloigne, on repousse les hommes vrais. Les femmes seules conservent le droit de tout dire. Il y avoit derniérement un concert particulier où assistoit derriere un paravant sa Henck ou Rietz ; (vous savez que c'est une seule & même personne). On entend du bruit à la porte ; un valet-de-chambre l'entr'ouvre ; il y trouve la princesse

cesse Frédérique de Prusse, & mademoiselle de Voss. La premiere fait signe de ne rien dire ; le valet-de-chambre désobéit ; à l'instant le Roi se leve & fait entrer les deux dames. Quelques minutes après on entend assez de bruit derriere le paravent. Le Roi paroît embarrassé. Mlle. de Voss demande ce que c'est : son royal amant répond : *ce sont mes gens*. Cependant les deux dames avoient quitté le jeu de la Reine pour cette belle équipée. Le Roi en plaisantoit le lendemain devant une dame du palais, qui dit : *la chose est vraie, Sire ; mais il seroit à désirer qu'elle ne le fut pas.* Une autre lui disoit l'autre jour à table : *mais Sire, pourquoi donc ouvre-t-on toutes les lettres à la poste ? Cela est très-ridicule & très-odieux.*

On lui disoit encore que la comédie allemande qu'il protege beaucoup n'étoit pas bonne. » D'accord, a-t-il ré-» pondu ; mais cela vaut mieux qu'un spectacle françois » qui rempliroit Berlin de coquines, & corromproit les » mœurs ». Vous conclurez de-là sans doute que les comédiennes Allemandes sont des Lucreces, & sur-tout vous admirerez la morale du protecteur des mœurs, qui va souper dans la maison de son ancienne maîtresse, avec trois femmes, & fait de sa fille une complaisante.

Il ne s'occupe pas plus de politique extérieure que s'il ne pouvoit lui survenir aucun orage. Il parle avec éloge de l'Empereur ; des François, toujours en ricanant ; des Anglois, avec respect. Le fait est que cet homme paroît rien, moins que rien, & j'ai peur qu'on ne s'exagere les diversions qu'on peut faire en sa faveur. Je noterai à ce propos que le Duc de Deux-Ponts nous échappe, mais il se resserre à la ligue Germanique, qui est tellement exaltée, qu'elle croit en vérité pouvoir se passer de nous. Dieu sait sous l'étendard de quel chef ils ont acquis cette présomption !

Une anecdote dont vous ne sentirez pas toute la force, faute de connoître le pays, est pour moi vraiment prophétique. Le Prince Ferdinand a touché les cinquante mille écus qui lui revenoient par le testament du Roi, sur une simple ordonnance de Welner, conçue ainsi : » Sa Ma-» jesté m'a donné ordre de bouche de faire compter à vo-» tre Altesse Royale cinquante mille écus qui seront payés » à elle ou à son ordre, sur telle caisse, à vue de ce

» mandat. Welner ». Un acquit comptant de cinquante mille écus, ſigné d'un autre que du Roi, eſt une monſtruoſité dans l'ordre politique Pruſſien!

Soyez béni ſi vous faites la banque, car c'eſt la ſeule reſſource de finance qui ne ſoit pas horriblement onéreuſe; c'eſt la ſeule machine à argent qui fera recevoir, au lieu d'emprunter difficilement & chérement; c'eſt le ſeul pilotis ſur lequel le miniſtre des finances puiſſe, dans les circonſtances actuelles, baſer ſon exiſtence. Struenſée, qui eſt plus ſur ſes étriers que jamais; parce qu'il faut bien qu'il ſoit le profeſſeur du nouveau miniſtre, me charge de vous dire que probablement le Roi acquerra pour pluſieurs millions d'actions, ſi on veut envoyer à lui Struenſée une note ſur l'organiſation de la banque, d'après laquelle il puiſſe faire ſon rapport & ſa propoſition.

A propos de Struenſée, avec qui je ſuis tous les jours plus lié, il me charge de vous dire que le changement à Paris de la commandite pour l'extraction des piaſtres fera vigoureuſement baiſſer votre change, & voici ſon raiſonnement pour le prouver.

« Les repréſentations de la banque de Saint-Charles, » pour conſerver les fournitures de la cour, ſur le pied » d'une commiſſion de dix pour cent, ont échoué entié» rement. Elle n'a pu les conſerver que ſur le pied d'une » entrepriſe, & aux conditions propoſées par les *gremios*, » c'eſt-à-dire à un intérêt de ſix pour cent pour l'avance » des fonds.

» Cette même banque vient de changer de commandite » à Paris, pour l'extraction des piaſtres; elle a ſubſtitué » la maiſon le Normand à celle de le Coulteux. Comme » la premiere ne jouit pas encore d'un crédit auſſi étendu » que cette derniere, bien des gens prévoient que la banque » Eſpagnole ſera dans la néceſſité d'y verſer plus de » fonds.

» En attendant, celle-ci s'eſt trouvée dans une détreſſe » extrême. Voulant liquider ſes comptes avec la maiſon » le Coulteux & d'autres maiſons de France, elle avoit » beſoin d'une ſomme de trois millions de livres de France. » Pour y ſatisfaire, elle s'eſt adreſſée au gouvernement, » & a réclamé ſoixante millions de réaux qui lui étoient

» dûs. Celui-ci ayant décliné sous différens prétextes de » payer, la banque a déclaré qu'elle se trouvoit insolva» ble, & quelle alloit rendre sa situation publique. Ce moyen » a eu son effet; le gouvernement est venu à son secours, » & il a donné des assignations pour vingt millions de » réaux, payables chaque année. »



LETTRE LVII.

Du 19 Décembre 1786.

Le spectacle que le prince Henri avoit promis de donner les lundi a été enfin représenté hier au soir pour la premiere fois. Le Roi y est venu, contre l'attente du Prince, & s'y est beaucoup amusé. Je l'ai fort observé, comme vous pouvez le croire. C'est incontestablement la coupe de Circé qu'il faut lui présenter pour le séduire, mais plutôt remplie de bierre que de tokai. Une remarque assez curieuse, c'est que le prince Henri s'amusoit pour son compte personnel, & n'avoit pas la plus légere distraction, soit d'attention, soit de politique. Tous les ministres diplomatiques y étoient, mais j'y ai soupé seul d'étranger; & le Roi qui, en tout, le spectacle fini, a été fort guindé, si ce n'est lorsque les *gueulées* du prince Frédéric de Brunswick lui ont arraché un éclat de rire, m'a fait une mine plus que froide. On l'échauffe sans cesse de propos que l'on me prête, & mes liaisons les plus simples lui sont présentées comme offensives pour lui. Certes j'en suis tout consolé. Je ne note que pour décrire au juste & sans charlatanisme mon état de situation.

Il est vrai que M. de Hertzberg a pensé quitter sa place: en voici l'occasion. Il avoit annoncé l'arrangement promis au duc de Melcklenbourg, & cependant rien ne s'expédioit. Impatienté, & l'impatience est chez lui toujours brutale, il dit un jour au directoire général: « Messieurs, il » faut aller plus vîte; ce n'est pas ainsi que les affaires s'ex» pédient. Cet Etat ne peut marcher qu'avec de l'activité ».

On a rendu compte au Roi de cette apostrophe véhémente ; il a vivement grondé son ministre, qui lui a mis le marché à la main. M. de Blumenthal a raccomodé les choses, dit-on.

A propos du duc de Mecklenbourg, le Roi, en recevant ses remercîmens sur la restitution de ses bailliages, lui a dit : *Je n'ai fait que mon devoir ; lisez la devise de mon ordre, suum cuique.* (Les Polonois avoient mis au-dessous, sur le poteau des limites, *rapuit.* Je doute que Frédéric-Guillaume donne jamais lieu à une pareille épigramme).

Un fait très-remarquable au reste pour l'histoire du cœur humain, c'est qu'à propos de divers retranchemens faits à ce duc, sur tout ce qui lui avoit été promis, quelqu'un représentant au Roi qu'il ne seroit pas content, *eh bien!* a dit celui-ci, *il faut lui donner encore le cordon jaune*, & en effet on le lui a donné hier. De ce moment le glorieux duc a trouvé parfaitement bien l'arrangement des bailliages, & c'est en conséquence qu'il a remercié.

Voulez-vous prendre une idée assez juste de la maniere de vivre dans ce noble tripot appellé *la Cour de Berlin*. Faites quelque attention aux traits suivans, & songez que j'en pourrois accumuler quatre cens de cette espece. — La princesse Frédérique de Prusse a dix-neuf ans ; son appartement est ouvert à onze heures du matin. Les ducs de Weimar, de Holstein, de Mecklenbourg, tous libertins mal élevés, y entrent & en sortent deux ou trois fois dans la matinée. — Le duc de Mecklenbourg racontoit je ne sais quoi au Roi. Le prince de Brunswick marche assez gauchement sur le pied à un témoin, pour lui faire appercevoir ce qu'il croyoit ridicule. Le duc s'interrompt. « Je crois, Monsieur, que vous vous moquez » de moi, -- & il continue son discours au Roi ; puis il s'interrompt encore. — « Je reconnois, M., depuis long-temps » votre langue de vipere. Dites devant moi ce que vous » avez à dire de moi, je répondrai » : autres propos interrompus ; puis.... « lorsque je serai parti, Sire, le Prince » m'habillera joliment. Je prie votre Majesté de se rappeller » de ce qu'elle vient d'entendre ». Ce même prince Frédéric est, comme je vous l'ai tant répété, un chef d'illuminés. Il en disoit des horreurs au baron de Knyphausen. « Mais, Monseigneur, lui répond celui-ci, vous passez pour

» le Pape de cette église. — Cela est faux. — J'ai trop
» bonne opinion de votre altesse, pour la croire d'une secte
» qu'elle désavoue : ainsi je lui promets de dire par-tout
» qu'elle méprise trop les illuminés, pour en être, & cela
» rétablira sa réputation..... Le Prince bat la campagne & détourne les chiens. — Un courtisan, un grand maréchal d'une cour demande une place promise à cinq aspirans, je lui dis : *mais si l'on a des engagemens ?* — *Cela ne fait rien aujourd'hui*, reprend-il gravement ; *on commence depuis un mois à ne plus tenir les paroles données.* — M. Welner, véritable auteur de la disgrace de M. de Schulembourg, va le voir, le plaint & lui dit : « vous avez trop de mérite
» pour n'avoir pas beaucoup d'ennemis : — moi, Mon-
» sieur, dit l'ex-ministre, je ne m'en connois que trois :
» le prince Frédéric, parce que je n'ai pas voulu placer
» son chasseur ; M. de Bishopswerder, parce que j'ai ren-
» voyé un de ses protégés ; & vous, je ne sais pourquoi »....
Welner se met à pleurer, & lui jure que la calomnie s'acharne contre lui de toutes parts. « Les pleurs, lui dit M. de
» Schulembourg, ne conviennent pas entre hommes, &
» je ne puis vous en remercier..... » En un mot, tout est descendu au petit, comme tout étoit monté au grand.

On assure que l'on rend la liberté du commerce du sel & de la cire aux marchands de Prusse. Je ne puis pas vérifier ce fait aujourd'hui, Struensée sera trop occupé pour son courrier ; mais si cela est, la société maritime qui perd en même temps le café, le tabac, & probablement le bois, ne peut pas soutenir plus long-temps un fardeau de dix-huit pour cent au moins, qu'aucun commerce suivi ne donne, & que M. de Schulembourg n'a probablement soulevé lui-même avec des privileges exclusifs si fructueux, qu'en brouillant les caisses ; de sorte que les bénéfices d'un objet couvroient le déficit de l'autre.

Quant aux manufactures de soie que l'on parle de jetter à bas, je n'y vois pas le plus léger inconvénient. La gratification annuelle de quarante mille rixdalers (ou cent cinquante mille livres) répandue sur les entrepreneurs de Berlin, jointe à la prohibition des marchandises étrangeres, ne leur suffira jamais pour soutenir la concurrence ; & comme je vous l'ai expliqué ailleurs, les manufacturiers eux-mêmes

sont la contrebande, laquelle fournit plus d'un tiers des étoffes consommées même dans le pays; car il est aisé de comprendre qu'on préfere les étoffes plus belles, moins claires & meilleures, à celles que le monopole veut contraindre d'acheter. Ce n'est pas que les matieres premieres coûtent plus cher au Berlinois qu'au Lyonnois. Il les tire de la même source, & ne paie point le six pour cent d'entrée auquel le Lyonnois est assujetti. D'un autre côté l'ouvrier Allemand travaille avec plus d'attention que l'ouvrier François, & sa main-d'œuvre n'est guere plus chere que celle du Lyonnois : celui-ci reçoit seize sols de façon pour une aune de taffetas, & celui-là dix-sept sols six deniers pour une pareille longueur de même étoffe, ce qui fait à peine un & demi pour cent sur le prix de l'étoffe évaluée à cinq livres l'aune de France. Le manufacturier de Berlin a de plus, par une foule de combinaisons locales de commerce que j'ai sévérement calculées, un avantage de trente pour cent sur le manufacturier de Lyon, à la foire de Francfort sur l'Oder; & cependant il ne peut soutenir la concurrence, soit par la faute du gouvernement, soit par celle de l'ouvrier indigene, ou de l'entrepreneur ignorant. A quoi donc servent ces atteliers ruineux? car enfin il n'y a pas moins de mille six cens cinquante métiers, tant à Berlin qu'à Postdam, Francfort & Kœpnic. Mais il s'en faut bien que le produit de ces métiers équivaille au produit d'un même nombre de métiers à Lyon. Un ouvrier Berlinois fait tout au plus annuellement les deux tiers de l'ouvrage que fait l'ouvrier Lyonnois. Sur ces 1650 métiers, on peut en compter environ 1200 de taffetas, étoffes brochées, velours &c. : le reste appartient aux fabriques de gazes, qui produisent annuellement environ 980000 aunes de Berlin (l'aune de France est un trois quarts de celle de Berlin). Les 1200 métiers d'étoffes ne produisent environ que 960000 aunes, ce qui fait en tout 1,940000 aunes. Tous les métiers réunis consomment environ 114000 livres de soie grége à 16 onces la livre (vous savez que 76000 livres pesant d'étoffes emportent 114000 livres pesant de soie brute). Il se fabrique encore à Berlin 28000 paires de bas de soie, ce qui consomme environ 5000 liv. de soie grége. C'est principalement à fabriquer des bas qu'on emploie la soie

du pays, qui est réellement d'une qualité supérieure à celle du Levant ; mais dans les états Prussiens on connoît si peu l'art de la filer, qu'elle ne peut être employée que difficilement dans les étoffes. Au reste, les fabricans de bas s'en servent avec d'autant plus d'avantage, qu'étant à bon marché, & d'une qualité forte, elle forme des bas qui méritent la préférence sur ceux de Nîmes & de Lyon, attendu que dans ces villes on ne se sert que de soie de rebut pour cet objet. On fait annuellement dans les états Prussiens de huit à douze mille livres de soie ; & il s'y trouve assez de mûriers pour en faire trente mille livres. Il n'y a pas là de quoi établir une concurrence redoutable au Roi de Sardaigne.

La commission a écrit à de Launay qu'elle n'avoit plus rien à lui demander ; en conséquence il s'est adressé au Roi pour avoir la permission de partir, & le Roi lui a répondu : » Je vous ai dit de demeurer ici jusqu'à la fin de la commission ». Il y a là de part ou d'autre astuce ou tyranie.



LETTRE LVIII

Du 23 Décembre 1786.

MADEMOISELLE Hencke ou Madame Rietz, comme on voudra la nommer, a demandé au Roi de vouloir bien enfin fixer son sort, & de lui donner une terre où elle pût se retirer. Le Roi lui a offert une maison de campagne à quelques lieux de Postdam : refus décidé de la belle ; & le Roi à son tour ne veut pas entendre parler de la terre. Il est difficile de dire quel incident produira ce conflit de cupidité & d'avarice. En attendant, la pastorale continue dans toute sa force, on a donné plusieurs fois *Inès de Castro* au théatre allemand (d'après la piece angloise, & non d'après la nôtre). Au quatrieme acte le Prince répète avec ardeur tous les sermens de fidélité à la dame d'honneur. C'est à chaque représentation le moment qu'a choisi la Reine pour quitter le spectacle. Est-ce l'effet du hasard ? Est-ce intention marquée ? C'est ce qu'on ne peut déterminer d'après le

caractere turbulent & versatille, mais non pas très-foible de cette Princesse.

Lorsque son beau-frere, le Duc de Weimar, est arrivé, le Roi lui a fait l'accueil le plus gracieux, & peu-à-peu il se refroidit jusqu'à la glace. On conjecture qu'il a mis de la tiédeur ou de la mal-adresse dans sa négociation avec la Reine au sujet du mariage, lequel, au reste, n'est rien moins que décidé. On achete à Postdam deux maisons de particuliers; on les meuble avec toute sorte de magnificence. A quoi bon, si l'on doit épouser? Ne peut-on pas loger sa femme dans son château? Notez, à propos de ces arrangemens, que le Roi envoie en France un sieur Paris, son valet-de-chambre, pour y payer ses dettes, & y faire les emplettes nécessaires à ces maisons nouvellement acquises & consacrées à l'amour.

Au reste, la famille de Mademoiselle de Voss, qui la pressoit il y a quatre mois de partir, & d'aller épouser, en Silésie, un gentilhomme qui la demandoit, est aujourd'hui la premiere à dire que l'hymen royal projetté seroit ridicule, & même absurde. En effet, les suites peuvent en être fort dangéreuses; car si le dégoût succédoit à la jouissance (ce qui s'est vu quelquefois), Mademoiselle de Voss partiroit avec une pension; au lieu que dans sa qualité de favorite, elle peut faire rapidement sa fortune, celle de sa famille, & du bien à ses créatures.

Quoi qu'il en soit, c'est à projetter des bergeries pour le séjour de Postdam que se passe le temps, & l'on pourroit adresser, sinon comme la Hire à Charles VII, ces mots: » *Je dis, Sire, qu'il est impossible de perdre un Royaume plus gaiement*; du moins ceux-ci: *il est impossible de le risquer plus tendrement.* Mais quelque tranquillité qu'on affecte, il est des démarches & des projets qui, sans alarmer, car le Roi certainement est valeureux, occupent. Le voyage de l'Empereur à Cherson, la déclaration très-brusque & très-formelle de la Russie à la Ville de Dantzig, le camp de quatre-vingt mille hommes projetté en Bohême pour amuser le Roi de Naples, sont au moins des objets de distraction, si ce n'est d'observation: on doute d'ailleurs que l'Impératrice aille en Crimée, Potemkin ne voulant pas

la rendre témoin de l'incroyable misere du peuple & de l'armée, dans ce jardin nouvellement acquis.

Le découragement du ministere de Berlin va toujours en croissant. Depuis deux mois le Roi n'a pas travaillé avec un seul ministre. Cela augmente leur torpeur & leur pusillanimité. La décadence de M. de Hertzberg s'achemine, & celle de M. de Werder commence. Le Roi s'étourdit sur tout cela ; jamais on ne porta plus loin la manie de régner par soi-même sans rien faire. On parle de substituer une taxe sur les maisons, à la capitation ; je commence à croire que ni l'un ni l'autre de ces impôts n'aura lieu. On veut se rétracter avec honneur, s'il est possible, & les avis des présidens de province en fourniront le prétexte. Il est d'autant plus extraordinaire que l'on se soit acharné à cette capitation, que sous le Roi Frédéric-Guillaume Ier. on en fit l'essai, & qu'il fallut y renoncer dès la seconde année.

L'armée Prussienne fait une nouvelle acquisition, dans le genre de celles dont on l'enrichit depuis quatre mois : c'est le Prince Eugene de Wirtemberg. Il a commencé par un libertinage excessif ; il s'est distingué ensuite dans le métier de *caporal schlag*, & en portant la sévérité de la discipline jusqu'à la férocité. Tout cela ne lui faisoit pas une grande réputation : il fut à Paris, & se précipita dans le baquet de Mesmer, professa ensuite le somnambulisme, & continua par une pratique suivie des accouchemens. Ces différentes mascarades accompagnoient & couvroient le véritable objet de son ambition & de sa ferveur, qui est d'accréditer la secte des illuminés, dont il est un des chefs les plus enthousiastes. On vient de lui donner un régiment qui le rapproche de Berlin. Sa fortune ne lui permet pas d'y vivre tout-à-fait ; mais sa position lui permettra d'y faire des courses, & il sera utile aux peres de la nouvelle église. Ardent, singulier, actif, il parle comme une pythonisse ; il entraîne par une élocution forte & extatique ; des yeux quelquefois hagards, toujours enflammés, une physionomie profondément émue ; c'est en un mot un de ces hommes que les hypocrites & les jongleurs mettent en avant avec succès.

23, à midi.

Je viens d'avoir une conversation très à fond & presque sentimentale avec le prince Henri. . . . .
. . . .
. . . .
Il en est au découragement le plus complet, soit pour lui, soit pour son pays. Il m'a confirmé tout ce que je vous ai mandé, tout ce que je vous mande. Torpeur dans les opérations; tristesse à la cour; stupéfaction des ministres; mécontentement universel. On projette peu; l'on exécute moins encore. Quand on dit que les affaires languissent, on donne gravement pour raison que le Roi est amoureux, & que la vigueur de l'administration tient à la foiblesse de mademoiselle de Voss; qu'il est bien ridicule de suspendre ainsi les affaires de tout un royaume, &c. &c.

Le directoire général, qui devroit être un conseil d'Etat, n'est qu'un bureau d'expéditionnaires pour le courant. Si les ministres font une proposition, on ne leur répond pas; s'ils représentent, on leur donne des dégoûts. Ce qu'ils devroient faire est si loin de ce qu'ils font, que l'avilissement de leur dignité occasionne des réflexions désagréables. Jamais on ne produisit plus vîte une opinion publique que Frédéric-Guillaume, dans un pays où il paroissoit n'en pas exister le germe. Le prince Henri ne voit nul remede aux vices de l'intérieur; mais il n'est pas inquiet pour le dehors, parce que le Roi est aujourd'hui tout-à-fait décidé pour la France, & plus encore sans confiance pour les fauteurs du parti Anglois...... Prenez bien garde que ceci est la version du prince, à laquelle au reste je ne suis pas éloigné de croire, si nous ne gâtons pas nos propres chances.

Au reste, ce que les papiers publics annoncent des voyages du prince Henri est sans fondement. Quelques velléités pour Spa & la France; nul projet arrêté. Une espérance vague qui ne peut mourir, malgré les coups qu'on lui porte, le retiendra à Rheinsberg; les années se succéderont; le moment du repos viendra; l'habitude l'enchaînera dans son glacial château, qu'il vient d'augmenter & de rendre plus commode. Joignez à ces différentes causes un carac-

tere nul, une volonté instable comme les nuages, des incommodites fréquentes, & une chaleur d'imagination qui l'épuise. Ce qu'on desire sans succès tourmente plus que ce qu'on exécute avec peine.

On va nommer un second ministre en Silésie. Un seul est une espece de Vice-Roi; il est dangereux, dit-on, de voir par les yeux d'un seul. *Divide & impera.* C'est encore à cela qu'ils en sont en politique.

Le prince Frédéric de Brunswick intrigue prodigieusement contre le prince Henri & le duc son frere; on ne sait ce qu'il veut, mais il veut, & cela lui donne une certaine importance envers cette tourbe si nombreuse qui ne conçoit pas qu'un prince méprisable l'est plus qu'un autre homme. Il ne peut-être, ni durablement utile, ni le moins du monde, soit agréable, soit estimable; mais dans telle circonstance donnée il pourroit être un espion nécessaire.



LETTRE LIX.

Berlin, 26 *Décembre* 1786.

ON parle d'une grande promotion dans laquelle seront compris le prince Henri & le Duc de Brunswick, comme feld-maréchaux, mais le premier dit qu'il ne veut pas être feld-maréchal. Il s'est toujours opposé à ce que le duc le fût sous Frédéric II, qui ne vouloit pas conférer ce grade aux princes de son sang. Cette alternative de hauteur & de vanité, aidée même de sa ridicule comédie, ne le menera pas loin. Il compte partir au mois de septembre pour les eaux de Spa; visiter ensuite nos provinces méridionales, & de-là se rendre à Paris où il passera l'hiver. Tels sont ses projets actuels, & c'est une assez grande probabilité qu'il ne fera rien de tout cela.

Le Roi a déclaré qu'il ne placeroit personne qui eût déjà des fonctions chez les princes. C'est là probablement ce qui a fait sortir le comte Nostitz de chez le prince Henri. Ce comte est une espece fort étrange.

D'abord envoyé en Suede où il se fit le chef de quelques ministres du second ordre; mécontent des loix séveres de l'étiquette, il vécut maussadement dans une place qu'il exerça sans talens. A son retour il se fit nommer l'un des gentilshommes pour accompagner le Prince Royal en Russie, & oublia de demander son agrément. On le regarda comme un surveillant incommode; on le produisit avec économie; de-là humeur, plaintes, murmures. Le feu Roi l'envoya en Espagne où il acheva de dissiper son bien. Les négocians d'Embden & de Koenisberg demandent que les Espagnols diminuent les droits sur je ne sais quelles marchandises. Le comte Nostitz sollicite, négocie & bientôt écrit *que le nouveau tarif est tout à l'avantage des sujets Prussiens*. Le Roi fait remercier la cour d'Espagne. Heureusement le comte Finckestein qui n'avoit pas reçu le tarif, suspend les remercîmens. Le tarif arrive. Les négocians Prussiens étoient plus chargés qu'auparavant. Fureur du Roi, rappel subit de Nostitz; il arrive à Berlin sans son bien qu'il avoit dissipé, sans sa considération qu'il avoit perdue, sans espoir pour l'avenir. Le prince Henri le recueille dans son palais, asyle ouvert à tous les mécontens; il y reste dix-huit mois, & s'y montre ce qu'il avoit été par-tout ailleurs: esprit de travers, immoral, plein de disgraces, ne sachant point écrire, ne voulant point lire; vain comme un sot, colere comme un dindon, étranger à toute espece de place, parce qu'il n'a ni principes, ni séduction, ni lumieres. Tel que le voilà, cet insipide mortel, véritable héros de la Dunciade, sera nommé dans quelques jours ministre pour l'électorat de Hanovre. On dit, pour excuser ce choix bizarre, qu'il n'y a rien à faire dans ce poste; mais pourquoi envoyer un homme là où il n'y a rien à faire?

Madame Rietz, celle des maîtresses qui a résisté le mieux à l'inconstance des hommes & aux intrigues de la garde-robe, a demandé modestement au Roi le margraviat de Schwedt pour retraite, & quatre gentilshommes pour faire voyager son fils, comme un fils de Souverain. Cette hardiesse n'a pas déplu au Roi qui avoit été blessé de la demande d'une terre. Il a trouvé sans doute qu'on le respectoit beaucoup, puisqu'on lui faisoit des propositions si honorables.

Ses anciens amis ne peuvent plus obtenir une minute d'audience ; les portes font d'airain pour eux. Mais un comédien appellé Marron, maintenant aubergiste à Vesviers, est venu solliciter sa protection. Il a choisi le moment où le Roi montoit en voiture. Sa Majesté lui a dit : *plus tard*, *plus tard*. Il attend, le Roi revient, le fait monter dans ses appartemens, cause avec lui un quart-d'heure, prend sa requête & lui promet ce qu'il demande..... Non jamais, jamais le goût des petites gens ne s'émoussera, & les valets feront tout. Aussi donne-t-on publiquement à Welner le sobriquet de *Vice-Roi*, ou de *petit Roi*.

Le véritable a écrit au général de la gendarmerie (de Pritwick) que plusieurs de ses officiers jouoient les jeux de hazard ; que ces jeux étoient défendus ; qu'il renouvelloit les défenses, sous peine, la premiere fois, d'aller à la forteresse ; la seconde, d'être cassés. L'avis & la menace étoient pour le général lui-même, qui a perdu beaucoup d'argent avec le duc de Mecklenbourg.

On assure que le duc de Brunswick sera ici du 8 au 15 Janvier. Mais Archimede lui-même demandoit un point d'appui, & je n'en vois à Berlin d'aucune espece. On y a des velléités & pas une volonté, & les velléités même y sont incohérentes, contradictoires, précipitées. On n'y sait pas, on n'y saura pas délier un chaînon après l'autre, ni sur-tout mettre la coignée au pied de l'arbre parasite & vorace ; car c'est l'agriculture qu'il faut encourager, sur-tout dès que l'on renonce à pressurer le commerce, dont l'oppression a jusqu'ici fait venir de l'or, graces à la situation des états Prussiens ; & comment encourager l'agriculture dans un pays où la moitié des paysans est attachée à la glebe, comme en Poméranie, en Prusse & ailleurs ?

Une grande opération seroit de diviser les domaines royaux en petites fermes, comme ont fait en Angleterre depuis si long-temps les seigneures terriers. Ce sont là de ces choses qui importent beaucoup plus que tous les réglemens de commerce ; mais il y a tant d'intéressés au contraire & une si forte habitude de servage, qu'il faudroit des têtes, une énergie & une suite dont je ne vois pas même le germe ici, pour essayer de ce régime. Il y faudroit aussi plus de lumieres qu'il n'y en aura de long temps, pour

croire qu'il n'y a point de ville, point de province qui ne consentît de grand cœur à payer au Roi beaucoup plus que ce qu'il en retire de revenu net, s'il vouloit la laisser se cotiser pour cet effet, en surveillant pourtant toujours la maniere dont se feroit cette cotisation, pour que les magistrats & la noblesse n'opprimassent pas le peuple, & qu'alors tous les sujets gagneroient les trois quarts des frais de perception, & l'affranchissement de toutes les gênes indignes que la législation fiscale d'àprésent leur impose. Encore faut-il bien penser que ce n'est pas ici comme chez nous, où le fond, la masse de la richesse nationale est si grande, graces à l'excellence du sol & du climat, à la correspondance des parties, &c. &c. qu'on peut faucher d'aussi près que l'on veut, pourvu que l'on ne fasse pas des fourneaux pour brûler la terre, qu'il ne faut que diminuer les frais de perception; qu'aucun autre allégement n'est nécessaire; que même on peut prodigieusement imposer encore pourvu que l'on impose bien..... Ici, & sauf deux ou trois provinces au plus, la base est si étroite, le sol si infécond, si noyé, si avarié, que c'est à l'autorité tutélaire à faire la plus grande partie de tout ce qui peut réconcilier la nature avec cet enfant disgracié; il n'y a pas jusqu'à la division des domaines, cette opération si féconde en ressources de tout genre, qui exigeroit les plus fortes avances; car les atteliers de l'agriculture sont peut-être ceux de tous à qui les bras suffisent le moins : indépendamment de ce grand point de vue, LA FORCE MILITAIRE, qu'il faut considérer ici où l'on n'a pas des Pyrénées, des Alpes, des fleuves, des mers pour remparts, & où avec six millions de sujets on veut & l'on doit à un certain point avoir deux cens mille hommes armés. Or il n'y a plus à la guerre que le courage, de l'obéissance, & l'obéissance est une idée innée chez le paysan serf; de sorte que la plus grande force de cette armée est peut-être que le lien féodal concourt avec le lien militaire. Indépendamment de cette considération vaste que je développerai ailleurs, ce n'est donc pas le tout que de faire comme tel ou tel seigneur Russe & Polonois, & de dire : *Je vous affranchis*; car les serfs diroient ici comme là : *Grand merci de votre affranchissement, nous n'en voulons pas*, ou même de

leur distribuer des terres gratuitement ; car ils disoient : *Que voulez-vous que nous en fassions ?* On ne peut établir des propriétaires & des propriétés que par des avances, & des avances coûtent ; & puisqu'il y a si peu de gouvernement qui sache semer pour recueillir, celui-ci ne commencera pas. Il ne paroît pas probable que l'aurore de la saine économie politique luise ici.

Il est à-peu-près public maintenant que M. le comte d'Est** part au mois d'avril pour la France. Je laisse à votre délicatesse & à votre justice à prononcer si je puis rester ici le surveillant d'un chargé d'affaires. On pourroit m'en donner en son absence les fonctions, que je n'accepterois assurément pas sous un ministre par intérim, & cela n'exigeroit même que la simple précaution d'accréditer secrétément ; mais comme on ne le fera pas, vous sentez que c'est une nouvelle & très-forte raison pour partir vers ce temps-là. Ils se connoissent mal en hommes, ceux qui voudroient ne faire de moi qu'un nouvelliste, & sur-tout ceux qui espéreroient m'y faire consentir tacitement ou non.

P. S. Le comte de Masanne, fervent illuminé, est grand-maître de la maison de la Reine. Welner a soupé avant-hier avec elle, à la place d'honneur, c'est-à-dire, vis-à-vis d'elle. S'il se livre aux desirs de cette indécente vanité, il sera bientôt perdu.



LETTRE LX.

Du 30 Décembre 1786.

LA journée d'hier est mémorable pour un observateur. Le comte de Brülh, étranger catholique, prenant son rang dans l'armée Prussienne, a été installé dans sa place de gouverneur, & la capitation a été intimée. Cette capitation si hautement respuée, maintenue avec tant d'opiniâtreté, démontrée vicieuse dans le principe, impossible dans l'exécution, stérile dans le produit, annonce tout à la fois la honteuse nullité du directoire général qui s'y est

opposé hautement, & le souverain crédit d'un subalterne qui a résisté à ses chefs. Comment supposer que le Roi a été trompé sur l'opinion publique, dans une opération si universellement blâmée? Comment l'excuser, puisque ses ministres même l'ont averti qu'il alloit éloigner, peut-être pour jamais, dès les premiers mois de son avénement, le titre de *Bien-Aimé*, qu'il a tant desiré? Voilà tout au moins la douteuse aurore d'un regne nébuleux!

La Reine n'est pas contente de ce choix de M. de Brülh. Elle ne l'est pas davantage de l'économie de sa maison; aussi recommence-t-elle à refaire des dettes. Elle n'a, pour toutes ses dépenses quelconques, que cinquante-un mille écus. Il est difficile qu'avec une somme aussi modique elle concilie ses besoins réels, ses goûts généreux & ses nombreux caprices. Ses yeux fermés sur les amours du Roi, sont ouverts sur le désordre de son intérieur. Avant-hier il n'y avoit point de bois pour les cheminées de ses appartemens. L'Intendant de sa maison pria celui de la maison du Roi de venir à son secours. Le dernier s'excusa sur la petite quantité qui lui en restoit. D'où vient cet indécent désordre? De ce que l'état de consommation arrêté par le feu Roi, suppose la Reine & ses enfans à Postdam. Depuis sa mort personne n'a pensé au supplément nécessaire. Ces anecdotes si futiles en elles-mêmes, prouvent assez bien à quel point est portée la nonchalance & le défaut de combinaison.

On attendoit le Comte de Brülh, pour monter la maison des Princes. Comme il est criblé de dettes, & ruiné en sa qualité de noble Saxon, il a fallu que le Roi fît payer une somme de vingt mille écus à Dresde, pour satisfaire à ses dettes criardes. On est fort partagé sur son compte. La seule chose dont on convienne unanimement, c'est qu'il est du troupeau des élus (visionnaires), & qu'il joue très-bien du violon. Ceux qui l'ont connu il y a quinze ans, s'extasient sur son amabilité. Ceux qui le connoissent de plus fraîche date se taisent. Ceux qui ne le connoissent point du tout, disent que c'est le plus aimable des hommes. Son éleve sourit quand on le vante.... Au reste, c'est, assure-t-on, le grand duc de Russie qui l'a donné, & qui compte le prendre aussi-tôt qu'il pourra.

Le Prince Royal vaudra bientôt la peine d'être observé.

Ce

Ce n'eſt pas ſeulement parce que ſon grand-oncle a tiré ſon horoſcope dans ces termes : *Il me recommencera* ; car il ne vouloit peut-être que ſignaler ſon mépris pour le Roi actuel. C'eſt partout ce qu'on annonce en lui du caractere beau, mais diſgracieux ; gauche, mais doué de phyſionomie ; impoli, mais vrai ; il demande le pourquoi de tout ; il ne ſe rend jamais qu'à un pourquoi raiſonnable ; il eſt dur & tenace juſqu'à la férocité ; & cependant il n'eſt pas incapable d'affection & de ſenſibilité. Il ſait déjà eſtimer & mépriſer. Son dédain pour ſon pere tient de la haine, & il le diſſimule aſſez peu. Sa vénération pour le feu Roi tient de l'idolâtrie, & il l'affiche : peut-être ce jeune homme a-t-il de grandes deſtinées ; & quand il ſeroit le pivot de quelque révolution mémorable, les hommes qui voient de loin n'en ſeroient pas ſurpris.

Launay part enfin, & je crois, graces uniquement à la peur qu'ont les miniſtres, ou plutôt Welner, que le Roi, dans un moment d'ennui ou d'embarras, ne le reprenne. On ne lui a donné ſon congé qu'à condition qu'il abandonneroit vingt-cinq mille écus d'arrérages qui lui ſont dus ſur ſon traitement. C'eſt une eſcroquerie honteuſe. On exige ſon ſerment qu'il n'emporte aucuns papiers relatifs à l'Etat. C'eſt là de la pitoyable foibleſſe ; car que vaut un tel ſerment ? Il peut vous donner des notes utiles ou plutôt curieuſes ; cet homme eſt d'ailleurs rien, moins que rien ; il ne ſe doute pas des élémens de ſon métier ; il a l'élocution embrouillée, les idées confuſes ; en un mot, il ne pouvoit jouer un rôle que dans un pays où il n'avoit ni juges, ni rivaux. Ce n'eſt pas, au reſte, un homme méchant, comme on le dit ; c'eſt un homme très-foible & très-vain, voilà tout. Il a fait le métier de bourreau, ſans doute ; quel financier ne le fait pas ? Mais où eſt la juſtice de demander compte des tortures que le bourreau a exercées en vertu des arrêts dont il étoit l'exécuteur ?

Il vous prédira des *déficit* dans les revenus, & il n'aura pas tort ; mais ce qu'il ne vous dira pas peut-être, & ce que je crois très-vrai, ce que les principes d'économie, conſervateurs de ce pays, ſont déjà ſenſiblement altérés. Le ſervice eſt plus cher, les maiſons des Princes plus nombreuſes, l'écurie mieux montée, les penſions plus multipliées

les arrangemens plus coûteux, les appointemens des ministres étrangers à-peu-près doublés, les mœurs plus élégantes, &c. La plupart de ces dépenses étoient nécessaires. Le mal est qu'on ne songe pas à augmenter en proportion le revenu, par les moyens lents, mais vraiment productifs, & qu'on paroît ne pas tabler sur les *déficits*, ce qui fera en derniere analyse un mécompte immense; de sorte que sans guerre, un long regne qui suivroit le régime actuel, pourroit venir à bout du trésor. Ce n'est point une prodigalité fastueuse qui exciteroit des murmures, & contrasteroit avec l'avarice personnelle du Roi, que l'on doit craindre. C'est un écoulement insensible, mais continuel. Jusqu'ici le mal est peu considérable, & ne frappe personne sans doute; mais je commence à avoir l'ensemble du pays dans la tête, & je vois cela plus distinctement que je ne le puis dire.

Le feu Roi étoit dans l'usage de donner tous les ans, le 24 décembre, des présens à ses freres & sœurs; cela formoit en masse une somme d'à-peu-près vingt mille écus; le Roi neveu les a supprimés. Une habitude de quarante ans avoit accoutumé les oncles à considérer ces dons gratuits comme une rente; ils ne s'attendoient pas à donner les premiers l'exemple de l'économie, ou plutôt à en servir. Au reste, fidele à sa maniere de faire des présens, le Roi a gratifié du cordon jaune le duc de Courlande. Il est difficile de prostituer plus indignement son ordre.

A cette lésinerie du métal, à cette prostitution de la monnoie morale, on peut opposer des exemples d'une facilité assez prodigue. La maison du juif Ephraïm avoit fait payer à Constantinople deux cens mille écus pour le compte du Roi, pendant la guerre de sept ans. Cet argent étoit destiné à corrompre quelques Turcs, & le but fut manqué. Frédéric II a toujours remis le paiement de cette somme. Son successeur l'a fait rembourser hier aux héritiers d'Ephraïm.

Un Sellier, créancier de cinquante ans du feu Roi, qui n'a jamais voulu payer ses dettes de Prince Royal, demande au Roi actuel une somme de trois mille écus. Il met au bas de la requête : *Payez à l'instant à six pour cent.*

Le duc de Holsteinbeck va enfin à Koenigsberg commander un bataillon de grenadiers. J'ai peint ailleurs ce

prince insignifiant, qui sera jeune homme à soixante ans, & ne fera jamais ni mal aux ennemis de l'Etat, ni bien à ses amis particuliers.

LETTRE LXI

Du 1 Janvier 1787.

LE Roi vient de donner son ordre à quatre de ses sujets. L'un est le garde de son trésor (M. de Blumenthal), ministre fidele, mais obtus; l'autre de son grand écuyer (M. de Schwerin) plat bouffon sous le feu Roi, homme nul toute sa vie, brouillon, inepte, auquel on a commencé, sous le nouveau regne, par ôter le soin des écuries; le troisieme est son gouverneur âgé de quatre-vingt ans, éloigné depuis dix-huit; sans talens, sans services, sans dignité, sans estime pour son éleve; & c'est peut-être la premiere marque d'un sens droit qu'il ait donné; le dernier qui n'est pas encore déclaré, est le comte de Brühl, récompensé ainsi par des décorations à la suite de dons plus effectifs, avant d'être entré en exercice. Quelle prostitution d'honneurs! quelle prostitution, dis-je, car la prodigalité seule est une prostitution!

Parmi les autres graces, on distingue un prêtre visionnaire, prédicant, effronté, couché sur l'état des gratifications pour deux mille écus; le baron de Boden, renvoyé de Cassel, espion de police à Paris, connu à Berlin pour voleur, filou, faussaire, capable de tout, excepté de ce qui est honnête, & dont le Roi lui-même a dit: *c'est un coquin*, décoré de la clef de Chambellan; des pensions sans nombre à des être obscurs ou infâmes; les académiciens Welner & Moulinès, nommés directeurs des finances de l'académie........ Toutes ces faveurs annoncent un prince sans tact, sans délicatesse, sans estime de lui-même ni de ses dons; sans soin de sa gloire, sans égard pour l'opinion, aussi propre à décourager ceux qui sont quelque chose, qu'à enhardir ceux qui ne sont rien, ou pis que rien.

Le mépris public eſt le digne ſalaire de toutes ces œuvres. Il pointe tous les jours davantage. On n'en eſt déja plus à cette eſpece de ſtupeur qui le précéde. On étoit d'abord étonné de voir le Roi fidele à la comédie, fidele au concert, fidele à ſon ancienne maîtreſſe, fidele à la nouvelle, trouvant des heures pour voir des eſtampes, des meubles, des boutiques de marchands, pour jouer du violoncelle, pour s'inſtruire des tracaſſeries des dames du palais, & cherchant des minutes pour écouter les miniſtres qui agitent ſous les yeux les intérêts de l'état. Maintenant on s'étonne ſi quelque ſottiſe d'un genre neuf, ou quelque péché d'habitude n'a pas conſumé une de ſes journées.

Aujourd'hui ont paru les nouveaux uniformes inventés par le Roi. Cet enfantillage militaire, préparé pour le jour où les hommes ont le ridicule uſage de ſe donner en ſpectacle, confirme l'opinion que le Souverain qui y attache tant d'importance, a ce genre d'eſprit qui fait croire que les parades ſont quelque choſe. Le cœur vaut-il mieux que l'eſprit? On commence à en douter.

Le comte Alexandre de Wartenſleben, ancien favori du Roi actuel, mis pour lui à Spandaw, appelé du fond de la Pruſſe à Berlin, pour commander les gardes, vient d'être placé à la tête d'un régiment à Brandebourg, & perd à cet arrangement cent louis de penſion que lui faiſoit le Roi étant Prince Royal. Cet officier franc & véridique eſt étranger à la ſecte en faveur; & après avoir langui dans une eſpece d'oubli, finit ainſi par un traitement qui n'eſt ni diſgrace, ni récompenſe. On prend aſſez généralement cela pour une preuve déplorable, que le Roi ne ſait du moins ni aimer ni haïr.

On a perſuadé à mademoiſelle de Voſſ qu'il étoit plus généreux de défendre une ſottiſe à ſon amant que d'en profiter. C'eſt ainſi qu'on nommoit publiquement ce mariage qui fût devenu le ſujet d'un reproche éternel, lorſque l'ivreſſe de la paſſion auroit été amortie. La belle deviendra donc riche, comteſſe, ſouveraine peut-être des volontés de ſon amant, mais non pas ſon épouſe : ſon influence au reſte peut amener de grands changemens, &, dans un autre pays rendroit le comte de Schulembourg (gendre du comte Finckeſtein) miniſtre principal. Il ſe conduit très-habilement

pour s'attacher Struensée qui lui apprend son métier avec une si grande clarté, que le comte croit le savoir. Il a d'ailleurs l'esprit exercé, de l'aptitu de au travail, de l'ardeur, de la suite & de l'énergie : aidé de son faiseur, il ne trouvera de difficultés à rien, & c'est là ce qu'il faut à ce Roi-ci, dont l'ame est foible & lâche, comme il le falloit à l'autre toujours inspiré par le sentiment de sa supériorité : on n'en a pas un besoin si grand pour régner sur des topinamboux.

Le mémoire contre la capitation qu'ont signé MM. de Hertzberg de Heinitz, d'Arnim & de Schulembourg, finit par ces mots : « cette opération qui alarme toutes les classes » de vos sujets, efface dans leurs cœurs le surnom de *Bien-* » *Aimé*, & glace le courage de ceux que vous avez ap- » pellés dans votre conseil ». Struensée a de son côté fait parvenir deux pages de chiffres qui démontrent les mécomptes qui se trouveront infailliblement dans la perception. MM. de Werder, Gaudi, & probablement Welner, s'obstinent, & le Roi qui n'a ni la force de résister au grand nombre, ni celle de reculer, n'ose pas encore prononcer.

Il part le 15 février pour Postdam, où il se propose, dit-on, de demeurer le reste de l'année, excepté le temps des voyages en Silésie & en Prusse.

P. S. Le soir. Le Roi a nommé aujourd'hui à l'ordre le duc de Brunswick feld-maréchal. C'est assurément le premier de ses choix qui lui ait fait honneur, & tout le monde a approuvé qu'on eût fait une promotion pour ce prince seul..

2 *Janvier.*

L'envoyé de Hollande m'a jetté dans un grand embarras, & un étonnement qui n'est pas moindre. Il m'a demandé nettement si j'approuverois que l'on travaillât à me faire accréditer pour traiter avec madame la princesse d'Orange à Nimègue. Si me tromper pouvoit le conduire à quelque chose, j'aurois pu croire qu'il vouloit me faire parler. Mais cette phrase a été accomgagnée de tant de détails, tous vrais & de bonne foi, de tant de confidences de tout genre, d'une série d'anecdotes si raisonnées & si décisives, que j'ai pu être embarrassé à expliquer cette

espece de lubie, mais non pas douter de la candeur du ministre. Après cette premiere considération j'ai hésité si je vous en parlerois, dans la crainte que l'on ne m'imputât la présomption d'avoir voulu rivaliser avec M. de R****; mais outre que mon chiffre passe sous les yeux de mon sage ami avant de tomber dans les mains du Roi ou de ses ministres, & qu'ainsi je suis sûr qu'il ne laisseroit pas ce qui pourroit me compromettre inutilement, je n'ai pas cru qu'il pût être de mon devoir de taire une ouverture d'un genre si singulier. Ce que je dois ajouter me référant d'ailleurs à de plus grands détails après la longue conférence que j'aurai avec lui demain matin, c'est que si la France n'a pas d'arriere-pensée, & ne veut qu'affoiblir le Stathouder, de maniere à ce que son influence ne puisse plus servir les Anglois, les patriotes ne sont pas, à beaucoup près, aussi simples dans leurs intentions. J'ai la preuve que de 1784 à la fin de 1785 ils ont été en correspondance secrete avec le Baron de Reede, & qu'ils ont cessé précisément au moment où le Baron leur a écrit : *Faites vos propositions ; j'ai carte blanche de la Princesse ; à ce prix le Roi de Prusse vous répondra du Prince.* Que M. de R** ne puisse pas réussir ; que ce soit une affaire échouée *tant qu'on négociera au lieu d'arbitrer* (ce sont ses mots, & ils me paroissent remarquables) ; que l'implacable vengeance du Duc de la V**** vienne de ce qu'il a osé être amoureux de la Princesse, & en a été éconduit... c'est ce que je laisse à ceux qui peuvent juger de la vérité de ces allégations ; mais je dois répéter mot pour mot cette phrase du baron de Reede : *M. de Calonne est contre nous, & son ennemi nous tend les bras ; cependant que veut il, M. de Calonne ? être ministre des affaires étrangeres ? Un succès de pacification en Hollande fera mieux pour lui dans ce cas que la continuation des troubles, qui peuvent allumer un grand incendie. Je demande cathégoriquement reponse à la question suivante : si l'on prouve à M. de Calonne que le Stathouder est revenu de bonne foi à la France, ou, ce qui est la même chose, qu'on l'y liera de force, ne sera-t-il plus contre nous ? ou a-t-il quelque intérêt particulier que nous heurtions ? & ne peut-il pas s'en expliquer ? Assurément il a quinze & bisque sur M. de Bre***, que nous avons toujours haï & méprisé. Pourquoi veut-il gâter sa partie.*

J'ai répondu à tout cela nécessairement un peu dans le vague ; je lui ai dit que M. de Calonne suivoit certainement dans les affaires étrangeres la ligne de M. de Vergennes ; que le premier, bien loin de convoiter la place du second, le soutiendroit de toutes ses forces, si, par impossible, il en avoit besoin ; qu'un contrôleur général ne pouvoit jamais désirer que la paix & la politique calme & tranquille ; que j'ignorois si M. de Calonne avoit en Hollande des faiseurs particuliers, (c'est un fait que m'a assuré positivement le baron de Reede, & c'est probablement là ce qui lui a fait venir l'idée de me substituer à leur place), mais qu'il me croiroit fol si je lui parlois de telle chose, & qu'ainsi, dans le cas très-invraisemblable où madame la Princesse d'Orange, sur sa parole à lui Reede, seroit susceptible de prendre en moi quelque confiance, il falloit qu'elle le fit dire par une voie tout-à-fait étrangere à moi, par la Prusse par exemple ; mais qu'il étoit loin de toute probabilité que l'on pût vouloir substituer un homme inconnu dans cette carriere à ce que nous avions de plus réputé. Le baron de Reede a persévéré, ajoutant au reste, qu'outre que M. de R**** ne pouvoit pas rester long-temps là, dans tous les cas on s'entendroit mieux quand la Princesse parleroit avec confiance; que la confiance étoit un sentiment qui ne se commandoit pas, & qu'elle n'auroit jamais pour ce négociateur. Enfin, il m'a demandé sous le plus grand secret une conférence que je n'ai pas dû refuser, ce me semble, & toute sa conversation m'a démontré bien deux choses ; la premiere, qu'ils croient M. de Calonne entiérement tourné contr'eux & le ministre influant dans cette rixe politique ; la seconde, qu'ils le croient trompé. Je me persuade d'autant plus que cet apperçu est vrai, qu'il a fort insisté pour que, lors même que je ne recevrois pas des ordres pour me rendre en Hollande, je passasse par Nimègue en retournant à Paris, afin qu'aidé des seuls gages de confiance que je recevrai de lui, je pénètre assez dans celle de la Princesse pour pouvoir rapporter à M. de Calonne le véritable état de situation & des bases pour une conciliation solide & sincere. Ce n'est donc pas tant un autre homme que M. de R * * qu'ils veulent, qu'un autre C * * *, ou affidé particulier quelconque de M. de Calonne. Je finirai par deux remarques peut-être importantes. 1°. Mes sentimens

& mes principes de liberté sont si connus, qu'on ne peut pas me regarder comme Stathoudérien ; on veut donc de bonne foi s'accommoder à Nimegue ; & le succès de cet accommodement ne vaudra-t-il pas mieux à M. de Calonne que les machinations de M. de Bre*** ? Pourquoi ne voudroit-il pas avoir le mérite de cette pacification si elle est nécessaire, & ne l'est-elle pas à un certain point dans la situation politique de l'Europe ?

2°. La province de Frise a toujours été anti-stathoudérienne ; elle commence à se rapprocher du Prince. Ne seroit-ce pas qu'on a eu la mal-adresse d'attaquer le Stathoudérat sur une ligne hostile pour les provinces, où ni la noblesse ni les régences ne veulent ni ne peuvent vouloir le bouleversement absolu de la constitution ? & ne se laisseroit-on pas entraîner trop loin par la province de Hollande ?

Ces deux considérations, que je pourrois appuyer d'un grand nombre de détails confirmatifs, valent peut-être la peine d'être pesées. Je vous enverrai, le courrier prochain, le résultat de notre conférence ; mais si l'on a des ordres ou des avis ou des directions à me donner à cet égard, il est nécessaire de ne pas me faire languir, car ma position envers de Reede est embarrassante, puisque je n'ose ni rebuter ni accueillir des avances qu'assurément je ne provoquai jamais, & que, par la situation bien constatée du cabinet de Postdam, il étoit même impossible que je provoquasse, quand même j'en aurois eu la témérité.

N** m'a déjà écrit plusieurs lettres de Courlande, & m'annonce pour le courrier prochain un chiffre important. Mais le résultat évident semble qu'il est trop tard pour sauver la Courlande ; que tout ce qu'il auroit fallu empêcher & prévenir est fait, ou autant que fait, & que les meilleurs médecins ne peuvent que perdre leur temps en traitant des incurables. Le porteur de la lettre qui a fait partir N** est un négociant de Liébau, nommé *Immermann*, qui a été chargé de négocier un emprunt d'argent en Hollande & ailleurs, mais qui, à ce que l'on dit, n'a eu aucun succès. On pense dans le pays que le Duc y a mis des obstacles. La diete de Courlande va commencer

en janvier. Il eſt à remarquer que depuis deux ans il n'y a pas eu de délégué de Courlande à Warſovie.

On croit ſavoir de bonne part que quatre corps de troupes Ruſſes ſe mettront en marche, pour ſe rapprocher ſeulement de la Crimée, dans le temps où l'Impératrice y ſera, & ce n'eſt pas tant pour faire peur aux Turcs que pour éloigner des environs de Pétersbourg & des provinces ſeptentrionales de la Ruſſie, & ſur-tout du Grand-Duc, la plus grande & formidable partie du militaire, afin de ne pas même s'expoſer à la poſſibilité de quelques événemens fâcheux; car on redoute l'amour ſans bornes du peuple Ruſſe pour leur Grand-Duc. (mais ſi on a ces terreurs, pourquoi donc ce voyage ſi inutile qui coûtera ſept à huit millions de roubles? Si inutile, dis-je, dans vos idées; car dans les miennes l'Impératrice croit aller à Conſtantinople, ou elle ne partira pas) Les troupes ſeront diviſées en quatre corps de quarante mille hommes chacun. Les chefs de ces armées ſeront le feld-maréchal de Potemkin, qui aura le commandement immédiat d'un corps de quarante mille hommes, & la ſurveillance des autres, qui ſous lui ſeront commandés par les généraux d'Elrut, de Michels-Sohn & de Soltikow. Le prince Potemkin a ſous ſon commandement particulier & indépendant, ſoixante mille hommes de troupes irrégulieres dans la Crimée. On ſe dit à l'oreille qu'il a le projet de ſe faire Roi de ce pays & d'une bonne partie de l'Ukraine.



LETTRE LXII.

Du 4 Janvier 1787.

J'AI eu ma conférence avec M. le baron de Reede; elle a duré trois heures & demie; & il ne peut pas me reſter le plus léger doute ſur ſes intentions, après les confidences qu'il m'a faites & les pieces qu'il m'a montrées. Il paroît un bon citoyen, conſtitutionnel par principes, ami de la liberté par inſtinct, loyal & vrai par caractere & par habi-

rude, serviteur de madame la princesse d'Orange par ses affections personnelles, plus qu'il ne l'est de son mari par état, qui voudroit finir ses tumultueux & inquiétans débats, parce qu'il verroit dans une pacification le bien de son pays, & celui de la Princesse dont il a la confiance. C'est aussi un ministre passablement adroit, qu'il s'est abstenu de faire des avances, aussi long-temps qu'il a présumé que nos ménagemens politiques pour la cour de Prusse donneroient un grand poids à l'intervention de cette cour, & qu'il parviendroit à la décider à parler ferme. Aujourd'hui qu'il sent bien que la considération du cabinet de Berlin est déchue, & sur-tout que le Roi est désintéressé sur les affaires stathoudériennes, parce qu'il l'est sur tout, il frappe directement à la porte de la conciliation.

Vous pouvez tenir pour probable, 1°. que la Princesse qui en derniere analyse décidera du dénouement, du moins en très-grande partie, veut s'accommoder à un certain point, & se donner à la France, parce qu'elle craint enfin de jouer trop gros jeu pour sa famille; 2°. qu'elle croit M. de Calonne le ministre influent sur l'esprit du Roi, & l'ennemi personnel de sa maison; 3°. qu'on a réussi à lui donner les plus fortes préventions contre sa bonne-foi; 4°. qu'elle cherche cependant à s'en rapprocher, & qu'elle desire une correspondance, soit directe, soit indirecte avec lui, & un homme impartial & affidé, qui dans le pays ait sa confiance; 5°. que non-seulement rien n'est moins impossible que de toucher aux réglemens sans les modifications desquels il est impossible de réprimer l'influence stathoudérienne; mais qu'ils s'y attendent, en reconnoissent intérieurement la justice, politiquement la nécessité; & que le baron de Reede, en sa qualité de citoyen & des premiers au premier rang, seroit fort fâché qu'on n'y touchât pas.

La raison du retour sincere de la princesse d'Orange, qui au reste n'a jamais été entiérement aliénée, c'est qu'elle désespere sérieusement d'être servie efficacement à Berlin.

Celle de son opinion sur l'inimitié de M. de Calonne est uniquement fondée sur son étroite liaison avec le Rhingrave de Salm qu'exagere celui-ci, & les propos incon-

fidérés de M. de C****, qui véritablement passent l'imagination, & que l'on croit l'affidé particulier de ce ministre.

Ses préventions contre M. de Calonne viennent en très-grande partie des calomnies d'un certain Vandermey qui avoit formé je ne sais quelle entreprise sur Bergue-Saint-Vinox (pendant que ce ministre étoit intendant de la province), où il a échoué de maniere à coûter plus de 160000 florins au Stathouder, près duquel il a, pour s'excuser, tout rejetté sur la défaveur de M. de Calonne. Ajoutez que toutes les causes de mécontentement, de méfiance & d'animosité sont mises en fermentation par un M. de P***, l'homme de M. de B***, lequel de P*** blâme également M. de Veirac; M. de C****, le Rhingrave de Salm, M. de R****, le comte de Vergennes... & tout ce qu'on a fait, & tout ce qu'on fait, & tout ce qu'on fera; mais sur-tout M. de Calonne qu'il donne pour l'incendiaire de sept provinces, qui ne peuvent être sauvées, ainsi que l'Europe entiere, sans la mansuétude de M. de Br*, le doux, le poli, le pacificateur.

Quant au desir de la Princesse de se rapprocher de M. de Calonne, cela m'est évident. Le baron de Reede est trop circonspect & trop fin pour avoir fait cette démarche auprès de moi sans être autorisé, & voici probablement la généalogie de ses idées qui vous expliquera suffisamment peut être tout cet épisode. Il a aisément su que j'écrivois en chiffres; il est intime ami de Hertzberg. Pour qui chiffrerai-je? A qui connoît notre terrein & la marche de nos affaires; ce ne peut être que pour M. de Calonne. Dans quels principes? Le duc de Brunswick qui a eu force conférences avec lui, ne lui aura pas laissé ignorer que mes vues de ce côté étoient toutes pacificatrices. Alors tout-à-fait déjoué par l'ignorance du comte d'Est** qu'il assure être complette à cet égard, ce qui comme de raison redouble encore en ceci sa morgue naturelle, par la lourdeur de F*** qui vient péniblement étudier sa leçon chez lui, & ne va pas toujours la répéter de bonne-foi; bien convaincu que le crédit de M. de Hertzberg est nul, l'affection du Roi refroidie, l'influence de son cabinet médiocre, il aura proposé à la Princesse de tâter cette voie.

Pour ce qui eſt du conſentement, ſoit exprès, ſoit tacite, mais ſérieuſement arrêté de toucher aux réglemens, j'en ai vu la preuve dans les lettres de la Princeſſe, lues ſur le déchiffré brut de la Princeſſe (car il eſt bon de ſavoir qu'elle eſt très-laborieuſe, chiffre, déchiffre elle même, & fait de ſa main des réponſes à tous les écrits du parti contraire), dans celles de Larrey *idem*, de Linden *idem*.

Je n'ai pas cru pouvoir négliger de pareilles ouvertures. Après avoir épuiſé tout ce que j'ai ſu & trouvé de plus raſſurant ſur M de Calonne, ſes vues, ſes projets, ſes liaiſons.... (& je ne crois pas, je l'avoue, que mon dévouement m'ait laiſſé en ce moment ſans adreſſe); après avoir traité, comme je devois, la perfide duplicité de M. de B*** & de ſes agens; après avoir dit ce que je penſe ſûr la ſageſſe de M. de Vergennes, la délicate probité du Roi, la politique non douteuſe de notre cabinet, qui eſt certainement de ſubordonner le Stathouder au bien public & à l'indépendance des Provinces-Unies, mais qui ne peut pas être de l'expulſer, je ſuis convenu que j'écrirois après demain, pour demander cathégoriquement ſi M. de Calonne veut établir une correſpondance ſoit directe, ſoit indirecte avec la Princeſſe, & s'il conſent qu'on lui propoſe des baſes d'accommodement ſur leſquelles on recevroit ſa parole perſonnelle de travailler de bonne-foi, quand elles ſeront arrêtées, à une pacification honorable pour le Stathouder, convenable pour le Souverain.

De ſon côté le baron de Reede qui eſt ſenſé, & qui a voulu paroître faire tout cela de ſon chef, écrit à la Princeſſe pour l'aviſer qu'il a provoqué cette démarche, & lui demander ſon autoriſation prompte & formelle. Nous devons nous rencontrer demain à cheval au parc, pour nous montrer réciproquement nos minutes, bien entendu qu'aſſurément nous ne nous montrerons l'un à l'autre que les minutes oſtenſibles que nous aurons préparées, & tout cela partira ſamedi, parce que, dit-il, comme il ne lui faut que douze à treize jours pour avoir une réponſe, il l'aura aſſez avant la vôtre pour que nous puiſſions combiner le plan à propoſer du moins pour établir la confiance.

Voilà en précis l'analyſe fidelle de notre converſation. Je n'ai qu'écouté quant aux propoſitions; je n'ai qu'apologiſé

quant aux réflexions. Si l'on étoit tenté de trouver que je me suis trop avancé en acceptant d'écrire, je prie que l'on pese l'occurence, & que l'on me dise comment il seroit possible, à six cens lieues de distance, d'avoir jamais un succès, si l'on ne prenoit rien sur soi. Eh, après tout, qu'ai-je appris à M. de Reede ? Qui, dans les affaires diplomatiques peut douter ici que je chiffre ? & que chiffre-t-on ? Est-ce de la philosophie, de la littérature ou de la politique ? Je n'ai au reste nullement parlé du genre de mes rélations ; & le *je tâcherai de*, *je trouverai moyen de*, *je prendrai des moyens de faire savoir à M. de Calonne*, a toujours été ma formule.

Maintenant, donnez-moi bientôt des ordres, soit pour m'abstenir, soit pour pousser ma pointe, & des instructions dans ce dernier cas; car je ne puis jusqu'ici que deviner, & d'autant plus vaguement qu'ainsi que vous le sentirez aisément, il m'a fallu paroître à M. de Reede plus instruit que je ne suis, & par conséquent moins questionner que je n'aurois voulu. Demandez-vous à vous-même quels avantages j'aurois si je n'étois pas obligé de vous tirer de mon pauvre fond.

Somme tout, quels gages voulez-vous de la bonne foi de la Princesse ? Quel témoignage de bienveillance lui donnerez-vous ? Quelle caution vous faut-il de la bonne conduite du Stathouder ? Quel genre de liens lui imposerez-vous ? Ne vous départirez-vous en rien de ce qu'a statué la commission du 27 Février 1766 ? En quoi la modifierez-vous ? La médiation doit-elle nécessairement & formellement être acceptée ? Ne faut-il pas avant tout que la province de Gueldre & celle d'Utrecht renvoient leurs troupes dans leurs quartiers respectifs ? La province de Hollande retirera-t-elle alors son cordon ? N'aura-t-on dans cette supposition rien à craindre de ses corps francs, & comment pourra-t-elle en répondre ? Quelle sera la détermination des fonctions constitutionnelles du Stathouder ? Quels seront ses rapports de subordination & d'influence envers les conseillers députés ? Enfin sur quoi doit porter la réforme des réglemens ? Tout cela & mille autres choses de ce genre m'importent, si je dois faire quelque chose en ceci ; autrement je n'en ai pas besoin ; mais ce qui m'est indispensable

c'est que vous me disiez incessamment & nettement ce que je dois faire & dire, jusqu'où je puis aller, où je dois m'arrêter.

Veuillez bien observer que l'on demande sur cette marche le plus grand secret envers M. le Comte d'Est **, & que les intentions & les procédés du Baron de Reede lui méritent du moins de n'être pas compromis.

Un fait curieux & très-remarquable, c'est que le duc de Brunswick est le premier qui ait parlé au baron de Reede d'un mouvement de troupes Prussiennes, en lui demandant quel effet il prévoyoit que feroit sur les affaires de Hollande la marche de quelques Régimens de cavalerie, & au besoin d'un camp dans la principauté de Cleves, que l'on appelleroit camp de plaisance; à quoi le baron de Reede répondit que cette démarche étoit bien délicate, & ne pouvoit guere laisser le cabinet de Versailles spectateur indifférent. Le Duc vouloit-il être premier ministre, à tout prix, & m'a-t-il indignement trompé, ou ne vouloit-il qu'apprendre du baron de Reede des raisons locales qui l'aidassent à combattre la proposition de M. de Hertzberg? Le ministre de Hollande a voulu me persuader la premiere de ces choses; j'imagine qu'il la croit, &, à dire vrai, le public feroit écho avec lui; car le Duc a une grande réputation de fausseté. Je dois y opposer le témoignage de M. de Hertzberg lui-même qui convient que cette idée est de lui, & qui a dit amérement plus d'une fois: *Ah! si le Duc ne m'avoit pas déserté!* Toujours est-ce un grand avis pour ne se fier à ce prince ambitieux que sous bonne caution. Il faudroit d'ailleurs avoir entendu & la chose & l'accent, pour se faire à cet égard une opinion arrêtée, que l'on osât garantir jusqu'à un certain point.

5 Janvier.

J'ai trouvé le baron de Reede au rendez-vous dans les mêmes dispositions, &, s'il se peut, plus ferventes encore & plus zélées; mais desirant pour toute modification que je n'avertisse pas qu'il écrivoit, afin, dit-il, que si ces avances échouoient encore, il n'en résultât pas du moins une plus grande animosité. Il m'a raconté en exemple de ce genre le succès d'une démarche confidencielle qu'il avoit faite il

y a quelques années à M. de Gaussin, chargé d'affaires alors de France à Berlin, & qui l'ayant présentée avec trop d'ardeur, reçut une réponse ministérielle de M. de Vergennes, remplie de graces & d'aménité, qui passant directement au Stathouder par le cabinet de Berlin, n'en fut pas reçue, à beaucoup près, comme on avoit lieu de s'y attendre, ce qui produisit plus d'éloignement que jamais. Il est vrai que le prince d'Orange n'avoit pas alors autant éprouvé ce qu'on pouvoit connoître contre lui; mais ce prince est si emporté, & son esprit tellement tortu, qu'il faut même à la Princesse les plus grandes précautions pour lui insinuer quelque chose. J'ai promis au baron de Reede ce qu'il a voulu à cet égard, & j'ai cru ne pas moins vous en devoir tout ce détail, bien sûr qu'il n'y a que les gens de peu d'étendue dans l'esprit qui se piquent en politique; que M. de Calonne ne sauroit de tout cela que ce qu'il en devroit savoir; que dans tous les cas il sembleroit n'avoir regardé cette ouverture que comme la simple tentative de deux hommes zélés, qui communiquent une idée à laquelle ils voient la grande probabilité d'être utile à tous; & en effet, si le Stathouder a le plus grand intérêt à recouvrer la paix, notre alliance avec la Hollande sera-t-elle jamais mieux cimentée que par l'adhésion du Stathouder? Et quant aux intérêts particuliers de M. de Calonne, qui donc, si nous devons perdre M. de Vergennes, par l'âge ou les circonstances de sa santé, pourra lui disputer une place pour laquelle il aura en avances le traité de commerce de la France avec l'Angleterre, & la pacification de la Hollande? En voilà bien long pour cette commission que m'envoie le hazard. Passons à ce pays-ci.

6 Janvier.

Le lieutenant-colonel de Goltz étoit depuis long-temps en froid & même en rixe avec M. de Bishopswerder. Le Roi les avoit raccommodés une fois. Il sentoit que le premier, plus habile, plus ferme, plus entreprenant, avoit de grands avantages pour l'exécution sur l'autre, plus courtisan, plus docile aux circonstances. Pour éviter ce scandale de l'intérieur, il a nommé aides-de-camp généraux M. de Hanstein qui a de la représentation, ou plutôt de la hauteur, & M.

de Pritwitz, victime des caprices du feu Roi, & homme médiocre. Ainsi Bishopswerder, après avoir fait ce qu'il a pu pour écarter d'auprès du Roi tout ce qui a plus d'esprit que lui, actuellement qu'il en est venu à bout, & qu'il a le Roi à lui tout seul, ne sait plus qu'en faire.

Le comte de Brühl n'a trouvé ni arrangemens faits, ni appartemens meublés, ni gens de service auprès du Prince Royal. Il a pris de l'humeur; visite à Welner; point réçu; visite rendue tard & par billet; mécontentement naissant, échauffé par Bishopswerder qui soupçonne Welner d'avoir molli pour la nomination des deux aides-de-camp généraux.

Un fait qui paroît très-probable, c'est que ce Welner surnommé par le peuple, *petit Roi*, ne sait pas s'occuper de trois choses à la fois; & comme il a bêtement cru qu'il pouvoit céder aux empressemens des spéculateurs, comme il a eu la petitesse de se livrer aux prévenantes bassesses de ceux qui le traitoient il y a six mois comme un laquais, les jours se sont consumés dans ces périlleux passe-temps de vanité; les affaires se sont accumulées, tout est arriéré, & l'on présume que lorsqu'il aura été balotté par les intrigues des mécontens, l'ingratitude de ceux qu'il aura servi, l'astuce des gens de cour, les pieges des travailleurs sous lui, la tête lui tournera tout-à fait.

La capitation est enfin décidément retirée; retirée après avoir été intimée! retirée sans conviction! retirée sans remplacement! quelle confusion! quel augure! en récapitulant un peu cette aurore de regne, que de démarches précipitées!

L'envoi d'un ministre à Londres qui n'a pas encore fait remercier!

L'envoi d'un ministre en Hollande qui n'a rien fait que compromettre le Roi, c'étoit assurément le cas ou de faire jusqu'au bout, ou de s'abstenir entiérement.

Commission pour l'examen de la régie qui n'a produit rien qu'injustices & duretés particulieres, sans le plus léger profit pour la chose publique.

Commission contre le général de Wartenberg, nommée avec éclat & suspendue à petit bruit.

Suppression de l'administration du tabac qu'il faut continuer.

Projet

Projet de capitation qu'il faut retirer au moment où l'exécution commence.

Convocation des principaux négocians de la Prusse & de la Silésie, qui n'a produit que des discussions propres à dévoiler l'ineptie des chefs & les malheurs du peuple.

Tant de faux pas, tant de reculades ne supposent-ils pas des administrateurs peu réfléchis qui vont à tâtons, & qui ignorent les élémens du métier d'homme d'état?

Au milieu de cette série d'ineptie, il faut remarquer cependant une bonne opération & un vrai bienfait : la liberté illimitée du commerce des grains & une décharge annuelle pour cette misérable Prusse occidentale, dont je ne sais pas encore la quotité.

La fermentation intérieure du Palais commence à être telle que bientôt elle sera publique. L'agent des volontés, ou pour mieux dire des fantaisies secrettes, est en opposition avec Bishopswerder & Welner; lesquels sont en froid avec mademoiselle de Voss; laquelle veut qu'on éloigne madame Rietz, qui veut qu'on fasse de Mademoiselle de Voss une maîtresse riche, mais non pas une femme. Dans cette foule de volontés en contradiction, où chacun, excepté le Roi, est pour sa part, se trouvent celles de M. de Reuss, chambellan du Roi, conseiller de mademoiselle de Voss; du comte d'Arnim, pacificateur, entremetteur, consolateur, temporiseur, prédicateur. Le Roi louvoie comme il peut au milieu de ces révoltes naissantes. Le jouaillier Botson s'est plaint de Rietz & a occasionné une querelle qui auroit eu des suites, si le Roi ne se fût souvenu à propos qu'il faut dix ans pour remplacer un affidé qu'on renvoie dans un moment de fureur. L'anniversaire du comte de la Marche est d'ailleurs une circonstance dont les Rietz ont tiré parti; le Roi a fait dîner chez lui la mere; & la paix est venue rasséréner les esprits.

Le grand écuyer, qu'on disoit sans crédit, paroît être ressuscité. Outre le cordon jaune, dont il se montra revêtu à la derniere cour, & qui fit éclater de rire tout le monde, même les ministres, il a demandé que son neveu fût fait Comte; & on lui a répondu par un *soit.* C'est un petit mal que de faire un comte, sur-tout quand on en a tant fait; mais c'est quelque chose que de n'avoir jamais une volonté.

Voulez-vous savoir où en est le nerf du gouvernement &

l'invention des faiseurs, pesez l'anecdote que voici. Sur plusieurs représentations faites au Roi, pour régler enfin l'état de sa dépense, & les appointements de ses officiers, il a repondu qu'il prétendoit avoir une cour; mais que, pour regler sa depense il vouloit commencer par posséder l'état fixe de ses revenus, d'après ce que devoient lui assurer ses nouveaux financiers. En réflechissant à plusieurs phrases qui contenoient toutes ce mot *assurer*, les ministres chargés de l'accise & de la dépense journaliere ont pris de l'inquiétude. De-là une foule de petits droits, ridicules, odieux & d'un très-petit produit, qui sont éclos en une nuit. Les huîtres, les cartes, une augmentation sur les lettres, sur le timbre, sur les vins, huit gros par aune de taffetas, trente-trois pour cent sur les pélisses-fourrures : on a été jusqu'à supprimer les franchises aux princes de la maison. Tous ces droits sont fort gratuitement odieux; car ils repoussent la chose, mais ne rapportent rien que la demonstration de la lourde impéritie de ceux qui ne savent ni trouver de l'argent, ni contenter le public.

P. S. Je reçois un grand chiffre de Courlande, dont il m'est impossible de vous rendre compte. Toujours est-il que le chambellan Howen, aujourd'hui bourggrave, dispose du pays, & est tout Russe. Au courrier prochain les détails.



LETTRE LXIII.

Du 8 Janvier. 1787.

VOICI le résumé des nouvelles de Courlande, les plus authentiques assurément qu'on en puisse avoir. Le chambellan Howen, homme habile, & la premiere & la seule tête du pays; (car le chancelier Taubé, qui pourroit le balancer, s'il n'est pas sans esprit, est sans caractere); le chambellan Howen est devenu Oberbourggrave par la mort subite du premier ministre Klopman, & ensuite d'une cascade de remplacemens & de déplacemens qui ne vous intéressent pas, & où il vous suffit de savoir que les choix du Duc ont été absolument rejettés & méprisés. C'est le baron de Mest Machor, ministre Russe, qui a fait tomber ce choix par une recommandation

formelle & directe sur Howen, autrefois violent ennemi des Russes qui l'avoient fait enlever à Warsovie, où il étoit ministre de la Courlande, pour le reléguer en Sibérie ; où il est resté plusieurs années, devenu Russe par la force des choses ; & que le cabinet de Pétersbourg a mieux aimé gagner ainsi ; apparemment parce qu'il préfere de consommer amiablement ses desseins sur la Courlande. Howen est au fond Duc de Courlande, puisqu'il en fait les fonctions, & qu'il y entraîne ou domine toutes les opinions. Woronzow, Soltikow, Belsborotko & Potemkim, sont maîtres absolus en Courlande, puisqu'ils le sont en Russie, avec cette différence que ce Potemkim ; qui a toute une bibliotheque d'assignations & de billets de banque, qui ne paie personne & corrompt tout le monde, qui subjugue tout par l'énergie de sa volonté & l'étendue de ses vues, plane sur Belsborotko, qui est politiquement son ami ; Woronzow qui est habile, mais timide, & Soltikow tout entier au Grand Duc.

Le Duc de Courlande ne retournera probablement pas dans son pays, parce qu'il a tout gâté en Russie, parce qu'il ne peut plus rien changer chez lui à ce qui a été fait en son absence ; parce qu'il est chargé de procès & de griefs sans nombre ; parce que la régence, qui s'entend avec les chefs de l'ordre équestre, menés par Howen, regne modérément, conformément aux loix du pays, & fait bénir son administration ; de sorte que le peuple qui alloit se révolter, parce qu'il étoit menacé & déjà souffrant de la famine, ne veut pas un autre ordre de choses. Que le gouvernement soit Russe ou ne le soit pas, c'est ce qui importe très-peu au peuple, pourvu qu'il ne souffre point. Il n'y a aucune possibilité de changer un ordre de choses cimenté à ce degré : une soixantaine de terres considérables ont été données en fiefs ou à fermes, ainsi que toutes les charges, aux personnes les plus influentes, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur, de sorte que le parti du ministre de Howen ou des Russes en Courlande, est, pour ainsi dire, tout le monde. Il faudroit employer plusieurs millions pour contre-balancer cette prépondérance; & quand *contre-balancer* seroit vaincre, la partie même gagnée ne vaudroit pas de telles avances.

Un des principaux griefs contre le Duc, c'est la détérioration du fief, opérée par l'appauvrissement total des paysans ;

l'épuisement des terres, la ruine des forêts, l'exportation des revenus ducaux dans les pays étrangers. Mais le grand crime, le crime irrémédiable est d'avoir déplu à la Russie. L'Impératrice est tellement outrée contre lui de ses procédés anti-Russes en Courlande, qu'elle a dit ces propres mots : *Le Roi de France ne m'auroit pas fait ce que le Duc de Courlande veut oser....* (probablement donner la Courlande à la Prusse).

Je ne vois pas qu'en l'état nous eussions rien de mieux à faire qu'à attendre ; notre jeune homme aura certainement une place là-bas. Si l'on veut y joindre le titre gratuit de consul, la permission de porter notre uniforme & un brevet de capitaine, pour lui donner plus de considération, il ne demande rien autre chose, & nous aurons dans ce pays un vedette intelligent, zélé & incorruptible, qui peut d'une part assez bien nous instruire de ce qu'on peut savoir à ce poste, bon pour les affaires du nord, & de l'autre aider à nos relations de commerce.

Vous sentez qu'en deux jours il y a rarement de grands changemens. Comptons cependant pour une nouvelle importante comme symptôme, la confirmation de la société maritime, pour laquelle Struensée s'est pris d'une maniere plaisante. « Messieurs, a-t-il dit aux marchands de Koenigsberg » & de la Prusse, rien de plus beau que la liberté du com- » merce ; mais il est juste que vous achetiez nos magasins » de sel. — Oui. — Bon ; voilà un million deux cens mille » écus qu'il nous faut bailler, ces vingt mille écus annuels » aux actionnaires pour le dix pour cent auquel nous sommes » obligés ; car on ne peut pas, même pour le bien public, » blesser la foi privée. — Oui. — Bon ; & par la même » raison le cinq pour cent décrété aux nouveaux action- » naires. — Oui. — A merveille, Messieurs ; mais où est » votre caution, ou du moins où sont vos moyens ? — » Nous ferons une compagnie. — Ah ! une compagnie !... » Oh bien ! Messieurs, compagnie pour compagnie, pour- » quoi le Roi ne préféreroit-il pas celle qui existe » ?... Tous les projets d'affranchissement du commerce s'en iront de même en fumée, & ce qui est plus fatal encore, s'il est possible, on conclura de l'impéritie de l'administration actuelle contre l'impossibilité de changer l'ancien régime. Voilà ce que sont les Rois sans volonté ! Il est tel & mourra

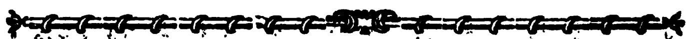
tel. L'autre étoit toute ame ou tout esprit ; celui-ci est tout corps. Les symptômes de son incapacité vont en s'aggravant ; c'est à-peu-près ce qu'on peut répéter chaque fois : ajoutez cependant un fait grave, selon moi, c'est qu'une des causes de la torpeur où sont plongées les affaires du dedans, c'est la mésintelligence qui s'est introduite dans le ministere. Quatre ministres sont contre deux, & le septieme est neutre. MM. de Gaudi & de Werder, qui balotte le timon des finances, sont contrariés par MM. de Heinitz, d'Arnim, de Schulembourg, de Blumenthal. On accuse le premier de ces quatre de vouloir joindre le département des finances à celui des mines. En attendant, l'expédition des affaires est toujours à Welner, & l'impulsion du crédit à Bishopswerder.

Celui-ci s'est associé de bonne ou mauvaise foi à un plan, pour faire rentrer le prince Henri du moins dans les affaires militaires. Depuis plusieurs années il n'assistoit plus aux manœuvres. On dit que cette année, non-seulement il y assistera, mais qu'on lui donnera une espece d'inspection générale. Cette négociation se traite avec beaucoup de secret par le général Moellendorf & le favori.

On reparle du mariage de mademoiselle de Voss. Il est certain du moins que l'on a acheté toutes sortes de bijoux ; que l'on fait toutes sortes d'apprêts ; que l'on seme le bruit d'un voyage..... La plupart de ces choses sont tenues fort secrettes ; mais j'en suis parfaitement sûr, parce que je les tiens du côté de la Rietz qui est fort intéressée à empêcher que cette union soit revêtue de certaines formalités, & qui, par conséquent, est aux aguets ; mais j'ignore quelle forme on donnera à cette existence, moitié conjugale, moitié concubinaire. Ce que j'ai vu de mes yeux, hier au soir où j'ai soupé avec le Roi, c'est qu'ils ne se gênent plus pour se parler en public. A propos de ce souper, le Roi me dit hier : » Qui est un M. de Lazeau ? — Dusaux peut-» être Sire ? — Oui, Dusaux. — Un membre de notre » académie des inscriptions. — Il m'a envoyé un bien gros » livre sur le jeu. — Hélas ! Sire, c'est à vous autres maîtres » de la terre à détruire le jeu. Nos livres n'y feront pas » grand'chose. — Mais c'est qu'il m'embarrasse ; il me fait » un compliment que je ne mérite point du tout. — Il en » est beaucoup, Sire, que vous êtes trop sage pour vous

» hâter de les mériter. — Il me félicite de ce que j'ai détruit » le lotto : je voudrois bien que cela fût ; mais cela n'est » pas. — Ah ! Sire, c'est beaucoup que Votre Majesté le » veuille. — A ce propos, je vous dois sur cela un pardon, » car c'est un des bons conseils de certain manuscrit. . . . » (je me suis prosterné) Mais il faut bien que vous m'ex- » cusiez encore un peu ; il y a des fonds assignés sur ce » vilain lotto ; l'école militaire, par exemple. — Sire, heu- » reusement un déficit momentané de cinquante mille écus » n'est pas bien inquiétant pour le Roi de l'univers le plus » riche en numéraire. — Oui : mais les conventions ? — Sire, » il n'y en a point de violées, la où l'on rembourse ou » dédommage de gré à gré : eh puis on s'est tant servi » du despotisme pour le mal ! quand on s'en serviroit une » fois pour le bien. — Ah ! ah ! vous vous réconciliez donc » un peu avec le despotisme ? — Il le faut bien, Sire, dans » les pays où une seule tête a quatre cens mille bras... » il a ri un peu niaisement ; on est venu l'avertir pour la comédie, & cela a fini là . . . Vous voyez que, dans cette petite ame, il y a encore quelque desir d'être loué.

P. S. Launay est parti cette nuit incognito. Je crois que vous désobligeriez très-sérieusement le cabinet de Berlin, si vous ne le détourniez pas d'imprimer, comme c'est son intention.



LETTRE LXIV.

13 *Janvier* 1787.

Je crois savoir enfin ce que tripotoit l'Empereur ici. il a proposé nettement de laisser prendre à la Prusse le reste de la Pologne, pourvu qu'on lui laissât s'approprier la Baviere. Heureusement le piege étoit trop grossier. On a senti qu'il offroit de donner un pays qu'il n'étoit pas en son pouvoir de donner, & à l'invasion duquel s'opposoit la Russie, pour se saisir sans obstacle d'un pays qu'on ne lui ôteroit pas,

une fois qu'il s'en feroit emparé, & l'on a refusé. Probablement votre légation a découvert cela long-temps avant moi, & vous savez par elle les détails ; il ne lui aura pas été difficile de vous en instruire ; car en politique on fait aisément confidence de la proposition qu'on n'a pas acceptée ; d'ailleurs c'est une avance prodigieuse que d'avoir droit de conférer avec les ministres, pour deviner même ce qu'on ne leur demande pas. Pour moi je n'ai pu que vous dire ; on machine, on intrigue ; au moment où j'en découvre davantage, je crois devoir vous avertir ; mais sans imaginer rien vous apprendre, je n'ai promis que de tenir au courant de l'intérieur de la cour & du pays, le reste ne me regarde pas ; je n'ai aucun des moyens nécessaires pour m'en occuper à fond.

Dieu veuille qu'il ne vienne jamais dans la tête de l'Empereur d'allécher le Roi de Prusse d'une maniere plus adroite, & de lui dire : » laissez-moi prendre la Baviere, je vous » laisserai prendre la Saxe qui vous donne le plus beau pays » de l'Allemagne, une frontiere formidable, & près de » deux millions de sujets ; qui en un mot vous étend, vous » arrondit, vous consolide ; & nous n'aurons pas même de » difficultés graves : il ne nous faut, pour les lever toutes » que faire l'Electeur Roi de Pologne ; car cette maison de » Saxe a la fureur de la Royauté ; & quand nous le ferions » Roi héréditaire, quel inconvénient y auroit-il ? Il est » bon, ou du moins il sera bientôt bon d'avoir une forte » barriere contre la Russie.... » S'ils avoient cette idée, elle seroit bientôt exécutée bon gré malgré tout le reste de l'Europe ; mais ils ne l'auront pas ; ils sont l'un trop décousu, l'autre trop incapable ; & après des débats plus ou moins sérieux, l'Empereur accrochera encore en Baviere quelque village, & le Roi de Prusse croupira dans sa nullité.

C'est malheureusement user d'indulgence que de le traiter ainsi. Voici un fait parfaitement secret, parfaitement sûr, & qui mieux que toutes mes dépêches précédentes vous fera juger l'homme ? Il a fait payer depuis quinze jours une dette d'un million d'écus à l'Empereur. Qu'est-ce que cette dette ? L'Impératrice Reine avoit prêté au Prince Royal, aujourd'hui Roi de Prusse, un million de florins, devenu, par l'accumulation des intérêts, un million d'écus. Et quand ?

En 1778, lors de la campagne de Baviere, aux fatigues de laquelle on se croyoit sûr que Frédéric II ne résisteroit pas. Ainsi Frédéric-Guillaume a été assez vil pour accepter de l'argent autrichien, & il est assez imbécille pour le rendre! Il ne sait pas dire, *mon successeur vous payera!* Il sanctionne le procédé de la Cour impériale prêtant de l'argent aux Princes Royaux de Prusse! Il croit avoir rempli ses devoirs de Monarque, pourvu qu'il ait la probité de payer ses dettes de particulier.... Soldées, elles ont monté à neuf millions d'écus; & quoiqu'à la vérité je suppose que les payeurs n'y ont pas perdu, il n'en est pas moins vrai que les premiers mois de son regne coûtent trente-six millions à la Prusse par-delà ses dépenses ordinaires, sans les dons, gratifications, pensions.... L'extraordinaire de la premiere campagne où il falloit remonter toute la cavalerie, ne coûtoit à Frédéric II que cinq millions ou cinq millions & demi d'écus, ou vingt-deux millions de nos livres.

Je ne vous ai pas encore peint le Roi comme militaire. Ce métier l'ennuie; ces détails le fatiguent, les généraux lui pèsent; il va à Postdam, voir la parade, donne le mot, dîne & part. Il est allé mercredi à la maison d'exercice de Berlin, a dit un mot, fait marcher les troupes & est sorti. Voilà ce qu'on voit dans cette même maison où Frédéric II couvert de gloire & d'années passoit réguliérement deux heures, dans le fort de l'hiver, à exercer, tempêter, gronder, louer, en un mot à tenir en activité perpétuelle les troupes tourmentées, mais transportées de voir à leur tête *le vieux*, car c'est ainsi qu'elles le nommoient.

Mais un point plus important, c'est le nouveau réglement militaire, conçu, rédigé, approuvé, & qui, dit-on, va s'imprimer, sans avoir été communiqué ni au prince Henri, ni au duc de Brunswick. Ce nouveau plan ne tend à rien moins qu'à détruire l'armée. Les sept meilleurs Régimens sont convertis en troupes légeres, entr'autres celui de Wunsch. Je ne sais pas encore les détails des changemens; mais l'avis du général Moellendorf est que si Lascy les avoit conseillés, ils ne seroient pas autrement. Ce digne homme est désolé, humilié, découragé; tout se fait par M. de Goltz, altier, incapable de discuter, & dont le

principe eſt que l'armée eſt trop diſpendieuſe, trop nombreuſe en temps de paix. Il eſt en rixe perpétuelle avec Bishopſwerder ſouvent chargé d'objets qui appartiennent à ce travail, & néceſſité en quelque ſorte de ſe mêler d'un métier où tout le monde ne le croit pas également verſé.

Le duc de Brunſwick ne vient point. Il a répondu à quelqu'un qui l'avoit complimenté ſur ſon nouveau grade, & dont la lettre ſuppoſoit qu'on s'attendoit à le voir bientôt à Berlin, qu'il avoit été très-flatté de recevoir une dignité, que d'ailleurs il ne croyoit pas mériter; que jamais il n'étoit venu, & que jamais il ne viendroit à Berlin ſans y être mandé, & qu'il ne voyoit aucune apparence de l'être de ſi tôt. Je ſais de ſcience certaine qu'il eſt très-mécontent, & ſans doute il le ſera plus que jamais ſi l'armée eſt changée dans ſa conſtitution, ſans qu'on ait daigné prendre l'avis du ſeul feld-maréchal qu'elle ait.

Je mets en fait qu'avec mille louis on pourroit au beſoin connoître parfaitement tous les ſecrets du cabinet de Berlin. Les papiers, toujours étalés ſur les tables du Roi, peuvent être lus & copiés par deux écrivains, quatre valets de chambre, ſix ou huit laquais, & deux pages, ſans compter les femmes; auſſi l'Empereur a-t-il un journal fidele de toutes les démarches du Roi, jour par jour, & ſauroit-il tout ce qu'il projette, s'il projettoit quelque choſe.

Jamais royaume n'annonça une plus prompte décadence. On le ſappe par tous les endroits à la fois. On diminue les moyens de recette; on multiplie les dépenſes; on tourne le dos aux principes; on gaſpille l'opinion; on affoiblit l'armée; on décourage le très-petit nombre de gens qu'on pourroit employer; on mécontente ceux-là même pour leſquels on a mécontenté tout le monde; on éloigne tous les étrangers gens de mérite; on s'entoure de canaille pour avoir l'air de régner ſeul; cette funeſte manie eſt la cauſe la plus féconde de tout le mal qui ſe fait, & de tout celui qui ſe prépare.

Je reſterois dix ans ici maintenant, que je pourrois vous donner des détails neufs, mais pas un réſultat nouveau. L'homme eſt jugé; ſes entours ſont jugés; le ſyſtême eſt jugé; nul changement, nulle amélioration poſſible, tant qu'il n'y aura pas un miniſtre principal; quand je dis nul

changement, ce n'est pas que je prétende que personne ne sera déplacé. Le sable succédera au sable; mais tout ne sera que sable, tant que les pilotis ne seront pas enfoncés pour asseoir une base. Que ferais-je donc ici désormais? Rien d'utile : or l'utilité, & une grande utilité très-directe, très-immédiate, très-prochaine, pourroit seule me faire dévorer l'extrême indécence dont seroit pour moi l'existence amphibie qu'on m'a conférée, si elle se prolongeoit plus long-temps. Encore une fois, ce que je puis, ce que je mérite, ce que je vaux doit être décidé maintenant dans l'esprit du Roi & de ses ministres. Si je ne mérite & ne puis rien, je coûte beaucoup trop cher; si je mérite & puis quelque chose, si neuf mois, car ils seront écoulés avant que je sois de retour; si neuf mois d'une subalternité très-pénible & dans laquelle j'ai rencontré mille & mille obstacles & pas un secours, m'ont mis à même de développer quelques connoissances des hommes, quelques lumieres, quelque sagacité, sans compter les choses précieuses que je rapporte dans mon porte-feuille, je me dois à moi-même de demander & d'obtenir une place, ou de rentrer dans mon métier de citoyen du monde, qui sera moins fatigant pour mon corps & mon esprit, & moins stérile pour ma gloire. Je le déclare donc nettement, ou plutôt je le répète, je ne puis plus rester ici, & je demande à être formellement autorisé à mon retour, soit qu'on ait des desseins ultérieurs sur moi, soit qu'on veuille me rendre à moi-même. Assurément je ne récalcitrerai jamais à aucune espece d'occupation utile. Mon cœur n'est pas vieilli, & si mon enthousiasme est amorti, il n'est pas éteint. Je l'ai bien éprouvé aujourd'hui; je regarde comme un des plus beaux jours de ma vie celui où vous m'apprenez la convocation des notables, qui sans doute précédera de peu celle de l'assemblée nationale. J'y vois un nouvel ordre de choses qui peut régénérer la monarchie. Je me croirois mille fois honoré d'être le dernier secrétaire de cette assemblée, dont j'ai eu le bonheur de donner l'idée, & qui a grand besoin que vous lui apparteniez, ou plutôt que vous en deveniez l'ame... Mais rester ici, condamné au supplice des bêtes, à sonder & remuer les sinuosités fangeuses d'une

administration qui signale chacune de ses journées par un nouveau trait de pusillanimité & d'impéritie, c'est ce dont je n'ai plus la force, parce que cela ne me paroît bon à rien. Faites-moi donc revenir, & dites-moi si je dois passer par la Hollande.

Là, par exemple, j'accepterois une commission secrete, parce qu'une pacification y demande pour préliminaire indispensable un agent secret qui sache voir & dire la vérité, & sur-tout capter la confiance. Je ne crois pas qu'il y ait dans la politique extérieure un plus grand service à rendre à la France. J'ai peur, s'il faut que je l'avoue, que nous ne fassions trop de fond sur l'ascendant qu'a pris dans ces derniers temps l'aristocratie sur le stathoudérat. Je crois voir que le systême des patriotes n'a encore une supériorité décidée que dans la province de Hollande qui inquiete ses Co-Etats, au moins autant qu'elle les échauffe; & là même, à Amsterdam, dans le foyer des sentimens anti-stathoudériens, ce grand conseil, qui a été le premier à se soulever contre la concession de la brigade Ecossoise à l'Angleterre, à insister en faveur des convois militaires, & à demander l'éloignement du duc de Brunswik, n'a-t-il pas été aussi le premier à voter pour une paix particuliere avec l'Angleterre, pour l'acceptation de la médiation de la Russie? Son amirauté, dont plusieurs membres tiennent à sa régence, n'est elle pas fortement impliquée dans le complot qui a fait avorter l'expédition pour Brest?.. Comment en seroit-il autrement? Le conseil souverain n'a plus qu'une autorité imaginaire. C'est des bourguemestres qui changent tous les ans, ou même du président bourguemestre, qui change tous les trois mois, ou plutôt enfin de celui des bourguemestres qui a quelque ascendant de tête ou de caractere sur les autres, que portent les ordres qui dirigent la voix si importante de la ville d'Amsterdam, dans l'assemblée des Etats. Et quand on pense que le college des échevins anciens & nouveaux, dont sont tirés les bourguemestres, contient un grand nombre de partisans des Anglois, & dépend en partie du Stathouder, qui élit ces échevins, je ne sais comment on peut se rassurer sur le systême à venir de cette ville.

Je ne saurois donc comprendre comment il se pourroit

que nous n'eussions pas d'intérêt à finir, si nous ne voulons pas briser le Stathoudérat, qui ne sera point anéanti sans donner lieu à des convulsions intérieures & extérieures. Et pouvons-nous vouloir la guerre ? Sans doute nous ne devons pas souffrir que la maison Stathoudérienne reste maîtresse de la puissance législative dans les trois provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Over-Issel, parce qu'on appelle les *réglemens de la régence ;* ce qui, joint à ses prérogatives dans les Provinces de Zélande & de Groningue, fait excessivement pencher la balance en sa faveur. Sans doute le pouvoir du Stathouder doit être soumis à la puissance législative des états ; & ce qui n'est pas moins important pour notre systême, ou plutôt pour tout systéme régulier de politique extérieure, la Puissance législative des Etats doit être dirigée & soutenue par une influence réguliere du peuple ; car les prétentions & les passions particulieres & les intérêts privés des aristocrates, ont en tout pays été trop souvent pris pour l'intérêt public, & cela est plus vrai encore ici, où l'union des sept provinces s'étant formée, dans un temps de trouble & par le hasard, puisqu'on ne pensa à ériger un gouvernement républicain qu'après le refus que rend la France & l'Angleterre d'en accepter la souveraineté, il en est résulté qu'il n'y a jamais eu d'accord entre les régens & le peuple, pour fixer les droits & les devoirs réciproques ; les régens ont sant cesse travaillé à se rendre indépendans du peuple, & le peuple se croyant le maître, puisqu'il n'a pas transporté la souveraineté à ses régens, & n'ayant aucun intérêt à les soutenir, a pris parti contr'eux dans toutes les crises : de-là le parti Stathoudérien ; delà cette fluctuation entre les volontés despotiques d'un seul, les tergiversations perfides des colleges d'aristocrates, vacillans & foibles, & la fougue d'une populace effrénée. S'il existe jamais un lien d'union entre la bourgeoisie & les régens, c'en est fait du despotisme stathoudérien, & des caprices oligarchiques ; tant que cette union n'existera pas, aussi long-temps que la maniere dont le peuple doit influer dans le gouvernement ne sera pas déterminée, le systême de la France ne sera jamais assuré.

Conserver la constitution fédérative entre les Provinces, & republicaine dans chacune d'entr'elles, ou pour réduire

la question à ces termes les plus simples, *substituer aux recommandations odieuses & illegales du Stathouder ou d'un bourguemestre les recommandations regulieres & salutaires de la bourgeoisie*, tel doit donc être le palladium de cette republique & le but de notre politique.

Mais sera-ce, ou par les violences qu'on nous attribue, lors même qu'elles ne sont pas les nôtres, ou en exaltant toujours la fermentation d'un côté & la méfiance de l'autre, que nous parviendrons à cette reconstruction qui demande moins de chocs que de combinaisons ? N'avons-nous pas assez fait sentir notre influence, notre pouvoir ? Ne seroit-il pas temps de montrer que nous ne voulons que l'abolition des réglemens stathoudériens, & non celle du stathoudérat ? & finirons-nous sans une catastrophe dont il n'est pas donné à la sagesse humaine de calculer toutes les suites, si l'on ne vient pas à bout de persuader à Nimègue que tel est réellement notre unique système ?

Voilà en ébauche ma profession de foi sur les affaires de la Hollande. On peut juger si, dans ces principes, que je développerai si l'on veut par un mémoire détaillé, je puis ou je ne puis pas être utile dans ce pays, en me supposant d'ailleurs les connoissances locales que j'y acquerrois facilement.



LETTRE LXV.

Du 16 *Janvier* 1787.

AUX yeux de qui sait que les révolutions à main armée sont rarement celles qui bouleversent le plus les Etats, c'est une véritable révolution pour la Monarchie Prussienne, que le premier exemple d'une maîtresse en titre, qui va séquestrer le Roi, former une cour à part, susciter des intrigues qui s'étendront du palais aux légions, & modifier d'une maniere absolument inconnue dans ces froides & flegmatiques contrées, les affaires, les choix, l'administration, les faveurs. Le moment de la chûte & de l'élévation de mademoiselle de Voss approche : de-là les intrigues, les sarcasmes, les opinions, les conjectures, ou plutôt les augures... Du milieu de cet amas de propos vrais ou faux,

voici ce qu'on peut recueillir de moins invraisemblable. Ma version est fondée sur les épanchemens de confiance de Mademoiselle de Voss avec une de ses anciennes amies.

On a persuadé à cette nouvelle Jeanne, à qui la dévotion faisoit invoquer la bénédiction nuptiale, qu'elle dévoit, en y renonçant, s'immoler à la patrie d'abord, ensuite à la gloire de son amant, enfin à l'avantage de sa famille. La patrie y gagnera, lui a-t-on dit, une protectrice qui éloignera les conseillers avides ou pervers; la gloire du Monarque ne sera point flétrie par un double mariage; votre famille ne sera point exposée à vous voir appellée un instant Princesse, & bientôt réléguée dans un vieux château avec une pension médiocre; le moment de votre faveur d'autant plus exaltée que l'hymen n'aura pas fait votre sort, versera sur vos parens l'or, les dignités, les graces de toute espece. On a mêlé les considérations de la religion même à ces convenances. On a montré qu'il y avoit moins de mal aux condescendances de la foiblesse, qu'à contracter un prétendu mariage, sans que l'autre fût dissous. Enfin il a été décidé que la victime de la patrie seroit portée à Postdam, & immolée à Sans-Souci où l'on a préparé une maison somptueusement meublée, disent les uns, simplement, disent les autres, & tout l'attirail d'une favorite.

Une nouvelle vraiment inconcevable, qui demande confirmation, & que je répugne à croire encore, c'est que le Roi prostitue sa fille la princesse Frédérique, à être la compagne de sa maîtresse.

Mademoiselle de Voss a une sorte d'esprit naturel, quelque instruction, des manies plutôt que des volontés, une gaucherie très-saillante qu'elle s'efforce de sauver par les apparences de la naïveté; elle est laide & même à un haut degré; pour toute grace, elle n'a que le teint du pays, encore, le trouvai-je plus blaffart que blanc; une gorge assez belle, qu'aussi couvroit-elle l'autre jour au sortir de la comédie du prince Henri, d'un double mouchoir pour traverser les appartemens, en disant à la princesse Frédérique: *Soignons-les bien, car c'est après eux qu'il court.* Jugez du ton des Princesses qu'un tel mot fait rire; c'est ce mélange de licence unique (qu'elle unit aux airs de l'ignorance innocente) & de sévérité de vestale, qui, dit-on, a séduit le Roi.

Mademoiselle de Voss qui trouve ridicule d'être Allemande, & qui sait passablement l'Anglois, joue l'Anglomane jusqu'à la pamoison, & croit qu'il est du bon ton de ne pas aimer les François. Son amour-propre qui s'est vu à la gêne avec quelques gens aimables de cette nation, hait ceux qu'elle ne peut imiter, & d'autant que ses sarcasmes reçoivent quelquefois un juste salaire. Je n'ai pu tenir, par exemple l'autre jour, à une exclamation faite à côté de moi : *O mon Dieu ! quand verrai-je donc, quand y aura-t-il ici un spectacle anglois ? Ah ! j'en mourrois de joie ! Je desire, mademoiselle*, lui dis-je assez séchement, *que vous n'ayez besoin plutôt que vous ne croyez d'un spectacle françois* ! ... Et tous ceux que ses grands airs commencent à choquer, de sourire ; & le prince Henri, qui avoit feint de ne pas l'entendre, de rire aux éclats ; elle rougit jusqu'au blanc des yeux ; & ne dit plus mot ; mais on punit & ne corrige pas.

Jusqu'ici elle déclare hautement la guerre aux visionnaires & déteste les filles du premier favori, dames d'honneur de la Reine. Comme elle transporte au milieu de ses foiblesses une dévotion même superstitieuse, on ne peut parier avec avantage pour l'avenir. Mais si l'ambition succède aux premieres sensations, il est à présumer que sa famille gouvernera l'Etat. A la tête de cette famille est le comte Finckestein, dont la chûte de l'Empire n'ébranleroit pas la tranquillité, mais qui verroit avec une joie inexprimable ses enfans jouer un rôle. Vient ensuite le comte Schulembourg, nouvellement porté au ministere, homme actif, autrefois même trop vif, mais qui paroît sentir que c'est en se montrant peu que l'on fait beaucoup. Cette famille conserve une haine invétérée à Welner, qui jadis enleva ou séduisit une de leurs parentes, aujourd'hui sa femme. Ajoutez aux Finck le président de Voss, frere de la belle, qui du moins a cet esprit de calcul & cette avidité très-allemande, avec lesquels on profite de ce que présente la fortune. Pour peu que mademoiselle de Voss tire parti de cette situation, elle doit préparer à Postdam le renvoi de Bishopswerder & de Welner, ou du moins leur nullité ; car en Allemagne on dispense, on ne renvoie pas. Il est possible qu'elle-même soit mal dirigée, qu'elle se confie au premier venu, parce qu'elle est indiscrette ;

qu'elle compte sur la constance de son amant, parce qu'elle est sans expérience sur la reconnoissance; parce que n'ayant obligé personne, elle n'a point encore fait d'ingrats : alors tout restera comme il est, ou plutôt tout s'aggravera; le Roi renfermé à Potsdam, d'où il fera cependant des courses très-fréquentes à Berlin, parce qu'il a contracté l'habitude de courrir, & que son sérail favori sera toujours aux mauvais lieux; le Roi ne fera plus rien du tout, tolérera l'usage d'une griffe, & précipitera autant qu'il est en lui le royaume à sa ruine, vers laquelle il tend aussi rapidement que le comportent & les circonstances & la force d'inertie prise dans le caractere allemand, qui ne permet aux fous que des sottises, & préserve des délires trop destructeurs des passions. Ajoutez que l'Empereur n'ose rien, ne finit rien, n'achêve rien; qu'il s'éteint, qu'il n'a que des freres pacifiques..... Je ne serois pas étonné que le porc d'Epicure, qui du moins n'aime pas le faste, & qui par conséquent ne se ruinera pas de lui-même, n'attrape, graces aux circonstances & aux intéressés, une espece de regne glorieux.

On est revenu sur le réglement militaire; les régimens de ligne ne seront point dénaturés; mais il paroît que l'on formera un certain nombre de bataillons de chasseurs; ce qui, avec de bons arrangemens, peut devenir utile, & est même une idée de Frédéric II. On ne peut rien dire encore à cet égard, si ce n'est qu'il est fort étrange que Frédéric-Guillaume II croie pouvoir refaire quelque chose (la partie économique exceptée) au systême militaire & à l'armée de Frédéric II. Le prince Henri aura probablement quelque activité dans l'armée; il a été conservé le premier sur les listes, malgré la nomination d'un feld-maréchal; le Roi les a envoyées chez lui hier par M. de Goltz lui-même, pour l'en assurer. C'est un joujou donné à l'enfant. Les détails de son existence militaire sont, au reste, un secret qui ne se divulguera qu'à l'apparition des nouveaux réglemens. Les aides-de-camp généraux viennent souvent chez lui. Il est douteux que ce soit à l'insu du Roi; & si ce n'est pas à son insu, il est clair que c'est pour le tromper; ce qui, au reste, est une peine inutile. Il n'a point de plan contraire à la politique du pays (je ne

ne dis pas du cabinet, puisqu'il n'en existe pas), & même il n'en a aucun.

Le comte de Goertz est rappellé, & M. de Hertzberg l'ignoroit encore aujourd'hui ; il n'y a point de meilleures preuves qu'on ne veut plus se mêler des affaires de la Hollande, du moins directement, & que l'on n'aura pas la bonhomie de s'exposer à une guerre pour les intérêts du Stathouder. Malheureusement la maison d'Orange n'en est pas persuadée ; elle l'est du contraire, du moins autant que j'en puis juger par la lettre de la princesse, arrivée par le courrier de ce matin, & dont j'ai lu une partie sur le déchiffré nud. C'est sur-tout sous ce rapport que mon voyage à Nimegue, sous un nom emprunté, & avec une simple autorisation secrette entr'elle & moi, pourroit être utile. J'ai lu dans cette même lettre que les patriotes cherchent un emprunt de seize millions de florins, ou de plus de trente-deux millions de nos livres à trois pour cent, quoique la province de Hollande n'ait jamais donné que le deux & demi pour cent, & qu'ils soient fort embarrassés pour les trouver.

Il y a ici trois évêques; celui de Warmie, celui de Culm (qui est de la maison Hohenzollern), & celui de Paphos. Le premier, dont je vous ai parlé en vous rendant compte du voyage du Roi en Prusse, & le même que Frédéric II réduisit à vingt-quatre mille de cent mille écus que rapportoit son évêché, avant le partage de la Pologne. Le Monarque lui disoit un jour : *Je n'ai pas pour mon compte de grand titres au Paradis ; faites-m'y entrer, je vous prie, sous votre manteau. A la bonne heure*, lui répondit le prélat, *si Votre Majesté ne l'eût pas tant rogné.* C'est un homme du monde & de plaisir, qui se connoît uniquement en beaux arts, & n'a ni vues, ni projets, soit religieux, soit politiques. Le second a été au service de France ; il a la rage de prêcher, d'être éloquent, & le goût de faire du bien. Mais comme il a aussi la manie de faire des dettes & des enfans, ses sermons sont sans fruit & sa charité sans effet. Le dernier est suffragant de Breslaw, jadis fort libertin & un peu athée, aujourd'hui impuissant & radoteur. Ces trois prélats, qui vont être renforcés par celui de Cujavie, & le nouveau coadjuteur, le prince de Hohenloe, chanoine de Strasbourg ;

ne tiendront point de concile, & ne justifieront pas les craintes que les Luthériens ortodoxes, la Saxe entiere, qui voit ici la pierre angulaire de la religion protestante, ont conçues sur le penchant du Roi au catholicisme. L'un vouloit l'aigle noir, qu'il a obtenu; l'autre un bénéfice vacant par la mort de l'abbé Bathiani; le prince de Warmie une somme (à deux pour cent) assez considérable pour appaiser ses créanciers.

Le prince Henri, après avoir donné un spectacle & un grand souper, a terminé le tout par un bal qui a commencé assez tristement & continué de même. Pendant qu'on dansoit dans une salle, on jouoit au lotto dans un autre. Le Roi n'a ni dansé ni joué. Sa soirée a été partagée entre mademoiselle de Voss & la princesse de Brunswick. Il a dit un mot à M. de Grotthaus, & rien à aucun autre; aussi la plupart des acteurs & spectateurs sont partis avant lui. L'évêque de Warmie, le marquis de Lucchesini, n'ont pas même été remarqués. J'aurois défié l'observateur le plus pénétrant de deviner qu'il y avoit un Roi dans cette assemblée. On étoit ennuyé, gêné, mais ni flatté, ni empressé. Il s'est retiré à minuit & demi, après que mademoiselle de Voss a été parti. On voit trop quelle est l'ame de son ame, & que cette ame, investie d'une si lourde enveloppe, est bien peu de chose. Il faut vous attendre à cette continuelle répétition; le lieu de la scene change, mais jamais la scene.

P. S. La nouvelle du rappel de M. de Goertz est fausse, & de la maniere dont elle m'est venue, c'est M. d'Est** qui a voulu me tendre un piége, ou on lui en tend un. Je sais même des circonstances qui me feroient croire à la possibilité d'une reprise de négociation. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage.

Le duc de Brunswick est mandé, & il arrive sous peu de jours.

Le comte Wartensleben, oublié pendant cinq mois, a eu hier matin un présent de cinq à six cens écus de rente, & le commandement du régiment de Roemer à Brandebourg.



LETTRE LXVI.

Du 19 Janvier, jour de mon départ. Ceci ne partira que demain, mais doit arriver avant moi.

Le comte Schmettau, gentilhomme complaisant de la princesse Ferdinand, pere indubitable de deux de ses enfans, avoit quitté l'armée depuis huit années; il l'avoit quittée au milieu de la guerre, aigri par un mot dédaigneux de Frédéric, & dans le grade de capitaine. Il vient d'être nommé colonel avec quinze cens écus de traitement. Cette nomination a déplu à l'armée, & singuliérement à l'aide-de-camp général de Goltz qui porte le harnois depuis vingt-cinq ans, & n'est que lieutenant-colonel. Au reste, le comte Schmettau qui a bien servi, & reçu force blessures, ne manque pas d'intelligence; il a sur-tout beaucoup de connoissances d'ingénieur. Il a levé un grand nombre de cartes fort estimées. On parle aussi avec éloge d'une espece de manuel militaire où il enseigne ce qu'il faut faire depuis la formation d'un recru jusqu'au métier de feld-maréchal; enfin on auroit supporté ce passe-droit; mais un autre a mis le comble au mécontentement.

On a antidaté la patente d'un major de Sechenkdorff, gouverneur du second fils du Roi, qui se retire, & on lui a fait gagner trente-six rangs. Cette dangereuse méthode que Frédéric II n'employa jamais que dans des occasions solemnelles, & pour des sujets distingués, & que son successeur avoit déja pratiquée pour le comte de Wartensleben, ne tend pas moins qu'à répandre sur l'existence des grades militaires une sorte d'incertitude destructive de toute émulation: elle est d'ailleurs infiniment dangereuse sous un prince foible, bien bizarre lorsqu'elle anticipe le regne; & dans tous les cas elle peut finir par ôter au Roi même une de ses plus grandes ressources, le point d'honneur.

Il a déposé cinq cens mille écus à la caisse du pays, & en a remis le billet au porteur à mademoiselle de Voss. Ainsi,

quoiqu'il arrive, elle aura toujours au moins quatre-vingt mille livres de rente, outre les diamans, la vaisselle, les bijoux, les ameublemens, & la maison qu'on lui achete à Berlin : maison de retraite, car elle ne l'habitera pas. Son royal amant a imaginé lui-même toutes ces délicatesses; & le résultat est que la fille la plus désintéressée a mieux arrangée ses affaires, que n'eût fait la plus habile coquette. Le temps nous apprendra si son esprit se montera au rang de sultane favorite.

Les nouveaux impôts portent sur les cartes; les vins de France, le taffetas étranger, les huîtres, le café le sucre..... Pitoyables ressources! Comme on va à l'aveugle sur tous ces objets, on les tient dans une espece d'obscurité; il semble qu'on effraie plutôt qu'on exécute.

Aujourd'hui, anniversaire du prince Henri, le Roi lui a fait présent d'une superbe boîte évaluée douze mille écus; a étalé la vaisselle d'or & fait en un mot tout ce que faisoit Frédéric II, si vous en exceptez un grand concert répété la veille dans sa chambre; car il a du temps pour tout, si ce n'est pour les affaires... *Des bordels aux aîles, & je le battrai facilement au centre.* Gare que ce mot de l'Empereur ne soit une prophétie. Heureusement le prophete n'est pas redoutable. Je ne serois pas étonné cependant que tant de torpeur & de vileté ne l'animassent; mais s'il n'attend pas deux années, au défaut de l'énergie du Roi, il trouvera celle de l'armée.

P. S. Le duc de Weimar est à Mayence pour la nomination d'un coadjuteur; à ce qu'on prétend; mais comme il visite toutes les cours du Haut & Bas-Rhin, il me semble qu'il feroit bon de le surveiller.

FIN.